
VBJC
BIBLIOTHECA UNIV. JAGELL. CRACOVIENSIS
905751
nalkomp.
Mag. St. Dr.
II


V
B J
C
905751 II
Mag. St. Dr.

VOYAGES

DE

C. P. THUNBERG.

TOME QUATRIEME.

VOYAGES
DE
C. P. THUNBERG,
AU JAPON,

Par le Cap de Bonne-Espérance, les îles de la Sonde, &c.

Traduits, rédigés et augmentés de notes considérables sur la Religion, le Gouvernement, le Commerce, l'Industrie et les Langues de ces différentes contrées, particulièrement sur le Javan et le Malai;

Par L. LANGLÈS, Conservateur des Manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale, et Professeur de Persan, de Tatar-Mantchou, &c. à la même Bibliothèque;

Et revus, quant à la partie d'Histoire naturelle, par J. B. LAMARCK, Professeur d'Entomologie et d'Helmentologie au Museum national d'Histoire naturelle.

Avec des Planches.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez
- BENOÎT DANDRÉ, Libraire-Editeur, rue du Cimetière André-des-Arts, n°. 15.;
- GARNERY, Libraire, rue Serpente, n°. 17.
- OBRÉ, Libraire, rue Traversière-Honoré, n°. 847.

AN IV. [1796.]

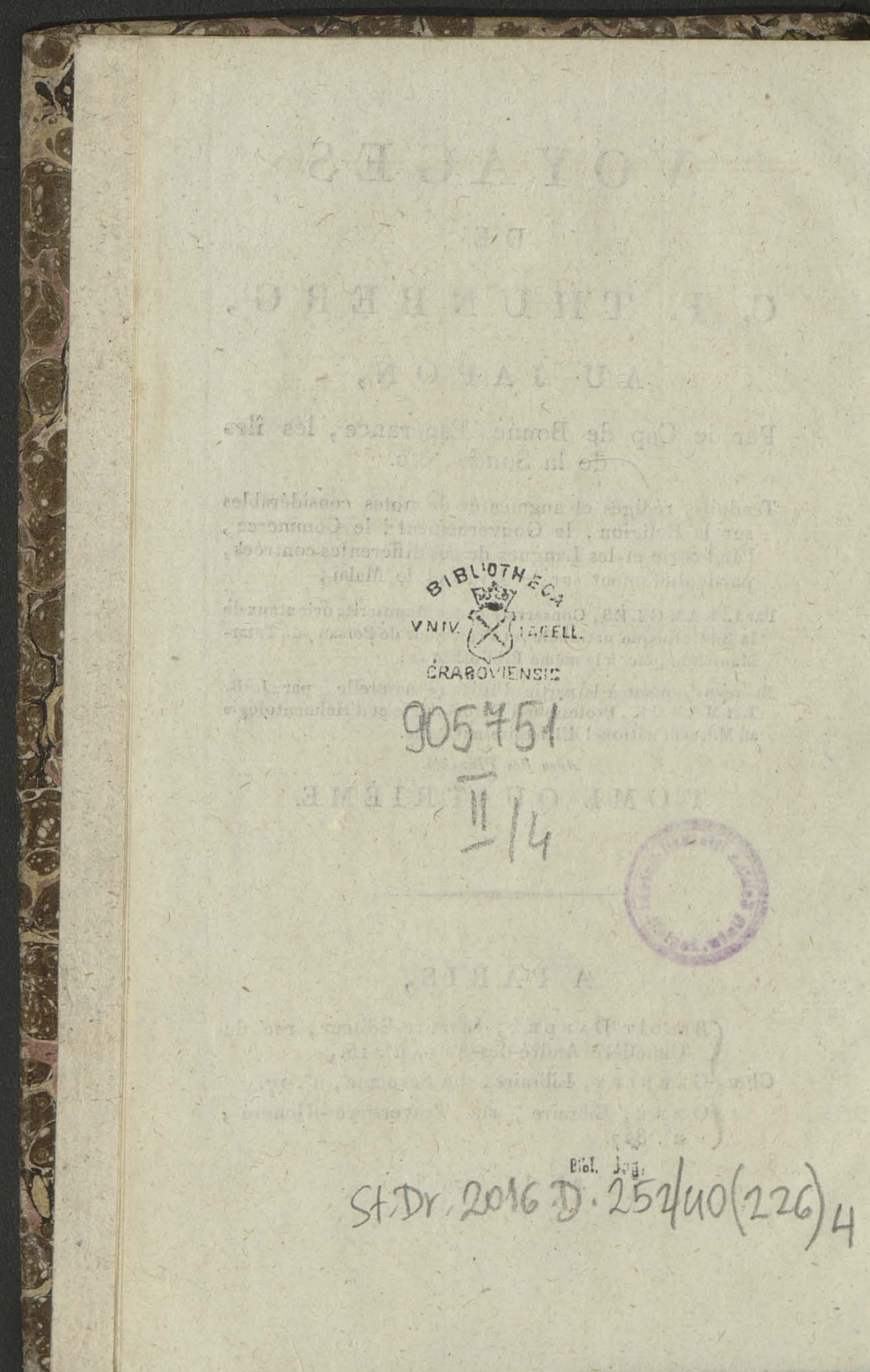


TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE QUATRIEME VOLUME.

DIXIÈME PARTIE.

Du 4 janvier 1777 au 14 mars 1778.

FIN DE LA TABLE.

EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PLANCHE V.

Figure 1. Barre de cuivre du Japon. *Fig.* 2. Chandelle japonoise faite avec de l'huile du *rhus succedanea*; *a*, l'extrémité supérieure avec la mèche; *b*, l'extrémité inférieure, qui est plus mince que l'autre. *Fig.* 3. Couteau cambré pour couper les branches de cannelliers. *Fig.* 4. Couteau arrondi pour écorcer ces branches.

PLANCHE VI.

Fig. 1 et 2. Perruques japonoises. Elles sont faites avec des cheveux comme les nôtres, mais on s'en sert rarement; *a*, la perruque vue de côté; *b*, le derrière de cette perruque qui couvre la nuque; *c*, la partie qui descend sur les oreilles. *Fig.* 3. Soulier chinois. *Fig.* 4 et 5. Miroir japonois; *a*, le devant; *b*, le derrière orné de fleurs; *c*, le manche entortillé d'un rotin fendu (1).

(1) Ces miroirs sont de zinc.

PLANCHE VII.

Fig. 1. Stylet dont les Chingulais et les Malabars se servent pour écrire sur les feuilles de palmier : *a a*, le manche en cuivre jaune ; *b b*, le bout de fer ; *c*, la pointe avec laquelle on trace les caractères. *Fig. 2.* Stylet dans son *a* étui de bois ; *b*, la pointe de fer pour graver les lettres ; *cc*, le couteau avec lequel on coupe et l'on taille les feuilles de palmier. *Fig. 3.* Boucle d'oreille d'or que portent les Maures de Ceylan : *a*, le fruit qu'on y enchâsse. *Fig. 4.* Boules ou chaînons d'or en filagramme que portent les Chingulais ; différens modèles de ces boules, sous les lettres *a*, *b*, *c*, *d*. *Fig. 5.* Rituel chingulais écrit ou gravé sur des feuilles de palmier (*licuala*), *a a a*, les feuilles coupées également ; *b b b*, la couverture ; *c c c*, les cordons qui tiennent la couverture et les feuilles.

PLANCHE VIII.

Fig. 1. Boudha, idole de l'île de Ceylan. *Fig. 2.* Offrandes faites à ce dieu ; elles sont d'argent très-mince : *a a*, figures d'hommes ; *b*, de poisson ; *c*, yeux ; *d*, fruit de l'*anacardium* ; *e*, feuilles de *fucus religiosa*.

HISTOIRE NATURELLE.

Pl. II. Marmotte africaine.
Pl. II *bis*. *Mus Capensis*.
Pl. III. *Mulus fasciatus*.
Pl. IV. *Campanula hispidula*.
Pl. V. *Diosma tetragona*.
Pl. VI. *Echites bispinosa*.
Pl. VII. *Lobelia cardamines*.
Pl. VIII. *Lobelia radicans Japonica*.

MONNOIES JAPONOISES.

Pl. I. }
Pl. II. } *Fig. 1. Obang*, pièce d'or.

Pl. III. *Fig.* 2. Vieux *kobang*. *Fig.* 3. Nouveau *kobang*.

Pl. IV. *Fig.* 4. Vieil *itchibou*. *Fig.* 5. *Itchibou* commun. *Fig.* 6. Vieux demi-*itchibou*. *Figure 7. Kojoubang. Fig. 8. Koujoukin. Fig. 9. Kojouitchip. Fig. 10. Nijou. Fig. 11. Chounak. Fig. 12. Gomome-guin. Fig. 13. Nandjo-guin.*

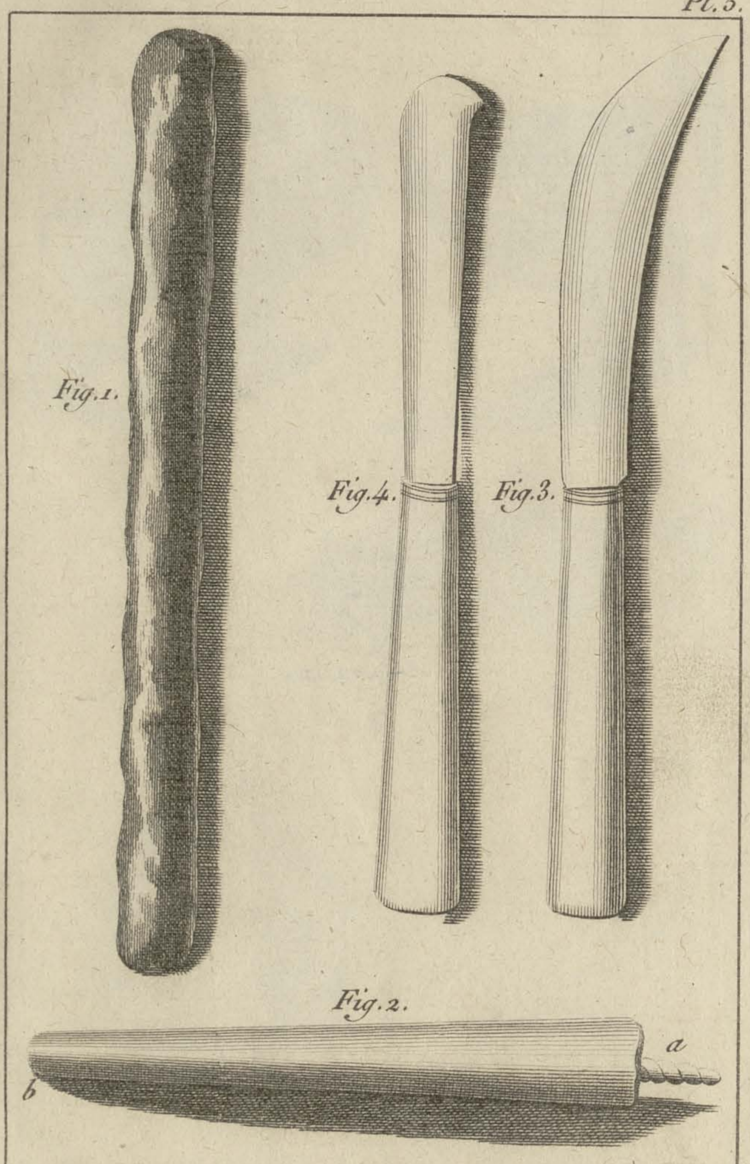
Pl. V. *Fig.* 14. Grand *itaganne*. *Fig.* 15. Petit *itaganne*. *Fig.* 16, 17, 18, 19.

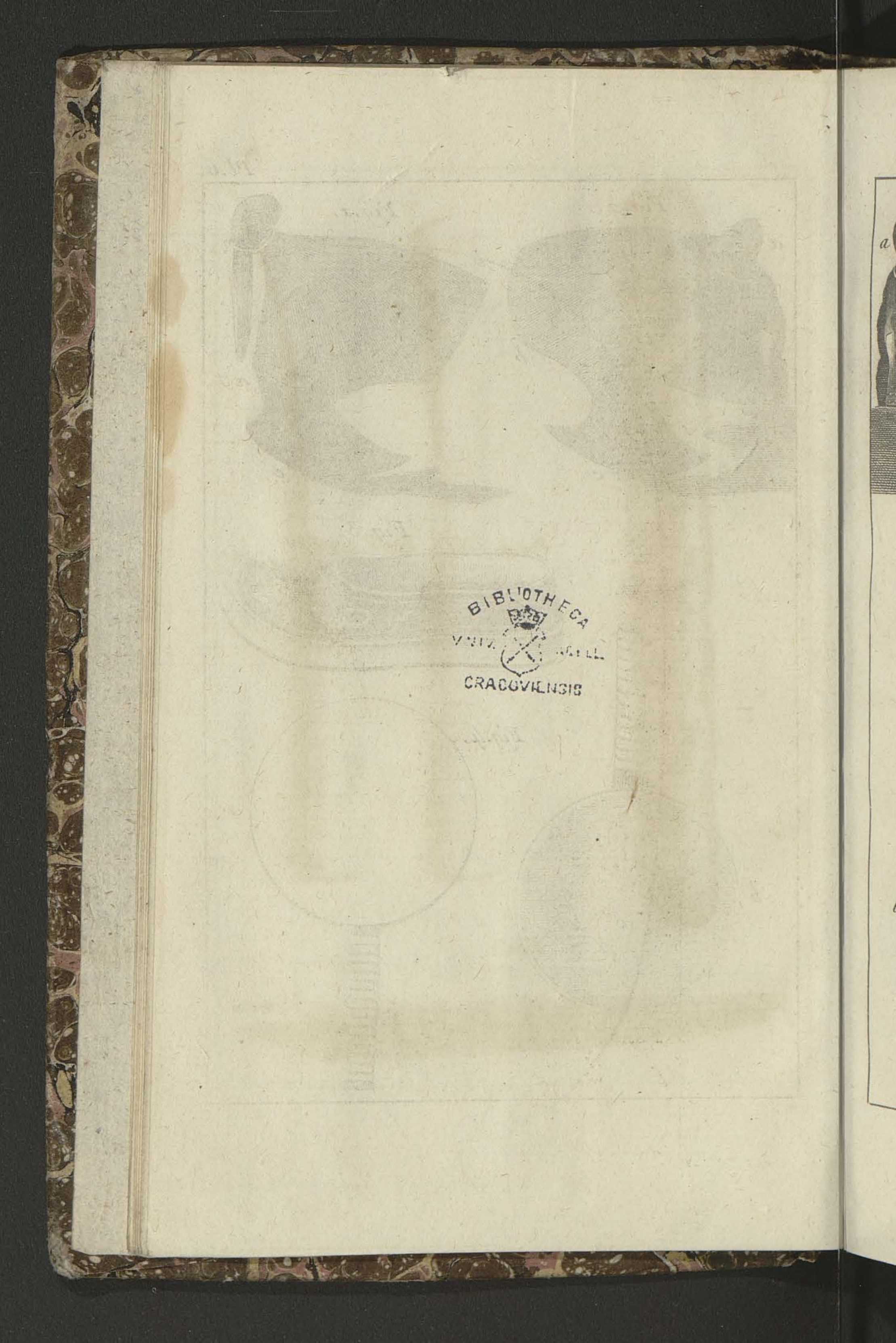
Pl. VI. *Fig.* 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27. Différens *itaganne*. *Fig.* 28. *Daïkokou*.

Pl. VII. *Fig.* 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35. *Séni* de cuivre. *Fig.* 37. *Joumon-séni.*

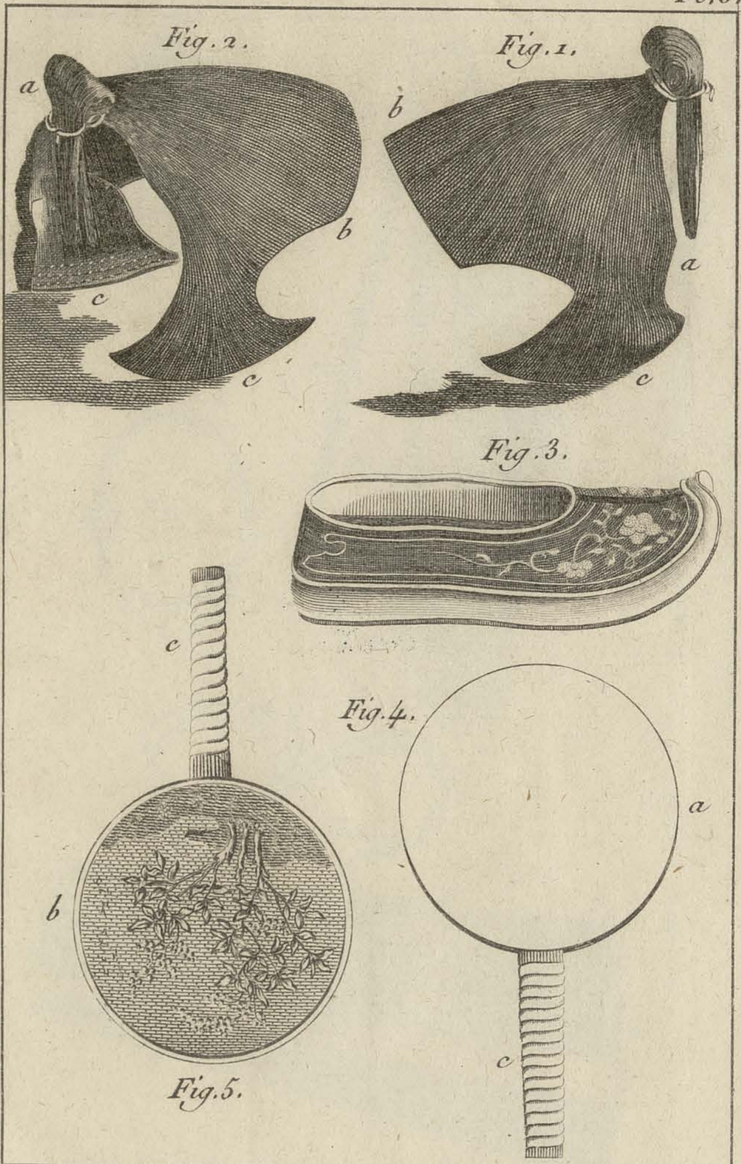
Pl. VIII. *Fig.* 37. *Simoni-séni. Fig.* 38, 39, 40, 41. Divers *séni* de fer. *Fig.* 42 et 43. *Doosa-séni.*

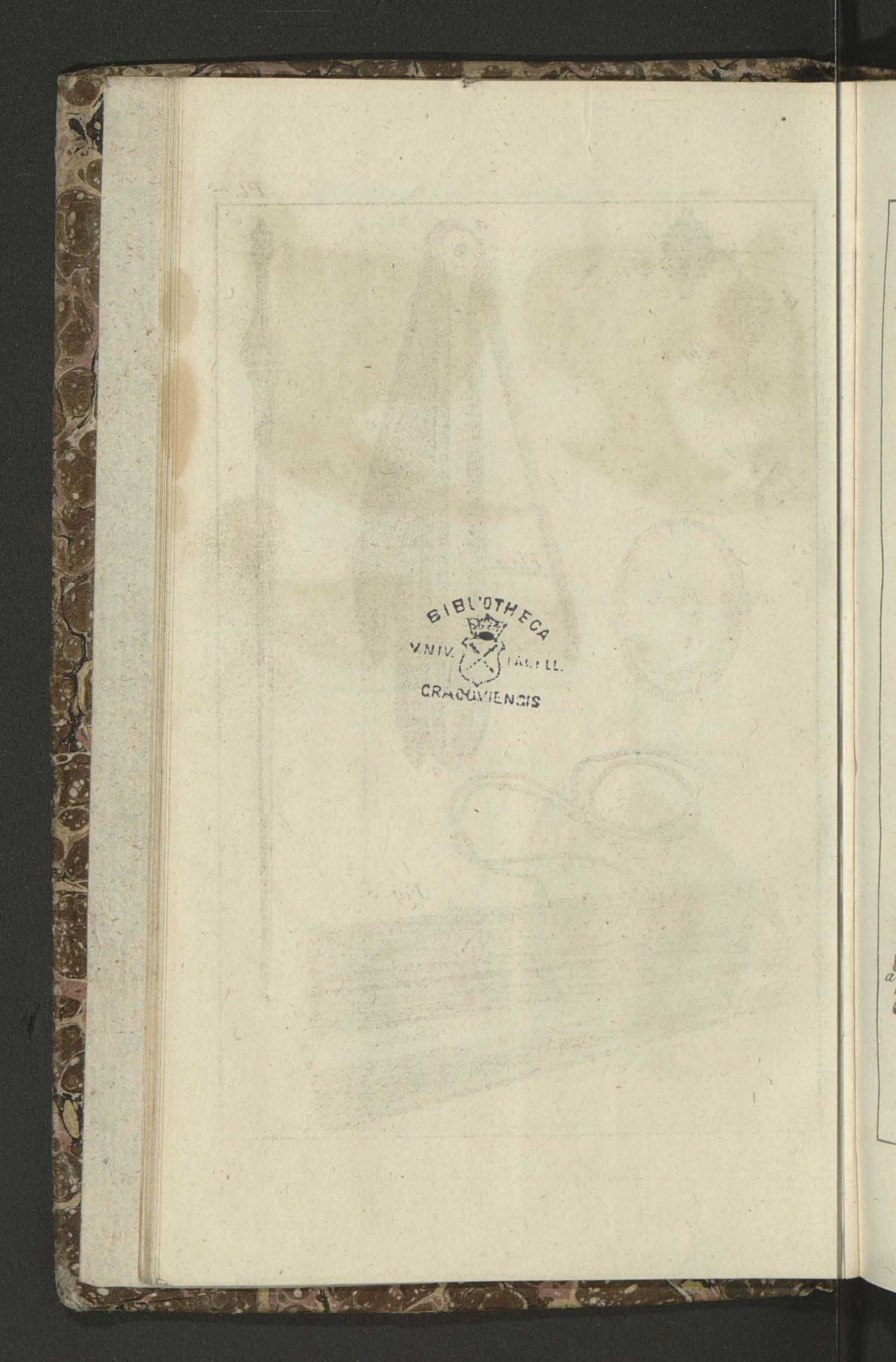
VOYAGES


Pl. 5.
Fig. 1.
Fig. 4.
Fig. 3.
Fig. 2.
a
b

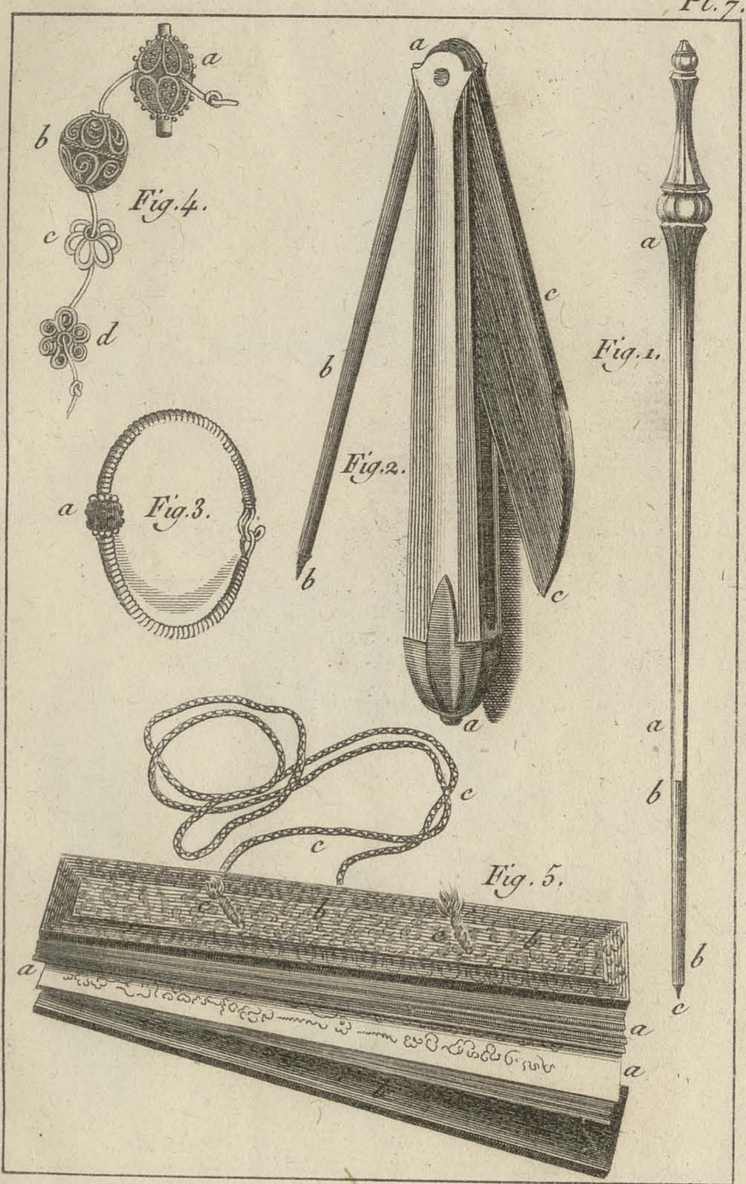

BIBLIOTHECA
CRACOVIENSIS

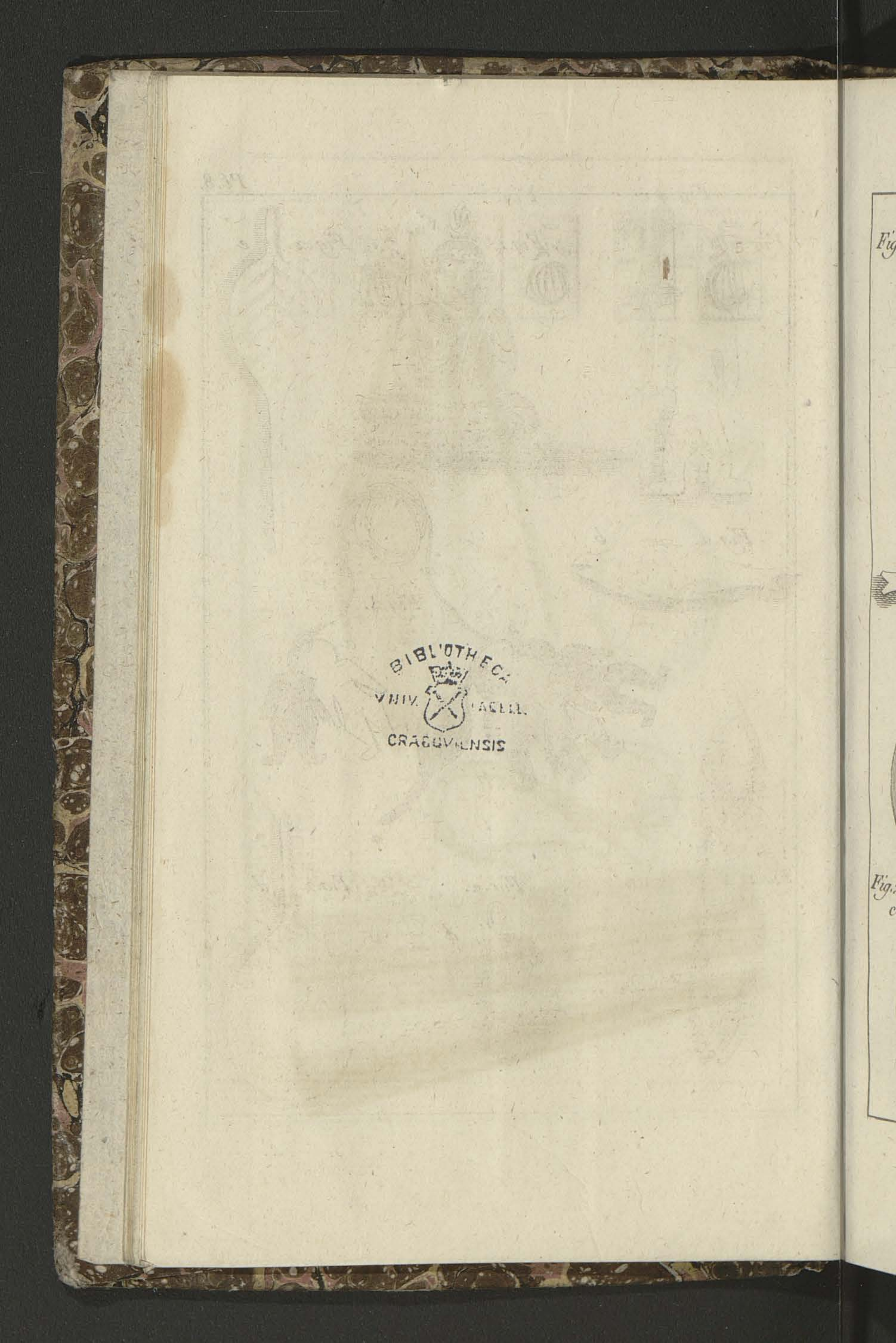
Pl. 6.

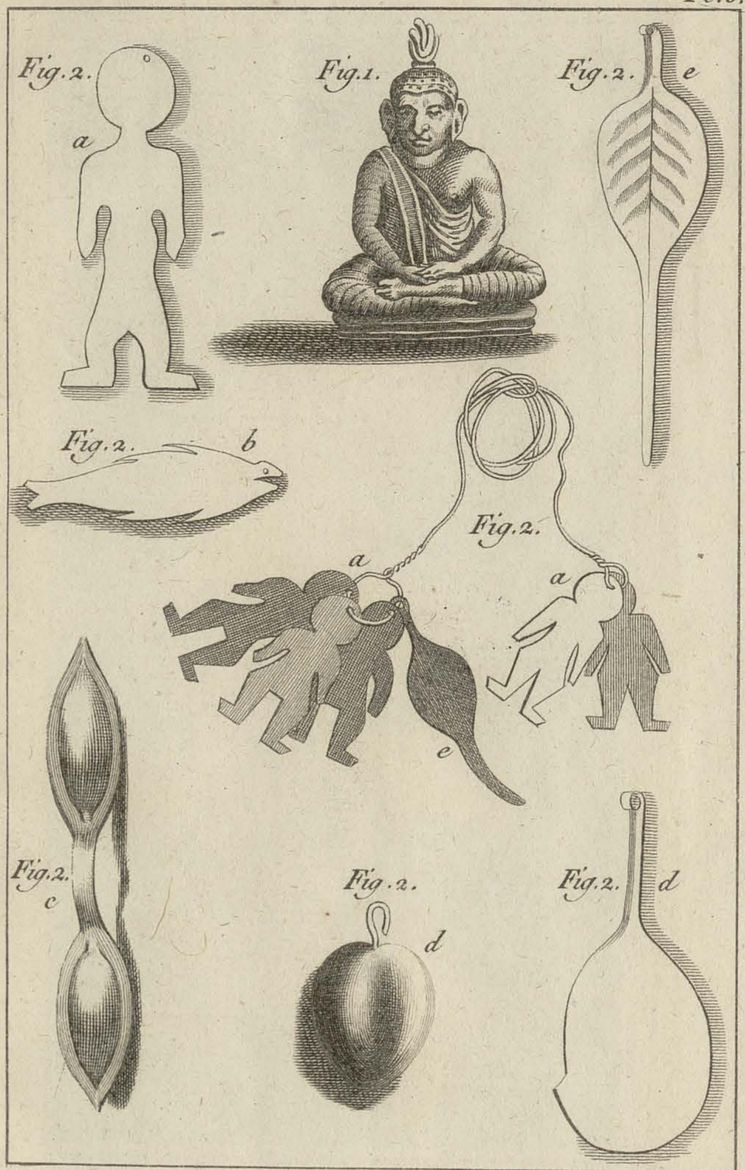


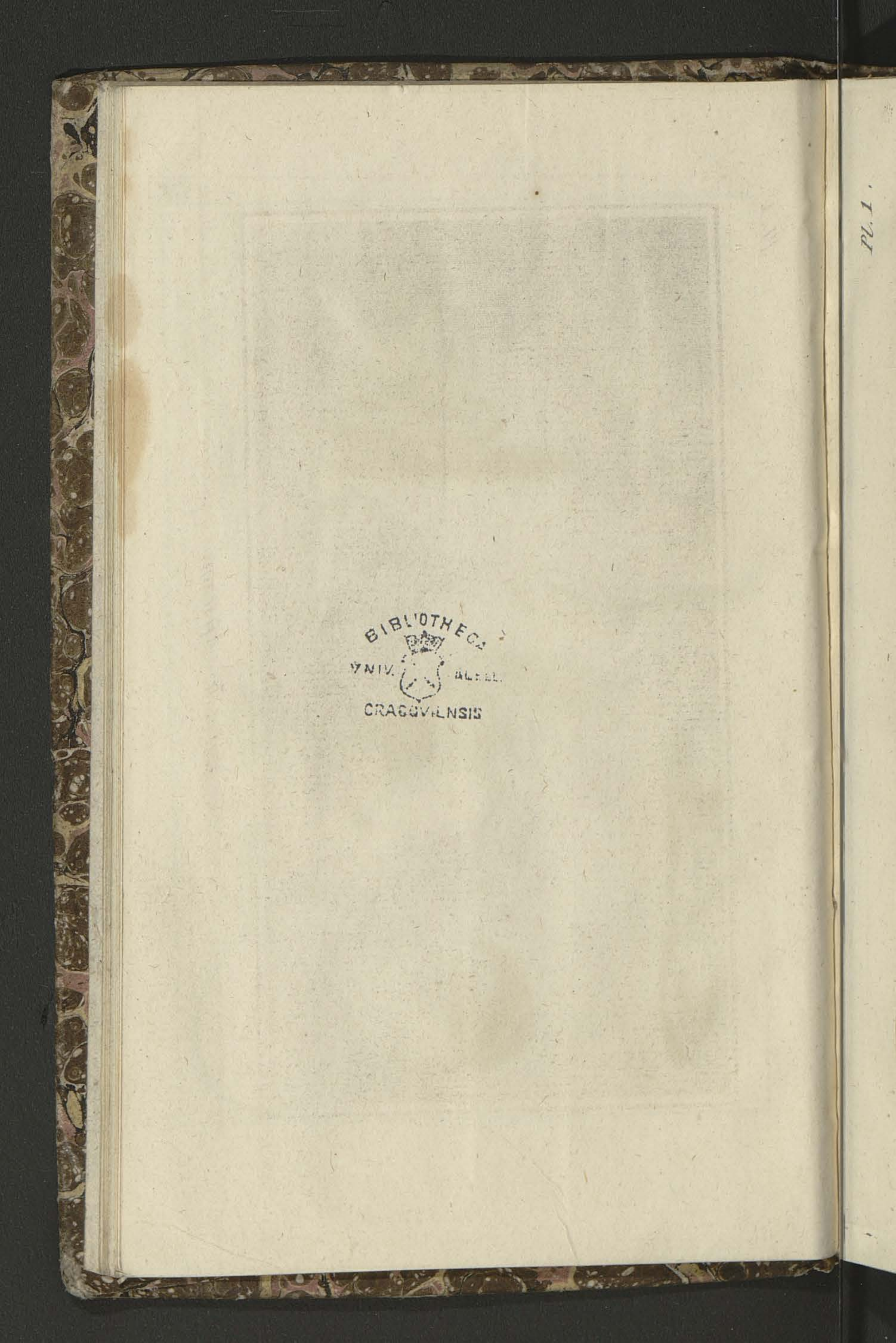


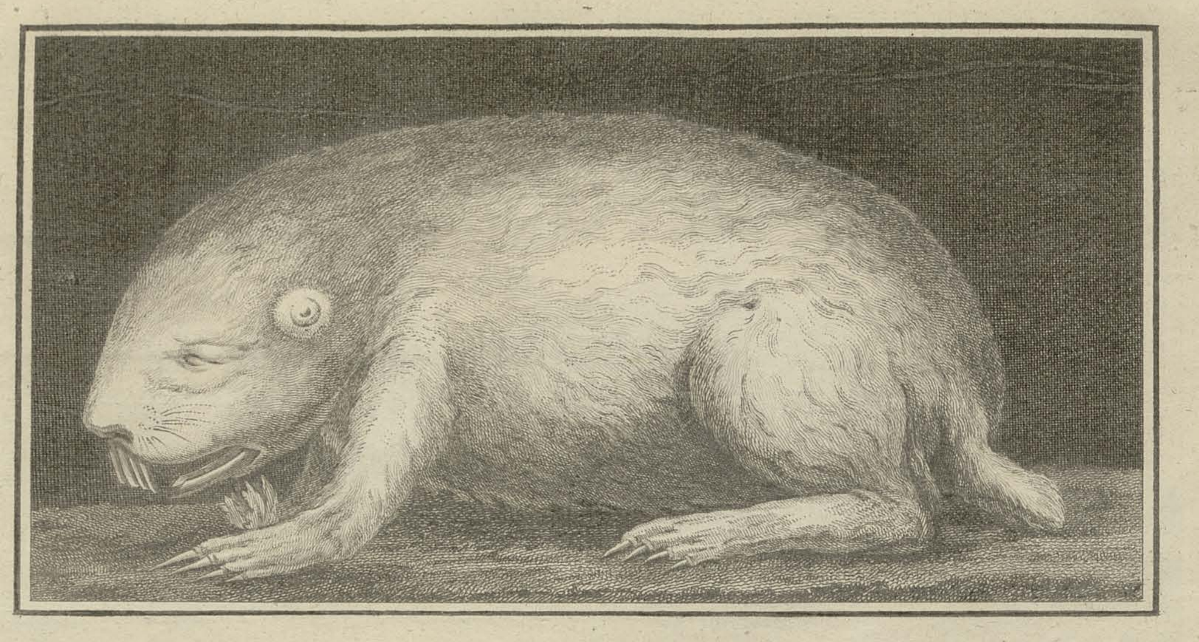
Pl. 7.



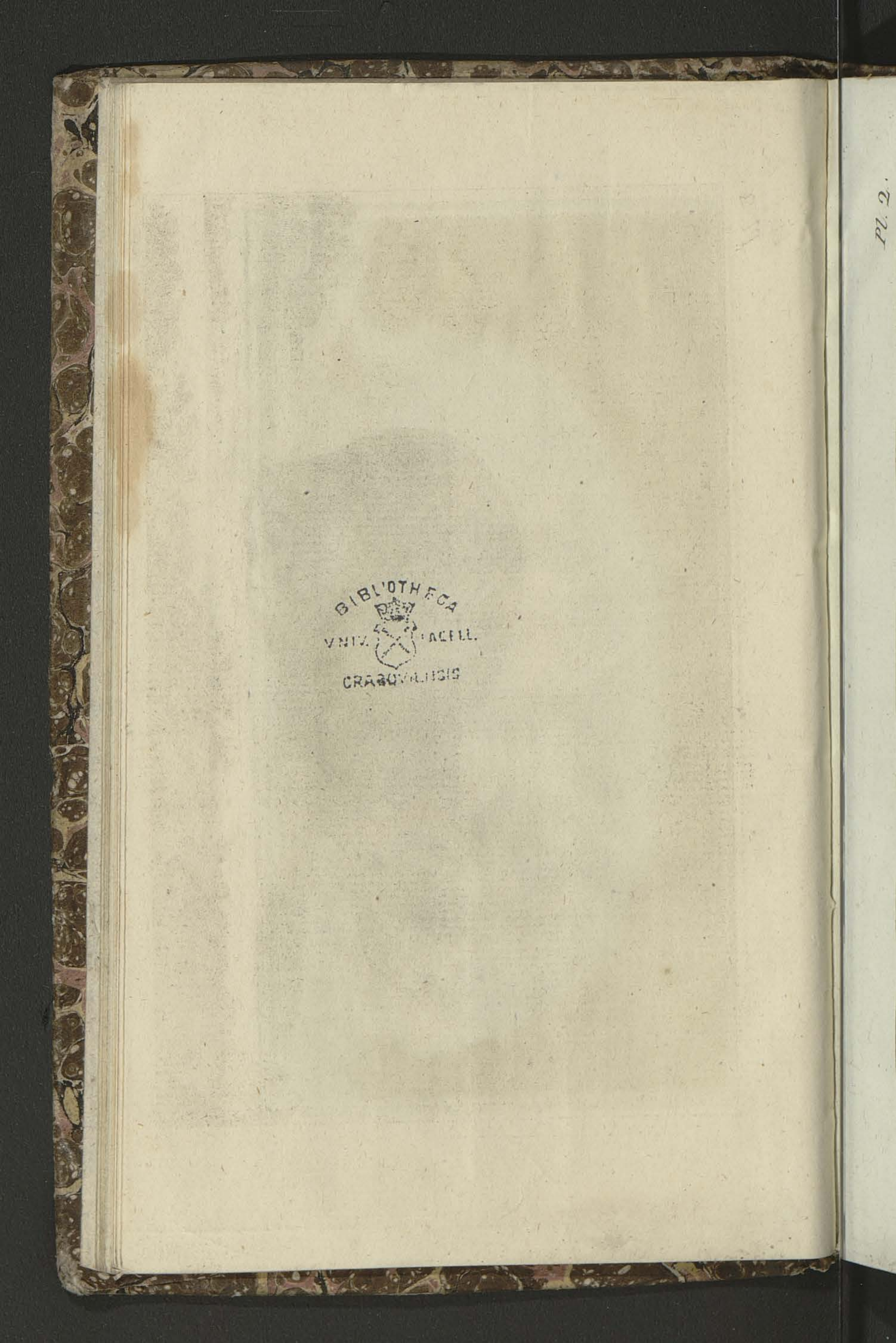



Fig. 2.
a
Fig. 1.
Fig. 2.
e
Fig. 2.
b
Fig. 2.
a
a
e
Fig. 2.
c
Fig. 2.
d
Fig. 2.
d





Marmotte Africaine

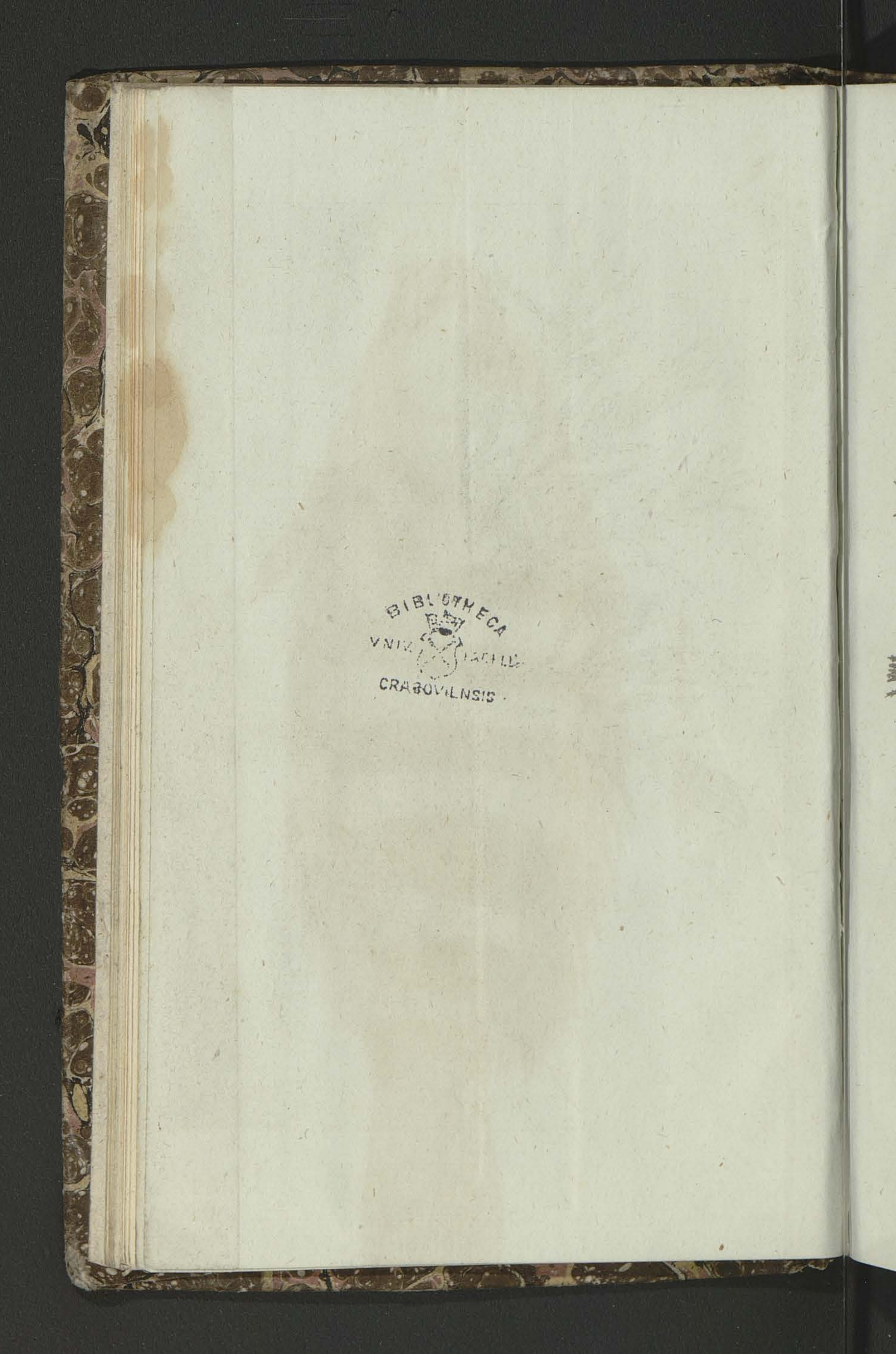


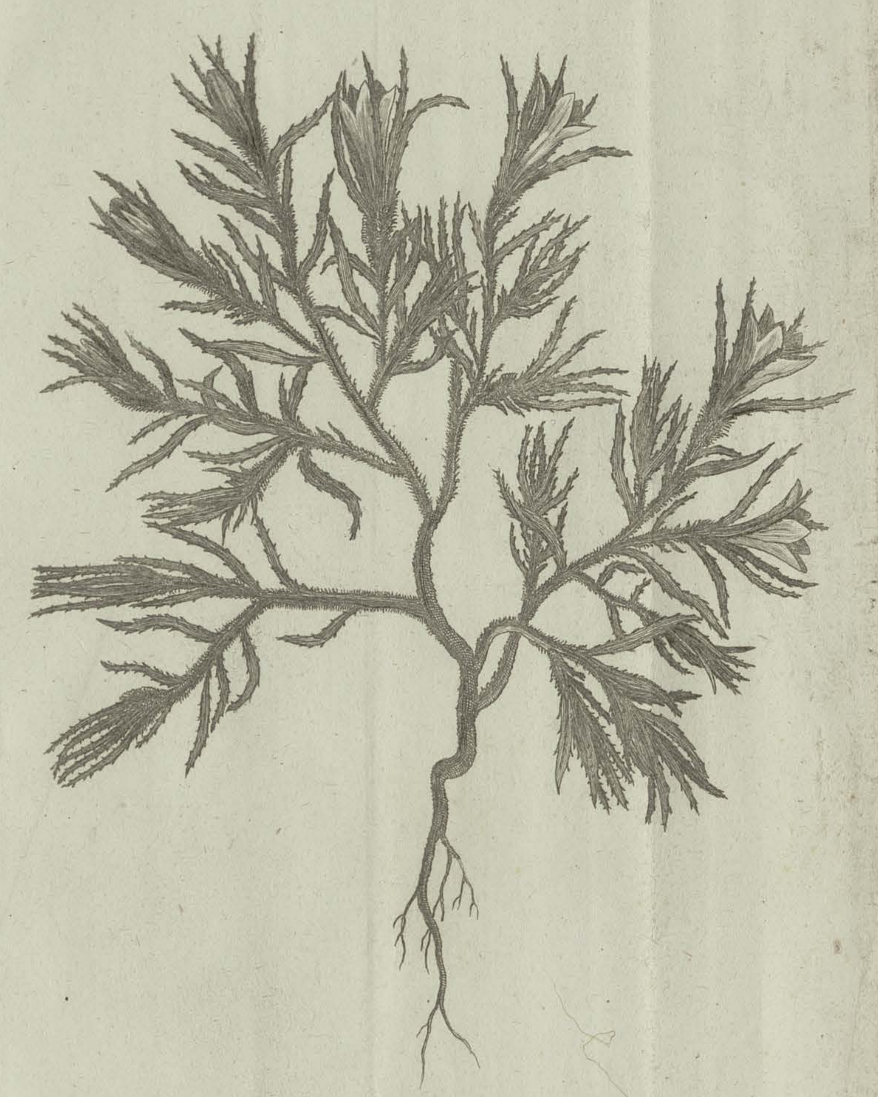
Pl. 2.





Mullus fasciatus



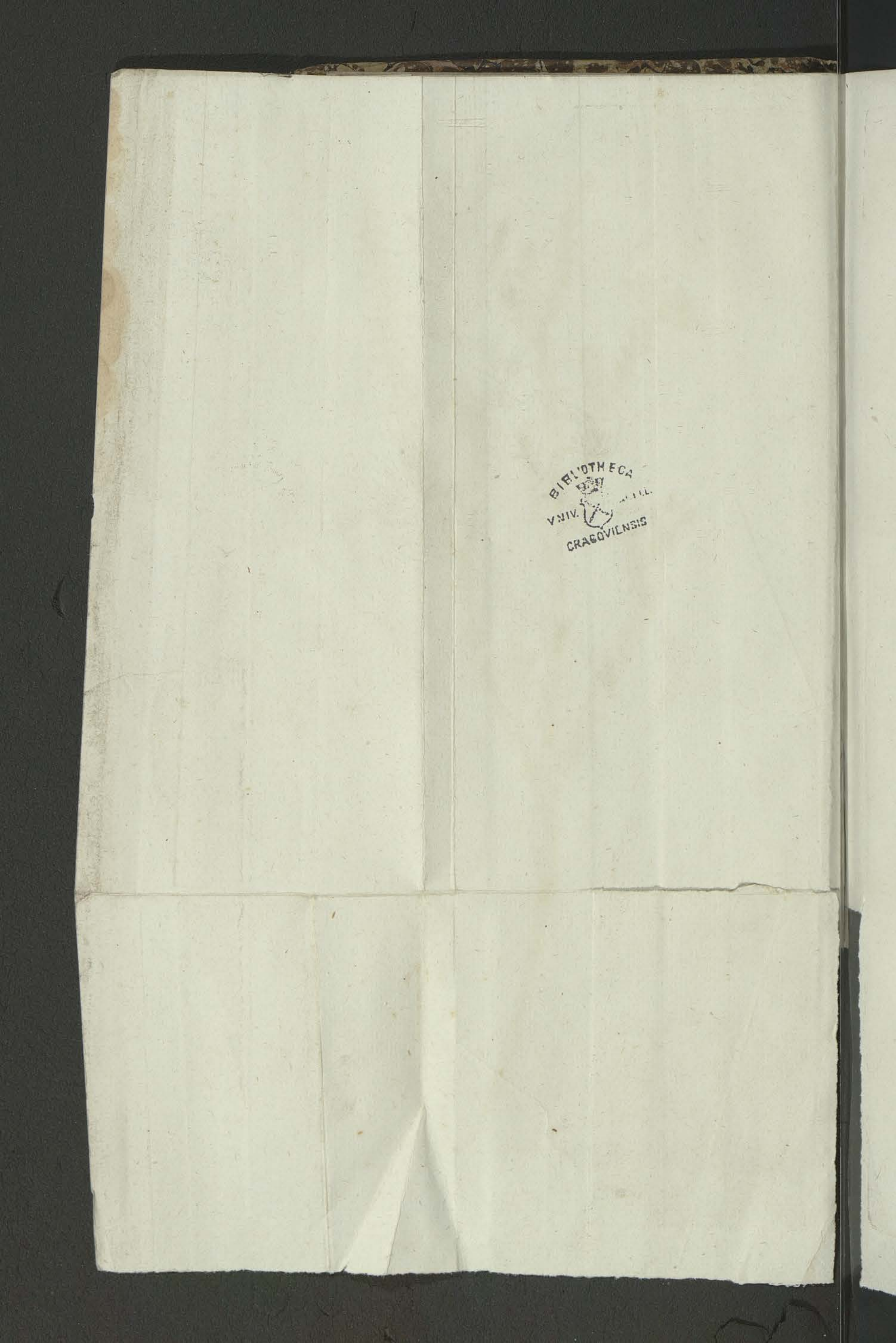


Campanula Hispidula


BIBLIOTHECA
VNIV. IAGELL.
CRACOVIENSIS



Diosma tetragona.


BIBLIOTHECA
VNIV.
CRACOVIENSIS

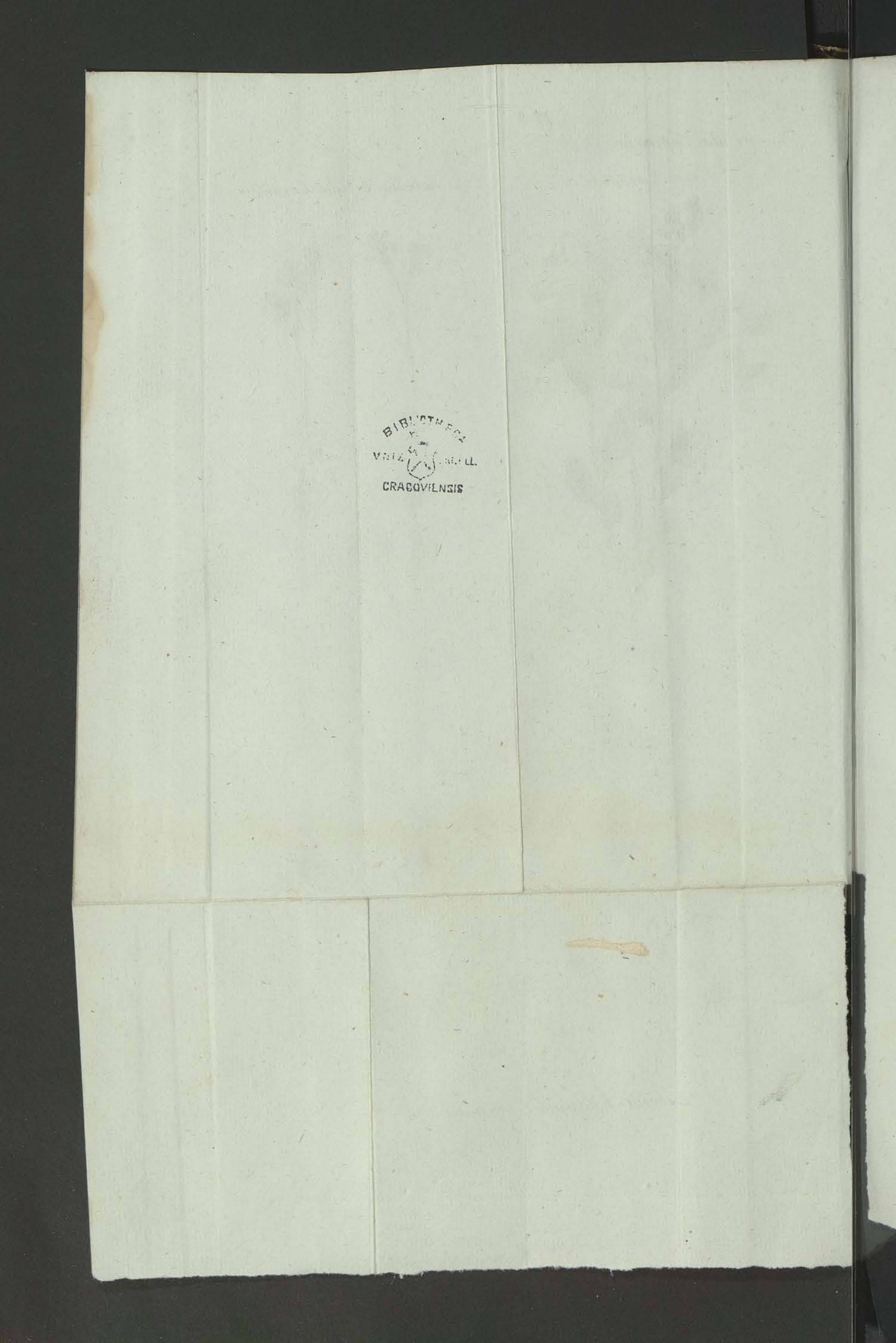


Echites bispinosa.



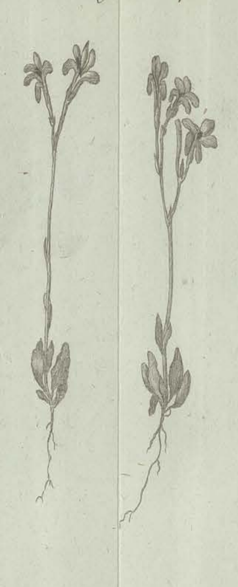


Lobelia Cardamines.


CRACOVIENSIS



Viola Capensis

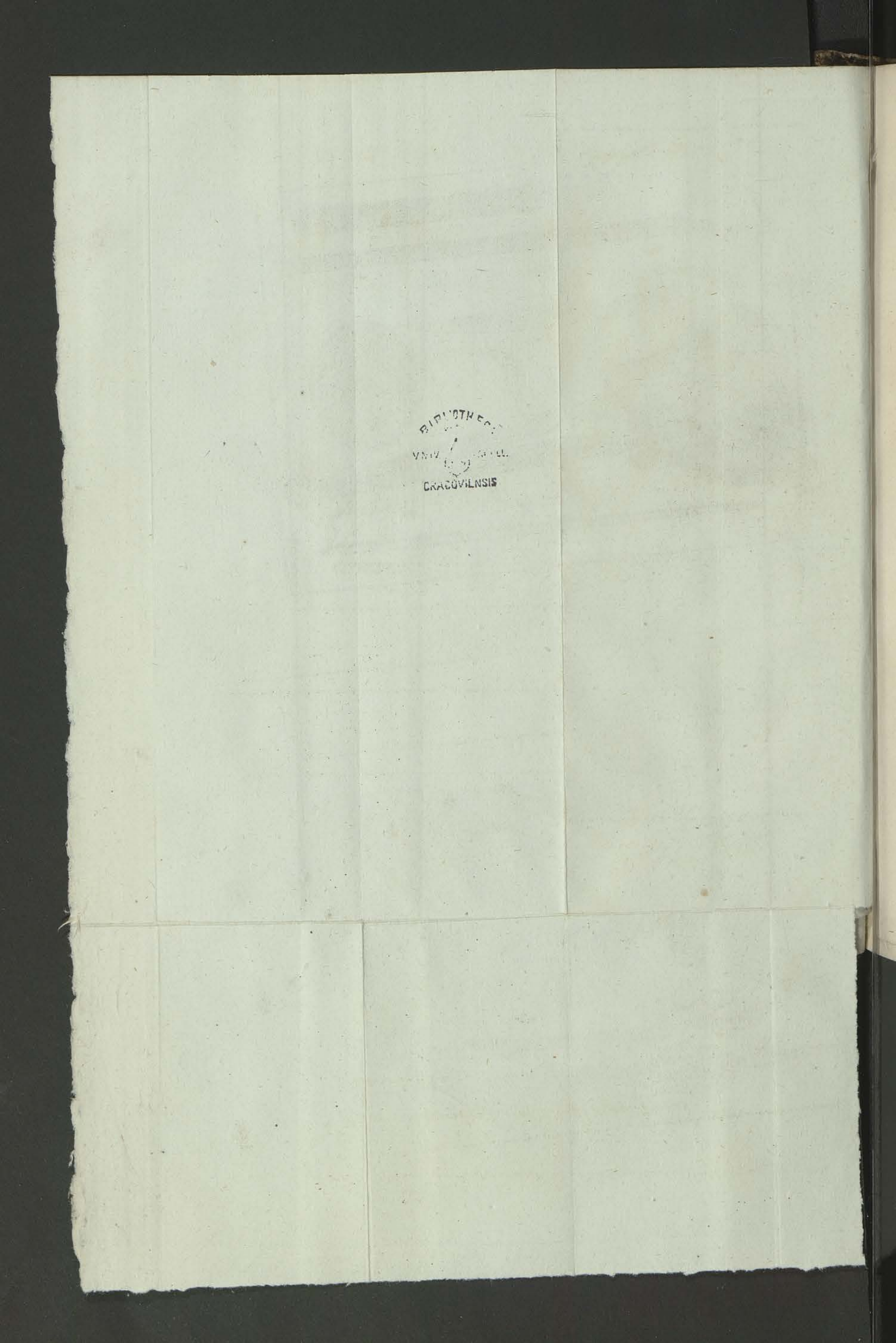


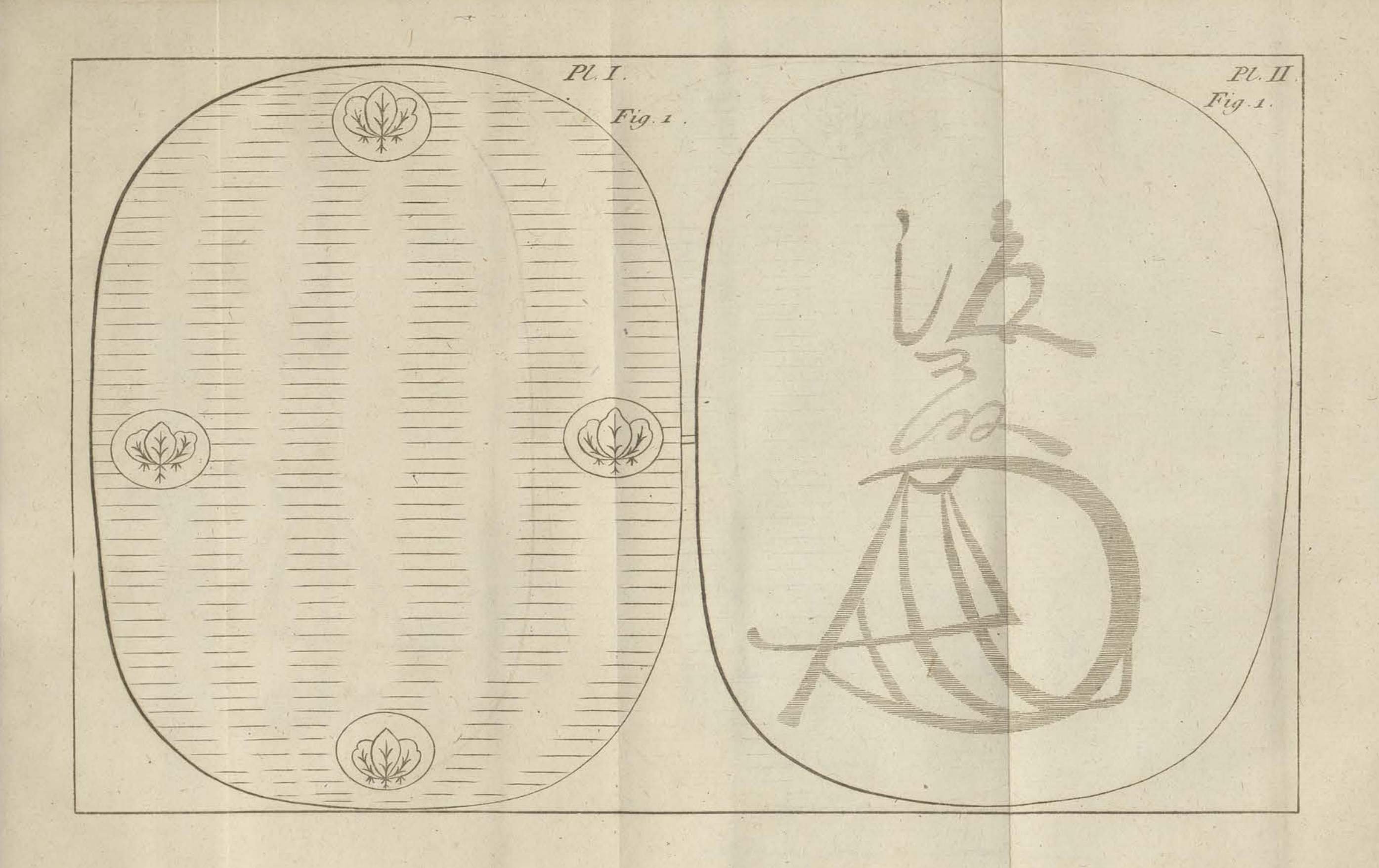
Lobelia bifida Capensis

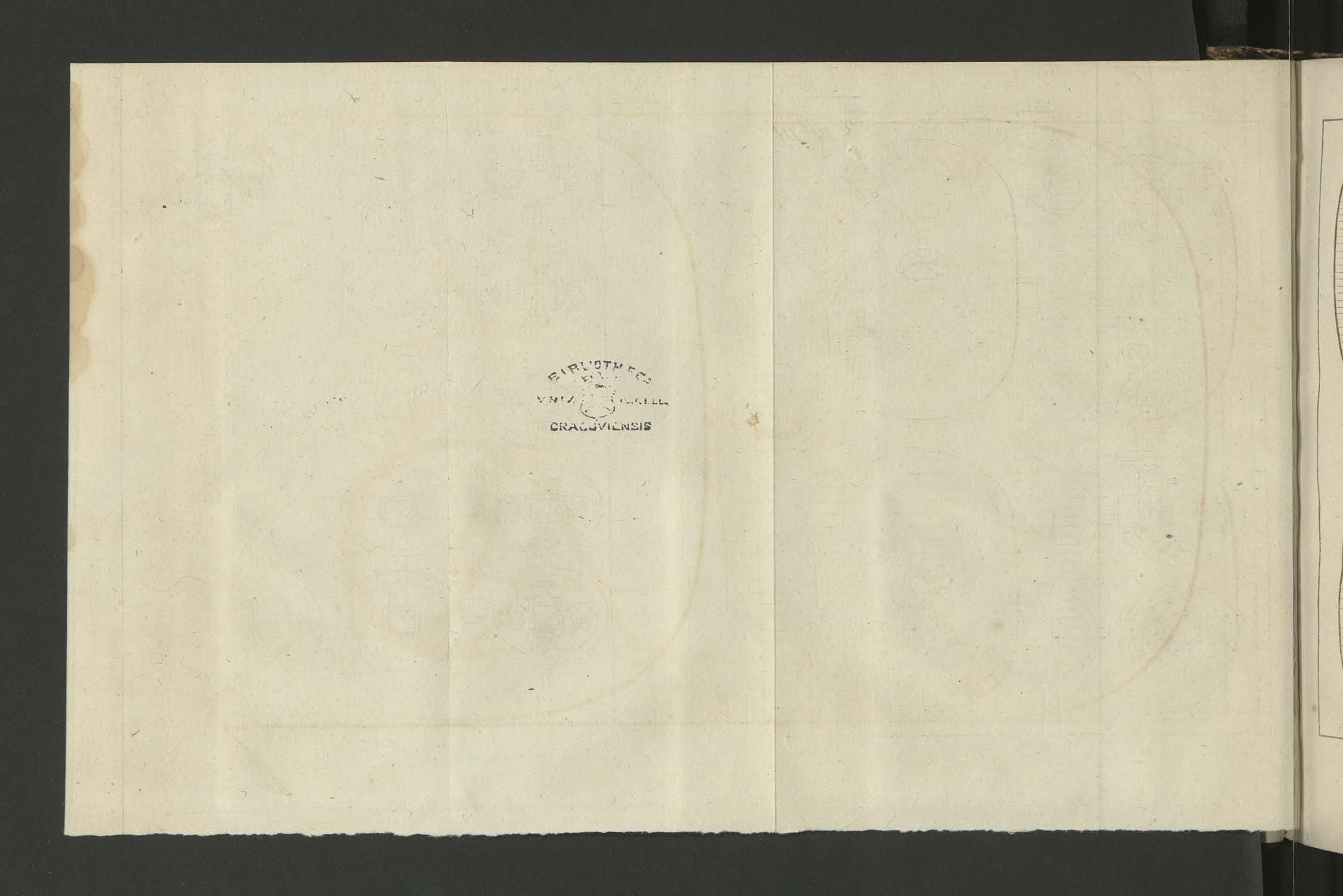


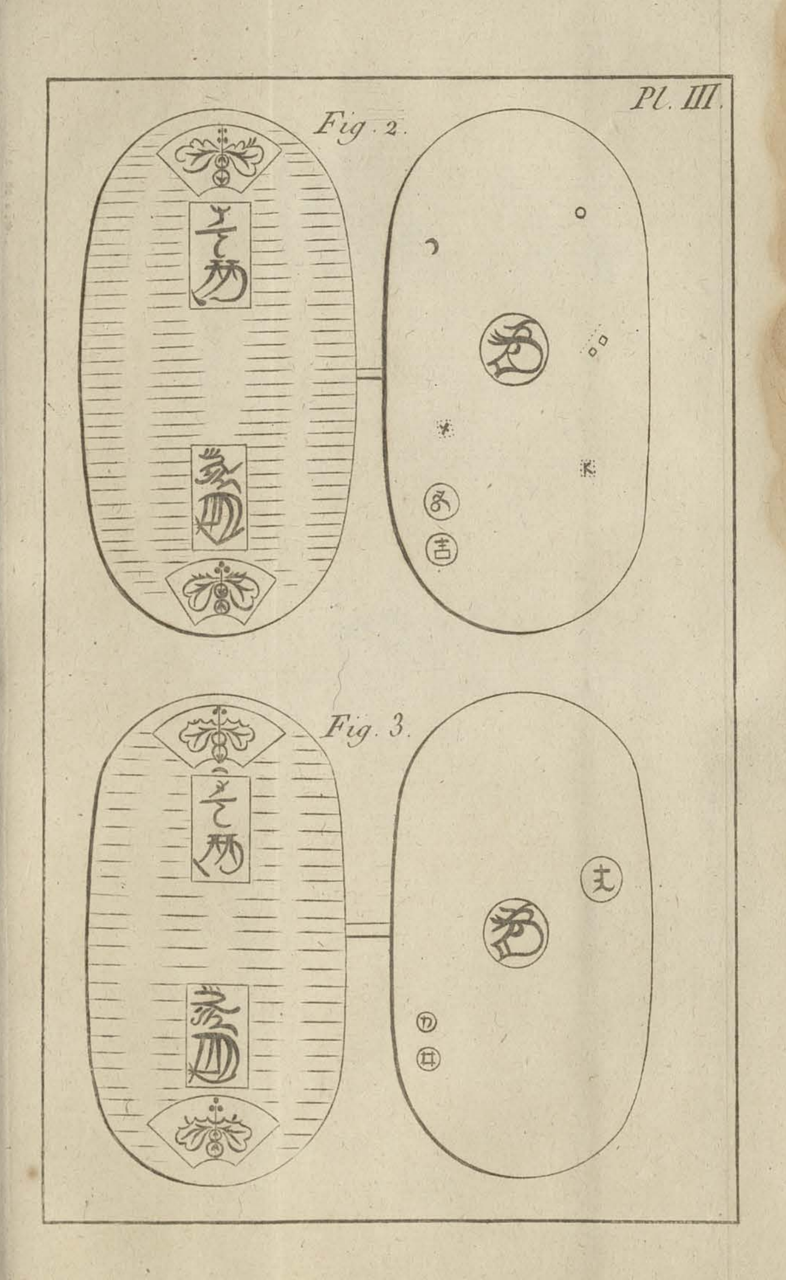


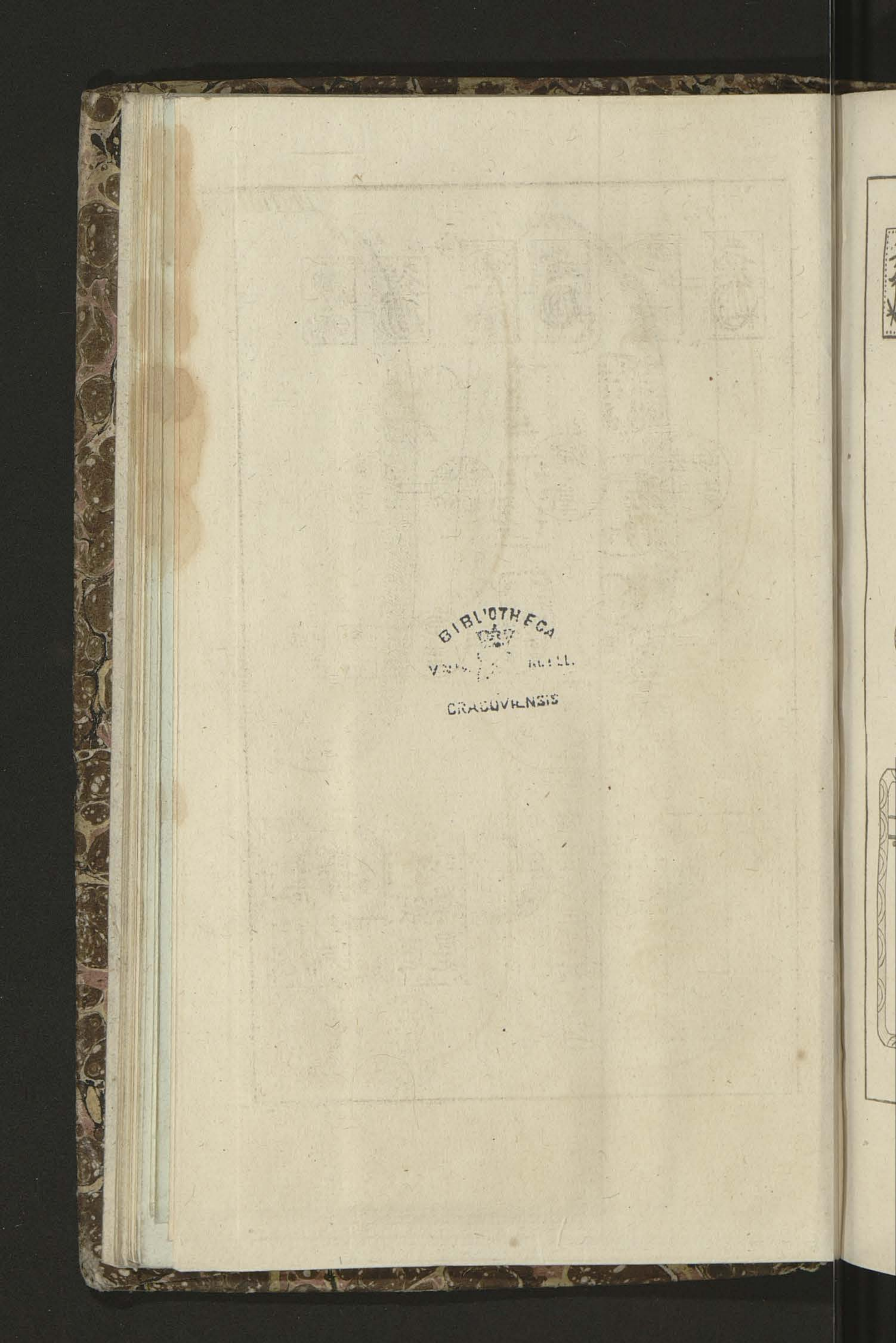
Lobelia Radicans Japonica.

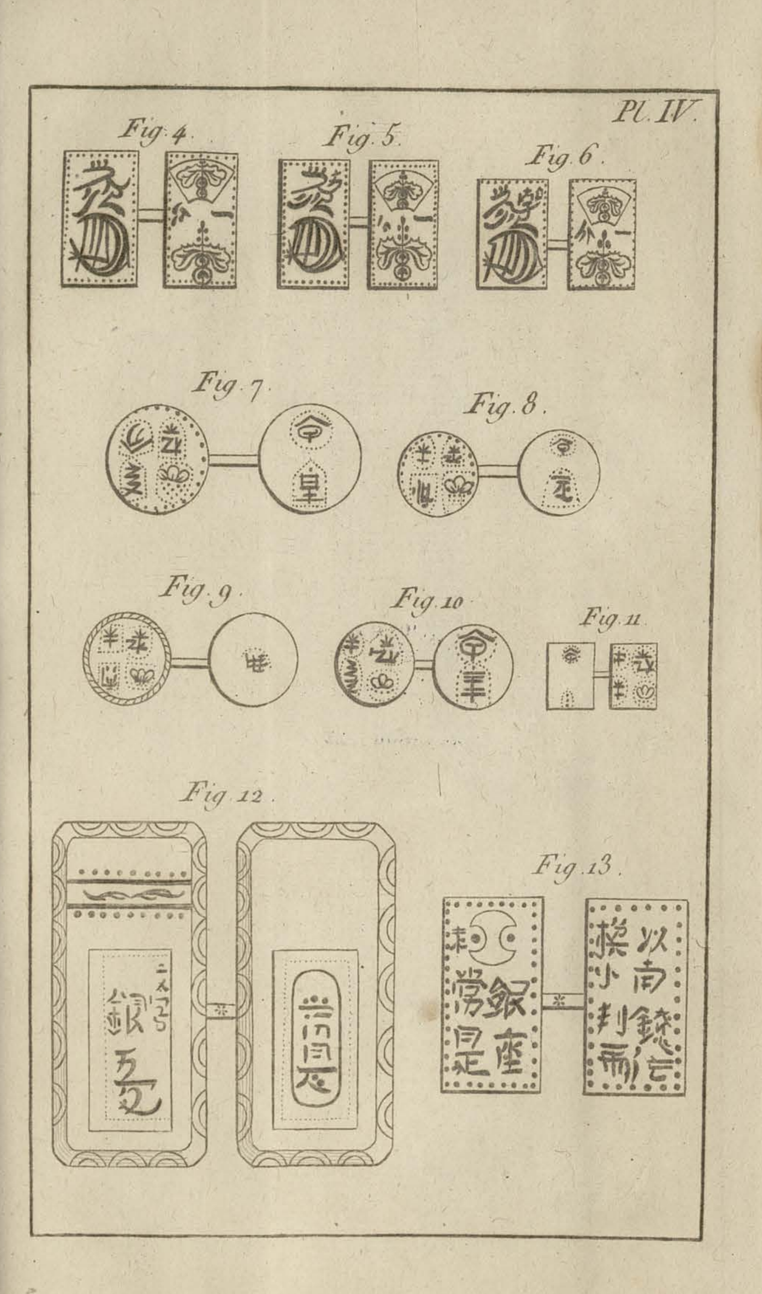

CRACOVIENSIS

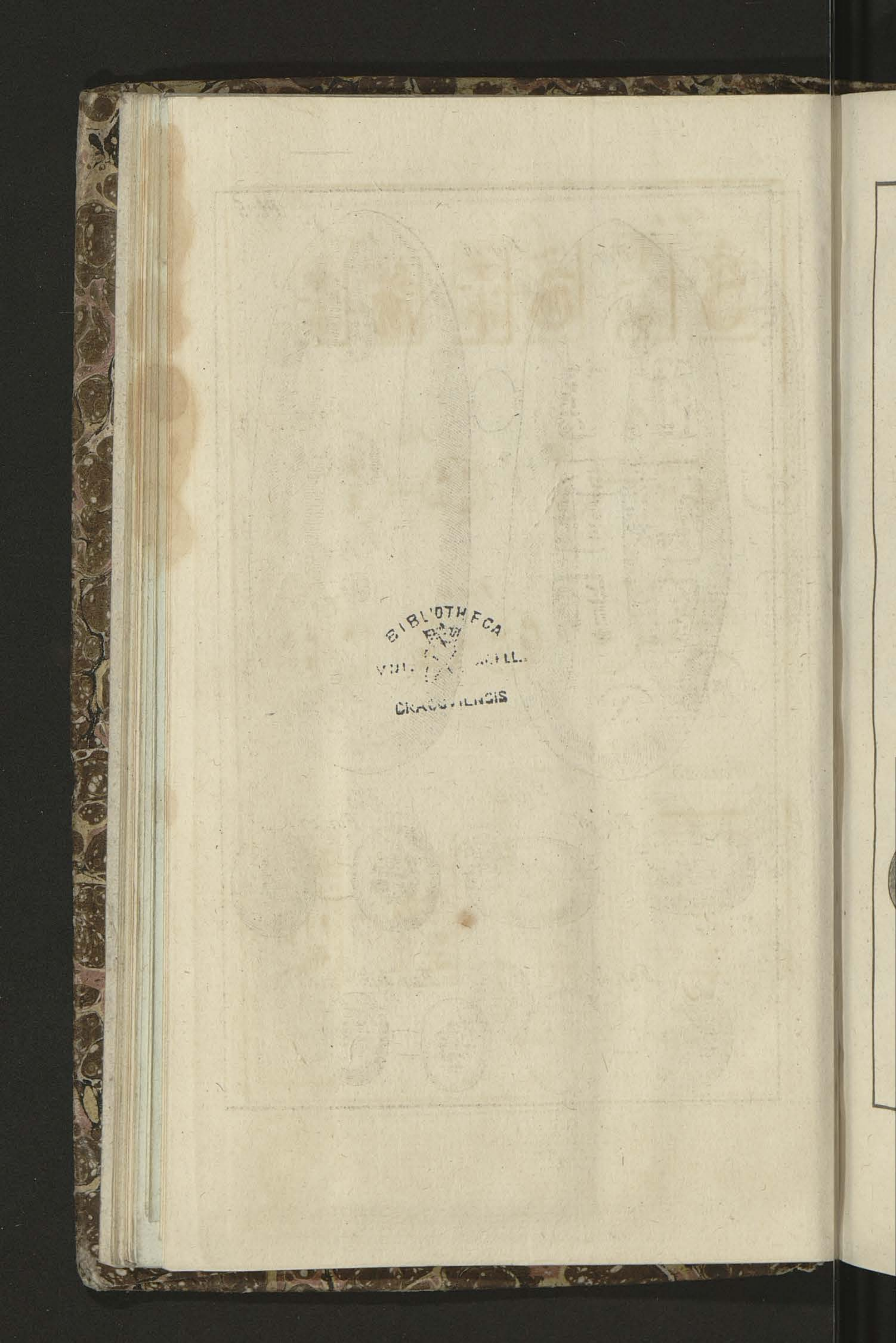

Pl. I.
Fig. 1.
Pl. II
Fig. 1.

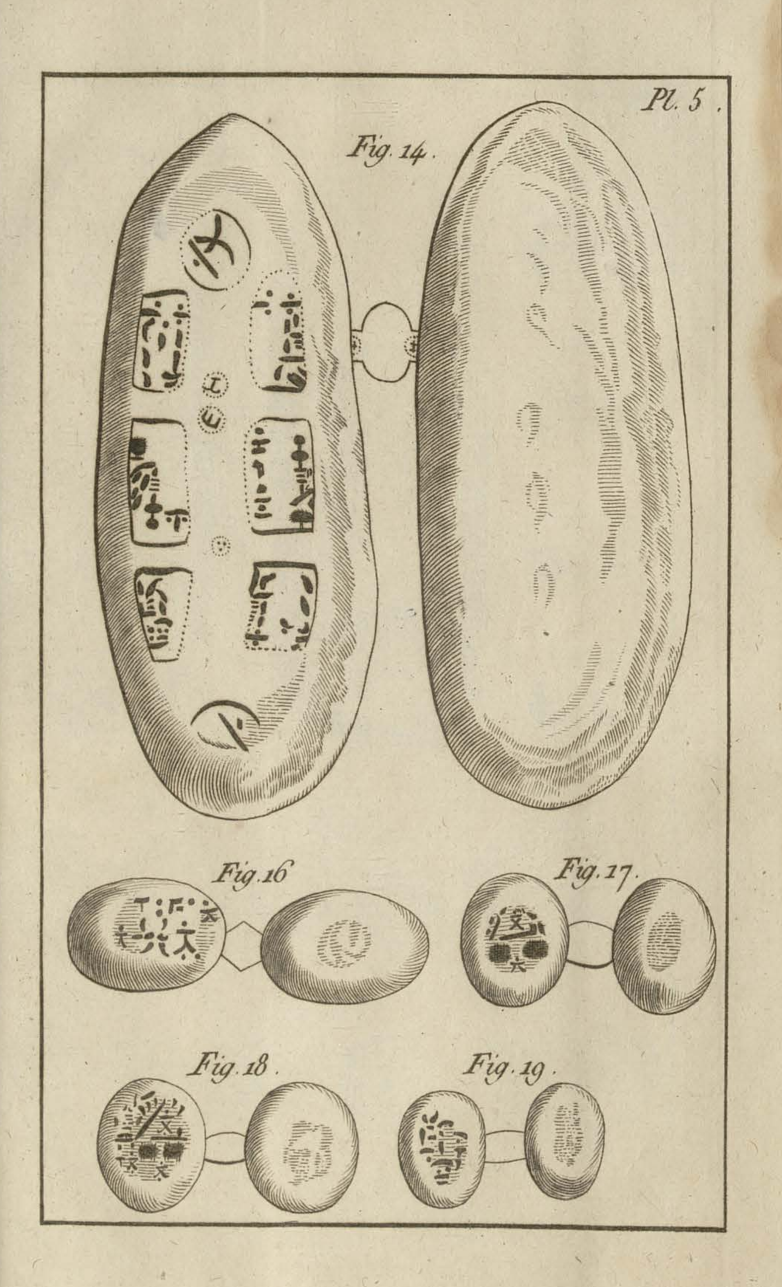


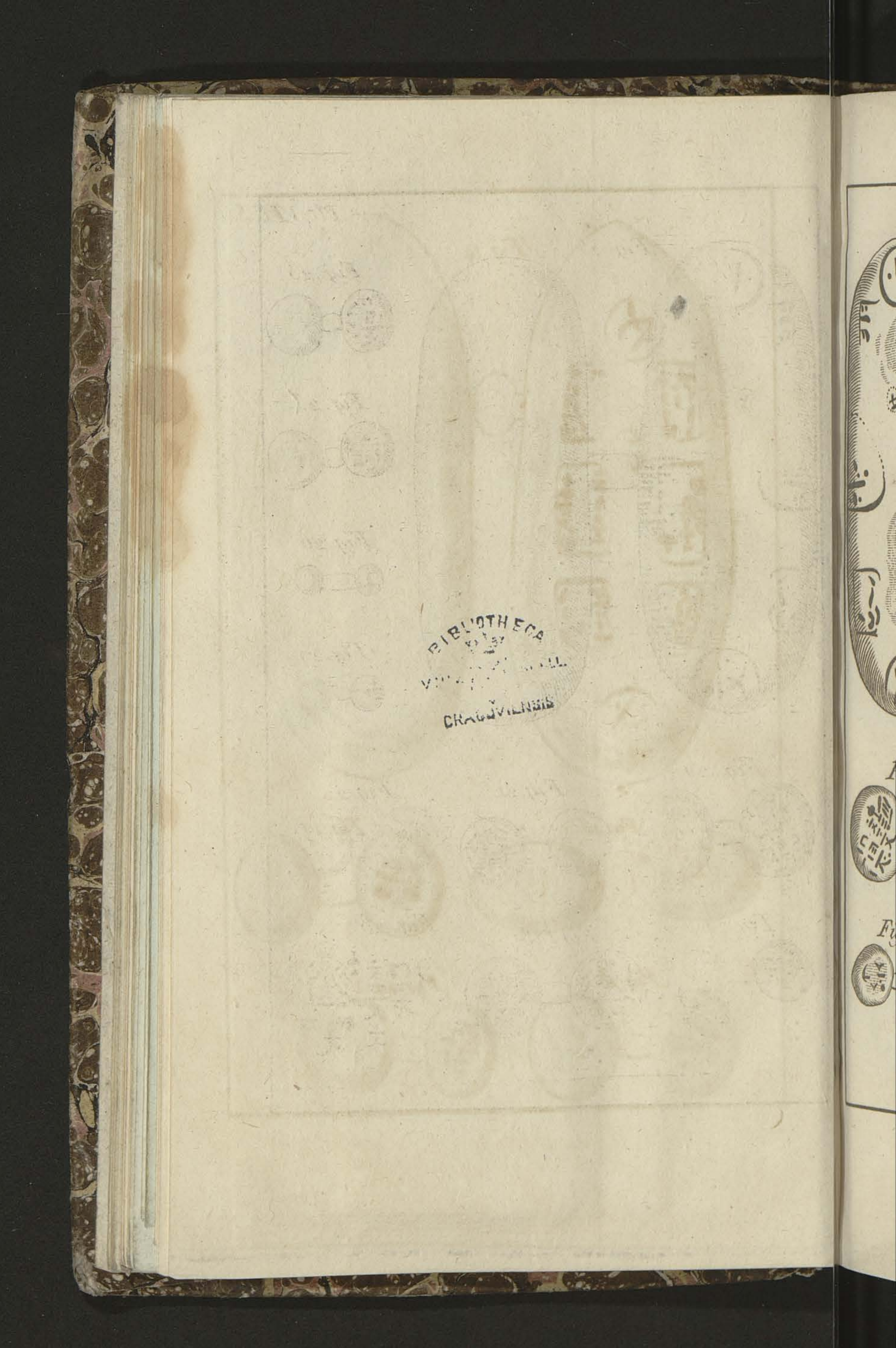

Pl. III.
Fig. 2.
Fig. 3.

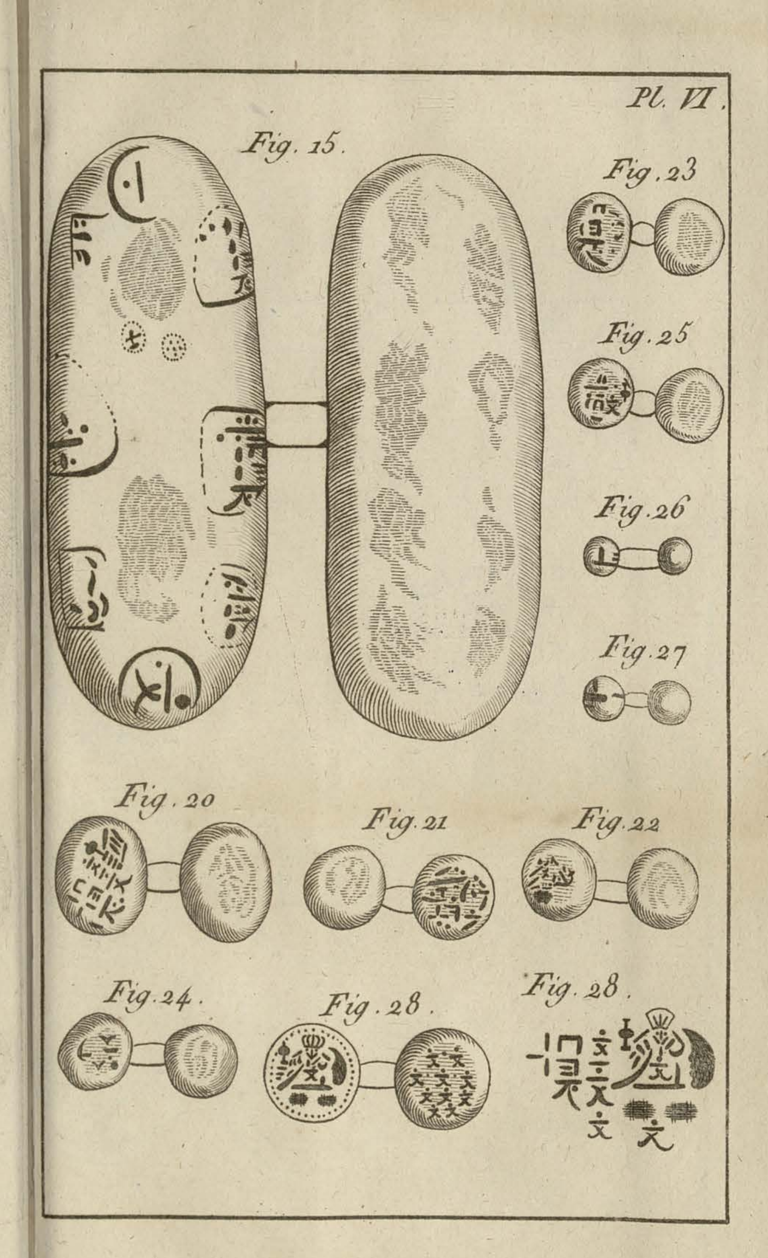

BIBLIOTHECA
CRACOVIENSIS

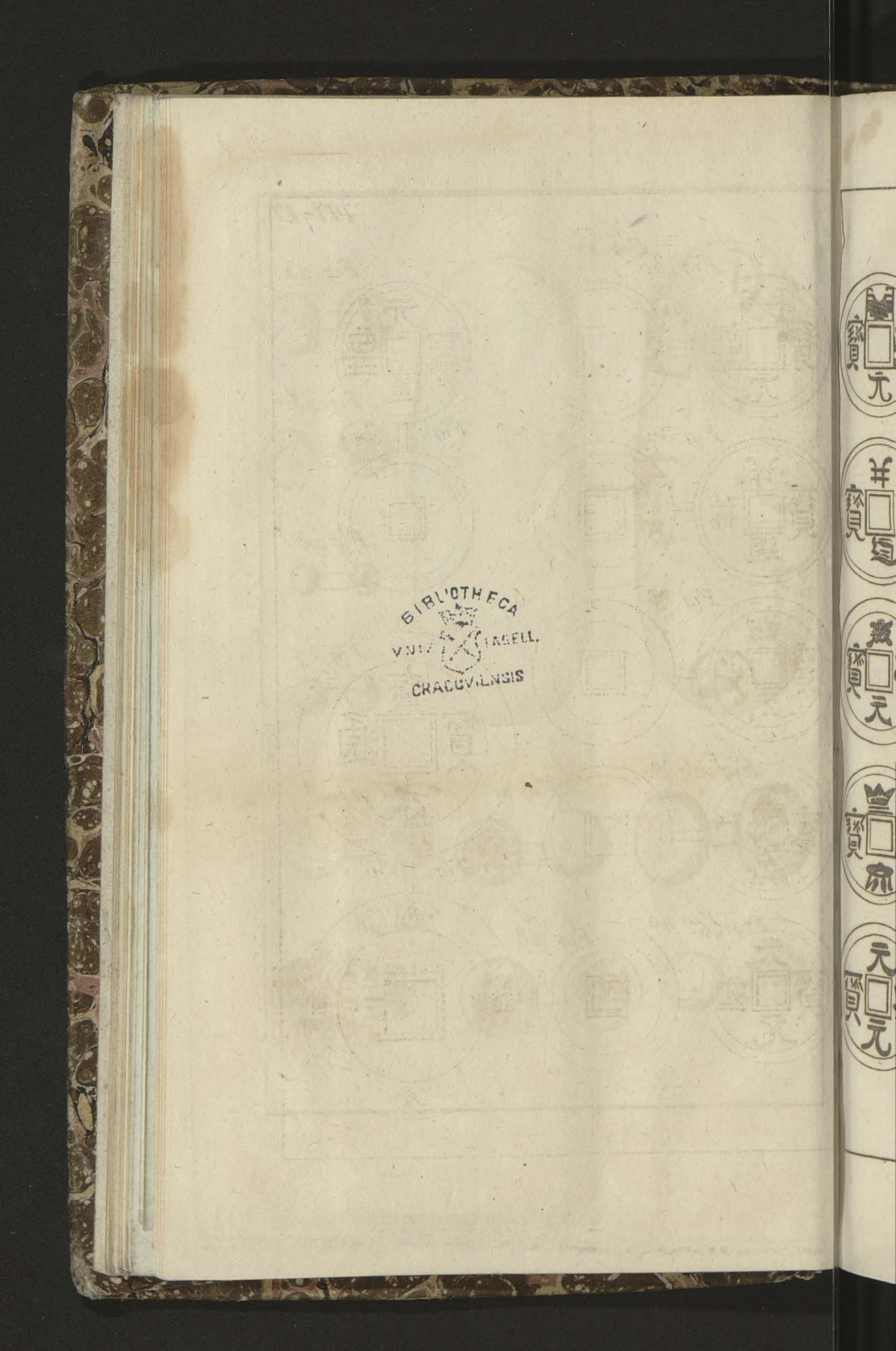

Pl. IV.
Fig. 4.
Fig. 5.
Fig. 6.
Fig. 7.
Fig. 8.
Fig. 9.
Fig. 10
Fig. 11.
Fig. 12.
Fig. 13.


BIBLIOTHECA
CRACOVIENSIS

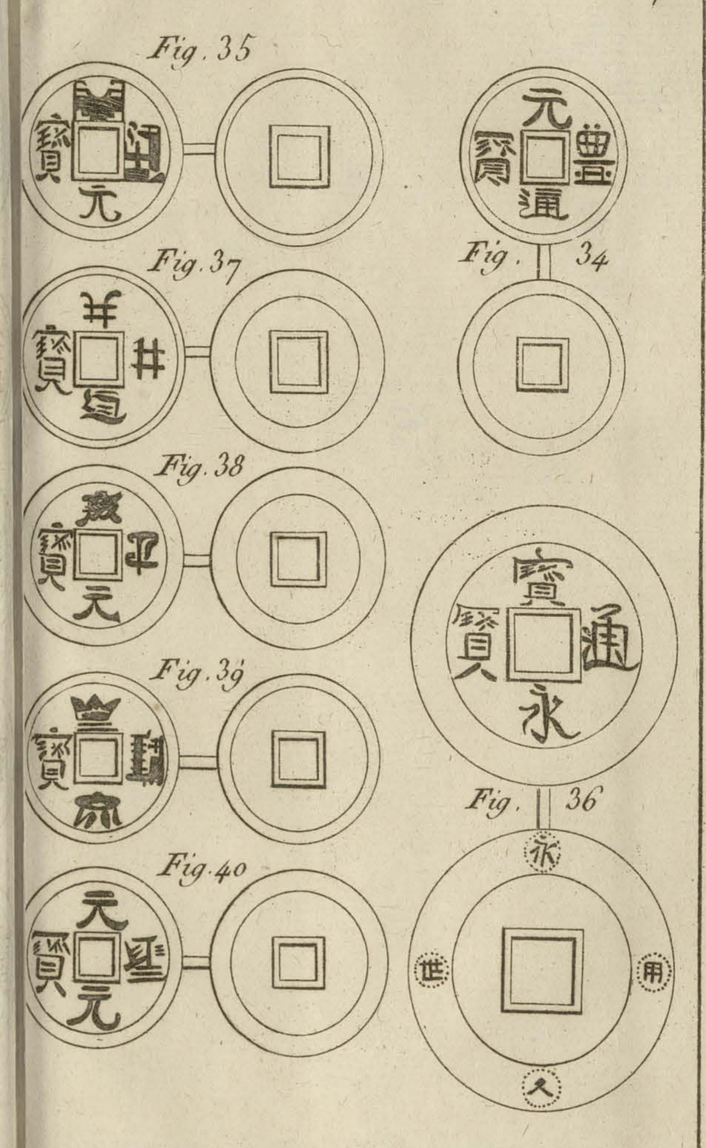

Pl. 5.
Fig. 14.
Fig. 16
Fig. 17.
Fig. 18.
Fig. 19.

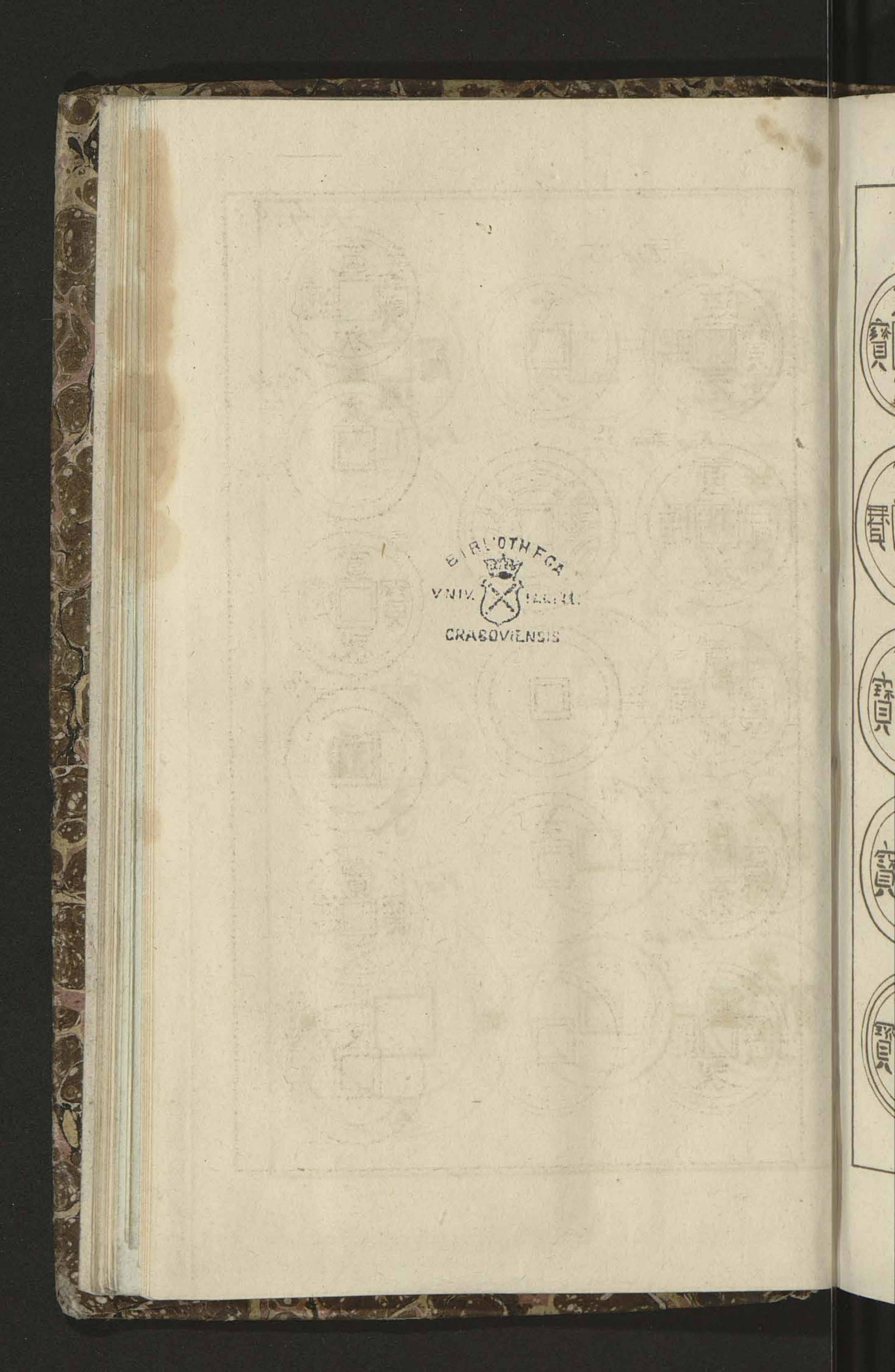


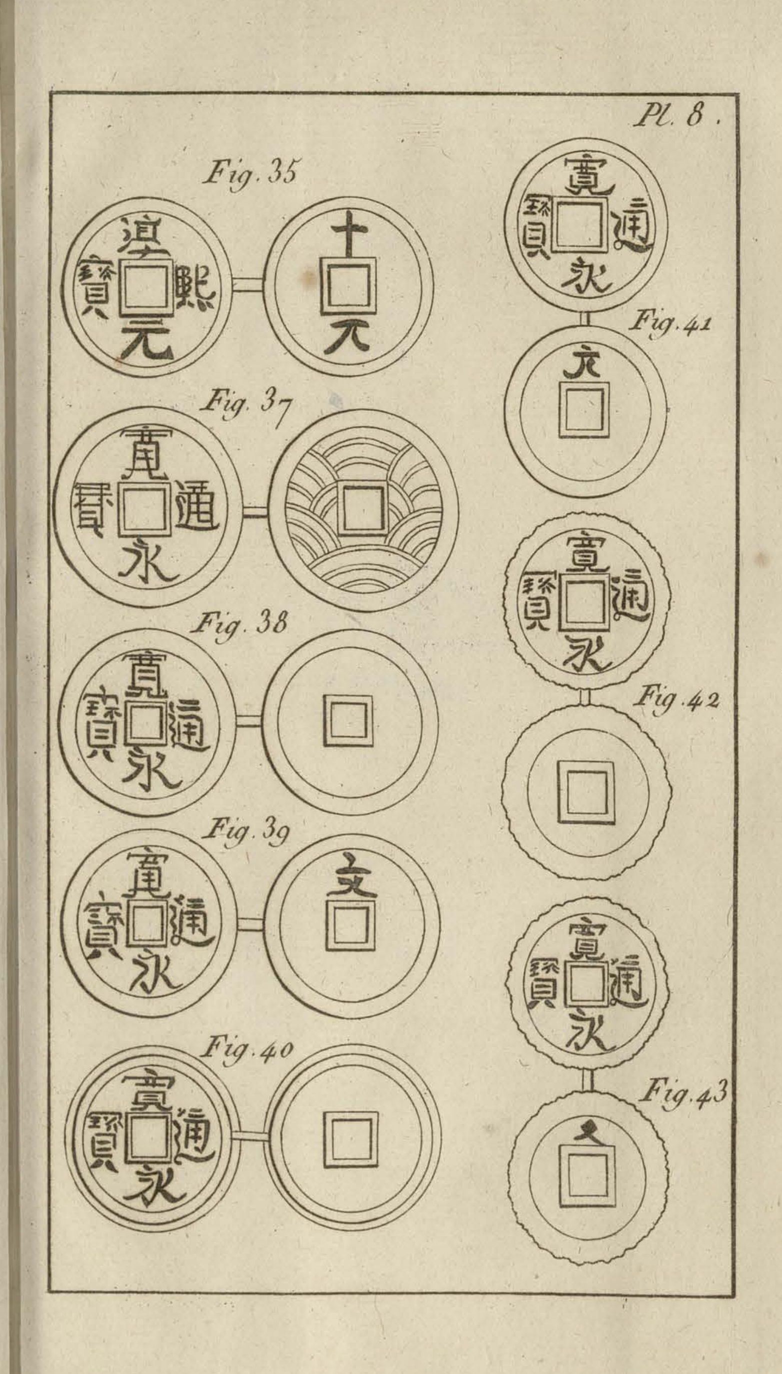

Pl. VI.
Fig. 15.
Fig. 23
Fig. 25
Fig. 26
Fig. 27
Fig. 20
Fig. 21
Fig. 22
Fig. 24.
Fig. 28.
Fig. 28.

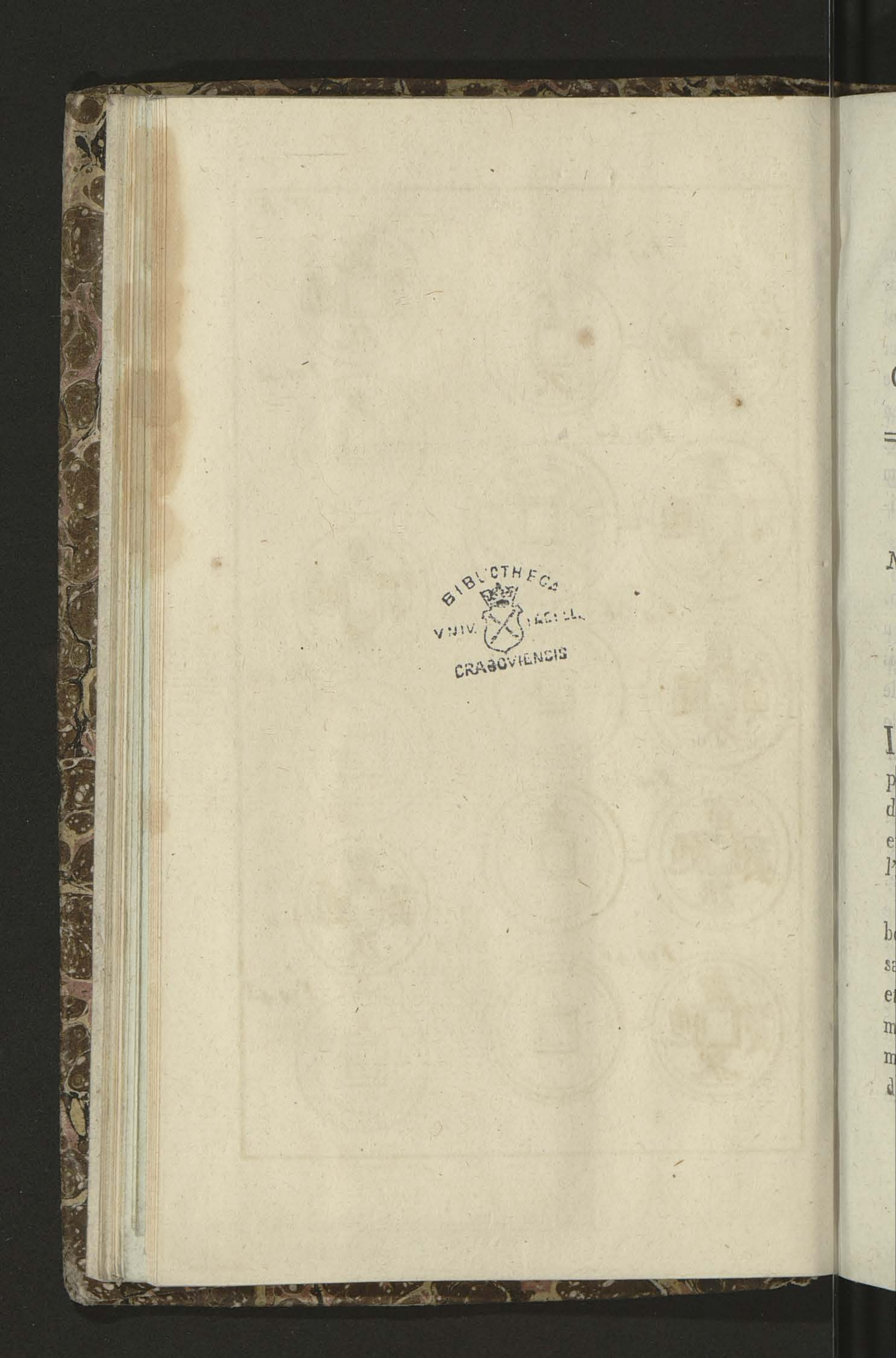


Pl. 7.






Pl. 8.
Fig. 35
Fig. 37
Fig. 38
Fig. 39
Fig. 40
Fig. 41
Fig. 42
Fig. 43


BIBLIOTHECA
VNIV. IAGELL.
CRACOVIENSIS

VOYAGES

DE

C. P. THUNBERG.

CHAPITRE XX.

Nourriture des Japonois. — Manière dont ils apprêtent leurs principaux mets. — Leurs boissons. — Leur tabac. — Notice sur quelques autres objets de leur économie domestique.

Il n'y a peut-être pas de pays au monde plus abondant en comestibles, que les îles du Japon : le sol même et les mers voisines en procurent de toutes les espèces, que l'art sait encore multiplier.

Les Japonois ne se bornent pas aux alimens bons et salubres par eux-mêmes, mais ils savent encore préparer beaucoup de viandes et d'herbages naturellement dangereux ou malfaisans. Tous leurs mets sont coupés par morceaux, et accommodés avec des sauces délicieuses. Le maître de la maison n'a pas

la peine de découper les viandes et de les servir à ses convives. Chacun s'assied sur des tapis carrés avec une petite table devant soi ; les domestiques posent un plat sur chaque table ; c'est une portion toute faite dans la cuisine, et dressée dans un vase bien propre de porcelaine ou de bois vernissé. Ces espèces de plats ou de jattes ont un couvercle, et sont d'une grandeur ordinaire.

Le premier service consiste ordinairement en poissons et en potages au poisson. On boit le bouillon à même la jatte, et on mange le poisson avec des bâtonnets de bois vernissés, qu'ils manient si adroitement de la main droite, qu'ils peuvent ramasser le plus petit grain de riz. Ces bâtonnets leur tiennent lieu de fourchettes et de cuillers. A peine un plat est-il vuide qu'un autre lui succède : on sert le dernier dans une tasse bleue de porcelaine avec son couvercle. Les plats sont apportés par des valets qui se tiennent à genoux auprès des convives pour les servir. L'usage est de se saluer réciproquement et très-profondément avant de se mettre à table. — Les femmes ne mangent pas avec les hommes, et malgré ma haute estime pour les cuisiniers japonois, j'avoue

qu'ils ne m'ont pas servi de mets capables de remplacer le plus bel ornement de nos tables.

Ils font ordinairement trois repas, un à huit heures du matin, un autre à deux heures d'après-midi, et le dernier à huit heures du soir. Quelques-uns mangent indistinctement à toutes les heures de la journée quand ils ont faim, et leur cuisinier est obligé de tenir des mets tout prêts pour chaque instant de la journée.

Ils n'ont pas d'autre pain que du gruau de riz extrêmement blanc et d'un goût exquis. Ils en mangent avec toutes les viandes.

Le peuple mange trois fois par jour, c'est-à-dire, à tous ses repas, de la soupe de *miso* faite avec des poissons et des porreaux. Ces *miso* ressemblent beaucoup aux lentilles; ce sont de petites fèves de *dolic* du Japon (1). Le *miso* ou la sauce de soya constitue la principale nourriture des Japonois. Les personnes de tous les rangs, grands ou petits, riches ou pauvres, en mangent plusieurs fois par jour pendant toute l'année. Voici de quelle manière on la prépare.

(1) *Dolichos soja*. Lam. *Diction*. n°. 28.

On fait cuire les fèves jusqu'à ce qu'elles soient un peu amollies. On les mêle avec égale quantité d'orge ou de froment ; on laisse fermenter ce mélange pendant vingt-quatre heures dans un endroit chaud ; on y ajoute ensuite une même quantité de sel et deux fois et demie autant d'eau ; on conserve le tout dans un pot de terre bien fermé, pendant deux mois et demi, en observant de le remuer pendant les premiers jours. Après le tems nécessaire, on presse cette liqueur et on la conserve dans des tonneaux. Les habitans de certaines provinces font mieux leur soya que d'autres. Au reste, plus il vieillit, plus il se bonifie et s'éclaircit. Il est toujours brun, et son principal goût est une salure agréable. Ils se nourrissent aussi de poisson bouilli ou frit dans l'huile.

Ils mangent beaucoup d'oiseaux domestiques ou sauvages. Les pauvres, dans plusieurs endroits, ne vivent que de chair de baleine. Cette chair, comme on sait, est extrêmement grossière, rougeâtre et même dégoûtante. J'en ai vu souvent exposée dans les rues de Nagasaki, en allant à bord de notre navire.

Ils emploient, pour accommoder leurs

mets (1), plusieurs espèces d'huiles. Les plus communes se tirent de la graine de sesami, de tsoubaki (2), de kiri (3), d'abrasin (4), d'azedarach, &c. Ils se servent aussi quelquefois d'huile de sumac du Japon, &c. (5) et de *guigko*. Ils mettent beaucoup de champi-

(1) Ils mettent du sel dans la plupart de leurs ragoûts, car ils l'aiment beaucoup, ainsi que le sakki et l'eau chaude; l'abstinence de ces alimens pendant le carême, étoit pour eux une grande privation, dont les missionnaires leur savoient infiniment de gré. *En la quaresma unos non comian sal que entre ellos se tiene por grande penitencia, otros non bivian vino, ni el cha, ni agua caliente que son las cosas ordinarias que biven*, &c. Voyez *Relacion annual de las cosas que han hechos los Padres de la C. de J. en India oriental y Japon*, en 1600 et 1601, p. 384. *Note du Rédacteur.*

(2) *Camellia Japonica.* Arbrisseau toujours verd, que l'on cultive au Japon et à la Chine dans les jardins, à cause de la beauté de ses fleurs: il a beaucoup de rapports avec le thé. Voyez *Camelli* du Japon dans mon Dict. vol. I, p. 572, et mes *Illustrations des genres*, planche 594. *Lam.*

(3) *Bignonia tomentossa.* — Kiri. Kœmpf. fig. p. 860.

(4) *Driandra cordata.* Ce *driandra*, d'après la figure de Kœmpfer, publiée par M. Bancks (ic. Kœmpf. t. 23) n'est pas le même que le *driandra oleifera* de mon Diction. vol. II, p. 329. Ses fruits sont différens. *Lam.*

(5) *Rhus succedanea*, *taxus baccata.*

gnons dans leurs ragoûts et des fruits de morelle mélongène (1), ainsi que des racines de patates (2), des carottes, des oignons et des fèves.

Le dessert est composé de figues, de kaki, de marrons, de noisettes, de poires. On est quelquefois assez heureux pour transporter ce dernier fruit sain et sauf jusqu'à Batavia. Ils ont aussi des oranges, des citrons, des apelsines, des pompelmouses (3), des raisins, &c. &c.

Parmi les nombreux poissons qui servent à la nourriture des Japonois, je me bornerai à indiquer ceux qui ont l'honneur de figurer sur les tables des grands et des riches.

Le tay, par exemple, que les Hollandois nomment *steen braason*, coûte si cher, qu'on le réserve pour les jours de fêtes et de *gala*.

La persegue rayée (4) est un des plus beaux poissons que je connoisse, et le cail-

---

(1) *Solanum melongena.*

(2) *Convolvulus edulis.* Je crois que ce liseron n'est pas différent de la batate glabre, dont les fleurs ont le caractère des quamoclits. *Lam.*

(3) *Citrus decumanus.* Rumph. emb. vol. II, p. 96, t. 24, f. 2.

(4) *Perca sex lineata.* Est-ce le *perca lineata* de Linné

leu-tassart (1) est si gras, qu'il peut entrer en comparaison avec le plus gros hareng d'Europe.

J'ai déjà observé qu'on ne trouvoit des saumons que dans le voisinage du mont Fakonié (2). Ils ne sont pas, à beaucoup près, aussi beaux et aussi bons que les nôtres.

Ils mangent aussi des huîtres et autres poissons crustacées, mais ils les font cuire et les fricassent, ainsi que les crabes et les squilles (3).

Cette nation offre, comme toutes les autres, des preuves de l'inconséquence de l'esprit humain.

Ils se nourrissent de viande comme nous, tuent eux-mêmes les animaux nécessaires à leur consommation; mais en mer ils se feroient scrupule d'ôter la vie à une créature. Durant les navigations que j'ai faites avec eux, quand les provisions de viande nous manquoient, il falloit que je tirasse moi-même des oiseaux, si je voulois en manger.

---

dont le corps est marqué de cinq lignes ou raies blanches, sur un fond brun? *Lam.*

(1) *Clupea thrissa.*

(2) Voyez ci-dessus, t. III, p. 113.

(3) *Cancer squilla.*

On vend, dans presque toute l'île de Nipon, un comestible assez semblable au *macaroni;* c'est une pâte de froment ou de bled noir (cette dernière espèce se nomme *sobakiri*, l'autre *laxou*), façonné en feuilles de la longueur de deux brasses. On les coupe par brins plus ou moins grands, que l'on mêle dans de la soupe avec des oignons. Comme elle ne se dissout pas entièrement, elle est un peu gluante, mais très-nourrissante et d'un excellent goût. Elle sert à faire de bons ragoûts de poissons, nommés *niomen*, et *somen*, quand on y mêle du poivre d'Espagne et du soya.

Les Japonois et les Chinois ont une manière, qui leur est particulière, de conserver les prunes et autres fruits dans de la levure faite avec la lie des tonneaux de sakki (ou bierre de riz fermenté); l'acide pénètre le fruit, lui donne du goût, et le conserve pendant un an et même davantage. Les fruits ainsi confits, soit entiers, soit coupés par morceaux quand ils sont trop gros, se nomment *menaratski*. (*Me*, en langue japonoise, signifie fruit; *na* indique la contrée du Japon où l'on s'occupe plus particulièrement de confire ainsi dans la lie de sakki; et *souki*, que l'on contracte en *ski* dans la prononciation,

signifie *confire*, *conserver* dans une liqueur.) On confit de cette manière une grosse espèce de concombre nommée *konomor*, que l'on transporte ensuite dans de petits tonneaux, pour les manger avec le rôti, à-peu-près comme nos cornichons, auxquels ils ressemblent assez pour le goût. Ils ont aussi le talent de faire sécher différens fruits, tels que les prunes, &c. Ces fruits secs se nomment *mebos*.

Les Japonois ne boivent que du thé et de la bierre de sakki, mais jamais de vin ni de ces agréables boissons préparées chez nos distillateurs : rarement en goûtent-ils quand les Hollandois leur en présentent. Je doute fort que l'eau-de-vie devienne jamais chez eux un objet de première nécessité. Quelques interprètes connoissent à peine le goût du café. Jusqu'à présent ils ont su se garantir des ruses et des liqueurs perfides des Européens. Pour conserver leurs anciens usages et se préserver de toute innovation dangereuse, ils n'adoptent rien, en un mot, de ce que les étrangers pourroient leur procurer même d'utile.

Le sakki est une espèce de bierre préparée avec du riz, assez claire et qui ressemble beaucoup au vin ; elle a un goût tout

particulier, qui ne m'a pas paru infiniment agréable. Cette liqueur, nouvellement faite, est blanche, mais après avoir séjourné quelque tems dans de petites futailles de bois, elle acquiert une couleur brune. On trouve du sakki aussi communément dans toutes les auberges, que du vin en Europe. Les personnes opulentes en boivent à tous les repas, en mangeant le quart d'un œuf dur. Ils s'en servent pour porter des santés; les autres s'en régalent seulement à la collation ou par partie de plaisir. On le fait chauffer, parce que les Japonois ne boivent jamais rien de froid (1), et on le sert dans des tasses ou des soucoupes de bois verni. Bu très-chaud, il ne tarde pas à enivrer, mais cette ivresse

(1) C'est à l'usage immodéré de l'eau-chaude, tant pour leur boisson que pour leurs bains, qu'il faut attribuer le délabrement physique et moral des Chinois et des Japonois: leur énorme ventre, leurs jambes engorgées, tout leur extérieur annonce un relâchement général des fibres, qui influe plus qu'on ne pense sur leurs facultés intellectuelles. En effet, toutes leurs productions en littérature et en beaux arts, sont bien au-dessous du médiocre, et sur-tout d'une insignifiance dégoûtante. On y reconnoît tout au plus une patience qui prouve l'absence totale d'idée dans l'ouvrier. *Note du Rédacteur.*

se dissipe promptement et laisse un mal de tête cruel. On transporte du sakki à Batavia (1) comme un article de commerce ; mais on le boit là dans des verres à vin et avant le repas, afin de gagner de l'appétit. On préfère le sakki blanc, parce qu'il est moins fade.

Le sakki est une liqueur friande ; mais pour étancher la soif on ne boit que du thé ; c'est pourquoi on entretient, dans toutes les maisons particulières et dans toutes les auberges, une chaudière d'eau bouillante, dans laquelle on jette du thé pilé. Chacun peut prendre de cette décoction, et la faire tiédir en y mêlant de l'eau froide.

Les grands ne présentent que du thé verd aux étrangers qui vont les voir, et ce fut le régal qu'on nous fit à Iédo. Ce thé est neuf et moulu très-fin : on en met une certaine dose dans un pot, qu'on remue avec un bâton à-peu-près comme le chocolat. Après l'avoir bien remué, on en verse dans

---

(1) On trouve une longue notice sur le sakki dans les Mémoires de l'académie de cette ville, que j'ai souvent extraits pour mes notes. Voyez *Verhandeling. van het Bataviaasch, &c.* t. III, p. 50-55. *Note du Rédacteur.*

les tasses : il faut le boire sur le champ, autrement la poudre se précipiteroit au fond.

Un homme ne se met jamais en route sans être suivi d'un domestique qui porte une boîte vernie, dans laquelle l'eau bout chemin faisant. Il a aussi du thé, des tasses, et tout ce qu'il faut pour prendre ce breuvage.

Le tabac n'est connu au Japon que depuis l'arrivée des Portugais. Les personnes des deux sexes font également usage de la pipe.

On cultive maintenant cette plante dans le pays, particuliérement l'espèce de nicotiane, dont on fait notre tabac ordinaire (1). Les Japonois lui ont conservé le nom de *tabacco*, sous lequel ils l'ont reçu des Portugais. On coupe les feuilles par petits morceaux aussi fins que des cheveux. La pipe de bambou vernie n'a pas plus d'un quart d'aune de long. L'embouchure et la cuvette sont de cuir. La cuvette est si petite, qu'elle ne peut contenir que plein un dez de tabac bien tors que l'on y fourre avec les doigts. Elle est bientôt vuidée ; on la nettoie pour la remplir de nouveau : ils rendent autant de

---

(1) *Nicotiana tabacum.*

fumée par le nez que par la bouche.

Les accessoires de la pipe font partie du luxe des grands. Ils font servir à chaque fumeur une boîte longue d'un quart et demi d'aune, large d'un quart et haute de trois doigts, vernie en brun ou en noir. Cette boîte renferme des pipes, du tabac et trois tasses rondes : l'une de ces tasses est ordinairement en porcelaine épaisse, ou bien en bois verni et doublée en laiton. Elle contient de la cendre, sur laquelle on pose un charbon ardent pour allumer le tabac. L'autre tasse est destinée à recevoir les ordures de la pipe qu'on frappe sur ses bords après avoir épuisé tout le tabac qu'elle contenoit. On éteint ces ordures en crachant dessus à plusieurs reprises. La troisième tasse sert de crachoir.

Les personnes à qui vous rendez visite ne manquent guère de vous présenter cette boîte à fumer, et quand l'on ne croit pas trouver ce régal dans l'endroit où l'on va, on en fait porter une par son valet, en observant de lier le couvercle avec un ruban.

Les gens du peuple ne sortent presque jamais sans leur pipe et leur tabac. Leur pipe est renfermée dans un étui qu'ils passent

dans leur ceinture, auprès de la hanche droite. Le sac à tabac est tout au plus large comme la main et un peu plus court. On le ferme en dessus avec une petite agraffe d'ivoire. Cette bourse s'attache à la ceinture avec un cordonnet de soie et un bouton de cornaline ou d'agate. Elle est ordinairement en étoffe de soie tissue avec des fleurs d'or et d'argent.

On ne connoît pas ici le savon blanc ni le savon noir; mais on nettoie le linge avec une farine de fève très-fine, qui est extrêmement blanche.

Les Japonois s'éclairent avec des lampes et quelquefois avec des chandelles; mais les lampes sont d'un usage bien plus universel. On en allume plusieurs dans une chambre, et on les alimente avec de l'huile de graine de moutarde. Leurs chandelles, longues d'un quart d'aune et grosses comme le pouce du haut, vont en diminuant jusqu'à l'autre extrémité; ce qui présente une forme toute opposée à celle de nos chandelles d'Europe. La mèche est en papier roulé, recouvert d'un papier plus blanc et plus fin. Dans l'extrémité inférieure est un trou qui sert à planter la chandelle sur une espèce de clou qui tient lieu de chandelier. On

emploie, pour ces chandelles, une huile exprimée par la pression ou la cuisson de la graine de l'arbre à vernis, et qui se fige à l'air jusqu'à la consistance du suif : elle ne tarde pas à se jaunir et à se rancir. Cet arbre, nommé *fasi noki* (1), porte une grande quantité de graines : il croît dans plusieurs provinces du royaume; il réussit sur-tout dans celle d'Ietsido, dont les habitans font un grand commerce d'huile. Le prince de cette province envoie, entr'autres présens à l'empereur civil, des chandelles longues d'un pied et grosses comme le bras d'un homme, avec une mèche proportionnée. On ne brûle ces chandelles à la cour qu'à deux époques de l'année, le premier de *djogouats*, et à la fête qui arrive le premier de *djogats*. Quoiqu'elles soient très-précieuses et très-rares, je suis parvenu à m'en procurer une qui avoit servi à ces solemnités. La matière en est plus blanche et plus ferme que dans les chandelles ordinaires qui se vendent chez les fabricans. Celles-ci sont sujettes à devenir brunes et rances. Quoique les chandelles nouvellement faites soient assez blanches, sur-tout à l'extérieur, et

(1) *Rhus vernix. Rhus succedaneum.* Linn.

quelquefois jaunâtres dans l'intérieur, elles éclairent fort bien, et coulent comme celles de suif. On vend ces chandelles longues d'environ deux pouces, enveloppées proprement dans du papier plié par le bas et tors vers le haut autour de la mèche, de manière qu'elles ressemblent à des fusées volantes.

On fait du feu avec des briquets d'acier et un petit morceau de caillou bleuâtre et tendre, cassé au hasard : au lieu de pattes brûlées ou d'amadou, les Japonois cardent le velouté des feuilles de l'armoise (1) comme de la laine, cette matière prend feu plus aisément que le moxa ; leurs allumettes sont de la longueur du doigt, de la largeur de l'ongle par un bout, coupées en sifflet et garnies de soufre. On les vend par paquets, et pliées en demi-cercle.

Les Japonois ne connoissent pas l'usage de la cire à cacheter ; ils roulent l'objet qu'ils veulent sceller dans un morceau de papier, et ils le nouent de manière à s'appercevoir aisément si l'on y a touché. Ils

---

(1) *Artemisia vulgaris*. Voyez dans le chapitre des sciences et arts, l'article de la *Médecine*. *Note du Rédacteur*.

emploient

emploient le même procédé pour poser les scellés sur les serrures dans lesquelles ils ont moins de confiance que dans ces fragiles papiers noués avec art.

CHAPITRE XXI.

FÊTES solemnelles, amusemens et jeux des Japonois.

L'HUMEUR grave et sérieuse de cette nation ne l'empêche pas de se livrer par fois au plaisir, et d'avoir des divertissemens et des fêtes périodiques ou de circonstance.

Les fêtes périodiques font partie du culte, et reviennent chaque année à une époque fixe. J'en connois deux principales; celle des lanternes; la seconde se nomme *matsouri*. On pourroit les comparer à des drames.

La *fête des lanternes* ou des lampes, nommée *boug*, se célèbre à la fin d'août; elle dure trois jours; mais la plus grande solemnité a lieu le soir et la nuit du second jour: elle a été établie en l'honneur des morts qui viennent, disent-ils, visiter leurs parens et leurs amis; le soir ils s'installent dans leurs anciennes maisons, d'où il faut

les chasser le lendemain. Pour les recevoir, on dresse sur tous les tombeaux des perches de bambou auxquelles sont suspendues des lanternes avec des chandelles. Ces lanternes placées très-près les unes des autres, forment illumination sur les montagnes où sont ordinairement situés les cimetières. On les allume entre neuf et dix heures du soir. Après avoir fait tous ces préparatifs pour recevoir les ames des ancêtres, on a l'impolitesse de les éconduire la soirée suivante avec toutes les précautions imaginables. On construit de petits bateaux de paille avec des lanternes et des chandelles allumées. A minuit on porte ces bateaux en procession au son de la musique et avec beaucoup de pompe, jusqu'au bord de la mer; on les abandonne aux vents et aux flots, qui ne tardent pas à les engloutir; quelquefois le feu les consume avant que l'eau les ait pénétrés (1).

(1) La même fête a été décrite par un missionnaire, qui donne des détails échappés à notre voyageur. Je traduirai ce passage d'autant plus volontiers, que le jésuite Charlevoix n'en a pas profité pour son *Histoire du Japon*. Au reste, ce n'est pas la seule pièce intéressante qu'il ait négligée pour de fastidieuses notes

On célèbre le *matsouri* le jour d'une fête consacrée à quelque divinité. A Nagasaki,

---

uniquement relatives aux travaux apostoliques des moines de son ordre dans le Japon.

« Les Japonois, dit Villela, consacrent deux jours du mois d'août à révérer les mânes des morts. A l'approche de la nuit ils allument aux portes de leurs maisons des lampes de différentes couleurs, et ils parcourent la ville pendant toute la nuit, les uns par dévotion, les autres par curiosité. Après la chûte du jour, une grande multitude sort de la ville pour aller au-devant des mânes de leurs ancêtres. Arrivés dans l'endroit où ils croient les rencontrer, ils leur adressent les plus tendres complimens. — « Soyez les bien-venus, leur » disent-ils, il y a long-tems que nous sommes pri- » vés du bonheur de vous voir : asséyez-vous un peu, » reposez-vous des fatigues de la route, en prenant la » nourriture que nous vous avons apportée ». Alors ils mettent à terre du riz, des fruits et d'autres alimens. Ceux qui n'ont pas le moyen de préparer un repas, apportent au moins de l'eau chaude. Ils restent dans cet endroit une heure entière, comme pour attendre que les mânes de leurs ancêtres aient fini de manger. Ils les invitent ensuite à venir chez eux, et leur disent qu'ils vont devant eux pour disposer la maison et apprêter le repas ».

« Les deux jours étant écoulés, on allume des lanternes, le peuple sort de la ville avec des flambeaux, de peur que les mânes ne se blessent ou ne s'égarent dans les ténèbres. De retour chez eux, ils jettent des

par exemple, je la vis célébrer en l'honneur de *Sceva*, dieu tutélaire de la ville, le neu-

---

pierres sur les toits pour chasser les mânes qui pourroient s'être cachés et dont ils craignent les importunités. Quelques-uns cependant en ont pitié, en disant que ce sont de pauvres petits infortunés. Je demandai à des Japonois pourquoi ils donnent à manger aux morts; ils me répondirent que c'étoit pour ranimer les forces de ceux qui vont à leur paradis, lequel est éloigné de la terre de dix milliards de mille lieues; il ne leur faut pas moins de trois ans (ce qui est très-probable, et encore les voyageurs doivent-ils ne pas s'amuser en route). Pendant la fête des lanternes, ils nettoient les sépultures, et c'est un tems de récolte pour les bonzes. Il n'y a point de famille, quelqu'indigente qn'elle soit, qui ne leur offre quelques présens pour appaiser les mânes de ses ancêtres ».

Pour les autres fêtes des Japonois, on peut consulter Kœmpfer, *Histoire civile, &c. du Japon*, t. II, p. 20 et suiv. et Charlevoix, *Histoire et description générale*, &c. t. I, p. 375. J'observe qu'il a mal interprété le nom de la fête du quinzième jour de la septième lune. Ce nom, qu'il n'a pas indiqué en langue japonoise même, est *gibon*, selon Villela, et *givon*, selon Kœmpfer, c'est-à-dire voix de l'homme (*vox hominis*), et non pas la fête de l'homme, comme le traduit Charlevoix.

Je terminerai cette note par quelques observations du philosophe et systématique Boulanger, dont les ou-

vième jour du neuvième mois, qui est, dit-on, le jour de la naissance de ce dieu.

---

vrages mériteroient d'être souvent médités par des hommes qui veulent sapper les impostures sacrées, et anéantir l'influence sacerdotale.

On sait que la *fête des lanternes* se célèbre également à la Chine avec des cérémonies peu différentes de celles du Japon. « Elle se trouve placée au commencement de l'année, dit Boulanger. Tous les auteurs s'accordent à dire que cette nuit toute la Chine paroît en feu; mais personne ne nous a donné des motifs raisonnables de cette fête. Chez les Chinois, comme ailleurs, ces usages sont antérieurs à l'histoire; et ce peuple est obligé de les expliquer par des fables. Les Chinois ne consacrent pas cette fête aux ancêtres. Les uns prétendent que c'est pour féliciter l'empereur et donner un divertissement au peuple; d'autres disent qu'elle vient d'une impératrice qui se plaisoit à illuminer son palais. Certains prétendent que c'est en mémoire d'un mandarin qui chercha avec des flambeaux sa fille morte dans un fleuve, &c. » — Notre savant auteur soupçonne que cette fête n'est qu'une commémoration du déluge, et cette conjecture ne me paroît pas dépourvue de fondement, d'après la cérémonie qui la termine chez les Japonois. Voyez l'*Antiquité dévoilée par ses usages*, t. III, p. 46. *Description de la Chine*, par Duhalde, t. I, p. 112; *Rerum à Societate gestar. comment. Emmanuel Acostæ. Dilingæ*, 1571, p. 172-174. *Note du Rédacteur.*

Il y eut beaucoup de concerts, de danses et de comédies. La fête commença dès le sept. On visita les temples; il y eut des sermons, des prières, des spectacles; mais la grande solemnité n'eut lieu que le neuf. Les cérémonies, les divertissemens varient tous les ans; les habitans contribuent aux dépenses de la fête, de manière que chaque rue en fournit une portion pour son contingent.

Je fus invité, ainsi que les Hollandois, à celle qui se célébra en 1776 à Nagasaki dans une très-grande place, et nous y assistâmes très à l'aise sous une espèce de angar, élevé exprès dans un coin de cette place, et garni de bancs pour tous les spectateurs privilégiés, tels que les employés du gouvernement, les ecclésiastiques et les étrangers. Une garde nombreuse écartoit de nous la foule. Nous vîmes arriver d'abord les prêtres revêtus d'habits noirs et blancs, portant l'image du dieu *Sceva*. Ils prirent place; dix ou douze musiciens jouoient et chantoient les exploits des dieux et des héros, tandis que de jeunes filles exécutoient de jolies danses. Quant à la musique, elle me parut un vrai tintamare. Nous vîmes ensuite un grand parasol sur lequel étoient inscrits les noms et le signe distinctif des

rues ; il étoit accompagné de musiciens masqués, qui chantoient en s'accompagnant de tambours, de flûtes et de petites sonnettes. Venoit ensuite l'offrande de chaque rue, dont les habitans rivalisoient entre eux en magnificence et en invention : ils s'attachoient sur-tout à des objets relatifs aux productions de leur province, à ses mines, à ses montagnes, à ses manufactures ou à son industrie, ou bien à la province dont cette rue porte le nom et d'où ses habitans sont originaires. Les habitans même de chaque rue, réunis en corps et précédés de quelques acteurs, marchoient à la suite de leurs présens, et formoient une procession séparée, qui ne mettoit pas moins d'une heure pour se rendre à la grande place, d'où elle repartoit dans le même ordre ; nous les vîmes ainsi arriver et partir successivement. Une foule innombrable de tout âge et de tout sexe suivoit ce cortège. Je n'en dirai pas davantage sur leurs farces sacrées ; je passe à leurs farces profanes.

J'ai eu souvent occasion d'assister à leurs comédies (1), tant à Nagasaki qu'à Osakka,

---

(1) Les Jésuites étoient trop adroits pour ne pas tirer parti du goût des Japonois pour les spectacles. Ils

pendant mon voyage à la cour, et je vais rendre un compte simple et fidèle de ce que j'ai remarqué. La salle est plus ou moins grande, les spectateurs sont assis; le théâtre leur fait face, et se trouve dans une portion de la salle plus élevée et plus étroite que le reste. Il n'y a ordinairement sur la scène qu'un ou deux acteurs; il est rare d'en voir paroître plusieurs à la fois. Ils ont un costume si singulier et si étrange, qu'on

---

firent représenter plusieurs fois la naissance de Jésus dans leur église de Nagasaki par leurs néophites et les étudians de leur collége. Une de ces pieuses représentations dura plus de quatre heures. Le prince d'Omoura y assista avec toute sa cour et un grand nombre de spectateurs. Tout se passa dans le plus grand ordre et avec beaucoup d'appareil. Les acteurs remplirent si bien leurs rôles, qu'ils auroient même reçu des applaudissemens dans quelque contrée de l'Europe que ce soit. (*Hizieron lo todo con tanta gravedad y buen orden y con tanto aparato assi del teatro como de las personas qui representavan que sin duda fuera bien recibida y alabada en qualquier parte d'Europa.* Voyez *Relacion anual de las cosas que han hecho los padres de la Comp. de J. en la India oriental y Japon, en 1600 et 1601*, traducida de la cartas generales, por et P. A. Colaço, en *Valodid*, 1604, p. 224. *Note du Rédacteur.*

est porté à croire qu'ils viennent pour effrayer et non pas amuser les spectateurs. Leurs gestes ne sont pas moins ridicules que leurs habillemens. Ils font des contorsions effroyables qui exigent beaucoup d'exercice et un rude apprentissage. Les sujets de leurs pièces sont, en général, des actions héroïques, les amours de leurs dieux et de leurs héros, exprimés en vers, et que l'on déclame ou que l'on chante quelquefois. Le théâtre est fermé par un rideau, qu'on lève lorsque la pièce commence. Il y a aussi d'autres objets nécessaires à un théâtre; mais ils ne sont pas comparables pour les décorations, la grandeur de la salle et tous les accessoires, à ceux d'Europe. L'influence morale des spectacles ne m'a pas paru plus sensible là-bas que chez nous. J'ignore, à la vérité, si les Japonois ont la ridicule prétention des sages Européens, de vanter les spectacles comme des écoles de morale et de sagesse. Il m'a semblé que leurs pièces avoient pour but l'amusement du spectateur et le profit des acteurs. Elles sont très-gaies, mais d'une bizarrerie qui approche du ridicule; les interprètes avoient la complaisance de m'en expliquer les sujets : c'étoient des aven-

tures amoureuses ou des actes d'héroïsme (1).

---

(1) Il est aisé de voir que l'art de la comédie n'est pas plus avancé chez les Japonois que chez les Chinois. Si l'on en juge d'après les esquisses que nous en ont rapportées les missionnaires, les pièces ne sont que de misérables farces, bien plus irrégulières encore que celles des Hindoux. Ceux-ci ont cultivé la poésie dramatique depuis un tems immémorial. Ils attribuent communément l'invention de cet art à *Bheretu*, sage qui passe pour avoir été inspiré, et qui inventa un systême musical auquel on a donné son nom. Cette opinion est un peu contredite par une tradition universelle qui fixe l'invention des vers sanscrits à l'âge d'argent des Hindoux. Mais quels que soient l'auteur et l'époque de l'invention de l'art dramatique chez cette nation, nous avons des monumens historiques qui nous prouvent qu'il avoit acquis un très-grand degré de perfection dans le premier siècle avant l'ère chrétienne, sous le règne de *Vicra-Maditya*. Les encouragemens que ce prince distribua aux savans et aux poètes, excitèrent parmi eux la plus grande émulation, et il s'établit bientôt une lutte avantageuse pour les arts. Celui qui se distingua le plus dans la carrière dramatique, fut un nommé *Calida*, que Will. Jones appelle le Shakespeare de l'Inde. Au jugement de tous les littérateurs Hindoux, le chef-d'œuvre de ce poète est *Sacontala*, ou *la Bague enchantée* (the fatal ring), drame en sept actes, dont le savant que nous venons de citer a donné une traduction angloise, publiée d'abord à Calcutta,

Quand ils veulent régaler les Hollandois, soit à Nagasaki, soit pendant le voyage à la cour d'Iédo, ils font venir de jeunes danseuses; il s'en trouve dans presque toutes les auberges; elles sont toutes richement habillées, et mènent quelquefois avec elles de jeunes garçons. Leurs danses ressemblent à nos contredanses plutôt qu'à nos ballets; jamais une danseuse ou un danseur ne figure tout seul; ils expriment des actions héroïques ou des transports amoureux, sans chant ni déclamation : un orchestre règle leur mesure et leurs pas. Ils plient leurs corps en tous sens, et se redressent quand la musique cesse. Ces filles ont sur elles une trentaine et même plus de robes de soie fines et légères, dont elles ôtent successivement les corsages, qui pendent ensuite autour de leur ceinture. Cette

---

et réimprimée à Londres en 1790. On trouvera dans la préface des détails curieux sur les drames, la littérature en général, et la mythologie des Hindoux. En comparant les fragmens que nous présente le P. Duhalde avec cette pièce Hindoue, la seule de ce genre que nous connoissions jusqu'à présent, l'on est étonné de l'infériorité des Chinois; il en est de même pour toutes les sciences qu'ils ont reçues des Indiens, ou qu'ils ont puisées à la même source qu'eux. *Rédacteur.*

prodigieuse quantité de vètemens, à la vérité aussi légers que les robes de gaze de nos actrices, ne les empêche pas de faire leurs gambades et leurs gestes lascifs avec toute la souplesse et l'agilité imaginables.

Le siobout est un jeu que les interprètes désignent en hollandois sous le nom de *gause speel*(1); on jette un dé sur un carton divisé en plusieurs carreaux, dans lesquels il y a quelques figures grossièrement dessinées. On marque sur les carreaux les points que l'on a amenés.

Les Japonois n'aiment pas beaucoup le jeu de cartes; en outre, il est sévèrement défendu par le gouvernement. Ils s'amusent quelquefois à jouer aux cartes sur les vaisseaux, mais jamais à terre.

Leurs cartes ont deux pouces de long et un de large; elles sont en carton noir d'un côté, et de l'autre chargé de bigarrures. Un jeu est composé de cinquante cartes, dont ils font plusieurs tas, et sur lesquels ils mettent de l'argent. Chaque joueur tire une carte, la retourne, et la plus belle a gagné.

Ce jeu ressemble assez, comme on voit, à nos petits paquets.

---

(1) Jeu d'oie.

CHAPITRE XXII.

Armes des Japonois.

Ils se servent de l'arc avec ses flèches, du sabre, de la hallebarde (1), et du mousquet. Leurs arcs et leurs flèches sont aussi grands que ceux des Chinois. Quand un bataillon entier se dispose à lancer des flèches, il se met à genoux, de manière qu'ils ne peuvent faire une décharge subite. Les troupes se rassemblent tous les ans au printems pour tirer au blanc.

Le mousquet n'est pas leur arme ordinaire (2); je n'en ai vu que dans la salle

---

(1) Ces hallebardes se nomment *nanguinata* (*nanguinata quod instrumentum est bellicum*, dit un missionnaire, *simile hellebardæ sed longiore hastili*). Voyez *De rebus Japonicis, &c.* Antuerpiæ, 1605, p. 165. *Note du Rédacteur.*

(2) Le premier mousquet que l'on ait vu au Japon fut apporté par un compagnon de Fernand-Mendez Pinto : il excita d'abord l'admiration des Japonois, et pensa causer ensuite la mort des Portugais, un jeune prince du pays s'étant blessé avec une de ces armes que ces étrangers lui avoient donnée pour obtenir ses bonnes graces. Les Japonois n'ont fait qu'imiter bien

d'audience des grands; ils sont attachés au haut de la muraille. Les canons sont d'une longueur ordinaire, mais la culasse est très-courte, et, autant que j'ai pu voir, il y avoit une mèche au lieu de pierre : le ressort qui porte cette mèche est de cuivre. Je n'ai jamais eu occasion de voir tirer un de ces mousquets, quoique j'en aie entendu plusieurs coups dans les environs de Nagasaki. Les interprètes m'assurèrent qu'on appuyoit le mousquet sur la joue, parce que la culasse étoit trop courte pour la poser contre l'épaule.

Ils ne font pas usage du canon. Les gardes impériales en ont quelques-uns qu'ils enlevèrent autrefois aux Portugais. On ne les tire qu'une fois tous les sept ans auprès de Nagasaki, pour les essayer et les nettoyer. Ce n'est pas dans le service du canon que brillent l'adresse et l'intelligence des Japonois. Le canonnier attache sa mèche à une très-longue perche, et détourne ordinairement la tête en mettant le feu à l'amorce.

---

imparfaitement les modèles que leur ont apportés les Européens, et aujourd'hui encore ils ne se servent que de fusils à mèche et à rouet. Voyez *les Voyages adventureux de F. M. Pinto*, p. 651. *Note du Rédact.*

Le sabre est leur meilleure et leur principale arme ; tous les hommes en portent, excepté les paysans. La lame, longue d'une aune et demie, un peu recourbée et large du dos, est d'une bonté admirable ; les vieilles sont encore plus estimées, elles surpassent les lames espagnoles, si vantées en Europe. Elles coupent d'assez gros clous sans que le tranchant s'émousse ; on prétend même qu'elles pourfendent un homme en deux : mais à coup sûr, ce n'est pas entre les mains d'un Japonois qu'elles font de pareilles merveilles. On ne trouve pas plus chez eux la force de Roland que les charmes d'Angélique. Les moindres lames se vendent six kobangs ; il y a des sabres qui vont de cinquante à soixante-dix et même cent rixdalles (1). Au reste, c'est le meuble le plus cher et le plus précieux d'un Japonois. La poignée est longue d'un quart d'aune, avec une large coquille ronde, mais sans

---

(1) Quatre cents livres. Les missionnaires parlent des lames nues (*omni ornatu remoto*, *nudis gladiorum laminis certorum opificum*), lesquelles se sont vendues cinq milles ducats d'or (*5000 circiter aureorum*). Ils assurent avoir vu dans l'Inde un bœuf coupé en deux d'un coup avec un sabre japonois. *Rédacteur.*

sous-garde. Cette poignée est ronde, un peu applatie, coupée en travers par le haut, et recouverte de peaux de hay; ces peaux ont des bosses plus ou moins élevées. Les Hollandois en apportent qui se vendent très-cher, cinquante et même quatre-vingts kobangs. On fait sur cette peau un treillis en cordonnet de soie par carreaux. La coquille est plus épaisse qu'une rixdalle, très-délicatement évuidée et ornée de figures en relief. Le fourreau du sabre est un peu plat, épais et coupé en travers par le bout. On le recouvre quelquefois d'un chagrin très-fin, enduit de vernis noir, marbré, ou moucheté noir et blanc. On passe rarement des anneaux d'argent dans le fourreau; on ménage sur un côté, vers la coquille, une petite épaisseur dans laquelle on perce un trou pour y passer un cordon de soie jaune, vert et le plus souvent noir, avec lequel on attache le sabre. En dedans de la poignée, on perce aussi un trou à fourrer un couteau long d'un quart d'aune. Ils ne connoissent point les baudriers, mais ils passent leur sabre dans la ceinture du côté gauche, et le tranchant en haut, d'une manière toute opposée à celle des Européens, et dont Kœmpfer l'a représentée; c'est une incor-
rection

rection à relever dans ses dessins. Tous les fonctionnaires publics, les officiers supérieurs et inférieurs portent deux sabres du même côté, dont les lames se croisent. L'un est leur arme particulière; l'autre, leur *sabre d'office*. C'est le plus long des deux. En entrant dans un appartement ils quittent le sabre d'office pour s'asseoir, et le placent à côté d'eux ou devant eux. Nos interprètes n'en portoient qu'un, mais les banjos deux, en qualité d'officiers-inspecteurs.

CHAPITRE XXIII.

État de l'agriculture au Japon. — Productions végétales de ces îles. — Usages et propriétés de ces productions.

Je me plais à payer aux Japonois le tribut d'éloges que me paroît mériter leur goût actif pour l'agriculture, car ils ne se bornent pas à de simples spéculations et à prodiguer des récompenses flatteuses pour l'amour-propre, mais souvent inutiles à l'art : ils font mieux que tout cela, ils labourent, et l'on ne trouveroit pas dans leur pays un seul coin de

terre inculte ; ils ont le talent de mettre en valeur jusqu'au sommet aride des montagnes. Malgré l'excessive redevance qu'ils paient en nature, ils sont encore moins chargés que la plupart de nos cultivateurs d'Europe, qui ont leurs terres en propre. On n'oblige point ceux-là à fournir des chevaux à la poste pendant plusieurs jours pour une somme bien moindre que les dépenses ; on ne les arrache point de la charrue pour conduire un déserteur ou un prisonnier à un château voisin. Ils ne font pas non plus de corvée pour les constructions de grands chemins, d'hôpitaux, de ponts, de presbytères, ni de magasins (1) ; ils ne passent pas une partie de l'hiver à charrier des échalas, des branches pour faire, dès les premiers jours du printems, des haies longues et épaisses, qui nuisent tant aux plantations en Suède. Ils ne connoissent, en outre, d'autre maître que le prince de la province, et ne sont pas tourmentés par des employés inférieurs, qui, sous prétexte de percevoir la taille, la dîme, &c. exercent contre eux

(1) Il est inutile de prévenir le lecteur que M. Thunberg parle des abus qui subsistent dans son pays. *Rédacteur.*

mille vexations décourageantes. On ne voit pas non plus chez eux de terres incultes, connues sous le nom de *communes*, et qui, pour appartenir à tous, ne sont utiles à personne. Tout cultivateur qui néglige de labourer une portion de ses terres est déchu de sa propriété ; on la donne à un autre. Sa femme et ses enfans partagent ses travaux. Toutes leurs terres sont labourées et ensemencées ; ils ne consacrent pas, comme nous, des prairies à la nourriture des bestiaux, des chevaux, &c. Ils ont peu de plantations de tabac, et n'emploient pas le bled à des usages de luxe (1), de manière que le pays, quoique très-peuplé, fournit une nourriture abondante à ses habitans.

Les bestiaux restent toute l'année à l'étable, et fournissent conséquemment beaucoup de fumier. Les vieillards et les enfans sont toujours occupés sur les grandes routes à ramasser les crottes des chevaux avec une coquille qu'on nomme l'oreille de mer (2). Les urines, dont les Européens ne tirent aucun parti pour l'engrais des terres, sont ici très-recherchées ; on les recueille avec

(1) La farine nous poudre, et le son nous nourrit.
(2) *Haliotis tuberculata.*

soin dans des vases enterrés au niveau du sol, dans les villages et sur le bord des chemins. Cette attention à ramasser toutes les espèces d'engrais nous paroîtra surprenante; leur manière de l'employer n'est pas moins extraordinaire : ils ne transportent pas leur fumier sur les jachères en hiver ou en été ; persuadés qu'il doit perdre de sa force par l'évaporation, ils emploient un procédé, à la vérité bien dégoûtant, et dont la description seule soulève le cœur. Ils délaient les excrémens des hommes et des animaux et autres immondices avec de l'urine ou de l'eau, et portent aux champs cette bouillie dans deux seaux; ils en versent une cuillerée sur chaque plante lorsqu'elle a un quart d'aune de haut. La partie huileuse s'est bientôt précipitée au pied, et rien n'est perdu.

Leurs champs sont sarclés avec tant de soin, que le botaniste le plus clairvoyant auroit de la peine à y découvrir une plante étrangère. Nos potagers ne sont pas mieux entretenus.

Il faut avoir été témoin oculaire des soins minutieux que les laboureurs donnent à la culture, pour en avoir une idée, et sur-tout pour y croire. On voit souvent au pied et

sur la croupe même d'une montagne, des couches en terreau et en fumier, d'une aune en quarré, garnies d'une muraille de pierres, sur lesquelles ils sèment du riz ou des racines.

L'agriculteur dispose son champ par couches, ou plutôt par lits larges d'un pied, et séparés les uns des autres par un sillon de même longueur. Il sème sur ces couches son riz ou son froment, tantôt en lignes transversales, tantôt sur deux longs sillons. Quand la plante est parvenue à la hauteur d'une demi-aune, on prend de la terre dans le fossé pour la rechausser.

Le grain de première nécessité pour les Japonois est le riz; ils font peu de cas du sarrasin, du seigle, de l'orge, et même du froment. Ils ont beaucoup de racines excellentes, mais leurs patates (1) sur-tout ont un goût exquis, et sont très-abondantes. Ils plantent beaucoup de fèves, de pois, d'oignons, de raves, de choux, &c. dont les fleurs jaunes font l'ornement des campagnes au printems: les graines leur fournissent une bonne huile à brûler.

Vers les premiers jours d'avril, le culti-

---

(1) *Convolvulus edulis. Convolvulus batatas.* Lin.

vateur se met à bécher les champs destinés à recevoir le riz. Cette plante est alors submergée dans son terrain natal, dont on a soin de garnir les limites de bourrelets assez élevés ; ils se servent d'une bèche large comme la main et adaptée à un manche de bois ; ils retournent la terre à un pied de profondeur. Quant aux vallées et aux terrains qui peuvent être inondés sans le secours de l'art et par leur propre situation, on les laboure avec une charrue attelée d'un bœuf ou d'une vache, et c'est-là tout le parti que les Japonois tirent de ces animaux (1).

On commence par semer le riz sur une couche très-épaisse, semblable à celle que nous faisons pour nos choux. Quand la plante est parvenue à un quart d'aune de hauteur, on la sarcle et on la transplante en pleine terre par bouquets, séparés d'un quart d'aune les uns des autres. C'est ordinairement le travail des femmes ; elles sont obligées de marcher dans l'eau et dans la bourbe, où elles enfoncent à une assez grande profondeur. Ils inondent ordinairement leurs

(1) Dans les environs d'Iédo seulement, on les attelle à des voitures à roues. *Rédacteur.*

plantations de riz avec l'eau du ciel, qu'ils recueillent dans des terrains élevés, pour la répandre ensuite sur les plaines inférieures, garnies dans toute leur circonférence d'un petit parapet, destiné à retenir l'eau qu'ils font couler ensuite dans les vallons quand leurs rizières ont été suffisamment submergées. Le grain ne mûrit que dans le mois de novembre; alors on le coupe et on le rentre lié en bottes. Il se bat très-aisément, car il suffit de frapper les bottes contre un tonneau ou contre une muraille, pour en faire tomber tout le grain : mais on a beaucoup plus de peines à débarrasser ce grain de son enveloppe; cette dernière opération ne se fait qu'à mesure qu'on en a besoin, et de deux manières différentes, tantôt dans une espèce d'auge ou de mortier à plusieurs pilons, mus par la roue d'un moulin à eau, et tantôt par un homme qui foule le grain avec les pieds, et l'agite avec un bâton pour le faire passer dans une espèce de chausse. Ces auges sont rangées sur deux lignes au nombre de quatre au moins de chaque côté. On bat aussi le bled à la porte des maisons, sur des nattes en plein air, avec des fléaux à trois battans. Sur les vaisseaux et dans plusieurs contrées des

Indes orientales, on bat le riz avec un pilon de bois dans une auge faite avec un tronc d'arbre creusé. Le riz du Japon est le plus estimé de toutes les Indes orientales ; il est d'un beau blanc, glutineux et nourrissant.

Le sarrasin (1), moulu et réduit en farine, sert à faire des tartes de différentes couleurs ; les voyageurs et leurs porteurs trouvent de ces pâtisseries toutes prêtes et à très-bon compte dans les villages, et même à toutes les stations.

Le froment (2) se sème dans le mois de novembre ; on le coupe en juin ; il rend une farine très-fine, dont on fait de petits gâteaux qu'on mange tout tendres.

On sème l'orge (3) à différentes époques, quelquefois dès le mois d'octobre, mais généralement en novembre et en décembre. On le coupe vers la fin de mai ou au commencement de juin ; on le fait sécher et on le bat. Les champs d'orge ressemblent à des planches de choux, larges d'un pied, et séparées d'un pied les unes des autres.

On sème l'orge en travers de ces plan-

---

(1) *Polygonum fagopyrum.*

(2) *Triticum æstivum* et *hybernum.*

(3) *Hordeum.*

tations étroites, en laissant un pied entre chaque sillon. Ils le sèment aussi au bord des planches, sur deux lignes seulement. Lorsque la plante peut avoir une demi-aune de haut, et avant qu'elle soit en épi, les cultivateurs creusent ces fosses, rechaussent bien soigneusement les racines, et leur procurent, par cette opération, un nouvel engrais. Au reste, les fossés ne tardent pas à se remplir, de manière que l'on creuse ensuite les portions même qui formoient couches. L'orge, dans plusieurs endroits, est sujet à la nielle, maladie qui attaque nos bleds d'Europe. A peine l'orge est-il coupé, qu'on en sème d'autre ou qu'on plante des haricots (1) dans l'intervalle des anciens sillons ; ainsi le sol produit deux récoltes avec une seule culture. Mais on a soin de n'ensemencer que les portions qui n'ont pas encore produit. Ce grain sert à la nourriture des chevaux et autres animaux ; on en fait aussi de la farine très-fine pour la pâtisserie.

On cultive dans toutes les provinces, beaucoup de choux du Levant (2) ; ses fleurs

---

(1) *Phaseoli.*

(2) *Brassica orientalis.*

dorées ornent les campagnes dans le courant d'avril. Ses racines ne sont d'aucun usage, mais la graine qui mûrit dans le mois de mai fournit une huile excellente pour les lampes. La plante se nomme *na tanne* en langue japonoise, et l'huile *na tanne abra*, ou *na tanne no abra*.

Les Japonois plantent beaucoup de haricots (1) pois et lentilles, de grandes et petites espèces de dolics (2). La farine des fèves de *daidsou* (3) entre dans différens mets. Le jus qu'on en exprime sert à faire du soya; on met la racine dans le potage nommé *miso*, dont le peuple fait sa nourriture journalière. On pétrit aussi de petites tartes avec la farine de haricots d'*atsouki* (4) mêlée avec du sucre.

J'ai vu aussi cultiver dans différens endroits des pois ordinaires (5) et des fèves (6), ainsi que différentes espèces de *gramen* pour la nourriture des hommes et des animaux,

---

(1) *Phaseoli.*
(2) *Dolichos.*
(3) *Dolichos soïa.*
(4) *Phaseolus radiatus.*
(5) *Pisum sativum.*
(6) *Vicia faba.*

tels que le panic verticillé (1) ; la houque d'Inde appellée sorgho (2) ; le panic pied-de-coq (3), le coracan (4), et une foule d'autres.

Ils sèment beaucoup de raves (5), de racines et d'oignons, tels que des berles (6), des carottes jaunâtres (7), des raiforts (8), des pommes de terre (9) très-petites, des batates (10). Ils plantent aussi des laitues (11), des melons (12) à chair blanche et rouge, soit pour leur dessert, soit pour se rafraîchir et étancher leur soif en été ;

---

(1) *Panium verticillatum.* (*Ava* en japonois.)

(2) *Holeus solonum.* (*Kibi* en japonois.)

(3) *Panicum crus corvi.* (*Kakibi* en japonois.)

(4) *Cynosurus coracanus.* (*Nambakivi* en japonois.) Cette graminée, que Linné avoit placée parmi les *cynosurus*, constitue maintenant un genre particulier, établi par Gærtner sous le nom de *eleusine*. Voyez mes *Illustr. des genres*, planche 48, f. 1. *Lam.*

(5) *Brassica rapa.*

(6) *Sium sisarum.*

(7) *Daucus carotta.*

(8) *Raphanus sativus.*

(6) *Solanum tuberosum.*

(10) *Convolvulus edulis.*

(11) *Lactuca sativa.*

(12) *Cucumis melo.*

des citrouilles (1), dont on fait de bons potages; des concombres (2), qu'ils mangent frais ou confits; des konomons (3), que l'on confit aussi et qu'on mange au dessert pour exciter l'appétit; des fokkes ou fruit de la mélongène (4), qui entre dans les soupes. Ils mettent aussi les callebasses (5), dont le fruit leur sert à faire des bouteilles et autres vases utiles.

Parmi les plantes qu'ils cultivent pour se procurer des épices, j'indiquerai le gingembre (6).

Les cultivateurs d'Iotsida et de plusieurs autres endroits, ont une excellente manière d'arroser les terrains bas dans les tems de sécheresse; les rivières et les ruisseaux gonflent promptement après les orages, mais ils s'écoulent avec la même rapidité dans la mer, et ne tardent pas à rester, pour ainsi dire, à sec. Les paysans pratiquent des ca-

---

(1) *Cucurbita pepo.*

(2) *Cucumis sativus.*

(3) *Cucumis conomon.* Voyez la *Flora Japonica*, p. 324.

(4) *Solanum melongena.*

(5) *Cucurbita lagenaria.*

(6) *Amomum migie.*

naux de plusieurs aunes le long des collines; ces canaux s'étendent à des distances prodigieuses, et l'on y fait des saignées pour arroser les champs inférieurs. Ils s'emplissent aisément, malgré l'élévation sur lequel ils sont situés, par la crue considérable et subite des rivières auxquelles aucun pont ne peut résister, et il faut alors les passer en bateau ou bien à gué, quand la chose est praticable. Des porteurs bien exercés entreprennent quelquefois de vous passer sur leurs épaules dans votre norimon. Cette dernière manière me semble trop dangereuse, quoiqu'elle soit extrêmement commode.

Le fagarier ou poivrier du Japon (1), dont les feuilles servent autant que les fruits à l'assaisonnement des sauces et même des soupes, le piment ou poivre d'Espagne (2). J'ai vu exposées en vente dans beaucoup de boutiques des racines de bambou, différentes espèces de champignons (3), dont ils sont très-friands; ils en mettent de secs

(1) *Fagara piperita*. Voyez *Fagarier*, n°. 3, *Dict. Bot.* vol. II, p. 444. *Lam.*

(2) *Capsicum.*

(3) *Agarici* de Linné.

dans leur soupe et dans leurs sauces. Ils ont à leurs desserts des fruits délicieux qu'ils recueillent dans leurs jardins, tels que des oranges, des citrons (1), des apelsines, des poires, des pêches, des prunes, des cerises, des nèfles (2) très-délicates, des figocaques (3), des raisins (4), des grenades (5), des cactes ou figues d'Espagne (6), des châtaignes, des noix. J'ai vu des houblons sauvages (7) dans plusieurs endroits, mais je ne me suis pas apperçu qu'on s'occupât de le cultiver.

Comme leurs propriétés ne sont séparées ni par des haies, ni par des barrières, on rencontre dans les champs tous les légumes et les plantes potagères que nous renfermons dans nos jardins. Pour eux, ils n'ont que des parterres d'agrément, et n'y consacrent qu'une petite portion de terrain voi-

---

(1) *Citrus medica, aurantium* et *decumanus*.

(2) *Mespilus japonica*. Cet arbre est cultivé à l'île de France. Il est représenté dans les figures de Kempfer, publiées par M. Bancks, planche 18. *Lam.*

(3) *Diospyros kaki*.

(4) *Vites vinifera*.

(5) *Punica granatum*.

(6) *Cactus ficus*.

(7) *Humulus*.

sine de leur maison ; ils y rassemblent des arbustes à fleurs simples ou doubles, des plantes, des oignons qui produisent des fleurs charmantes, tant par leur couleur que par leur parfum ; tels sont l'azalée des Indes (1), le nandina (2), le cerisier (3), la gardène à larges fleurs (4), l'aucuba (5), des spirées (6), des magnoliers (7), la tagète à grosses fleurs (8), le passevelours (9), l'hovène (10), l'astère de Chine (11), la pivoine (12), la matricaire des Indes (13), le souci (14), la balsamine (15), le nictage ou la belle-de-nuit (16).

---

(1) *Azalea Indica.* Kœmpf. amœn. p. 846.
(2) *Naudina domestica.* Illustr. des genres, t. 261.
(3) *Prunus cerasus.*
(4) *Gardenia florida.* Illust. t. 158, f. 1.
(5) *Aucuba japonica.*
(6) *Spireæ.*
(7) *Magnoliæ.* Illustr. des genres, t. 490.
(8) *Tagetes patula.*
(9) *Celosia cristata.* Illustr. des genres, t. 168, f. 1.
(10) *Hovenia dulcis.* Kœmpf. amœn. p. 809.
(11) *Aster Chinensis.*
(12) *Pæonia officinalis.*
(13) *Chrysanthemum Indicum.*
(14) *Calendula officinalis.*
(15) *Impatiens balsamina.*
(16) *Mirabilis dichotoma.*

Ils cultivent, pour la teinture, plusieurs espèces de renouées (1), qui donnent une couleur bleue et presqu'aussi belle que l'indigo; on broie les feuilles après qu'elles sont bien sèches, et on les pétrit comme les tartes exposées dans les boutiques de pâtissier. On les fait cuire avant de s'en servir, et elles sont également bonnes pour teindre les toiles de lin, de coton et les étoffes de soie, et la couleur est toujours en raison de la force de la décoction.

Les naturels tirent un immense profit de leur coton et de leur soie, qui fournissent des habits à plusieurs millions d'hommes. Ils replantent le cotonnier (2) chaque année, et le cultivent avec le plus grand soin; ils élèvent aussi un grand nombre de mûriers pour leurs vers à soie.

Quoique l'arbre à vernis (3), le camphrier (4), le sapin (5), l'arbre à thé (6), le

---

(1) *Polygonum Chinense*, *barbatum*, et *aviculare*.
(2) *Gossipium herbaceum*.
(3) *Rhus vernix*.
(4) *Laurus camphora*. Kœmpf. amœn. p. 771.
(5) *Pinus silvestris*.
(6) *Thea bohea*.

cèdre

cèdre (1), le bambou (2) croissent spontanément au Japon, les habitans les cultivent aussi. Ils font, avec les branches du bambou, des gouttières, des leviers, des éventails, &c.; ils en tressent aussi des corbeilles. La charpente de leurs maisons est en sapin. Ils font aussi, avec ce bois tendre, des ouvrages vernissés très-délicats. L'arbre au vernis contient une liqueur laiteuse, que l'on peut regarder comme la meilleure résine et la plus propre à vernir. La province de Satsouma et les îles de Gotho produisent beaucoup de camphriers sauvages, et c'est de là qu'on tire presque tout le camphre que nous consommons en Europe. Les naturels coupent l'arbre et les racines par petits morceaux, et les font bouillir dans une marmite de fer pleine d'eau, fermée d'un couvercle de bois, avec un fond très-bombé. On remplit de paille et de foin la concavité de ce couvercle pour recevoir le camphre qui monte en vapeur par l'action du feu; on sépare ensuite le camphre de la paille à laquelle il s'est attaché, il retombe en poudre, et on l'emballe

(1) *Cupressus Japonica.*
(2) *Arundo bambos.*

dans des tonneaux que la Compagnie hollandoise achète au poids.

L'usage du beurre et du suif est absolument inconnu dans toute l'étendue du Japon. Les naturels y suppléent avec de l'huile, tant pour leurs alimens que pour leur lumière.

Ils savent très-bien tirer du sumac (1) une huile qui se fige et acquiert même la consistance du suif, de manière qu'on peut en fabriquer des chandelles, qui ne sont pas cependant d'un usage aussi général que les lampes. L'huile que l'on exprime du camphrier, &c. (2), du sumac à vernis (3), et de l'azedarach (4), sert également à faire des chandelles ; mais ils ont généralement des lampes dans lesquelles ils brûlent différentes espèces d'huile, comme celle d'abrasin ou driandre (5), celle de navette du Levant (6), qui est la plus commune. On emploie pour

---

(1) *Rhus succedanea.*

(2) *Laurus camphora et glauca.*

(3) *Rhus vernix.*

(4) *Melia azedarach.* Illustr. des genres, t. 352.

(5) *Dryandra cordata.* Banes et Kœmpf. t. 23.

(6) *Brassica orientalis.*

la friture et la cuisine en général l'huile de sesame (1), qui est très-douce et très-agréable.

L'érable à sucre (2) n'est pas, je crois, un arbre indigène au Japon, et l'on ne l'y cultive pas même encore. Cependant les interprètes me dirent que leurs compatriotes savoient la manière d'extraire le sucre renfermé dans des cannes, qui venoient d'un arbre qui croît dans les îles voisines du Japon. Ce sucre est assez agréable, mais brun et même dégoûtant. Ainsi dans le cas où l'on regarderoit ce sucre comme denrée de première nécessité, c'est la seule de cette espèce que les Japonois soient obligés de tirer des étrangers. Du reste, leur pays produit abondamment tout ce dont ils ont besoin pour se nourrir et se vêtir. En un mot, ils trouvent chez eux tout le nécessaire imaginable, même le superflu, qui fait partie du nécessaire des nations civilisées.

Malgré sa prodigieuse population, ce royaume jouit de la plus grande abondance; la disette s'y fait rarement sentir. Cepen-

(1) *Sesamum.*

(2) *Acer saccharinum.*

dant il a éprouvé les horreurs de la famine, mais à des époques bien éloignées. La frugalité des habitans et les soins qu'ils donnent à l'agriculture, font plus, comme on voit, que toutes les sublimes spéculations de tous nos profonds économistes et politiques.

Mes courses botaniques dans le voisinage de Nagasaki et dans l'île de Kosido, me procurèrent plusieurs plantes remarquables, dont je me contenterai de citer les plus utiles.

La racine de squine (1) croît par-tout en grande abondance. Cependant les Japonois en achètent pour des sommes considérables aux Chinois. Ils l'emploient en décoction dans plusieurs maladies, sur-tout pour épurer le sang.

Les interprètes me surent beaucoup de gré de leur apprendre qu'une racine aussi utile croissoit spontanément dans leur pays (2).

---

(1) *Smilax China*. Kœmpf. Amœn. p. 782.

(2) Si les Européens ne portoient que des connoissances de cette espèce dans les contrées lointaines qu'ils visitent, ils n'y éprouveroient pas tous les désagrémens auxquels ils sont exposés. A la vérité, ceux qui cultivent des sciences aussi utiles n'exciteroient guère les soupçons de leurs hôtes. *Rédacteur*.

Les figuiers sauvages (1) croissent dans les endroits pierreux, et leurs racines se cramponnent autour des cailloux; on en mange quelquefois les fruits, qui ne sont pas plus gros que des prunes.

Le lizeron (2) vient spontanément, et on le cultive aussi; il a des racines blanches et noires : ces dernières servent de purgatif.

Le fagarier ou le buisson à poivre (3) se trouve par-tout; ses fruits étant mûrs, ils ont, ainsi que ses feuilles, un goût d'épice assez désagréable. Ils sont échauffans; on en met dans la soupe en guise de poivre; la coquille du fruit se prend pour les vents et pour la colique. On fait, avec les feuilles pilées et de la farine de riz, une bouillie qu'on applique au lieu de vésicatoires sur les aposthêmes et les rhumatismes.

Les habitans de la campagne emploient la garance à feuilles en cœur (4) à la teinture, comme nos paysans Suédois font de la garance ordinaire (5).

---

(1) *Ficus pumila* et *erecta*.

(2) *Convolvulus nil*.

(3) *Fagara piperita*.

(4) *Rubia cordata*. Pall. it. 3, tab. l. f. 1.

(5) *Rubia tinctorum*.

J'ai déjà eu occasion de dire que les ficelles et les cordes des Japonois ne sont pas faites de chanvre, mais ils y emploient différentes espèces d'orties sauvages qui croissent sur les collines, telles que l'ortie du Japon et l'ortie à feuilles blanches (1), dont l'écorce bien préparée fournit d'excellentes cordes. La graine de l'ortie à feuilles blanches (2) rend par l'expresssion une huile très-utile; les feuilles de cette plante sont blanches en dessous.

On cultive dans les jardins situés dans l'intérieur et autour de Nagasaki, différentes plantes européennes qu'on nous avoit apportées à bord et à la factorerie, telles que les bettes-raves (3), dont la racine est ici d'un rouge bien plus foncé qu'en Europe; des carrottes (4), le fenouille (5), l'anis (6), le persil (7), les asperges (8), différentes

(1) *Urtica Japonica* et *nivea.*

(2) *Rhus vernix* et *succedanea. Fasi noki* en japonois.

(3) *Beta vulgaris.*

(4) *Daucus carotta.*

(5) *Anethum fœniculum* et *graveolens.*

(6) *Pimpinella anisum.*

(7) *Apium petroselinum.*

(8) *Asparagus officinalis.*

espèces d'oignons, des porreaux, &c. (1), des raves (2), des raiforts (3), de la laitue (4), de la chicorée (5).

Les collines situées auprès de la ville et des villages, sont plantées de batates (6) qui ont des racines tendres, d'un goût fort agréable, infiniment supérieures aux pommes-de-terre (7), et sur-tout d'une digestion plus facile. Les feuilles de cette plante sont couchées sur la terre.

On a aussi tenté la culture des pommes-de-terre, mais elles ne réussissent pas.

Le genièvre (8) qui est, comme on sait, indigène dans les contrées septentrionales de l'Europe, se trouve quelquefois dans le voisinage des temples; mais ces buissons sont très-rares.

L'acore sauvage (9) croît spontanément dans les endroits marécageux. D'après son

(1) *Allium fistulosum, cepa.*

(2) *Brassica rapa.*

(3) *Raphanus.*

(4) *Lactuca sativa.*

(5) *Cichorium entybus* et *endivia.*

(6) *Convolvulus edulis.*

(7) *Solanum tuberosum.*

(8) *Juniperus communis.*

(9) *Acorus calamus.* Illustr. des genres, t. 252.

goût aromatique, les Japonois ont une grande idée des vertus de cette racine; ils n'en connoissent pas cependant le véritable usage.

Les environs de la ville de Nagasaki produisent aussi une espèce d'amome ou gingembre sauvage (1), dont la racine est chaude et piquante; elle a presqu'autant de vertus que le gingembre ordinaire, dont il tient souvent lieu. Il est fâcheux que la nature paroisse avare de cette production.

Le lière (2) me sembla d'abord avoir des feuilles entières et non découpées, comme celui d'Europe; mais je ne tardai pas à les voir changer de forme en acquérant la grandeur ordinaire. On rencontre ici beaucoup de lières d'un verd magnifique et d'une belle venue.

Le buis (3) est aussi très-commun. Il vient spontanément, et on le cultive. Son bois est d'un tissu fin et serré; on en fait des peignes que l'on peint en rouge et que les femmes portent dans leurs cheveux comme un ornement.

Le bambou (4) est la seule graminée qui

---

(1) *Amomum mioga*. Bancks. Kœmpf. ic. t. 1.

(2) *Hedera*.

(3) *Buxus virens*.

(4) *Arundo bambos*. Quoique l'on n'ait pas encore

parvienne à la grosseur d'un arbre. Il varie pour la grandeur et la grosseur selon les sites, car on en trouve dans beaucoup d'endroits. Les Japonois emploient ses racines aux mêmes usages que les habitans des autres îles des Indes orientales ; ils en font un mets particulier (1), on les fait confire dans le vinaigre. Les grandes branches servent à porter des fardeaux ; on fait avec les petites des bâtons à pinceaux pour écrire, ou bien on les fend pour faire des montures d'éventails et autres objets semblables.

Je remarquai auprès des maisons, et surtout des temples, un buisson singulier, haut

---

une connoissance bien positive des détails de la fructification du bambou, que Linné et la plupart des botanistes ont regardé comme un roseau (*arundo*), on en sait assez maintenant à l'égard de cette graminée remarquable, pour ne pas douter qu'elle ne constitue un genre très-distinct de celui du roseau. Ce genre est, à ce que je crois, le même que le *nastus* de Jussieu et le *bambus* de Gmelin. D'après les observations qui m'ont été communiquées de l'Isle de France, je crois que, dans l'ordre du systême sexuel, ce même genre doit être placé dans la dioecie-hexandrie; c'est-là où je le mentionnerai dans mes *Illustrations*. Lam.

(1) Nommé *atchar*.

de trois ou quatre aunes, du genre des celastres (1); il avoit des coins saillans et pressés le long des branches, qui étoient chargées de fruits mûrs. On dit que les amans attachent une branche de ce buisson à la porte de la maison où demeure la jeune personne qu'ils veulent demander en mariage.

Plusieurs Japonois font usage de l'anserine à balais (2) comme d'un excellent remède dans plusieurs maladies.

Quelques alcées et mauves (3) sont cultivées dans les petits parterres de la ville, à cause de la beauté de leurs fleurs.

La menthe poivrée (4) vient spontanément aux environs de la ville, ainsi que le basilic crépu (5) qui ornent les collines. On fait infuser les feuilles de cette dernière, et l'on prend cette infusion dans les douleurs rhumatismales. Cette plante bouillie dans l'eau, produit une couleur rouge avec laquelle les Japonois peignent les raiforts et les raves.

---

(1) *Celastrus alatus*. Flora Japonica, p. 98.

(2) *Chenopodium scoparia*.

(3) *Alcea rosea* et *malva mauritiana*.

(4) *Mentha piperita*.

(5) *Ocymum crispum*.

Le même terrain produit plusieurs espèces de pommes-de-terre ou d'ignames (1) ; mais elles ne font point partie des comestibles, à l'exception de l'igname du Japon (2) dont on mange les racines cuites et coupées par tranches : elles ont un excellent goût.

Le chanvre ordinaire (3) croît spontanément dans beaucoup d'endroits.

On cultive deux espèces de poivre-long ; le piment annuel (4), quoique le plus commun, n'est d'aucun usage parmi les Japonois ; ils le vendent aux esclaves de la factorerie hollandoise. L'autre espèce est le piment à gros fruits (5) ; on le plante dans des pots très-étroits, où il s'abâtardit et se rapetisse faute de pouvoir prendre toute sa croissance. Les Japonois ont un goût particulier pour gêner et tourmenter différens végétaux (6).

---

(1) *Dioscorea.*

(2) *Dioscorea Japonica.*

(3) *Cannabis sativa.*

(4) *Capsicum annuum.*

(5) *Capsicum grossum.*

(6) C'est un caprice commun à tous les hommes opprimés par le despotisme ; ils veulent se venger sur la nature entière de la gêne et des vexations qu'ils éprouvent : de-là la corruption du goût et des arts, qui n'ont

Je vis bien quelques pieds de tabac (1) dispersés çà et là, mais je n'en rencontrai pas un seul plant. Ce précieux végétal, si nécessaire à tant d'individus, a été apporté par les Portugais, et c'est pour ainsi dire l'unique vestige de leur séjour au Japon. Les Japonois ne lui ont point donné de nom particulier dans leur langue, et l'appellent tout simplement *tabacco*. Ils le hachent aussi fin qu'un cheveu, et le fument dans de petites pipes de métal.

Le muguet du Japon (2) portoit des fruits;

---

d'autre base et d'autre aliment que la nature. Les esclaves peuvent la parodier, la rapetisser, l'outrer, en un mot, la tourmenter; mais il n'appartient qu'à l'homme véritablement libre de la connoître, de l'apprécier et de l'exprimer. Les Indiens, les Chinois et les Egyptiens ont dégrossi des magots et des colosses; mais il n'étoit permis qu'au génie républicain des Grecs d'animer le marbre, de faire respirer la toile, de créer, en un mot, des modèles aussi simples que sublimes, qui ont fait et feront à jamais l'admiration et le désespoir de tous les artistes salariés par les despotes. *Note du Rédacteur.*

(1) *Nicotiana tabacum.*

(2) *Convallaria Japonica. Riunó fige.* Kœmpf. Amœn. p. 823 et 824. Cette petite plante a l'aspect d'un *hypoxis*.

les Japonois et les Chinois prennent, dans différentes maladies, les oignons de cette plante confits dans le sucre.

Le bled noir (1) croît en grande quantité auprès des habitations et sur les collines. On cultive le premier, et la farine qu'on en tire sert à faire des gâteaux pour le bas peuple; l'autre vient spontanément; sa racine, mangée crue, est cordiale. On dit que cuite sous la cendre elle a un goût amer.

Je vis à Iosida un varec (2) d'une longueur et d'une largeur prodigieuse. Les uns prétendent que cette plante se trouve jettée sur ces parages par la mer; d'autres disent qu'elle vient de la grande île de Matsmaï, au nord du Japon : on nettoie cette plante et on la ratisse pour enlever le sable, les ordures et la peau. Le dessous est blanc et se mange en buvant du sakki, ou bien avec du sandjo et du fagarier (3), quoiqu'elle soit un peu dure. Coupée par morceaux et cuite elle renfle prodigieusement, et on la mêle

---

(1) *Polygonum fagopyrum.*

(2) *Fucus saccharinus.* (*Komb* ou *kobou* en japonois; quelques-uns le nomment *nosi.*)

(3) *Fagara piperita.*

dans différens ragoûts. Pour manger cette plante crue, on la coupe par bandes longues de deux pouces et de la largeur de l'ongle. Ces bandes se plient par quarrés et forment de petits rubans qu'on lie avec une autre petite bande de la même plante, longue de trois pouces et large d'une ligne. Il y a quelquefois une dixaine de ces petits arbres dispersés sur la petite table aux présens qu'on offre ou qu'on reçoit dans différentes occasions. Les présens, comme on sait, forment un des principaux articles du cérémonial asiatique. Les Japonois accompagnent les leurs d'un morceau de papier plié d'une manière assez singulière, et qu'ils nomment *papier de compliment.* A chaque extrémité de ce papier, ils collent une bande de *fucus* longue d'un quart d'aune et large d'un pouce.

J'examinai, en passant par quelques villages, de quelle manière se fait l'huile de l'abrasin (1), qu'on brûle dans les lampes. Le pressoir pose immédiatement à terre; il est formé par deux poutres, entre lesquelles on écrase la graine, dont l'huile s'écoule

(1) *Driandra cordata.* (*Abrasin* en japonois.)

par un canal creusé exprès dans le bois, et tombe dans un vase. La poutre inférieure reste immobile; on ajoute au poids de la poutre supérieure une pression considérable en frappant des coins avec une massue de bois.

Après avoir décrit les principaux végétaux qui ornent et enrichissent les environs de Nagasaki et les îles voisines, il ne me reste plus qu'à parler de ceux que j'ai observés pendant notre voyage à la cour d'Iédo. Je me promettois d'immenses richesses botaniques dans ces campagnes que les Européens ont si rarement occasion de parcourir. L'infatigable et minutieuse activité des laboureurs trompa mon attente. Pas un seul brin de mauvaise herbe, pas une seule plante parasite dans tous leurs champs; autant il en paroît, autant d'arrachée, et l'on trouve rarement à se dédommager dans les terrains incultes, car les Japonois ne négligent pas le moindre coin de terre susceptible de végétation. Quoi qu'il en soit, je vais présenter au lecteur le petit nombre d'observations que j'ai pu rassembler.

A notre premier passage, c'est-à-dire, au commencement d'avril, je trouvai les rizières des environs de Méaco toutes inon-

dées ; les choux orientaux (1) étoient en fleurs, et formoient au milieu des champs de grandes nappes d'un jaune éclatant. La graine de ces choux rend au pressoir une huile à brûler excellente (2). Cette graine est mûre et on la recueille dans le mois de siogats. On ne tire aucun parti des racines. Je vis aussi, dans plusieurs endroits, une espèce de moutarde (3), que les Japonois vendent aux Hollandois pendant leur voyage à la cour, ou même à la factorerie. Les Hollandois la prennent comme de la moutarde ordinaire, mais les naturels en font peu de consommation. Leur nourriture légère, et végétale en grande partie, n'exige pas un dissolvant aussi actif.

Les habitans de la campagne apportent à Nagasaki des fèves de marais (4), des pois (5), et différentes espèces de haricots (6), qu'ils font venir dans leurs jar-

(1) *Brassica orientalis.*

(2) *Natami* en japonois ; l'huile se nomme *natamiabra.*

(3) *Sinapis cernua.*

(4) *Vicia faba.*

(5) *Pisum sativum.*

(6) *Phaseolus vulgaris.*

dins.

dins. Les Hollandois achètent et mangent beaucoup de ces légumes.

Les amandiers (1) et les pêchers (2) fleurissent dans le mois d'avril, long-tems avant le développement des feuilles : je regardois toujours avec un nouveau plaisir en passant par différens villages, ces branches d'une blancheur éblouissante par les fleurs dont elles étoient entièrement couvertes.

Les pruniers (3), les cerisiers (4), les pommiers et les poiriers (5) à fleurs doubles et simples fleurissent aussi à-peu-près vers le même tems. Les Japonois font un cas tout particulier du poirier à fleurs doubles: en général ils aiment beaucoup tous ces écarts de la nature.

Le plus beau de tous les arbres verts, l'incomparable thuya du Japon (6), embellit tous les chemins des environs de Fakonié. Sa hauteur, sa superbe tige, et ses

---

(1) *Amygdalus communis.*

(2) *Persica.*

(3) *Prunus domestica.*

(4) *Prunus cerasus.*

(5) *Pyrus malus* et *cydonia.*

(6) *Thuya dolabrata.* Flora Jap. p. 266.

feuilles toujours vertes en dessus, et dont le dessous est blanc comme l'argent, méritent incontestablement à cet arbre la première place parmi tous ceux de son espèce. Malheureusement il n'étoit plus en fleurs, et ses pignons n'étoient pas encore mûrs. Cependant je fis tant auprès des interprètes et de plusieurs Japonois de mes amis, que j'en obtins des rejettons que je m'empressai de faire passer en Hollande par la première occasion.

On trouve aussi dans la même contrée un arbuste que je nommai lindera (1); les Japonois emploient son bois blanc et tendre à faire des brosses pour nettoyer les dents; elles n'écorchent pas les gencives. On en fait encore plus communément des allumettes.

L'épine-vinette (2) ou le vinettier commun et le vinettier de Crète (3), étoient en fleurs à mon passage. L'osyris du Japon (4), un des buissons les plus singuliers, avoit

---

(1) *Lindera*. Flora Jap. p. 145. *Cum icone*.

(2) *Berberis vulgaris*.

(3) *Berberis Cretica*.

(4) *Osyris Japonia*. Flora Jap. p. 31.

plusieurs petites fleurs au milieu même des feuilles, chose très-rare dans la nature.

On trouve dans les bosquets un arbuste à feuilles dures et inégales, nommé deutzia (1), dont les charpentiers se servent en guise de joncs de presle pour polir leurs ouvrages.

Cette partie septentrionale du Japon est très-montagneuse et très-froide; j'y reconnus différens arbres et arbustes d'Europe, dont quelques-uns me parurent d'une espèce nouvelle. Des chênes, des airelles (2), des viornes (3), différentes espèces d'érables (4), et un poirier sauvage (5). Les habitans cultivent divers buissons auprès de leurs maisons et dans les champs, soit pour leurs belles fleurs, soit pour faire des charmilles. Parmi ces plantes ou arbustes sont quelques nouvelles espèces de viorne (6) à fleurs, comme radiées et doubles (7), dont

(1) *Deutzia scabra*. Flora Jap. p. 185.
(2) *Vaccinia*.
(3) *Viburna*.
(4) *Aceres*.
(5) *Pyrus Japonica*.
(6) *Viburna*.
(7) *Flores radiati*.

plusieurs même ressemblent au buisson suédois qu'on nomme boule de neige (1) ; les fleurs blanches des spirées (2) produisent un charmant effet dans les haies formées par ces arbustes ; l'oranger à trois feuilles (3), quoiqu'armé d'épines longues et fortes, entre moins fréquemment que les précédens dans la composition des haies. A mon passage vers la fin d'avril, les branches nues sur lesquelles on appercevoit à peine les bourgeons des feuilles, étoient déjà chargées de fleurs : son fruit passe pour être purgatif.

Les érables (4), auxquels je ne craindrai point de décerner le premier rang parmi les plus beaux arbres, et que l'on cultive non-seulement à Fakonié, mais encore dans plusieurs autres endroits, commençoient à fleurir, et comme il me fut impossible d'obtenir des graines de ces charmans arbres, je commandai qu'on en mît pour mon retour quelques jeunes plants dans des pots : leur

---

(1) *Viburnum opulus.*

(2) *Spirea chamœdrifolia* et *crenata.*

(3) *Citrus trifoliata.*

(4) *Acer dissectum, japonicum, palmatum, septemlobum, pictum* et *trifidum.*

transport jusqu'à Nagasaki me coûta des peines et des dépenses incroyables.

La belle gardène à larges fleurs (1), que l'on nomme quelquefois jasmin du Cap à fleurs simples et doubles, qui est rare ailleurs, servoit ici à faire des buissons ou des haies dans les jardins des personnes distinguées du territoire de Fakonié. La feuille renfermée dans une coquille, sert à teindre en jaune, et forme une branche de commerce.

On cultive dans beaucoup d'endroits quelques gouets, ainsi que la draconte polyphylle (2), dont les grandes fleurs ont une odeur cadavéreuse, ainsi que le gouet comestible (3). Ces plantes ont des racines extrêmement dures et raboteuses; celles du gouet comestible (4), ratissée et coupée en morceaux, est bonne et nourrissante. Il est affreux pour un véritable ami de la nature, de mêler l'idée de la dépravation de ses semblables à l'admiration et à la

(1) *Gardenia florida.*

(2) *Arum dracontium, dracumtes*, et *dracontium polyphyllum.*

(3) *Arum esculentum.*

(4) *Arum esculentum.*

reconnoissance qu'inspirent les productions de la nature, et c'est avec regret que je laisse deviner à mes lecteurs le coupable usage que les filles enceintes font de la racine de la draconte polyphylle (1).

Quoique les cyprès croissent dans tout le Japon, on n'en trouve nulle part d'aussi beaux et d'aussi nombreux qu'à Fakonié. C'est l'arbre le plus droit et le plus haut de l'espèce des cyprès du Japon (2) ; il est, pour ainsi dire, incorruptible; c'est pourquoi on l'emploie à la construction des vaisseaux, des ponts, et de tous les ouvrages hydrauliques. Les menuisiers l'emploient après l'avoir laissé qnelque tems en terre, où l'eau qui le pénètre lui donne une teinte bleuâtre ; on le couvre ensuite d'un vernis clair et transparent, à travers lequel on discerne très-bien les veines du bois, ce qui produit un effet charmant. On vend beaucoup d'ouvrages faits avec ce bois ainsi préparé.

Je remarquai avec quel soin les habitans des environs d'Iédo ramassent les va-

---

(1) *Dracuntium polyphyllum.*

(2) *Cupressus Japonica.*

recs (1), plantes marines brunâtres qui leur fournissent un excellent comestible, quoique dures et coriaces. Après en avoir ôté le sable et les avoir bien nettoyées et lavées, ils les coupent par petits morceaux, qu'ils lavent encore, et qu'ils pressent de manière à pouvoir les pétrir en petits gâteaux bons à manger.

La macre (2) croît dans les champs à riz, et l'on se sert généralement de racines noires pour la soupe et pour différens alimens; mais elles me parurent coriaces et d'un goût désagréable.

Je reconnus dans plusieurs boutiques de Nissaka des pignons d'aune (3) exposés en vente. Les Japonois s'en servent pour teindre en noir.

Les haies des environs sont formées de liciets du Japon (4) assez bas.

L'azalée des Indes (5) croissoit auprès

---

(1) *Fuci.*

(2) *Trapa natans.* Illustr. des genres, planche 75.

(3) *Betula alnus.*

(4) *Lycium Japonicum. Serissa.*

(5) *Azalea Indica.* Voyez *Tsu-tsusi.* Kœmpf. Amœn. p. 846. Voyez aussi les figures de Kœmpfer, publiées par M. Bancks, planche 55.

des maisons dans toute sa beauté, et produisoit de superbes fleurs panachées.

Le chamærops à pétioles inermes (1), qui vient dans beaucoup d'endroits, est une espèce de palmier plus haut qu'un homme de taille ordinaire; son écorce ressemble à des filets : on la vend pour en faire des balais.

Les fruits du nêflier du Japon (2) commençoient à mûrir vers la fin de mai; ils ont le goût de tous les fruits de cette espèce, et fondent dans la bouche. Ils me parurent très-rafraîchissans, et j'en mangeois dans les grandes chaleurs.

On plante, dans beaucoup d'endroits du voisinage de Nissaka, des dolics à nombreux épis (3), qui sont grimpans comme les haricots, et dont on fait de jolis berceaux bien couverts. Leurs fleurs, suspendues à de longues perches, produisoient un joli effet, et cet ornement dure d'autant plus long-tems, qu'elles s'épanouissent successivement.

On cultive le sésame oriental (4) dans la

---

(1) *Chamerops excelsa.*

(2) *Mespilus Japonica.* Bancks, Kœmpfer. ic. t. 18.

(3) *Dolichos polystachios.*

(4) *Sesamum orientale.*

même contrée, et sa graine, quoique très-menue, rend au pressoir une excellente huile à manger, dont on fait usage ici et dans toute l'Inde.

La corète du Japon (1) à fleurs doubles, croît spontanément dans le voisinage de Miako. Ses fleurs sont fort belles; on les fait sécher et on les donne pulvérisées pour les hémorroïdes et les saignemens de nez, on souffle cette poudre dans les narines.

Au commencement de juin, c'est-à-dire, vers la fin du troisième ou le commencement du quatrième mois de l'année japonoise, on commence à déeuiller les buissons à thé; ces feuilles sont alors jaunes, et font le thé le plus délicat. Les Japonois ne prennent pas beaucoup de précautions pour étaler le thé sur des nattes devant leurs maisons.

Le galé du Japon (2) est un arbre dont le bois fin et blanc sert à faire des peignes et autres petits ustensiles, pour lesquels on emploie encore un autre bois, que les Japonois nomment *fioun-no-ki*.

---

(1) *Corchorus Japonicus*. (*Iamma boaki* en japonois.)

(2) *Myrica nagi*. (*Nagi*, prononcez *nagui* en japonois.) Voyez dans mon Dict. (vol. II, p. 594, n°. 5) le galé du Japon et le *nagi* de Kœmpfer (Amœn. exot. p. 774.) *Lam.*

Je rassemblai à Iédo plusieurs objets d'histoire naturelle que je n'avois pas apperçu ailleurs, tels que la noix ronde (1), la véritable châtaigne (2), que je trouvai ensuite à Miaco; l'aunée ou enula campana (3), dont la racine aromatique est un excellent corroborant pour l'estomac, ainsi que des pins (4) qui se trouvèrent sur notre passage lorsqu'on nous portoit au palais impérial.

Les interprètes me montrèrent une racine que je jugeai venir d'une sorte de fougère (5), qu'ils nomment *iaboki*. Quand on la coupe en travers, chaque tranche représente une étoile; ce qui leur paroissoit très-singulier. Ils me procurèrent à Miaco, à notre retour, un bupreste (6), qu'ils nomment dans leur langue *tamma-mousi*.

J'achetai à Osakka une partie de moxa de différentes qualités et espèces. Le plus fin est blanc; on l'emploie généralement ici aux ventouses, soit pour guérir, soit même pour

---

(1) *Juglans nigra.*
(2) *Fagus castanea.*
(3) *Inula helenium.*
(4) *Pinus abies.*
(5) *Filix.*
(6) *Buprestis ignota.*

prévenir une foule de maladies. Le gros est brun, et sert en guise d'amadou. Ces deux espèces se forment du duvet qui couvre les feuilles de l'armoise commune (1). On recueille ces feuilles dans le mois de juin; on les fait sécher et on les conserve pour en préparer le moxa, en les frottant et en les battant jusqu'à ce que les filamens se séparent, et qu'on puisse retirer le duvet pur et sans mélange. Certains chirurgiens de ces contrées ont fait une étude particulière de ce remède. Ils savent parfaitement dans quelle circonstance et dans quelle partie du corps il le faut appliquer. Ils en mettent une pincée sur la partie malade et l'allument; elle brûle lentement, et fait une ampoule par où les humeurs s'écoulent en suppuration. Le dos est ordinairement la partie du corps la plus propre à recevoir ce cautère, et l'on y a recours dans presque toutes les maladies, et pour les personnes de tout sexe et de tout âge. Il est souverain pour la goutte et le rhumatisme.

Les habitans d'Osakka mangent les feuilles et les fleurs de menyanthe flottant (2) en

---

(1) *Artemisia vulgaris.*

(2) *Menyantes nymphoïdes.*

salade, confits ou salés, comme les concombres.

Le buis croît communément dans ces cantons; on en fait des peignes vernis, que les femmes portent dans leurs cheveux comme un ornement.

Le nelombo (1) vient dans l'eau : les Japonois regardent cette plante comme sacrée et agréable aux dieux, à cause de sa beauté. Ils peignent leurs idoles assises sur ces grandes feuilles.

Le badian de la Chine (2) passe chez les

---

(1) *Nympha nelumbo.* Cette belle plante, malgré ses grands rapports avec les *nymphæa*, dont elle étoit congénère, selon Linné, est si particulièrement caractérisée par la forme de sa capsule, qui ressemble en quelque sorte à un arrosoir, que Jussieu (*Gen.* p. 68) et Gærtner (*de Fruct.* 1, p. 73, t. 19) l'ont distigué comme un genre particulier. Voy. *Nelumbium*, dans mes *Illustrations*, planche 453. *Lam.*

(2) *Illicium anisatum.* (*Skimmi* en japonois.) Voyez Badian, n°. 1, dans mon Dict. vol. I, p. 351, et *Illicium*, dans mes *Illustrations*, planche 493, f. 2. Au reste, nous ne connoissons sur les fleurs de cet arbre intéressant, que ce que Kœmpfer (Amœn. exot. p. 881) nous a appris. M. Thunberg auroit dû nous en donner de nouveaux détails, afin que nous puissions les comparer avec celles de l'*illicium floridanum* que j'ai

Japonois pour un arbre vénéneux ; ils ne vouloient pas croire qu'il produit la vraie anis (1) étoilée qu'ils achètent chaque année aux Chinois. A la vérité, les gousses ne parviennent pas à une parfaite maturité dans le pays, et n'acquièrent pas ce goût agréable et fortement épicé que nous trouvons à celles que vendent nos apothicaires. Au reste, on fait beaucoup de cas de cet arbre ; on le plante ordinairement auprès des temples, et l'on conserve des branches avec d'autres fleurs, dans des cruches pleines d'eau et placées dans l'intérieur même des temples. La poudre de son écorce sert à mesurer le tems, sur-tout pour les gardes nocturnes. On remplit de cendre un tiroir long d'une demi-aune, et l'on y trace des sillons d'une extrémité à l'autre. On sème dans ces sillons de la poudre fine de l'écorce de *skimmi*, que l'on divise pour chaque heure de la nuit, après avoir mis le feu à cette poussière, et on ferme le couvercle de la boîte, mais en laissant un petit trou ouvert

---

figuré, et qui ne présente point des folioles calcinales obtuses, comme on le voit dans le skimmi de Kœmpfer. *Lam.*

(1) *Anisum stellatum.*

pour entretenir le feu, qui, comme on se l'imagine bien, ne brûle que très-lentement. On indique l'heure en frappant sur les cloches des temples.

On exprime de l'huile du fruit de l'azedarach (1) comme de la graine du sumac faux vernis (2), en le mettant sous presse. Cette huile se fige comme du suif, et l'on en fait des chandelles.

Parmi le grand nombre de végétaux rares et précieux que j'expédiai pour l'Europe par la voie de Batavia, après mon retour d'Iédo, je ne citerai que différentes espèces d'érables (3), de liciets (4), de calastres (5), de viornes (6), de pruniers (7), de cycas (8), de cyprès ou cèdres (9), et d'orangers (10).

Je recommençai mes promenades botaniques aux environs de Nagasaki. Nous étions

---

(1) *Melia azedarach.*
(2) *Rhus succedanea.*
(3) *Aceres.*
(4) *Lycium.*
(5) *Celastrus.*
(6) *Viburnum.*
(7) *Prunus.*
(8) *Cycas.*
(9) *Cypressus.*
(10) *Citrus.*

alors au commencement de l'été, c'est-à-dire, dans la saison la plus riche en fleurs de toute espèce. Aussi fus-je bien plus amplement dédommagé que l'automne et l'hiver précédens des dépenses que mes promenades me causoient.

On plante des ricins (1) dans beaucoup d'endroits; on pile les graines de cette plante avec du *moxa* et du *tomhe*, et l'on met cette poudre dans une boîte, sur laquelle est étendue une nappe de soie huilée pour humecter la poudre. Quand les Japonois veulent cacheter ou sceller quelque chose, ils plongent leur cachet, qui est en corne bien gravée, dans cette poudre, et en tirent une belle empreinte. Enfin, comme cette poudre sert à-peu-près aux mêmes usages que notre noir d'imprimerie, il faut avoir bien soin d'imbiber d'huile la nappe de soie à mesure qu'elle se sèche.

Les nattes dont on couvre les planchers, sont fabriquées, pour la plupart, dans l'intérieur du royaume, et diffèrent, pour la bonté, selon les provinces : les meilleures sont de joncs épars (2), qu'ils savent tresser

---

(1) *Ricinus.*

(2) *Juncus effusus.*

d'une manière aussi agréable que solide. Ils emploient aussi de la paille de riz, dont ils font des nattes épaisses de deux ou trois doigts. Quoique cette plante croisse spontanément, on la cultive dans plusieurs terrains bas pour s'en procurer de plus grandes tiges. On l'expose à l'air pour la faire blanchir, parce qu'ils aiment mieux les nattes blanches que les jaunes.

Le lis du Japon (1) est l'une des plus jolies fleurs qu'il soit possible de voir; ils en suspendent des bouquets à leurs petits navires, comme une offrande agréable au dieu de la mer.

L'uvaire ou canang du Japon (2) est un arbuste bas et rampant, qui croît dans le voisinage du port de Nagasaki. Il mérite l'attention des naturalistes par la grande

(1) *Lilium speciosum*. M. Thunberg emploie ici un nom spécifique, qui n'est ni dans Linné, ni dans sa *Flora Japonica* (voyez p. 133). Le beau lys dont il parle ici, sans le décrire, doit-il être rapporté à son *lilium Japonicum* ou à d'autres? Est-ce le *konokko-juri* de Kœmpfer, figuré (pl. 47), dans les *Icones* de Kœmpfer, publiées par M. Bancks? *Lam.*

(2) *Uvaria Japonica*. Voyez Kœmpfer, Amœn. p. 477. A l'aspect de ses fruits sessiles sur un réceptacle commun sphérique, on la prendroit pour un *ochna*. *Lam.*

quantité

quantité de liqueur mucilagineuse et limpide qu'il rend. Lorsqu'on met dans un verre ses branches dépouillées de leur écorce, elles suent cette liqueur de tous côtés, et de l'épaisseur d'une ligne; on l'emploie au lieu de celle que l'on tire de la ketmie manioth (1), pour la fabrication du papier. Les femmes en oignent leurs cheveux pour les rendre luisans.

Le camelli à feuilles étroites (2), étoit assez abondant aux environs de Nagasaki; il ressemble beaucoup à l'arbuste à thé, tant pour les feuilles que pour les fleurs, qui ne diffèrent les unes des autres que par la grandeur.

Les feuilles ont une odeur si agréable, que les femmes en font souvent une décoction pour laver leurs cheveux, et les mêlent quelquefois avec le thé pour lui donner un plus doux parfum.

On cultive, dans des pots, une espèce d'oranger (3) très-petit; cet arbuste n'a pas plus d'un quart d'aune de hauteur, et produit des fruits d'un goût doucereux,

---

(1) *Hibiscus maniot.*

(2) *Camellia sasanqua.* Flora Jap. p. 273.

(3) *Citrus Japonica.* Flora Jap. p. 292.

mais agréable, et de la grosseur d'une cerise ordinaire.

On déterre des truffes (1) grosses comme des prunes dans différens endroits; en sortant de la terre elles sont molles et brunes, mais elles acquièrent bientôt un goût salé et une teinte noirâtre. Quand elles ont ce goût, les Japonois les mettent dans leurs potages comme des morilles.

Leur sauce de soya, qui s'est introduite chez plusieurs nations européennes, se fait avec des fèves-soya (2), de l'orge ou du froment et du sel. Quoique ces fèves viennent spontanément et très-abondamment dans beaucoup d'endroits, la prodigieuse consommation qu'ils font de ce farineux, les détermine à donner un soin tout particulier à sa culture.

Je n'ai vu que peu de galé du Japon (3) auprès de Nagasaki. Le bois en est très-blanc, et sert à faire des peignes que les femmes mettent dans leurs cheveux.

Les menuisiers se servent principalement

---

(1) *Lycoperdon tuber.*

(2) *Dolichos soya.* Voyez *Dolic du Japon, Diction.* vol. II, p. 299, n°. 28. *Lam.*

(3) *Myrica nagi.*

de pin sauvage (1) ; ils tirent aussi beaucoup de parti des cyprès japonois (2), de l'if à grandes feuilles (3), et de plusieurs autres sortes de bois.

On cultive le gouet comestible (4) sur des couches, tant pour ses racines, qui sont bonnes à manger, quoiqu'un peu aigrelettes avant d'être accommodées, que pour ses tiges qui entrent dans les potages.

On mange encore les racines de la fléchière (5), de la renouée multiflore (6), de l'ignhame du Japon (7), plantes sauvages dont les deux dernières fournissent un excel-

---

(1) *Pinus silvestris.*

(2) *Cupressus Japonica.*

(3) *Taxus macrophylla.* Cet arbre est représenté parmi les figures de Kœmpfer, publiées par M. Bancks, planche 24. Ses fruits non ouverts en dessus, mais portés sur un réceptacle turbiné et épaissi, indiquent qu'il est, ainsi que mon if du Cap (*Diction.* vol. III, p. 229, n°. 2), d'un genre particulier, distingué du *taxus*, et qu'il a sans doute aussi les fleurs mâles dispo ées sur des chatons filiformes, garnis d'anthères nombreuses rangées en spirale. *Lam.*

(4) *Arum esculentum.*

(5) *Sagittaria sagittata.*

(6) *Polygonum multiflorum.*

(7) *Dioscorea Japonica.*

lent fourrage aux bestiaux. J'en trouvai beaucoup parmi les herbages qu'on apportoit chaque jour aux bêtes de somme de la factorerie hollandoise.

L'arbuste à thé croît spontanément au Japon ; j'en vis particulièrement sur le bord des terres cultivées, sur des montagnes et des collines également en culture, mais qui ne conviennent pas à quelques végétaux d'une grande utilité.

Ce buisson n'acquiert toute sa croissance qu'à l'âge de six ou sept ans. Il est alors de la taille d'un homme, mais ses feuilles sont bonnes dès qu'il a atteint trois ans. Un homme un peu accoutumé à faire cette récolte, peut en cueillir dix ou douze livres par jour. Plus on tarde et plus la récolte est forte ; mais on n'obtient la quantité qu'aux dépens de la qualité, parce que le meilleur thé se fait avec les plus petites feuilles et les plus nouvellement écloses. On recueille le thé tous les ans à trois époques différentes ; d'abord à la fin de février ou au commencement de mars (1). Les feuilles qui commencent alors à pousser sont gluantes. On les réserve pour l'Empereur et les Grands

(1) A la fin de *siouguats*.

de sa cour ; c'est pourquoi on les appelle *thé impérial*.

La seconde récolte se fait un mois après ; les feuilles alors sont beaucoup plus grandes, et n'ont pas perdu de leur saveur.

Un mois après se fait la grande récolte ; les feuilles ont acquis toute leur dimension et leur épaisseur.

Les feuilles des jeunes arbustes sont meilleures que celles des vieux ; elles varient aussi suivant les provinces dont le sol leur communique plus ou moins de goût et de parfum.

On étend ces feuilles sur des platines de fer minces et chaudes, et on les remue très-vîte avec les deux mains, autant que les doigts peuvent endurer la chaleur ; ensuite on les roule dans des nattes pour qu'elles y refroidissent. On répète la même opération jusqu'à ce qu'elles soient bien sèches.

Mais j'oublie que je dois donner à mes lecteurs la relation de mes voyages, et non point un traité complet de botanique du Japon. Je crains que les simples amateurs ne m'accusent de m'être déjà trop appesanti sur cet objet ; les savans peuvent consulter mon *Flora Japonica*, publié en 1784, qui renferme

non-seulement la nomenclature d'un grand nombre d'arbres, d'arbustes et de plantes du Japon, mais encore leurs vertus et les usages auxquels on les emploie. Je me suis un peu moins étendu sur la zoologie, ayant déjà décrit plusieurs animaux rares et curieux du Japon dans des traités particuliers et dans des dissertations académiques, accompagnées, pour la plupart, des figures nécessaires (1). Si ma santé et mes occupations me le permettent, j'espère faire le même travail sur quelques autres objets confiés à ma garde, et que je n'ai pas encore pu faire connoître au public.

---

(1) Voyez le catalogue des ouvrages de M. *Thunberg* à la fin de sa préface, dans le premier volume. *Rédacteur.*

CHAPITRE XXIV.

CALENDRIER JAPONOIS.

LES années des Japonois sont lunaires, et composées de douze et quelquefois treize mois; elles commencent dans le mois de février ou de mars (1). Ils ne comptent point

(1) Les Japonois ont conservé cet ancien usage de commencer l'année par le 15° du verseau; c'est encore une de leurs conformités avec les Chinois, qui commencent toujours leur année au solstice d'hiver, placé jadis au 15° du verseau. La chronologie certaine des Japonois ne remonte qu'à l'an 660 avant J. C. Mais comme le solstice n'a pu être dans le 15° du verseau que vers l'an 3513 avant J. C. il s'ensuit que les Japonois ont conservé la tradition d'un tems bien plus ancien que l'époque certaine de leur chronologie. Il n'est pas superflu d'observer qu'en chinois le signe du verseau s'appelle *résurrection du printems*. Comme l'équinoxe n'a jamais pu être placé dans ce signe, et qu'au contraire il y a lieu de croire que le solstice y étoit dans les tems anciens de la Chine ou de la Tatarie, on peut conclure que par *résurrection* (ou commencement) *du printems*, ils entendoient l'instant où le soleil cessant de descendre, commence à se rapprocher de leur climat, en un mot, le solstice. Voyez l'*Histoire de l'Astronomie ancienne*, par Bailly, p. 521. *Note du Rédacteur.*

par semaines, mais le 1er et le 15 de chaque mois sont des jours de repos que les ouvriers consacrent au plaisir, les courtisanes même interrompent leur commerce, et croient pouvoir donner ce jour à leur plaisir, après en avoir consacré quatorze à ceux du public.

Leurs jours n'ont que douze heures et non pas vingt-quatre comme les nôtres. Ils comptent six heures du lever au coucher du soleil, et six heures du coucher à son lever, de manière que midi et minuit répondent chez eux à trois heures et à neuf heures.

Ils ne connoissent ni les horloges, ni les sabliers; ils mesurent le tems avec des mèches filées comme des cordes et garnies de nœuds d'espace en espace. On allume cette mèche, et l'on compte les heures écoulées par les nœuds qui sont brûlés. On annonce l'heure pendant le jour en frappant sur des cloches qui sont dans les temples; pendant la nuit, la garde frappe deux morceaux de bois l'un contre l'autre, en faisant patrouille.

Les Japonois comptent leur âge de l'année, et non du mois ni du quantième de leur naissance. Ainsi peu importe qu'un

enfant soit venu au monde au commencement ou à la fin de l'année, le premier jour de l'année suivante il est censé avoir un an.

Leur ère commune date de *Nin-o*, 660 ans avant notre ère vulgaire.

Quoiqu'ils comptent, comme nous, douze signes célestes, ils leur donnent des noms différens de ceux que nous leur avons assignés. Les voici :

1 *Ne*, la souris.
2 *Ous*, le bœuf.
3 *Torra*, le tigre.
4 *Ov*, le lièvre.
5 *Tats*, le dragon.
6 *Mi*, le serpent.
7 *Ouna*, le cheval.
8 *Tchitchous*, le mouton.
9 *Sar*, le singe.
10 *Torri*, le coq.
11 *In*, le chien.
12 *I*, l'ours.

Les années portent aussi les noms de ces mêmes signes célestes; ainsi l'année 1774 de notre ère vulgaire correspondoit à l'année japonoise du cheval, et 1776 à celle du singe(1).

---

(1) Voici encore une preuve de l'origine Tatare des Japonois. Les Mongols, les Kalmouks, les Mantchoux

Les mois de l'année lunaire ne peuvent, comme on sait, correspondre à ceux de l'année solaire, c'est ce qui oblige les Hollandois à dresser tous les ans un almanach japonico-hollandois, dont je donnerai un court extrait

---

et les principales hordes Tatares, aussi-bien que les Indiens, les Chinois, les Tibétains, ont encore un cycle de douze années, désignées par des noms d'animaux, lequel se répète cinq fois dans leur grand cycle de soixante ans. Saumaise a retrouvé le même cycle duodénaire chez les Chaldéens, d'où il prétend que les Tatars l'ont tiré. Le P. Georgi étend la même observation sur les Egyptiens et les Grecs. — Les Japonois ont aussi un cycle sexagénaire comme les Chinois, les Indiens et les Tibétains. Comme ces détails nous entraîneroient bien au-delà des bornes que nous prescrivent les devoirs de rédacteur, nous renvoyons le lecteur aux ouvrages de Gentil, de Bailly, à la savante dissertation de Bayer *de Horis sinicis*, à l'*Alphabetum Tibetum* du P. Georgi, et sur-tout au troisième volume de l'*Ayeen Akbery, or the institutes of emperor Akber translated from the original Persian by Gladwin, in*-4°. Calcutta, 1786. Ce volume, entièrement consacré à l'Indostan, renferme un assez long traité de l'astronomie des Hindoux, avec des éclaircissemens et des notes de M. Reuben Burrow, célèbre mathématicien anglais, qui s'est livré à l'étude du sanscrit, et qui a déjà fait, sur l'astronomie indienne, de grands travaux qu'il se propose de publier. J'ai recueilli et dressé, d'après ces différens ouvrages, un tableau qui

pour indiquer la correspondance entre l'an-

aura peut-être quelque mérite aux yeux de ceux qui cultivent les langues.

CYCLE DUODENAIRE (*ou* TCHOGS) DES

Tibétains	Turks.	Kalmouks.	Mongols.	Mantchoux.	Chinois.	Japonois.	
1 *Tchip*. . . .	*Keskou* . . .	*Koutougouna*.	*Koutougouna*.	*Singueri*. . . .	*Chou*....	*Ne*	La souris.
2 *Lang*	*Outh*	*Ouker*.	*Ouker*.	*Ikhan*	*Nieou*. .	*Ous* . . .	Le bœuf.
3 *Tah*.	*Pârs*	*Pars*	*Pars*	*Taskha*	*Hou*. . .	*Torra* . .	Le tigre.
4 *Io*.	*Thouchqân*.	*Toulaï*	*Taoulaï*. . . .	*Goulmakhoun*.	*Tou* . . .	*Ov*	Le lièvre.
5 *Brou*(*a*), (le tonnerre.). .	*Louy*	*Lou*	*Lou*	*Moudouri* . . .	*Long* . .	*Tats* . . .	Le crocodile.
6 *Proul*. . . .	*Eylân* . . .	*Mogoï*.	*Mogaï*.	*Meikhe*	*Che* . . .	*Mi*	Le Serpent *ou* dragon.
7 *Tha*.	*Younad*. .	*Morin*.	*Morin*	*Morin*	*Ma*. . . .	*Ouma* . .	Le cheval.
8 *Lou*.	*Gouy*. . . .	*Goïn*	*Kcïn*	*Khonin*	*Yam* . .	*Tsitsouse*.	Le bouc.
9 *Prehou*. . .	*Pytchin* . . .	*Metchin*. . . .	*Petchi*	*Poniou*	*Heou* . .	*Sar*. . . .	Le singe.
10 *Tcha*.. . . .	*Dyqouq* . .	*Take*	*Takia*.	*Tchokou*. . . .	*Ki*. . . .	*Torri* . . .	L'oiseau.
11 *Ky*	*Eyt*.	*Nokoï*.	*Nokaï*.	*Indakhoun*. . .	*Keou*. .	*In*	Le chien.
12 *Pah*	*Thenghouz*.	*Gacaï*.	*Gacaï*.	*Oulguyan*. . .	*Tchou*. .	*Y*	Le porc.

(*a*) Les Thibétains entendent par le mot *brou* (tonnerre), le dragon ou la constellation du dragon chimérique, auquel les Japonois, selon Kœmpfer, donnent la forme d'un crocodile; c'est le même qui, d'après les idées des Tibétains, produit les éclipses de soleil et de lune, en voulant dévorer avec ses dents une partie de la lumière de ces astres. *Notes du Rédacteur.*

née 1776 et celle du singe, qui, comme les années lunaires, n'avoit que trois cent cinquante-trois jours.

DJOGUATS (premier mois).

Le 1er de Djoguats répond au 19 février.
Le 11 . . . . au 29.
Le 12 . . . . au 1er mars.
Le 30 . . . . au 19.

NIGUATS (second mois).

Le 1er de Niguats répond au 20.
Le 12 . . . . au 31.
Le 13 . . . . au 1er avril.
Le 29 . . . . au 17.

SANGTATS (troisième mois).

Le 1er de Sangtats répond au 18.
Le 13 . . . . au 30.
Le 14 . . . . au 1er mai.
Le 30 . . . . au 17.

SIGUATS (quatrième mois).

Le 1er de Siguats répond au 18.
Le 14 . . . . au 31.
Le 15 . . . . au 1er juin.
Le 29 . . . . au 15.

Goguats (cinquième mois).

Le 1er de Goguats répond au 16 juin.
Le 15 . . . . au 30.
Le 16 . . . . au 1er juillet.
Le 30 . . . . au 15.

Kokguats (sixième mois).

Le 1er de Kokguats répond au 16.
Le 16 . . . . au 31.
Le 17 . . . . au 1er août.
Le 29 . . . . au 13.

Sitsguats (septième mois).

Le 1er de Sitsguats répond au 14 août.
Le 18 . . . . au 31.
Le 19 . . . . au 1er sept.
Le 30 . . . . au 12.

Fatsguats (huitième mois).

Le 1er de Fatsguats répond au 13.
Le 18 . . . . au 30.
Le 19 . . . . au 1er octobre.
Le 29 . . . . au 11.

Kouguats (neuvième mois).

Le 1er de Kouguats répond au 12.
Le 20 . . . . au 31.

Le 21 . . . . au 1er nov.
Le 30 . . . . au 10.

Siouguats (dixième mois).

Le 1er Siouguats répondoit au 11.
Le 20 . . . . au 30.
Le 21 . . . . au 1er décemb.
Le 30 . . . . au 10.

Djouytoguats (onzième mois).

Le 1 de Djouytoguats rép. au 11.
Le 21 . . . . au 31.
Le 22 . . . . au 1 janv. 1777.
Le 30 . . . . au 9.

Djounitsguats (douzième mois).

Le 1 de Djounitsguats rép. au 10.
Le 22 . . . . au 31.
Le 23 . . . . au 1 février.
Le 29 . . . . au 7.

On désigne les mois, soit par leur nom, soit par leur ordre numérique. Tous les deux ou trois ans il y a une année bissextile, et régulièrement sept en dix-neuf ans.

Les Japonois ont plusieurs fêtes qui durent un ou plusieurs jours. Je me bornerai à indiquer celles qui furent célébrées en 1776, pendant mon séjour dans ce royaume.

Le 5 du mois de goguats, qui répondoit au 20 juin, on célébra la fête de Pelang.

Le 7 de sitsguats (le 20 août), la fête de l'étoile.

Les 13, 14 et 15 du même mois (les 26, 27 et 28 août), la grande fète des lanternes.

Le 1er fatsguats (le 16 septembre), l'ouverture de la foire japonoise (1).

Les 7, 8 et 9 de kouguats (les 18, 19 et 20 octobre), la fête de Matsouri.

Le 15 du même mois (le 26 octobre), s'ouvrit la foire hollandoise.

Le 19 du même mois (les 30 et 31 octobre) étoit le jour fixé pour le départ du vaisseau hollandois de Nagasaki à Papenberg.

Le 4 de djoguats et jours suivans (le 22 février), on fit à Nagasaki et dans les environs, la cérémonie de l'Iefoumi, décrite ci-dessus, tome III, p. 57 et suiv.

---

(1) Ces foires se nomment *fassak* en japonois.

CHAPITRE XXV.

Sciences et Arts. — Manufactures. — Manière de fabriquer le papier végétal.

Les sciences et les arts sont encore au berceau parmi les Japonois (1), et ils ne les porteront peut-être jamais au même degré de perfection qu'en Europe, si l'on en excepte

(1) Cependant ils en possèdent plusieurs, qui leur sont communs avec les Chinois, les Indiens, les Tibétains, &c. et que nous n'avons connus que très-tard, mais dans lesquels nous avons bien surpassé nos maîtres. Ces arts, à demi-ébauchés, ou peut-être barbarisés; cette philosophie dégénérée en dogmes inintelligibles et théologiques; ces préceptes dont ils ont perdu l'intelligence; ces vérités physiques couvertes par un style figuré qui les a fait prendre pour des fables, tout cela ne prouve-t-il pas l'existence de ce peuple antérieur, dont l'ingénieux auteur des *Lettres sur l'origine des sciences* a ressuscité la mémoire? « Ne pour-
» roit-on pas prendre ceux-ci, dit-il, pour des hé-
» ritiers en bas-âge, laissés au milieu des livres où
» ils ne savent pas lire, et qui ont placé des pantins
» dans la bibliothèque de leurs pères (a) »? Parmi les héritiers de ce peuple perdu, mais que l'on croit avoir existé entre le quarante et cinquantième degré de

(a) Lettres sur l'origine des sciences, p. 56 et *passim*.

excepte toutefois l'agriculture ; ils s'y livrent avec une activité étonnante, et il y

---

latitude, les Tibétains et les Indiens me paroissent mériter le doit d'aînesse. Les Chinois et les Japonois d'un côté, les Ethiopiens et les Egyptiens de l'autre, ne sont que des débranchemens de ces deux nations secondaires. Je n'oserois pas nier cependant que les Chinois ne descendent directement de ce peuple antérieur ; leurs annales prouvent qu'ils ne sont pas autoctones ; ils conservent les traces d'une origine étrangère. Malgré la destruction de tous les anciens monumens historiques de l'Egypte, la tradition et les écrits des Juifs et des Grecs, nous offrent encore des notions suffisantes sur cette contrée pour remonter à l'origine de sa religion, de ses sciences et de ses arts. Les savans Hindoux même n'ont pas perdu entièrement le souvenir de leurs anciennes liaisons avec les Egyptiens. Le Rajah de Kichnagor, l'un des plus savans antiquaires que le Bengale ait produits dans ce siècle, assuroit dernièrement à des Anglois avoir trouvé dans plusieurs livres sanskrits de sa bibliothèque, des détails sur la communication qui existoit autrefois entre l'Inde et l'Egypte. Les Egyptiens y sont représentés comme les disciples et non comme les maîtres des Indiens, chez lesquels ils venoient chercher les beaux-arts et les sciences, que leurs propres compatriotes n'étoient pas capables de leur procurer (a). Je n'ignore pas cependant que le rédacteur de l'*Ayeen*

(a) *Grammar of the Bengal language by Nath. Brassey Halhed*; Hoogly in Bengal, 1778, p. v de la préface.

a bien peu de terrains rebelles à leur laborieuse et industrieuse patience. On seroit tenté de croire que le besoin a fécondé leur génie, d'ailleurs si peu inventif (1).

Akbery (*Aboufazel*, visir du Grand-Mogol *Akbar*), parle d'un philosophe Indien nommé *Temtem*, qui fit le voyage de la Grèce pour étudier la philosophie sous Platon (*a*); mais c'est un fait isolé et bien postérieur à l'époque dont il s'agit; ce fait, dont je ne prétends pas disputer l'authenticité, annonce à la fois les progrès et les recherches des Indiens dans la philosophie et dans les arts qui en sont inséparables, et ne contrarie en rien l'extension que je voudrois donner au systême très-vraisemblable de M. Bailly, et à l'assertion positive du président de la société asiatique de Calcutta, M. William Jones, qui a composé cinq discours remplis d'une érudition aussi vaste que rare, pour prouver que les Indiens, les Chinois et les Tatars sortent de la même souche (*b*). *Notes du Rédacteur.*

(1) Malgré l'imperfection que nous reprochons aux Japonois, il faut convenir avec M. de Pauw que l'on n'accusera pas d'indulgence pour ces nations, qu'ils surpassent les Chinois dans les arts et dans les

(*a*) *Ayeen Akberi, or the institutes of the emperor Akber, translated by Gladwin*, t. III, p. vij de l'Introduction.

(*b*) *Discourse on the Hindoos, on the Tartars, the Chinese*, &c. *by the President*. Dans les deux premiers volumes des *Asiatick researches or, transactions of the society, instituted in Bengal for inquiring into the history and antiquities, the arts, science, and litterature of Asia: Calcutta*, *1788, 1790*, in-4°.

§. I. *Architecture.*

La description des différens édifices que j'ai visités pendant mon séjour au Japon, ne doit pas avoir donné au lecteur une grande idée de l'architecture des Japonois : cet art est resté chez eux dans l'enfance. Leurs édifices ne peuvent pas entrer en

---

métiers, sans en exempter aucun, sur-tout dans l'imprimerie ; « car il n'y a pas de comparaison entre les » planches gravées à Nankin et celles qu'on grave à » Miaco, où les ouvriers font très-bien les lettres ou » plutôt des caractères chinois ; d'un autre côté, » les Japonois n'ont jamais employé cette industrie » destructive par laquelle on peut si aisément sophis- » tiquer les couleurs pour peindre la porcelaine, et » principalement la leur. Chez eux, les magistrats pré- » posés aux fabriques, ne permettent point qu'on al- » tère la pâte ni aucune substance colorante pour dia- » prer la couverte ». — Quoique leurs ouvrages ressemblent un peu à ceux de la Chine par le costume, on y reconnoît néanmoins un meilleur dessin, plus de régularité dans les contours, quelques notions de la perspective, &c. Enfin, M. de Pauw croit que les peintures japonoises ne doivent pas même être mises en parallèle avec celles des Chinois, des Indiens, des Pégouans, des Siamois, &c. qui n'ont aucune idée du dessin, de la composition, du coloris, ni de l'expression. *Note du Rédacteur.*

parallèle avec ceux d'Europe, soit pour l'extérieur, soit pour les commodités, ni pour la solidité de la construction.

Leurs maisons, généralement construites en bois (1), revêtues de placage et blanchies en dehors, ont l'air d'être bâties en pierres. Toutes les poutres sont posées horizontalement ou perpendiculairement ; on n'en voit pas de transversales ni d'obliques, comme dans nos constructions de charpente. On entrelace parmi ces poutres minces et carrées, des cannes de bambou que l'on recouvre d'une épaisse couche de mortier en terre glaise, sable et chaux ;

(1) Les fréquens tremblemens de terre auxquels ces îles sont sujettes, ne permettent que des constructions en charpentes ; au reste, elles fournissent abondamment du bois de toute espèce pour la bâtisse, pour le chauffage et pour les meubles : les camphriers, par exemple, donnent des poutres longues de dix pieds sur quatre d'écarrissage. Cette manière de bâtir, et plus encore l'insouciance des habitans, donne lieu à des incendies terribles qui consument des villes entières, et dont on peut voir des descriptions dans les lettres des Jésuites. Leurs escaliers sont en beau cèdre, travaillé avec un art admirable ; ils les nettoient avec tant de soin et les tiennent si propres, qu'on ne se douteroit pas que personne y ait jamais posé le pied. *Descriptio regni Japoniæ*, autor. *B. Varenio*, p. 146. *Note du Rédacteur.*

ce qui forme des palissades minces et blanches. Ils ne pratiquent ni entrefend, ni cloisons dans l'intérieur de la maison. Ce n'est proprement qu'une cage, que l'on distribue en plusieurs chambres avec des cloisons de papier; des rainures sont faites dans les poutres des planchers inférieurs et supérieurs, pour recevoir ces cloisons, qui se mettent et s'ôtent à volonté et très-aisément, car ce sont de simples chassis en lattes vernies, sur lesquelles on colle de gros papier peint. Le plancher supérieur est, en général, assez uni, et formé de planches bien assemblées par le moyen des rainures et des mortaises; mais, en récompense, les planches sur lesquelles on marche, et qui sont à quelques pouces de terre, sont bien mal jointes. Les maisons sont couvertes de tuiles épaisses et pesantes, celles des pauvres, de morceaux de bois semblables à des tuiles, et chargées de pierres pour les maintenir et donner une certaine consistance à l'édifice. J'ai vu, dans plusieurs villages, et même dans de petites villes, les murs des maisons recouverts de morceaux d'écorces attachés à de petites lattes, pour empêcher l'eau de dissoudre le mortier.

Les maisons n'ont jamais plus de deux

étages, et environ dix aunes de haut; le second est rarement habité, il sert de grenier ou de magasin. Les hôtels des gens riches et des seigneurs sont plus vastes et plus beaux, mais pas plus élevés que les maisons des particuliers (1). Chaque chambre a une ou plusieurs fenêtres, percées environ à une aune de terre, et qui s'élèvent jusqu'au plafond. Ce sont de légers chassis qu'on peut mettre, ôter et rapprocher, en les faisant glisser sur les deux coulisses pratiquées dans les poutres inférieures et supérieures. Chaque chassis est divisé en quarante carreaux plus ou moins, sur lesquels on colle du papier blanc très-fin, mais presque jamais huilé. L'intérieur des chambres est suffisamment éclairé, cependant on n'y peut jouir

---

(1) « Les maisons des personnes de condition, dit Carron, sont divisées en deux appartemens : d'un côté est le logement des femmes, qui ne paroissent jamais; l'appartement où le maître reçoit ceux qui vont lui rendre visite, est de l'autre côté. Les femmes ont plus de liberté dans les maisons des marchands et des bourgeois; celles-là se laissent voir ». *Relation de l'empire du Japon, par Carron*, p. 24, seconde partie de la collection des *Voyages curieux de Melchisédech Thevenot. Note du Rédacteur.*

de la vue extérieure. Au reste, les Japonois ne connoissent ni les vitres ni le talc (1). Le toit excède toujours de beaucoup le corps de-logis ; on y ajoute encore souvent un supplément pour couvrir une galerie étroite construite devant les fenêtres. Plusieurs baguettes carrées plantées en terre, et clouées par le haut à ce petit toit, servent à soutenir des nattes de joncs, que l'on baisse et que l'on roule ; ces espèces de jalousies empêchent les passans d'observer ce qui se fait dans l'intérieur de la maison, et préservent de la pluie les carreaux de papier.

Les planchers sont toujours couverts de nattes épaisses de trois ou quatre pouces, longues d'une brasse, et large d'une demie, et bordées d'un ruban bleu ou noir. Elles ont les mêmes dimensions dans toute l'étendue du royaume ; on la tresse avec une herbe fine (2) entremêlée de paille de riz. Ce n'est que dans le palais impérial d'Iédo que j'ai vu des nattes plus grandes que celles dont je parle. Chez les gens peu aisés, une partie des appartemens n'a pas de nattes, particuliè-

(1) Espèce de *mica*.
(2) *Fumus*.

rement l'antichambre où l'on ôte ses souliers ; la salle de compagnie, couverte de nattes, a un plancher plus élevé; des cloisons à coulisses en forment l'enceinte. Les murs et les plafonds des appartemens sont tendus en papier fort avec des fleurs peintes sur un fond vert, jaune ou blanc, quelquefois sablé d'or ou d'argent. Comme la fumée ne tarde pas à noircir cette tenture, on la renouvelle tous les trois ou cinq ans : on colle ce papier avec de la bouillie de riz très-claire.

Les marchands et les ouvriers ont ordinairement leur magasin, ou leur attelier, ou leur cuisine sur le devant, et habitent le derrière de la maison.

Le foyer de la cuisine consiste en un trou carré, au milieu de l'appartement : ce trou est revêtu de pierres et environné de nattes. La fumée du charbon noircit tout, parce qu'il n'a pour issue qu'une ouverture pratiquée dans le toit en guise de cheminée, et les nattes dressées autour du foyer causent des incendies très-fréquens.

Chaque maison a ses privés formés par une ouverture oblongue dans le plancher; ils ressemblent à une caisse posée de travers, et sur le bord de laquelle on s'assied de côté.

On trouve toujours auprès des latrines un vase de porcelaine plein d'eau, pour se laver les mains.

Chaque maison a sa petite cour avec une petite montagne ou éminence couverte d'arbres, d'arbustes et de pots de fleurs. Les plantes les plus communes sont le pin sauvage, l'azalée de l'Inde, l'aukuba et le nandin (1).

Dans les grandes villes, comme Iédo, Miaco, &c. toutes les maisons ont un magasin bâti en pierres, où l'on sauve les objets les plus précieux en cas d'incendie.

Il n'y a presque pas de maison qui n'ait sa salle de bains avec les baignoires et ustensiles nécessaires; cette salle se trouve presque toujours à une des extrémités du logis. Au reste, il ne faut pas chercher dans les appartemens des Japonois les commodités et tous les agrémens que nous avons su nous procurer dans les nôtres en Europe; ils ne sont pas non plus, à beaucoup près, aussi chauds ni aussi gais. Les chassis de papier à demi-transparent, ne contribuent certainement pas à les embellir.

---

(1) *Pinus silvestris, azalea Indica, aucuba Japonica, nandina domestica.*

Les édifices publics sont vastes et toujours fermés avec des portes, quelquefois environnés de remparts et de fossés, et munis de tours, sur-tout quand un Grand y fait sa résidence ou y tient sa cour.

Quoiqu'il fasse très-froid au Japon, et qu'on soit obligé de s'y chauffer depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars, l'usage des cheminées y est absolument inconnu; l'on y supplée par le moyen de chaudrons de cuivre à larges bords, dont le fond est rempli de cendres ou de mortier sur lesquels on met des charbons allumés. On place ce chaudron au milieu ou dans un coin de la chambre qu'on veut chauffer; il faut renouveller le feu plusieurs fois, parce ce que les appartemens ne sont pas bien clos. Chacun prend place autour du brasier, qui a souvent une odeur très-désagréable; en outre, la fumée fait mal aux yeux et noircit les tentures de papier.

L'intérieur des maisons japonoises est absolument nud. On n'y voit pas ces bureaux, ces sofas, ces fauteuils et tous ces meubles aussi riches qu'élégans qui embellissent nos appartemens.

Les nattes qui couvrent leur plancher leur servent à la fois de chaises et de lit. Aux re-

pas, on place devant chaque convive une petite table haute de quatre pouces et d'une demi-aune en carré; pour se coucher, on étend un matelas de coton sur le plancher. Les armoires, les coffres, &c. sont enfermés dans une chambre particulière ou dans un magasin. Presque tous les Indiens s'asséyent les jambes croisées devant eux; mais les Chinois et les Japonois s'asséyent positivement sur leurs talons.

L'éventail forme le principal article de leur mobilier portatif; chacun a le sien passé dans sa ceinture, à gauche, derrière le sabre, et renversé le manche en haut.

Quoique les miroirs fassent une partie essentielle des instrumens de la toilette, on ne les attache pas aux murailles pour orner les appartemens; on les pose au milieu de la chambre sur un chevalet un peu penché, de manière que le beau sexe peut contempler ses propres charmes et leur donner tout l'éclat dont ils sont susceptibles. Ces miroirs ne sont pas de glace, mais d'un métal composé de cuivre et de zinc fondus ensemble et bien polis.

Leur mobilier se borne, comme on voit, aux objets de première nécessité, et les marchands en tiennent de tout prêts et en

si grande quantité, qu'on ne sait comment il se trouve suffisamment d'acheteurs. Aussi n'a-t-on pas besoin de rien commander directement aux ouvriers (1).

Nos paravents sont probablement une invention de la Chine ou du Japon, où j'en ai vu beaucoup. Ils ont, en général, quatre aunes suédoises de hauteur, se plient et forment plusieurs feuilles, de manière à environner les lits quand plusieurs personnes couchent dans la même chambre, ou à cacher les objets que l'on ne veut pas exposer à la vue de tout le monde. On les place devant les fenêtres ou les portes, pour inter-

(1) Je ne veux pas passer sous silence le témoignage d'un voyageur estimable, qui prouve la supériorité des Japonois sur les Chinois. « Les plus beaux meubles de » vernis, dit Lange, comme les cabinets, les chaises, » les tables, les paniers, et autres choses de cette na- » ture, de même que les belles porcelaines, viennent » du Japon à Pékin ». Osbeck accorde la même supériorité aux ouvrages de laque et aux porcelaines des Japonois sur ceux des Chinois. M. de Pauw a donc eu raison de rétorquer le P. Duhalde, *qui a eu la hardiesse de nier ce fait.* Voyez *Journal d'un voyage de Moskou à Pékin*, par de Lange, p. 214. *Osbeck's, Voyage to China and east Indies*, t. I, p. 229. *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois*. t. I, p. 266. *Note du Rédacteur.*

cepter les vents coulis ; on les place autour de l'âtre du feu, pour concentrer la chaleur ; enfin, ils servent à distribuer une chambre en plusieurs petits appartemens. Il y a des paravents de différentes grandeurs, selon le nombre de feuilles dont ils sont composés. Chaque feuille peut avoir une aune suédoise de large. C'est un chassis de bois recouvert de gros papier, assez joliment peint.

§. II. *Astronomie.*

Quoiqu'ils aiment beaucoup l'astronomie et qu'ils fassent le plus grand cas des astronomes, ils sont cependant obligés d'avoir recours aux almanachs chinois (1) et hol-

(1) Les Chinois n'emploient que des astronomes européens : il y a déjà plus de cent cinquante ans que les Jésuites sont en possession de la chaire d'astronomie et de mathématiques à Pékin. Les cadrans et les autres instrumens trouvés à Pékin et à Nankin, avoient été faits pour servir au-delà du trente-sixième degré de latitude, de sorte que les Chinois n'ont jamais pu faire une seule observation juste dans l'une ou l'autre de ces deux villes. Personne n'avoit pu deviner la cause de cette singularité, M. de Pauw a découvert que ces instrumens devoient avoir été copiés sur ceux dont on se servoit dans les écoles de Balkh, capitale de l'an-

landois, pour dresser les leurs et calculer les éclypses de soleil et de lune à l'heure et à la minute (1).

§. III. *Physique et Chymie.*

Ils ne savent de physique et de chymie, que ce qu'ils ont appris des Européens depuis quelque tems (2).

---

cienne Bactriane, à 36 deg. 38 min. où les successeurs d'Alexandre établirent une colonie grecque, qui cultiva les sciences. Ces instrumens furent apportés à la Chine par les Mongols, et voilà pourquoi les Chinois, à l'arrivée des missionnaires, soutenoient que toutes leurs villes étoient sous le trente-sixième degré de latitude. *Note du Rédacteur.*

(1) Voyez le chapitre du *Calendrier Japonois*, p. 87.

(2) NOMS DES QUINZE ÉLÉMENS EN

Tibétain.	Japonois.	Chinois	Mantchou.	
ÉLÉMENS DES DEUX GENRES.				
1 *Ching.* .	*Keno*	*Mou.* .	*Moo* . . .	Le bois.
2 *Me.* . .	*Fino*	*Ho.* . .	*Ouat* . .	Le feu.
3 *Sa* . . .	*Tsousno*	*Tou* . .	*Na.* . . .	La terre.
4 *Tchah* .	*Kanno (minium).*	*Kin* . .	*Aïsin* . .	Le métal
5 *Tchou* .	*Midsno*	*Choui.*	*Mouke* .	L'eau.

§. IV. *Jurisprudence.*

Leur jurisprudence n'exige pas de grandes études ; ils ont peu de loix, et encore moins de juges ; ils ne connoissent pas les longs commentaires sur les loix, ni ces traficans de paroles, aussi subtils que diffus, qui trouvent encore le moyen de commenter les commentaires : ainsi l'on ne doit plus s'étonner si leurs procès ne traînent pas en

Tibétain.	Japonois.
ÉLÉMENS MASCULINS.	
6 *Ching-pò* .	*Kino-ie.*
7 *Me-pò* . . .	*Fino-ie.*
8 *Sa-pò*. . . .	*Tsoutsno ie.*
9 *Tcha-pò*. .	*Kanno-ie* (*minium*).
10 *Tchou-pò* .	*Midsno-ie.*
ÉLÉMENS FÉMININS.	
11 *Ching-mò*.	*Kino-to.*
12 *Me-mò* . . .	*Fino-to.*
13 *Sa-mò* . . .	*Tsoutsno-to.*
14 *Tchah-mo*.	*Kanno-to* (*minium*).
15 *Tchou-mò*.	*Midsno-to.*

Nota. Les Indiens ont aussi cinq élémens, mais ce sont les mêmes que ceux reconnus par nos physiciens, auxquels ils ajoutent un air beaucoup plus subtil, nommé *ach*, qui transmet les sons; ils n'en admettent que quatre principaux, la terre, l'eau, le feu et l'air, selon l'auteur de l'*Ayeen akbery*, &c. t. III, *Préface*, p. 15. Voyez *A code of Gentoo Laws translated from the Persian, by Halhed*, pag. xv. *P. Georgi, Alphabetum Tibet.* p. 465 *Duhalde, Descript. génér. de l'emp. de la Chine*, t. III, page 501, édit. *in-4. Diction. tatar-mantchou-françois*, par Amyot et Langlès, 1787, 1790, *in-4.* 3 vol. *Passim. Notes du Rédacteur.*

longueur. Les loix sont claires, précises, et rigoureusement exécutées quand une fois elles ont parlé, sans égard pour les personnes.

§. V. *Langue.*

Leur langue, qui est très-ancienne, diffère de toutes celles connues; elle est riche et énergique.

Ceux qui veulent se livrer aux lettres, apprennent la langue chinoise. Les interprètes et quelques médecins veulent bien se donner la peine d'apprendre le hollandois; quelques-uns même savent un peu de latin. Ils écrivent, comme les Chinois, de haut en bas; leurs lignes perpendiculaires se suivent de droite à gauche; ils se servent d'un pinceau de poils de lièvre, et d'une encre dont ils préparent chaque fois la quantité dont ils ont besoin. Cette encre est en tablette, ils en grattent et délaient sur une pierre quand ils veulent écrire. Du reste, voyez le chapitre *de la Langue japonoise*, t. III, p. 280-386.

§. VI. *Morale.*

Leur morale n'est pas défigurée, comme celle qu'on enseigne dans nos écoles, par une

foule

foule de sophismes pitoyables ; elle n'offre que des préceptes clairs et simples, qu'ils s'occupent de mettre en pratique. Les différentes sectes mêmes reconnoissent ces principes pour bases de leur religion, et les en croient inséparables (1).

§. VII. *Histoire.*

L'histoire, que l'on peut regarder comme la morale en action, fait partie de leur éducation nationale, aussi-bien que toutes les branches de l'économie ; ils connoissent peu l'histoire étrangère, mais celle de leur pays est écrite avec une fidélité scrupuleuse.

---

(1) Je doute fort que les principes exclusifs du christianisme eussent fait fortune chez les Chinois et les Japonois, si les Jésuites et autres missionnaires n'eussent pris la précaution de les atténuer. Je soutiens que le néophyte le plus fanatique de cette nation n'auroit pas écouté de sang-froid les exhortations d'un convertisseur qui lui auroit annoncé la damnation éternelle de ses ancêtres. On sait en effet que les Jésuites ont été obligés de tolérer le *culte des ancêtres* à la Chine, et cette espèce de transaction avec les principes intolérans du catholicisme, a prêté aux attaques des Dominicains, leurs émules et leurs rivaux en apostolomanie. *Note du Rédacteur.*

§. VIII. *Art militaire.*

On sait que la tactique de tous les Orientaux est de la plus grande simplicité (1). Ils remplacent l'art par la bravoure, par l'opiniâtreté et l'amour de leur pays. J'ai déjà raconté plusieurs de leurs victoires sur les étrangers qui avoient essayé de les asservir.

§. IX. *Imprimerie.*

L'introduction de l'art typographique ne date pas d'une époque bien reculée, et n'a pas fait plus de progrès chez eux que chez les Chinois ; ils impriment avec des planches de bois gravées en relief, et ne connoissent

---

(1) J'indiquerai ici quatre ouvrages capables de donner une idée juste et complète de la tactique des principales nations asiatiques : *Instituts politiques et militaires de Tamerlan, proprement appellé Tymour, écrits par lui-même en langue monghole, et traduits en français d'après la version persane.* Paris, 1787, *in-8°*. *De l'Art militaire chez les Chinois.* Paris, 1770, *in-4°*. *Etat actuel de l'art militaire chez les mêmes.* Paris, 1773, *in-12*. *Traité de Tactique, ou Méthode artificielle pour l'ordonnance des troupes,* ouvrage publié et imprimé à Constantinople par Ibrahym Effendi, en 1731, et traduit en français par le baron de Rezvüzcky. *Vienne*, 1769, *in-12*. 1 vol. *Note du Rédacteur.*

pas nos caractères mobiles; ils n'impriment que sur un côté du papier, lequel est trop mince pour supporter la réimposition; la première impression perce d'outre en outre (1).

---

(1) Les Japonois ont-ils reçu l'imprimerie des Chinois ou des Tatars? On peut élever la même question sur tous leurs autres arts. Mais quand les Japonois les auroient reçus des Chinois, ceux-ci n'en seroient pas plus autorisés à s'en attribuer l'invention: ils ne peuvent faire remonter, par exemple, celle de la typographie au-delà du dixième siècle de notre ère vulgaire, selon les PP. Couplet (*a*) et Duhalde (*b*); au reste, il n'est pas inutile d'observer que le premier ne parle pas d'invention, mais dit seulement *sub hoc* (*imperatore Mim-Çum*) *typographia cœpit.* « On commença d'imprimer sous l'empereur *Mim-Çum* », que Duhalde nomme *Mingtsong*, vers 925 de l'ère vulgaire. Quelques auteurs, tels que *Spizel* (*c*), *Trigault* (*d*), *Mendoça* (*e*), *Maffée*, prétendent que les Chinois connoissoient

(*a*) *Monarch. Sinic. Tabula chronologica*, à la suite du *Confucius sive scientia Sinensis*, p. 65.

(*b*) *Description*, &c. *de l'empire de la Chine*, t. I, p. 414.

(*c*) *De Litteraria Sinensi*, p. 800.

(*d*) *De Christiana expeditione apud Sinas.*

(*e*) Ce Jésuite est très-persuadé que l'imprimerie nous est venue des Chinois. « Queda muy claro que esta invencion » vino y se communico de ellos a nos otros, y ayuda para » creer esto hallarse elle dia de oy entre ellos muchos libros » stampados mas de 500 anos antes de el ano en que por » mestra cuenta tuvò principio la invencion en Alemania ». *Historia de las cosas mas notables*, &c. por el R. P. Gonçales de Mendoça, libro III, cap. XVI.

§. X. Gravure.

La gravure ne leur est pas absolument inconnue; quoiqu'ils nous soient bien inférieurs dans le dessin, ils ont cependant un grand

---

l'art typographique dès le cinquième siècle avant J. C. mais nous ne pouvons douter que cet art ne soit aussi ancien au Tibet (a) qu'à la Chine, et il est resté, dans toutes ces contrées, grossier et imparfait, faute de caractères mobiles et de presses, deux inventions réservées au génie des Européens. A la vérité, il y a tout lieu de croire que la première idée de cet art leur a été suggérée par les livres ou les fragmens chinois que des négocians auront apportés de la Tatarie par la Russie, ou de la Chine par l'Inde et le golfe Arabique. C'est l'opinion du jésuite Mendoça; elle me paroît appuyée sur la coïncidence assez frappante de l'invention de la boussole, de la poudre à canon, et de l'imprimerie, dont les Européens se trouvèrent enrichis en moins d'un siècle. La conformité de nos premiers essais dans ce dernier art avec les procédés des Orientaux, ne doit laisser aucun doute. On commença par graver des pages entières sur des planches de bois; on essaya ensuite de tailler des caractères mobiles en buis, on les assembloit et on les assujettissoit en passant dans la tige un bout de corde à boyau. Enfin un artiste ingénieux (*Füst* ou *Schœffer*) imagina de polytyper chaque lettre par le moyen de la *frappe* et de la *fonte*. Il faut convenir

(a) *Alphabetum Tibetan.* pars prima, p. 900.

mérite à mes yeux : c'est de ne dessiner que des objets réels, tels que des animaux, des

---

que la simplicité et la régularité de nos lettres a pu leur inspirer cette idée et en faciliter l'exécution, tandis que nous sommes obligés d'épuiser toutes les ressources de la typographie, parvenue déjà à un haut degré de perfection, pour rendre bien imparfaitement encore les différens caractères orientaux; on n'a même fait, jusqu'à présent, que des essais peu satisfaisans pour imprimer le Chinois en caractères mobiles.

Les Jésuites avoient établi une imprimerie pour les langues latine et japonoise dans leur collège d'Amacouso; ils y imprimèrent en 1596 le Catéchisme du concile de Trente en latin, qu'on lisoit dans leur séminaire; ensuite une brochure intitulée, *Contemptus mundi*, en latin et en japonois, et les *Exercitia P. Ignatii* en latin (*a*). Ils ont encore imprimé d'autres ouvrages, comme on a vu au chapitre *de la Langue Japonoise*. Outre qu'il seroit impossible de s'en procurer un catalogue complet, le résultat de ces recherches ne dédommageroit pas des peines qu'elles auroient coûtées.

Nos missionnaires français ont établi à Pékin, de-

(*a*) *In separatâ collegii parte instituta est officina typographica pro lingua latinâ et japonicâ, hoc anno* (*1596*), *editus est* Cathechismus Concilii Tridentici *latinè qui prælegitur in seminario. Prodiit quoque libellus dictus* Contemptus Mundi, *latinè et japonicè;* Exercitia *item* P. Ignatii *latinè.* Voyez *Historica relatio de rebus à PP. Societ. Jesu gestis. durante persecutione*, p. 403 du recueil intitulé *De Rebus Japonicis, Indicis et Peruanis, epistolæ recentiores ab Hayo coacervatæ*. Antuerpiæ, 1665. *Rédacteur.*

plantes, sans y mêler des créations fantastiques, et qui n'existent que dans l'imagination vagabonde de l'artiste.

§. XI. *Géométrie et Géographie.*

Ils savent assez de géométrie pour dresser d'assez bonnes cartes géographiques et topographiques de leur pays et de leurs villes. J'ai rapporté avec moi, malgré les défenses rigoureuses du gouvernement, une carte générale du royaume, et des plans d'Iédo, d'Osakka, de Miaco, de Nagasaki, &c.

---

puis peu d'années, une imprimerie, à l'imitation de celles d'Europe. Ils m'ont fait passer le *Pater* imprimé par eux-mêmes en latin, en chinois, en mantchou, et en coréen; ils ont fait usage, pour ces trois dernières langues, de planches gravées à la manière chinoise; et, sans les convulsions qui n'ont cessé d'agiter la République, nous leur aurions envoyé une fonte des caractères tatars-mantchoux, gravés sous ma direction par le citoyen *Firmin Didot :* ces caractères, les premiers et même les seuls de ce genre, m'ont déjà servi à imprimer l'*Alphabet* et le *Dictionnaire* de cette langue, inconnue jusqu'à présent en Europe. *Note du Rédacteur.*

§. XII. *Poésie et Musique* (1).

Ils ont beaucoup de goût pour la poésie, et se plaisent à chanter leurs dieux, leurs héros et leurs grands hommes.

Quoiqu'ils soient aussi très-amateurs de musique, ils n'ont pas encore perfectionné leurs instrumens, ni leur systême musical (2).

---

(1) Les Chinois ont peu de chœurs proprement dits dans leurs pièces; les acteurs chantent par intervalles ce que nous appellons des tirades, celles sur-tout qui expriment les fureurs et les plaintes, les folles joies ou les passions qui les agitent. La symphonie, et quelquefois des voix, les soutiennent. Les historiens en racontent des effets terribles Il est fâcheux que *ce sujet* n'ait que *fort peu intéressé* le savant Amyot, qui étoit plus à portée que qui que ce soit de nous procurer des notes exactes et curieuses sur la musique et le théâtre de la Chine et du Japon; il n'en parle qu'une seule fois dans tout le cours des *Mémoires sur l'histoire, les sciences, les arts, &c. des Chinois*, ouvrage trop peu connu, et cependant bien digne de l'être, par les notices de toute espèce qu'il renferme. *Note du Rédacteur.*

(2) La musique fait cependant une partie essentielle du culte de *Foé* ou *Chaca*, et tous les Bouddistes s'y livrent autant par dévotion que par goût, d'après le témoignage de Rubruquis, qui a traversé le pays des

Ils accompagnent toutes leurs fêtes d'un charivari de tambours, de flageolets, d'instrumens à cordes, de sonnettes, de grelots, &c. Les femmes, sur-tout, cultivent la musique vocale et instrumentale.

Elles jouent par préférence d'une espèce de luth à quatre cordes, sur lequel on frappe ou plutôt qu'on pince avec les doigts; le son n'en est nullement agréable; cependant elles s'en amusent pendant des soirées entières.

Leur *koto* ressemble beaucoup à l'instrument que nous nommons *psaltérion*; il a une brasse de long et un pied de large, avec treize cordes, dont l'on tire des sons en les ébranlant avec un petit crochet. C'est, à mon avis, le plus harmonieux de leurs instrumens.

§. XIII. *Médecine.*

La médecine n'est pas plus avancée chez eux que l'astronomie; elle se borne à la connoissance des vertus de quelques simples et à la composition de quelques médicamens. Ils n'ont aucune idée de l'anatomie.

Ouyghours, c'est-à-dire, une bonne partie de la Tatarie en 1205. Voyez la *Collection des Voyages faits en Asie dans les douze, treize et quatorzième siècles, par Bergeron*, première partie, p. 50. *Note du Rédact.*

Les médecins japonois se divisent en plusieurs classes ; les uns s'occupent des maladies internes, les autres des maladies externes, ou plutôt de la chirurgie ; d'autres appliquent les ventouses avec le *moxa*, quelques-uns se bornent aux piquures d'aiguilles ou bien aux frictions ; ces derniers se promènent dans les rues tous les soirs, et offrent leurs services par des cris qui leur sont particuliers. Les refroidissemens, les transpirations interceptées et les rhumes occasionnés fréquemment par l'intempérie de l'air, rendent les frictions bien utiles.

Les médecins qui traitent les maladies internes se croient bien supérieurs aux autres en dignité et en science. Ils se font distinguer par la nudité de leur tête qui est entièrement rasée ; ils n'administrent guère que des décoctions de simples qui excitent les urines ou la sueur ; ils donnent aussi quelques poudres, mais ils ne connoissent point les remèdes composés. Ceux qu'ils emploient se trouvent dans le pays même, ou bien sont apportés par les Chinois. Ils tâtent le pouls pendant un quart-d'heure à chaque main ; ils n'ont que des connoissances bien incertaines sur la fièvre et autres maladies internes, et ne les guérissent que par hasard. Leur pro-

fonde ignorance en anatomie et en physiologie les prive des premiers secours nécessaires à l'art qu'ils se mêlent d'exercer. Les médecins les plus instruits, ou, pour parler plus correctement, les moins ignorans, sont ceux de la cour, et les interprètes qui ont occasion de fréquenter les médecins européens.

La brûlure avec le *moxa* et les piquures d'aiguilles, ne sont pas moins en vogue au Japon que la saignée en Europe. Le *moxa* sert non-seulement à guérir, mais encore à prévenir certaines maladies. On administre ce remède aux personnes de tout âge et de tout sexe, et sur presque toutes les parties du corps, sur les muscles, les nerfs, sur les chairs, principalement sur le dos. Les chirurgiens brûleurs choisissent l'endroit d'après un tableau imprimé qui leur sert de guide(1). On applique les ventouses pour la pleurésie, l'odontalgie ; elles sont souveraines pour la goutte et les rhumatismes.

Le *moxa* n'est autre chose que la bourre (2)

---

(1) Ce tableau se nomme *Kiou-jou-kagami* (*urendorum locorum speculum*). On en trouve un dans les *Amœnitates exoticæ* de Kœmpfer, page 601. *Note du Rédacteur*.

(2) *Tomentum*.

des feuilles d'armoise (1) ; on préfère les vieilles. Voici comment on les prépare. On bat et l'on frotte ces feuilles jusqu'à ce que le vert disparoisse et qu'il ne reste que le velouté, qu'on sépare en grossier et en fin. Ce dernier est le meilleur, et l'autre remplace notre amadou. Quand il s'agit d'employer ce *moxa*, on le roule en forme pyramidale, et on le pose sur la partie malade; on y met le feu, et quand il est entièrement consumé, il laisse une petite plaie qu'on entretient pendant quelque temps pour en laisser découler les humeurs.

La principale vertu des piquures d'aiguilles est de calmer les coliques d'estomac nommées *senki*, et que j'attribue à l'usage du sacki. Ils font neuf trous pour donner, d'après leurs préjugés, des issues aux vents. On fait aussi des piquures dans d'autres parties du corps. Les aiguilles dont on se sert sont en argent ou en or, et grosses au plus comme un cheveu.

La permission de fabriquer ces aiguilles est réservée à un très-petit nombre d'artistes privilégiés qui ont seuls le talent de leur donner la dureté et la flexibilité con-

(1) *Artemisia vulgaris.*

venables. On les fait entrer dans le corps en les tournant entre les doigts, pour éviter les parties osseuses et cartilagineuses.

Les maladies qui m'ont paru les plus communes sont la colique senki, dont je viens de parler, et dont ne sont pas même exempts les étrangers qui séjournent quelque temps dans le pays; elle cause des douleurs violentes, laisse des tumeurs dans plusieurs parties du corps, et cause souvent l'hydropisie, ensuite des maux d'yeux et des glandes endurcies.

Les paysans sont très-sujets à avoir les yeux rouges et chassieux, à cause de la fumée de charbon, et de l'exhalaison de leurs latrines. Ils ont aussi des glandes, qui dégénèrent souvent en chancres; elles leur viennent ordinairement au col d'abord grosses comme un pois, et bientôt comme le poing.

Les vents forts et froids qui se mêlent quelquefois aux grandes chaleurs de l'été fermant tout-à-coup les pores, arrêtent la transpiration, causent des rhumes, des rhumatismes, des dyssenteries, des diarrhées. Les Européens n'y sont pas moins sujets que les Japonois; la même cause agit également sur les uns comme sur les autres, sur-tout quand

ils mangent avec excès de certains fruits du pays, tels que les figues de Kaki (1), que leur excellent goût et leur parfum font tant rechercher.

Il y a déjà long-temps que la petite vérole et la rougeole sont connues au Japon; mais on ne paroît pas les craindre ici plus qu'ailleurs, et je n'ai pas même vu beaucoup de personnes qui en fussent marquées; cependant ils ne font pas usage de l'inoculation.

Pendant notre voyage à la cour, je fus consulté par un homme qui avoit une hydropisie dans la tête depuis dix-neuf mois; elle lui étoit survenue à la suite d'une rixe dans laquelle il avoit reçu plusieurs coups d'un bâton de bambou, enveloppé d'un linge. Une tumeur de la grosseur du doigt se prolongeoit depuis le sommet de la tête jusqu'à la nuque, et les os du crâne étoient tellement élevés et gonflés, qu'en portant la main sur une des fontanelles, je la trouvai toute molle.

La fièvre miliaire que nous nommons *chien-rouge*, règne pendant les mois les plus chauds de l'été, août et septem-

(1) Fruits d'une espèce de *diospyros*.

bre ; elle attaque plus particulièrement les Européens. Le malade la garde pendant plusieurs semaines et quelquefois des mois entiers : elle produit des pustules élevées et rougeâtres, lesquelles tantôt disparoissent en partie, et tantôt repoussent en plus grand nombre, sur-tout pendant la chaleur du jour, à midi et au soir ; la fièvre n'est pas continue : ces pustules n'excitent pas toujours des demangeaisons ; mais lorsque la maladie se prolonge, elle est plus pénible sur le soir et pendant la nuit, par les insomnies et les lassitudes qu'elle cause. La demangeaison s'y mêle, quand on fait quelque mouvement ou qu'on change seulement de position pour s'asseoir, s'appuyer le dos contre un mur, plier les bras, ou même quand on reste au lit ; la peau vous pique comme si l'on y enfonçoit des milliers d'aiguilles. Ces piqures cessent dès qu'on laisse en repos le membre qu'elles affectent. Ces pustules n'épargnent que le visage ; elles se répandent sur tout le reste du corps, à l'extrémité même des doigts : on en est attaqué plus d'une fois, si l'on séjourne quelque temps aux Indes.

Je ne doute pas que ce ne soit les Européens qui aient introduit la maladie véné-

rienne (1) au Japon, comme dans plusieurs pays où ils ont pénétré; elle y est maintenant très-commune, et l'on ne la traite qu'avec des décoctions épuratives, c'est-à-dire, qu'on n'y emploie que des remèdes bien insuffisans. Plusieurs chirurgiens Hollandois leur avoient bien parlé d'exciter la salivation, mais ils la craignoient; c'est pourquoi ils reçurent avec enthousiasme et reconnoissance l'eau mercurielle (2) dont j'eus le bonheur de leur apprendre le premier l'usage. Plusieurs interprètes se trouvèrent en état de l'administrer en 1775 et 1776; et en se conformant à mes instructions, ils guérirent un grand nombre de vérolés de la ville même et des environs de Nagasaki. J'ai la douce satisfaction d'avoir contribué à sauver la vie à une foule d'individus, victimes de la lubricité des Européens et de l'ignorance de leurs compatriotes (3).

---

(1) *Lues venerea.* On sait quels ravages cette maladie contagieuse a exercés dans la belle et malheureuse île de Taïti. *Rédacteur.*

(2) *Aqua mercurialis.*

(3) La médecine des Japonois est sœur de celle des Chinois. On reconnoît encore les vestiges du passage de la méthode et des principes de la médecine d'A-

§. XIV. *Navigation.*

L'art nautique ne peut avoir fait de grands progrès chez les Japonois, puisqu'il leur est défendu de voyager en pays étranger, et même de s'éloigner des côtes au point de les perdre de vue. Les pêcheurs se tiennent toujours à portée de venir relâcher dans le port pour y passer la nuit et s'y mettre à l'abri de la tempête. Non content des rigoureuses ordonnances ren-

lexandrie sous les Ptolemées, à l'île de Taprobane, aujourd'hui Ceylan. De cette espèce d'entrepôt des Chinois, cet art a passé à la Chine même. — La connoissance du pouls chez les Japonois et les Chinois (a) a beaucoup de ressemblance avec la sphygmologie des médecins d'Alexandrie. On peut dire la même chose de la crainte de la saignée, ou de l'hamatophobie, pour me servir de l'expression de Galien. Erasistrate, le père de la médecine d'Alexandrie, l'avoit reçue d'Eudoxe, philosophe pythagorien, né à Gnide. Les voyages d'Erasistrate à Taprobane sont de ces vérités historiques que l'on ne peut pas contester. Ainsi l'origine de la médecine chinoise et japonoise ne remonte pas au-delà de trois cents ans avant l'ère vulgaire. *Note de Kurt Sprengel, auteur de l'abrégé allemand des Voyages de Thunberg, traduite par le Rédacteur.*

(a) Voyez *Cleyer specimen medicin. Sinicæ.*

dues

dues à ce sujet, le gouvernement surveille la construction des navires, et leur prescrit une forme qui ne permet pas aux navigateurs de garder la pleine mer. Ces navires sont extraordinairement évasés parderrière, et ont un gouvernail d'une grandeur démesurée, ce qui rend la manœuvre longue et embarrassante. Ces précautions, d'après leur systême politique, sont d'autant plus nécessaires, que les Japonois connoissent l'usage de la boussole (1), et

(1) L'usage de la boussole est également très-ancien chez les Chinois et les Tibétains. Ces nations ont, pour ainsi dire, absorbé le véritable usage de ce précieux instrument par une foule d'idées superstitieuses : ils attachent des vertus secrètes aux chiffres qu'ils y inscrivent eux-mêmes, comme l'a très-bien observé Bayer dans sa dissertation *de Horis Sinicis*, p. 11, à la fin de laquelle on trouve la figure des boussoles chinoises. J'y ai remarqué quelques différences avec le *China compass of 24 points*, inséré à la fin du second volume des *Syntegmata dissertationum* de Hyde, publié par Sharpe, à Oxford, en 1767.

C'est aux Portugais que l'on doit en Europe la connoissance de l'usage de la boussole : leur compatriote Vasquès la reçut à Mehinde en 1498, de quelques Banians, qui lui montrèrent aussi des instrumens d'astronomie établis par les Arabes, bien supérieurs à ceux qu'il avoit apportés de Portugal. Le jé-

je l'étudiai moi-même, pendant notre navigation de Kamenoseki à Simonoseki. Leur boussole est distribuée en douze divisions : les quatre points cardinaux, l'est, le nord, le sud et l'ouest, qui forment chacun trois subdivisions. Voici leurs noms en japonois, à commencer par le nord, ou *koutta*.

1		*Ne*, le rat.
2		*Ous*, le bœuf.
3		*Tora*, le tigre.
	L'est, ou	*Fagasi*
4		*Ou*, le lièvre.
5		*Tats*, le dragon.
6		*Mi*, le serpent.
	Le sud, ou	*Minouami*.
7		*Ouma*, le cheval.

---

suite Lafiteau ne croit pas cependant que la boussole nous ait été communiquée par les Portugais, car quelques auteurs en font honneur à Flavius de Melphe dans le royaume de Naples, deux siècles auparavant; au reste, il est persuadé, comme moi, que cet instrument, ainsi que la poudre à canon et l'imprimerie, nous sont venus de l'Inde et de la Chine. *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde*, *par le P. Lafiteau*, t. I, p. 122, édit. *in*-12. *Note du Rédacteur.*

8 *Foutouei*, le mouton.
9 *Sarou*, le singe.
L'occcident, ou *Nis.*
10 *Ton*, la poule.
11 *Inou*, le chien.
12 *I*, le sanglier (1).

Il ne faut donc plus s'étonner des longues navigations que faisoient autrefois les vaisseaux de cette nation; elle trafiquoit avec la presqu'île de Coreé, la Chine, les îles de Formose, de Java, et autres contrées des Indes orientales.

Maintenant il leur est défendu de sortir de leur pays natal (2).

---

(1) On reconnoît tous les noms du cycle duodénaire, cité ci-dessus, page 91. Voyez la *Carte géographique du Japon*, publiée par Hans Sloane. *Note du Rédacteur.*

(2) Les mesures sévères du gouvernement n'empêchent pas les émigrations. Le voyageur Legentil nous apprend qu'une colonie japonoise vint s'établir à Manille vers 1600, et que dès 1603 ils se trouvèrent assez nombreux pour vouloir secouer le joug des Portugais. Ils se révoltèrent; il y eut plusieurs actions très-meurtrières; mais ils furent battus, et on détruisit leur village de Dilao, qui ne fut rebâti qu'en 1621: ce village n'existe plus aujourd'hui, parce qu'il n'y a point,

Vers la fin de cette année, deux jouques chinoises amenèrent plusieurs Japonois que la tempête avoit poussés sur les côtes de la Chine ; on les reconduisit aussitôt dans leur province.

Il y a quelques années que le chef de la factorerie hollandoise ramena un pêcheur Japonois qui, s'étant trouvé lancé par le vent dans la haute mer, erra dans différentes îles de l'Océan indien. Après avoir passé ainsi plusieurs années, il arriva à Batavia, habillé à la manière des Malais. La régence de Batavia se chargea de le faire reconduire dans sa patrie.

J'eus occasion de voir à Mitéraï et dans différens autres ports, de quelle manière les Japonois préservent leurs vaisseaux des attaques dangereuses d'un ver perfide ; ils les mettent à sec sur le rivage et brûlent l'extérieur de la carène jusqu'à la hauteur où elle entre dans l'eau. Par cette opération, elle se trouve recouverte d'une croûte de charbon qui la garantit aussi de la pourriture.

---

ou presque point de Japonois à Manille. Legentil vit partir en 1767 le peu qui s'y trouvoit alors. *Voyage dans les mers de l'Inde*, t. II, p. 156. *Note du Rédacteur.*

§. XV. *Manufactures.*

Les manufactures sont dans une grande activité ; quelques-unes surpassent en perfection celles des Européens ; d'autres, à la vérité, leur sont inférieures : leurs ouvrages en fer et en cuivre sont bien travaillés. Leurs étoffes de soie et de coton ne le cèdent pas à celles des Indiens. Aucun peuple n'a pu encore égaler la beauté de leur laque. Le métal factice, mêlangé d'or et de cuivre, nommé *sova*, leur sert à faire des ouvrages qu'ils ont seuls le secret de peindre en blanc ou en noir avec de l'encre de la Chine.

Ils savent aussi fabriquer du verre blanc ou peint ; mais ils n'ont pas encore essayé de faire des verres plats pour les vitres. Ils réussissent assez bien à tourner et à polir la glace ; ils en font des miroirs et même des télescopes : c'est pourquoi ils achètent des glaces des Hollandois. Ils ont reçu la verrerie des Européens, aussi-bien que l'horlogerie ; maintenant ils raccommodent et établissent même des montres pour leur usage.

L'incomparable bonté de leurs sabres prouve leur talent pour la trempe de l'acier.

Ils fabriquent une prodigieuse quantité de papier à écrire, à imprimer, à tapisser; à faire des mouchoirs, des manteaux, &c. Ils ne connoissent que le papier végétal fait avec l'écorce d'un mûrier (1).

Après que cet arbre a perdu ses feuilles, c'est-à-dire, vers le mois de décembre, on en coupe des branches longues de trois pieds qu'on fait bouillir dans de la lessive de frêne; elles sont liées par bottes et posées debout dans une chaudière hermétiquement fermée, jusqu'à ce que l'écorce soit retirée au point de laisser à nud un demi-pouce de bois à chaque extrémité; alors on les retire de la chaudière et on les fait refroidir à l'air, ensuite on les fend dans la longueur, et l'on enlève l'écorce qui est la matière du papier : le bois ne sert plus à rien. Cette écorce ainsi séchée, subit encore une autre préparation. Il s'agit de la nettoyer et de la distribuer suivant ses degrés de bonté.

On la fait tremper dans l'eau pendant trois ou quatre heures, et quand elle paroît suffisamment amollie, on en racle la

(1) *Morus papyrifera.*

pellicule noire recouverte d'une superficie verte. Cette opération se fait avec un couteau nommé *kaadji kousaggui*, (rasoir *kaadji*), on sépare en même temps l'écorce forte qui a un an, de la plus fine qui couvre les jets de l'année, et donne un papier beaucoup plus beau et plus blanc; on n'en obtient qu'un très-grossier de l'écorce qui a un an et plus. En faisant ce triage, les ouvriers n'oublient pas d'enlever les nœuds et toutes les ordures qui pourroient faire tache.

L'écorce ainsi nettoyée et divisée en différentes qualités, est replongée de nouveau dans une lessive bien propre. Dès qu'elle commence à bouillir, on la remue avec un fort bâton et l'on a soin de tenir la chaudière toujours pleine, en versant de la lessive à mesure qu'il s'en perd par l'évaporation. L'on ne retire cette chaudière du feu que lorsque les filamens se séparent aisément avec le doigt. On peut faire la lessive avec toutes sortes de cendres.

Le blanchissage est l'opération la plus difficile; si l'on n'y met pas assez de temps, il en résulte un papier fort, à la vérité, mais moins blanc et moins beau : si elle dure trop long-temps, le papier est plus blanc, mais gras, taché et peu propre à l'é-

criture ; il faut donc prendre un juste milieu.

Le lavage se fait dans une eau courante. On remue les écorces avec la main dans un crible, jusqu'à ce qu'elles se réduisent en une espèce de bouillie bien molle. Pour faire du papier très-fin, on réitère ce lavage dans un linge, pour mieux retenir les parties subtilement divisées par cette seconde façon. On recommence à émonder la matière pour en retirer les corps hétérogènes et les flocons qui n'ont pas été liquéfiés : ils servent au papier de la seconde qualité.

L'écorce suffisamment lavée, on la met sur une table de bois épaisse ; deux ou trois hommes la pilent avec des bâtons d'un bois très-dur, nommé *kous noki*, jusqu'à ce qu'elle soit assez pilée et réduite à la consistance de la pâte de papier : en la plongeant dans l'eau elle se délaie comme de la farine.

Après toutes ces préparations, on met l'écorce dans une cuve étroite avec de l'eau de riz grasse et une infusion gluante de la racine d'*oreni* ; on agite cette mixtion avec un roseau mince et propre, jusqu'à ce que le total soit parfaitement fondu et ait acquis la consistance convenable, ce qui se fait beaucoup mieux dans un petit vase que

dans un grand. Cette bouillie ainsi préparée, se verse dans une cuve (1) plus vaste que les nôtres, et qui n'a pas non plus de réchauts. C'est dans cette cuve qu'on puise les feuilles de papier l'une après l'autre.

Les *formes* sont en roseaux, comme leur nom (*Miis*) l'indique; ils ne connoissent pas celles de fil d'archal (2). On place les feuilles en pile sur une table couverte d'une double natte; on met un petit roseau un peu plus long que le papier entre chaque feuille pour pouvoir l'enlever. Chaque pile est couverte d'une planche grande comme une feuille de papier, sur laquelle on met des pierres d'un poids léger d'abord, de peur que les feuilles encore trop humides ne se collent les unes contre les

(1) Que les Japonois nomment *fine*.

(2) Je serois tenté de croire que certaines nations d'Asie tissent leurs formes avec des poils de chameaux ou tout autre crin. J'ai vu beaucoup de papier de l'Inde, dont la trame ressembloit parfaitement à celle de la toile. J'ajouterai que le papier vélin nous vient des Anglais, qui en ont reçu, je crois, le procédé des Indiens. *Rédacteur.*

autres ; on augmente le poids à mesure que le papier sèche. Le lendemain on ôte les pierres, on lève chaque feuille de papier par le moyen du roseau qui les sépare, et on les pose sur de longs bâtons polis, auxquels elles s'attachent aisément par l'humidité dont elles sont encore imprégnées; elles sèchent ainsi exposées au soleil: on en fait ensuite des ballots pour les garder et les vendre.

On emploie l'eau de riz pour donner de la consistance et de la blancheur au papier. Cette eau ne doit avoir qu'une infusion, et l'on se borne à presser légèrement le riz : la colle faite avec la farine, ne seroit pas à beaucoup près aussi bonne, parce qu'elle n'est pas assez gluante. Cette infusion se fait dans un vase de terre non vernissé et brut. On commence par mettre le riz pelé dans de l'eau tiède, on le frotte doucement, on y verse de l'eau froide, et on le presse à travers un linge. On réitère la même opération sur cette espèce de marc, jusqu'à ce qu'il ne renferme plus de viscosité. Le riz du Japon est le meilleur, parce qu'il est plus gras et plus blanc que celui qui croît dans tout le reste de l'Asie.

Voici la préparation de l'eau d'*oreni* (1) :

On met dans l'eau froide cette racine concassée ou pilée : une nuit suffit pour la *gélatiner*. On la presse dans un linge. Il faut varier la dose d'eau suivant la température ; et la plus grande difficulté de cette préparation consiste à mettre la dose juste. La chaleur concentre la viscosité ; c'est pourquoi il faut beaucoup plus d'eau dans l'été que dans l'hiver. Une trop grande quantité produit un papier foible et sans corps ; il est rude et cassant si l'on en met trop peu ; tandis qu'en ne mettant que la mesure nécessaire, on a un papier égal et moëlleux. Au défaut d'*oreni*, dont on manque quelquefois en été, les papetiers y substituent les feuilles de *sane kadsoura* (2), arbuste rampant. Leur infusion procure une gélatine abondante, beaucoup moins estimée que celle de l'*oreni*.

Le papier commun sert à envelopper des marchandises, et à d'autres usages domes-

---

(1) Voyez la description de cette plante dans les *Amœnitates exoticæ* de Kœmpfer. *Rédacteur.*

C'est l'*hibiscus manihot*, plante cultivée en Europe, et très-connue des Botanistes. *Lam.*

(2) *Uvaria Japonica.* Voyez Kœmpf. *Amœn. exot.* p. 476 et 477.

tiques ; on le fait avec de l'écorce de *kadsoura*, de la façon indiquée ci-dessus. Le papier du Japon est fort, et l'on peut le tordre pour en faire des espèces de cordes. On en vend à *Syriga* de très-fort et joliment peint. Il est empaqueté en ballots, comme des pièces de toiles de coton ou d'étoffes de soie.

Les Chinois et les Tunquinois font du papier avec du coton et des cannes de bambou ; leur papier est clair, mince et tirant sur le jaune. Les Siamois en font avec l'écorce de l'arbre *pliok kloi*, de noir et de blanc, mais assez grossier, brut comme la nation même ; ils le plient à-peu-près dans le format de nos livres, et écrivent des deux côtés, non pas avec un pinceau, comme les Japonois, les Chinois, &c. mais avec un stylet informe d'argile (1).

Les ouvrages vernissés du Japon sont bien supérieurs à ceux de la Chine et de Siam, et conséquemment à tout ce qu'on fait de mieux en ce genre dans les autres pays. On y emploie les bois de cèdre et de sapin les plus

---

(1) Kœmpfer donne la description et la figure des plantes qui servent à faire le papier : *Ut omnis absolvatur historia*, dit-il. *Note du Rédacteur.*

fins, qu'on enduit d'un vernis excellent qui coule abondamment d'une espèce de sumac (1), en y faisant des incisions. Le meilleur vernis se tire des arbres qui n'ont que trois ans ; il est d'abord blanc et épais comme de la crême, il s'épaissit encore et noircit à l'air ; si on l'emploie sans mélange, il est diaphane et laisse appercevoir toutes les veines du bois sur lequel on l'applique ; mais ordinairement on met en dessous une couche noire qui le rend semblable à un miroir. Cette couleur noire se fait avec la poudre qui tombe des pierres de rémouleurs, ou bien avec des charbons pulvérisés ; on mêle quelquefois ce noir dans le vernis, ou avec une couleur rouge, et souvent avec des feuilles d'or fines battues et réduites en poudre. Alors ce vernis se nomme *salplicat*. On orne encore ces ouvrages de figures ou de fleurs d'or et d'argent appliquées en bosse sur le vernis même ; mais elles s'usent et s'effacent avec le temps. On voit beaucoup de ces figures sur les vieux laques, qui sont très-estimés et très-chers. Ce vernis en se figeant devient une gomme diaphane, qui se liquéfie difficilement et est fragile comme le verre ; mais il résiste à l'eau

(1) *Rhus vernix.*

bouillante. Ils en enduisent non-seulement leur vaisselle et ustensiles de ménage en bois, mais encore les contours de leurs portes, leurs fenêtres, leurs coffres et leurs meubles, les poignées de leurs sabres, leurs litières, &c. &c.

On vend très-cher une espèce de papier brun à raies grises, et qui passe pour une marchandise. On colle ensemble plusieurs morceaux de ce papier longs d'une demi-aune, pour en faire des robes-de-chambre. Il n'y a, dit-on, que les personnes très-âgées qui se servent de ce vêtement; dans les grands froids, ils le mettent par-dessus une ou deux autres robes, et il est défendu expressément aux jeunes gens; cependant il n'est pas très-chaud, et ne sert réellement qu'à indiquer l'âge de ceux qui le portent.

On me donna une autre étoffe encore plus rare que celle-ci, d'un blanc pur et à-peu-près semblable à nos toiles de coton. On tire le fil dont elle est tissue de la même écorce dont on fait le papier; elle sert aux mêmes usages que notre linge, mais très-rarement, parce qu'elle n'est pas forte; et si elle se lave, comme on me l'a assuré, il faut prendre beaucoup de précaution pour ne pas la mettre en pièces.

CHAPITRE XXVI.

Commerce des Japonois.

Nous traiterons plus particulièrement ici du commerce que font entre eux les habitans des ports et des villes de l'intérieur des terres; il est très-florissant, et libre de toute espèce d'entraves; en outre les transports se font aisément et à très-bon compte.

Les ports sont remplis de bâtimens de toute grandeur; les chemins couverts de voyageurs, de marchands et de marchandises; toutes les villes commerçantes sont abondamment fournies de denrées et de productions des manufactures de toutes les parties du royaume. On tient dans ces villes, et sur-tout à Miaco, qui se trouve à-peu-près au centre du royaume, des foires considérables qui sont le rendez-vous de tous les gros négocians. Il faut avouer qu'il n'y a que ceux-ci, dans les différens ordres de l'état, qui puissent aspirer à la fortune, mais non pas à l'honneur; car, avec toutes les sommes immenses qu'ils peuvent avoir amassées, il ne leur est point permis d'acheter des titres ni d'effacer le préjugé désavanta-

geux et assez bien fondé qu'inspire généralement leur profession. Les malheureux et barbares Japonois ne sont pas encore parvenus à ce sublime degré de civilisation où l'argent peut suppléer à tout. L'honneur ni les honneurs ne sont pas encore devenus chez eux une marchandise.

Ils comptent par dixaines.

Leurs balances ressemblent à nos romaines. Un bassin destiné à recevoir l'objet qu'on veut peser, pend à une extrémité du fléau ; de l'autre côté est un poids qu'on avance ou qu'on recule à volonté. Chaque marchand porte toujours avec soi une semblable balance enfermée dans une boîte avec une table de multiplication ; leurs principaux poids sont le *man*, qui contient 100,000 *kokf*, le *kokf* qui contient 3,000 *bali* ou sacs de vingt livres (1).

Il n'y a que les provinces situées à l'extrémité du royaume, qui fassent le com-

(1) L'auteur ne donne guère plus de détails sur les monnoies que sur les poids du Japon ; il se contente de renvoyer le lecteur à sa *Dissertation sur les monnoies japonoises*, lue et imprimée à Stockholm en 1779 : je l'ai traduite et placée à la tête de ce quatrième volume. *Note du Rédacteur.*

merce

merce de thé ; on en exporte très-peu, parce qu'il est fort inférieur au thé de la Chine.

Mais en revanche, on y fait d'excellent soya, bien préférable à celui des Chinois ; on en transporte de nombreuses cuves à Batavia, dans les Indes et en Europe. Certaines provinces en font de meilleur les unes que les autres. Les Hollandois ont trouvé un moyen sûr de le rendre insensible aux effets de la chaleur et de le préserver de la fermentation. Ils le font bouillir dans des chaudières de fer, et l'entonnent dans des bouteilles dont ils goudronnent le bouchon. Cette liqueur conserve ainsi toute sa force, et peut se mêler dans toutes les sauces.

La soie forme une branche de commerce considérable. Cependant le défaut de largeur de leurs étoffes ne permet pas d'en faire une grande exportation. Les Européens ne peuvent en tirer parti pour leurs habillemens.

On exporte aussi peu de porcelaine, quoiqu'il s'en fasse un grand commerce entre les habitans; elle est d'une très-belle pâte, mais trop épaisse et bien inférieure pour la

forme et les couleurs, à celle de la Chine (1).

Les Japonois trafiquoient avec les Chinois, bien long-temps avant l'arrivée des Européens; et c'est la seule nation asiatique à qui l'entrée des ports du Japon soit permise. Ils abordoient autrefois à Osakka, mais ils préférèrent ensuite le port de Nagasaki, où ils ont maintenant une factorerie,

---

(1) Ce n'est pas tout-à-fait l'opinion de M. de Pauw, que je soupçonne un peu d'avoir loué les Japonois aux dépens des Chinois. Malgré ma haute estime pour ce savant, non moins recommandable par son érudition que par sa philosophie, je ne puis me dissimuler la partialité, je dirai même la passion qui perce dans ses ouvrages : les quinze volumes des *Mémoires sur les sciences et les arts des Chinois*, par exemple, renferment une foule de notices qui prouvent que ce peuple a plusieurs connoissances que M. de Paw s'obstine à lui refuser. — Comment excuser son mépris pour les malheureux Américains, à qui il semble n'accorder qu'à regret la qualité d'hommes? Leur extrême simplicité, leur débilité physique, et leur bonté naturelle, méritoient sans doute plus d'indulgence; mais pour que leur malheureuse destinée s'accomplît entièrement, après avoir été persécutés, torturés et massacrés par des fanatiques, il ne leur manquoit plus que d'être calomniés par un philosophe. *Note du Rédacteur.*

des temples et des prêtres. Ils expédioient, année commune, deux cents bâtimens montés de cinquante hommes d'équipage chacun : mais en 1684, on découvrit que les Jésuites établis à la Chine, glissoient des livres et autres objets relatifs à la religion catholique, dans les ballots de marchandises chinoises. Le gouvernement japonois prit des précautions, et restraignit la somme totale du commerce avec la Chine, à 600,000 thaels, et le nombre des vaisseaux admis dans le port de Nagasaki, à soixante-dix de trente hommes d'équipage ; on les relégua dans une petite île voisine de la ville, où ils sont surveillés par des inspecteurs, des gardes et des interprètes.

Ils apportent de la soie écrue, des étoffes, du sucre, de la térébenthine, de la myrrhe, des agates, des calembacs, du camphre barros, du *Niensi* ou gingembre, des médicamens et des livres de médecine. On leur donne en échange, du cuivre en barres, des ouvrages de laque, &c.

Comme ils ont un goût particulier pour la chair de porc, ils ne manquent jamais d'amener quelques-uns de ces animaux.

Quand ils mettent à la voile pour s'en retourner, des vaisseaux japonois les ac-

compagnent jusqu'en pleine mer, pour empêcher qu'ils ne reviennent faire la contrebande sur les côtes.

Les Portugais furent, comme nous l'avons déjà observé, les premiers Européens qui découvrirent le Japon et y trafiquèrent; ils firent dans le commencement un gain énorme : on prétend qu'ils en tiroient plus de cinq cents tonneaux d'or par an. Leur arrogance indisposa les naturels contre eux. En 1656, leur exportation se réduisit à deux mille trois cent cinquante caisses d'argent ou 2,350,000 thaels; en 1637, à 2,142,365 thaels; et en 1638, à 1,259,023 thaels : ils furent enfin chassés et tentèrent vainement, ainsi que les Espagnols, de s'y rétablir.

En 1640, ils envoyèrent de Macao un ambassadeur avec une suite composée de soixante-treize personnes. La Cour ne tarda pas à être instruite de leur arrivée à Nagasaki, et leur arrêt fut aussi-tôt prononcé; à l'exception de douze, tous les autres furent décapités le même jour et au même moment, chacun par un bourreau particulier. On renouvella à cette occasion la défense aux Portugais de s'introduire dans le Japon, sous peine de mort; en ajoutant

que « l'on n'épargneroit ni le roi ni même le » dieu des chrétiens, s'il abordoit dans ces » îles ». Un vaisseau espagnol à trois ponts, bien équipé et bien armé, eut la témérité, en venant des Manilles, d'entrer dans le port de Nagasaki, où il éprouva un traitement encore plus rigoureux que les Portugais, ce qui prouve l'invariable fermeté des Japonois dans leur résolution et leur ponctualité à exécuter les ordres de leur souverain. Le canon des Européens ne les intimida point. Tandis que ceux-ci échangeoient leurs marchandises contre de l'argent et d'autres denrées, on instruisit la Cour de leur arrivée. Le gouvernement expédia aussi-tôt l'ordre au prince d'Arima d'exterminer tout l'équipage et de détruire le bâtiment. Ce prince livra une attaque à laquelle les Espagnols opposèrent la résistance la plus vigoureuse ; mais les Japonois ne se rebutèrent pas : ils obligèrent leurs ennemis de se sauver sous le premier pont. Le prince se retira, et ils firent sauter le pont ; ils attaquèrent successivement et firent sauter le second et le troisième pont : enfin le vaisseau coula à fond, les vainqueurs et les vaincus périrent. Ce combat dura six heures, et plus de douze mille Japonois

y perdirent la vie. Trois cents caisses d'argent furent englouties dans la mer, d'où on les a ensuite retirées.

Nous avons donné une idée des variations et des entraves que le commerce des Hollandois a éprouvées. Les Portugais avoient eu d'abord assez de crédit pour les exclure entièrement ; cependant ceux-ci ne se rebutèrent pas ; ils établirent leur factorerie dans une île voisine de Firando, d'où ils furent chassés dans la suite. Ils obtinrent de l'Empereur Tiejan, en 1601, la permission authentique de trafiquer dans toute l'étendue du Japon. Leur commerce fut des plus florissans jusqu'en 1619, qu'ils eurent l'imprudence de demander le renouvellement de cette permission à Tiejan. Depuis cette époque ils ont éprouvé des désagrémens de toute espèce, des restrictions et des prohibitions décourageantes. En 1638, on leur enjoignit d'abattre leur beau magasin de Firando, qui étoit en pierres de taille.

L'inscription A. C. placée au-dessus de la principale porte de ce magasin, donna des inquiétudes à ce peuple ombrageux et exaspéré par les outrages et les vexations des Portugais. Enfin les Hollandois eurent

ordre d'abandonner Firando (1), pour passer à Nagasaki, port situé à l'extrémité du royaume, et le seul où il leur soit aujourd'hui permis de venir mouiller.

Ils apportoient, dans les commencemens, de la soie écrue, des étoffes de même matière, du chagrin, du maroquin, du poivre, du sucre, du gérofle, de la muscade, du camphre barros, du vif-argent, du safran, du plomb, du borax, de l'alun, du musc, du laque, du benjoin, du storax, du catechu, de l'ambre, du costus arabicus, du corail, de l'antimoine, des glaces, du lignum colubrinum, des limes, des aiguilles, des verres, des lunettes, des oiseaux et d'autres objets curieux, sur lesquels ils faisoient un gain immense. Ils tiroient de Firando la valeur de six millions de florins, dont quatre millions en argent. Ils demandèrent l'exportation du cuivre, qui leur offroit alors plus d'avantages encore que l'argent; mais dès ce moment l'exportation de ce dernier

(1) Voyez le *Récit historique de la démolition d'une forteresse et de quelques édifices construits à Firando, dans le Japon, par les Hollandois établis dans cet empire*, au mois de novembre 1640, p. 229 du tome IV du *Recueil des Voyages au Nord. Rédacteur.*

métal fut rigoureusement prohibée. Quand il s'agit d'embarquer le cuivre, on le pèse dans une grande balance hollandoise. Chaque caisse contient un picle et un catche en sus pour la tarre. Les administrateurs établis à Ourust près de Batavia, prennent un cinquième de ce catche; le capitaine garde trois autres cinquièmes pour lui, et le reste appartient au premier pilote, pour les dédommager du *deficit* qui se trouve souvent dans le poids dont ils répondent. Malgré ces indemnités, le capitaine et le pilote y sont toujours de retour, parce que les Japonois qui transportent les caisses de cuivre à bord, ont l'adresse d'en distraire quelques-unes. Ce peuple, d'ailleurs si fier, ne se fait pas scrupule de voler des marchands hollandois; ils vendent ce cuivre aux Chinois. L'année dernière le capitaine perdit cinquante-deux picles.

Le commerce essuya un nouvel échec en 1672, de la part de Inaka-Mino, favori de l'empereur Daï-Jojin et ennemi déclaré des Hollandois. Il fut parfaitement secondé par un de ses parens, gouverneur de Nagasaki. Celui-ci se fit présenter un échantillon de toutes les marchandises que les Hollandois avoient apportées cette année, il les mon-

tra aux marchands et leur demanda le prix qu'ils y mettoient, et la quantité qu'ils en prendroient : il fit ensuite pour son compte des offres bien inférieures à l'évaluation, ne laissant aux Hollandois d'autre alternative que d'accorder leurs marchandises sur le pied de ses offres, ou de les remporter. Chaque année on diminua le prix de leurs marchandises et l'on haussa la valeur des kobangs ou de la monnoie japonoise. A force de se plaindre et de faire des représentations, les Hollandois obtinrent la liberté du commerce; ils firent des ventes publiques à la folle enchère, mais dont le produit dès 1684 n'excéda plus 300,000 thaels.

CHAPITRE XXVII.

Séjour de l'auteur à Désima depuis son arrivée d'Iédo jusqu'à son départ : du mois de juillet au 3 décembre 1776.

L'été que je passai au Japon après mon retour de la Cour, fut horriblement chaud. Je me promenois souvent le soir pour jouir de la fraîcheur sur le bord de la mer, et je contemplois avec étonnement des milliers de barques de pêcheurs dispersées sur l'élément

liquide àplus d'un mille de distance. Chaque barque a une lumière, ce qui produit un effet très-pittoresque, sur-tout pendant les obscures soirées d'automne.

Le 31 juillet, le *Zeeduyn*, vaisseau de la Compagnie hollandoise, arriva de Batavia, et fut suivi, le 2 août, du vaisseau amiral, le *Stavenisse*, monté par le chef Duurkoop, qui devoit passer une année à la factorerie.

Le 26 du même mois au soir, commença, tant à Nagasaki que dans toute l'étendue du royaume, la fête des lanternes (1).

Le 13 septembre, au soir, on apprit que le prince de la province d'Ovari, cousin-germain du Coubo, étoit mort depuis cinq jours. Il fut défendu dans toute notre île de jouer d'aucun instrument pendant cinq jours. C'est le temps fixé ici pour le plus grand deuil. Ce seigneur n'avoit guères plus de quarante ans. L'Empereur l'avoit choisi pour son gendre; mais la veille même de son arrivée à la cour, la mort enleva la princesse qui lui étoit destinée.

Plusieurs malades de l'équipage des deux vaisseaux nouvellement arrivés, ne tardè-

---

(1) Voyez la description de cette fête ci-dessus, page 17.

rent pas à être guéris des fièvres qu'ils avoient apportées de Batavia. Il s'en trouvoit même parmi eux qui avoient des duretés dans le corps, et le ventre enflé (1), mais tous ces symptomes disparurent.

Les cornes de licornes se vendirent moins avantageusement que l'année dernière; elles n'allèrent pas au-delà de 4 mas, 8 konderyns 5 çatches le mas, ce qui fait 78 thaels le catti. Un des capitaines nouvellement arrivés, acheta beaucoup de fer, pour le revendre aux Chinois de Batavia.

Le 10 octobre, le gouverneur de Nagasaki, nouvellement envoyé par la cour, accompagné de celui qu'il venoit remplacer, visita les deux gardes impériales, et se rendit à bord du vaisseau amiral devant l'île de Désima.

J'ai oublié jusqu'ici de donner les noms des gouverneurs de Nagasaki, pendant mon séjour au Japon. Comme ils peuvent servir à l'histoire du commerce, je ne crois pas devoir les omettre. Ceux de 1775 se nommoient *Noto-no-Kami* et *Nagato-no-Kami*.

Ceux de 1776, de même, *Nagato-no-Kami* et *Tango-no-Kami*.

---

(1) *Placenta febrilis*.

Comme je jugeai que la prorogation d'une année n'ajouteroit presque rien aux connoissances que j'avois acquises pendant mon séjour, je résolus de retourner à Batavia. J'éprouvai beaucoup d'opposition de la part du nouveau gouverneur, qui employa, pour me retenir, les invitations les plus pressantes et toute l'autorité dont il étoit revêtu; mais j'opposai de mon côté d'autant plus de résistance, que son seul intérêt personnel le faisoit agir. J'avois eu le malheur de lui inspirer plus de confiance que mon successeur. Je parvins à lui échapper, et à quitter un pays dont j'avois à-peu-près épuisé toutes les productions naturelles, et où ma liberté couroit quelque danger.

Le 23 novembre, je quittai l'île de Désima pour me rendre à bord du vaisseau amiral en rade à Papenberg.

Le 30, nous levâmes la première ancre, mais nous ne démarâmes que deux jours après.

Le 3 décembre, à dix heures, nous levâmes notre seconde ancre et mîmes à la voile. Le *Zeeduyn* partit en avant, fit une décharge pour nous saluer; nous lui rendîmes son salut à onze heures, vis-à-vis de Papenberg; et à midi, auprès des montagnes

de *Cavallos*, nous nous souhaitâmes mutuellement un bon voyage.

La cargaison de chaque vaisseau consistoit en 6750 picles de cuivre en barres, 364 cuves de camphre, pesant chacune cent vingt-cinq ou cent trente livres.

DIXIÈME PARTIE.

Du 4 janvier 1777, au 14 mars 1778.

CHAPITRE PREMIER.

ARRIVÉE et séjour de l'auteur à Batavia, ses courses et ses observations dans l'intérieur de l'île de Java (1) : du 4 janvier au 5 juillet.

LE 4 janvier 1777, nous mouillâmes dans la rade de Batavia, après une heureuse navigation. La grande rivière qui coule à travers la ville et se décharge assez loin dans le port, étoit considérablement enflée, et

(1) Le retour de notre voyageur à Batavia me dispense de renvoyer à un *errata* la correction d'une de mes notes sur l'île de Java. J'ai dit, t. II, p. 312, que les Persans nomment l'île de Java *Maharadje*, et les Arabes *Djèzyret-âl-Malaradje* ou *Saryrah*; c'est l'opinion du docteur Hyde dans son *Historia religionis veterum Persarum*, &c. p. 512. Mais en parcourant le *Taqouym âlboldân* (la géographie) d'Aboulfedha, j'ai trouvé qu'il établissoit une distinction entre

nous courûmes quelques dangers dans les chaloupes qui nous transportèrent sur le rivage. Je n'eus pas plutôt mis pied à terre, que je me rendis chez mon respectable ami le docteur Hoffman, qui ne voulut point que j'eusse d'autre maison que la sienne pendant mon séjour à Batavia.

M. Hoffman avoit perdu sa femme pendant mon absence, et ce ne fut pas la seule personne de mes connoissances que j'eus à regretter en arrivant ici. J'observai que de treize personnes avec lesquelles j'avois

---

Séryrah, île de Zandjor ou du pays des Noirs, située, selon lui, au quatre-vingt-huitième degré trente minutes de longitude, et au huitième degré quarante minutes de latitude, et l'île de la *grande Djavah* (*Djavah â-kebyrah*) dans l'Océan indien, vers le cent quarante-cinquième degré de longitude, et le cinquième de latitude. Elle est célèbre, dit-il, par l'abondance de ses racines aromatiques. Sur le rivage méridional de cette île se trouve la ville de Fanfour (*lis.* Canfour), qui a donné son nom à une espèce de camphre très-recherchée; cette ville est située vers le cent quarante-cinquième de longitude, et à un degré trente minutes de latitude. Sur le rivage oriental de la même île on voit la ville de *Kalah*, qu'on nomme dans le pays *Alkalahijo*. Voyez *Abulfedha Taqouym âlboldân*, *table XVI*, îles de l'Océan oriental. *Note du Rédacteur.*

dîné peu de jours avant mon départ pour le Japon, il ne restoit que le docteur et moi ; les onze autres étoient morts des fièvres, qui, pendant les trois semaines qu'elles règnent chaque année, font des ravages épouvantables : une pareille épidémie périodique suffit pour démontrer l'insalubrité de cette ville dont l'atmosphère prodigieusement chaud est rempli de vapeurs qui affoiblissent les organes et produisent le scorbut.

J'avois aussi perdu un puissant patron dans la personne du gouverneur Van-der-Parra, mort l'année précédente. Il rendit de grands services à la Compagnie hollandoise des Indes orientales, sans négliger cependant le soin de sa fortune pendant la longue durée de son administration ; car il laissa plus de quatre millions de florins à son fils unique. Van-Riemsdyk lui succéda dans le gouvernement général des Indes orientales. C'étoit un vieillard bien affoibli par les années, et qui n'avoit de talent que pour amasser de l'argent. Lorsque j'allai présenter mes respects à sa *noblesse*, car c'est le titre qu'on lui donne, il me fit la grace de me consulter sur un cancer que madame la gouvernante avoit au sein ; je le jugeai incurable.

incurable. Après avoir fait une visite à mon illustre ami le savant conseiller Radermacher, je songeai à visiter les effets que j'avois laissés à la garde de mon hôte. Ils étoient enfermés dans une grande caisse, et placés au milieu d'un vaste magasin, sur des bouteilles à une certaine distance du plancher. En l'ouvrant j'eus la douleur de trouver la plus grande partie de ma collection d'herbes rassemblées à Java avant mon départ pour le Japon, et mes livres, moisis et pourris par l'humidité de l'air. Il plut encore beaucoup après mon arrivée, sur-tout les matins et les soirs. Quoique ces pluies ne durassent pas long-tems, le ciel étoit toujours nébuleux, l'air épais et humide, de manière qu'il n'y eut pas moyen de faire sécher les herbes nouvellement cueillies; car elles se gâtoient plutôt que de se sécher dans les appartemens fermés. La saison des pluies dure depuis le mois de décembre jusqu'en mars. L'air commence alors à se rafraîchir, et les maladies sont moins communes; enfin c'est l'hiver de ces contrées. Une saison plus chaude lui succède bientôt. On éprouve des chaleurs brûlantes et insupportables. Le ciel est toujours

pur, aucun nuage n'obscurcit le soleil et ne tempère l'ardeur de ses rayons.

Le nouvel an des Chinois commença le premier jour de la nouvelle lune de février ; c'est une fête qu'ils célèbrent avec beaucoup de solemnités (1).

Je retrouvai dans M. Radermacher la même affabilité et les mêmes bontés dont il m'avoit comblé avant mon premier séjour ; je ne pus me dispenser d'aller au moins deux fois par semaine dîner chez lui, pour l'entretenir de mes observations sur le Japon, et du fruit de mes promenades botaniques aux environs de Batavia. Il étoit toujours surpris de mon activité et de ma vigueur, car j'herborisois toute l'après-midi, pendant la plus grande chaleur du

(1) Les Chinois répandus dans les îles de la Sonde et dans plusieurs autres de l'Océan indien, descendent, pour la plupart, de ces émigrés qui, en 1644, à l'époque de l'invasion des Tatars-Mantchoux, aimèrent mieux quitter leur pays que de subir la loi des vainqueurs. En adoptant le systême politique des vaincus, ceux-ci voulurent les contraindre de suivre leurs mœurs et leurs modes, et beaucoup de Chinois préférèrent de perdre la vie ou d'abandonner leur patrie, plutôt que de se couper la barbe et les cheveux, &c. *Hist. de la conq. de la Chine par les Tartar.* p. 360. *Réd.*

jour, au moment où les Européens se livrent au sommeil.

M. Radermacher ayant un jour à sa table le chef de la factorerie de Désima, M. Feith, que j'avois accompagné à la cour d'Iedo, le questionna sur l'empereur du Japon, et lui demanda entre autres choses le nom de ce prince.

Il avoua qu'il n'avoit pu l'apprendre pendant quatorze ans qu'il étoit demeuré au Japon, et quoiqu'il eût été quatre fois en ambassade à la cour. Le lendemain je fus invité chez M. Radermacher, qui me fit la même question qu'à M. Feith; je me trouvai en état de satisfaire complètement sa curiosité, avec tous les détails qu'il pouvoit desirer; je lui donnai les noms et surnoms de l'empereur, du prince héréditaire, enfin de tous les Coubo et Daïri qui ont occupé le trône du Japon depuis le commencement du siècle. M. Radermacher en fit une note qui fut insérée dans les *Mémoires de la société de Batavia* (1). Au reste, je n'ai

(1) C'est cette note que j'ai extraite du tome II *des Verhandelingen van het Bataviaasch genootschap, &c.* (Mémoires de la société de Batavia), et que j'ai placée page 242 du tome III de ces Voyages. On y trouvera

pas exagéré les difficultés que j'ai éprouvées pour obtenir cette note, qui sert de continuation à la table chronologique des empereurs ecclésiastiques et civils du Japon donnée par Kœmpfer. Je ne l'aurois même jamais obtenue, sans les bons offices de deux Japonois de mes amis, un interprète et un médecin, avec qui j'ai entretenu depuis une correspondance suivie : j'ai même eu occasion de leur être utile par le moyen de M. Burmann, d'Amsterdam, et je leur ai adressé et recommandé un de mes disciples chéris, le docteur Stuizen, qui est allé au Japon.

Après avoir à-peu-près épuisé toutes les productions des environs de Batavia, je résolus de m'enfoncer dans l'intérieur de l'île. Je montai sur le vaisseau *Vreedelust*, qui devoit longer la côte septentrionale de Java pour se rendre à Samarang.

Nous levâmes l'ancre le 23 mai, et le 31 nous étions à la hauteur de Cheriboun, l'un

---

quelque différence avec le texte même de M. Thunberg, par qui cependant elle a été faite. Il faut attribuer ces différences à l'inexactitude de l'éditeur des *Verhandeling*. car j'ai suivi les deux textes originaux avec fidélité. *Note du Rédacteur.*

des plus forts comptoirs de la Compagnie. Elle y entretient un gouverneur, dont on évalue le revenu annuel à 70,000 rixdalles de Hollande.

Une montagne voisine de Cheriboun jette souvent des flammes. On ressentit il y a deux ans un tremblement de terre, durant lequel la montagne vomit une prodigieuse quantité de cendres qui couvrirent des milliers de plantations de café dans le voisinage.

Le 2 avril, nous doublâmes le mont Tagal dont le sommet est souvent enflammé; il n'en sortoit alors qu'une colonne de fumée grosse comme le corps d'un homme.

Pendant cette navigation que le changement continuel des vents prolongea plus long-tems que je n'aurois voulu, je vis des serpens qui venoient de la terre en flottant et sautant sur l'eau; il y en avoit de la longueur d'une aune.

J'observai que la chaleur est plus accablante et le calme plus profond quand le vent va changer. Nous touchions à la saison où les vents de l'ouest cèdent la place à ceux de l'est. Le capitaine me communiqua à ce sujet une observation qu'il avoit faite, ainsi que plusieurs autres navigateurs.

Les vents d'est viennent plus tard et les vents alisés sont plus foibles, depuis le grand tremblement qui renversa la ville de Lisbonne et se fit ressentir dans presque toutes les parties du globe.

J'eus occasion de lui faire à mon tour une autre observation aussi intéressante pour l'humanité, mais d'un tout autre genre. Quoique l'île de Java produise beaucoup de cannes, et que le sucre y soit conséquemment à très-bon marché, on ne nous en avoit donné pour notre voyage que de très-sale et très-bis. Je m'en plaignis à cet officier; il me répondit que l'administration le payoit sur le pied de la meilleure qualité; mais les administrateurs faisoient, pour eux, une masse du produit résultant de cette différence de qualité et de prix.

Le 9 avril j'abordai à Samarang, ville d'une grandeur médiocre, mais belle, bien fortifiée; c'est la plus considérable de toutes celles qui sont situées sur la côte de Java. Tous les comptoirs de cette île, excepté celui de Cheriboun, en relèvent. Les Hollandois s'en emparèrent en 1708.

Je fus logé chez le médecin de l'hôpital, homme très-expérimenté en médecine et en

chirurgie; il me témoigna beaucoup d'amitié, et me fit les offres les plus obligeantes. Mais à peine arrivé, je tombai malade d'une fièvre tierce, que j'attribuai à une transpiration interceptée. Pendant la traversée, j'avois passé plusieurs nuits les fenêtres de mon cabin ouvertes; je parvins à couper la fièvre avec de l'extrait de Chine, pendant que le vaisseau attendoit un vent favorable pour se rendre à Juana, où il devoit prendre une cargaison de poutres et autres bois de charpente.

Samarang est bâti sur le bord d'une rivière à peu de distance de la mer. Quoique la factorerie emploie au moins mille hommes, la garnison n'est composée que de cent cinquante soldats. Le gouverneur tire 80 et même 100,000 rixdalles de sa place, par année; c'est pourquoi elle ne s'accorde ordinairement qu'à quelque parent du gouverneur-général de Batavia; on ne les y laisse au plus que pendant trois ans, et on les élève ensuite à la dignité de conseiller, pour qu'un autre puisse s'enrichir à son tour.

A peine eus-je recouvré la santé, que je demandai au gouverneur la permission de parcourir l'intérieur de la contrée jusqu'aux montagnes, à la distance de soixante milles.

En accédant à ma demande, ce magistrat eut l'honnêteté de me donner des passe-ports et des lettres de recommandation pour les commandans des postes fortifiés de la Compagnie ; il me donna même pour compagnon de voyage le médecin de l'hôpital, M. Bœucken, en nous recommandant à tous deux d'examiner avec un soin particulier les plantes auxquelles on avoit déjà reconnu une vertu médicinale.

Le 23 avril, nous partîmes à cheval pour nous rendre au poste de la Compagnie, nommé *Ounarang*, qui est gardé par un sergent et vingt hommes.

Le 24, à Salatiga, autre poste assez bien fortifié, et gardé par un officier décoré du grade d'enseigne, et vingt hommes.

Le 26, à Kopping, village Javan, situé sur le penchant de la montagne. L'air est ici froid et sain, mais la terre moins fertile que dans les environs. Je remarquai une espèce particulière de figuier (1) d'Inde, qui croît dans les forêts et parvient à une hauteur prodigieuse ; ses longues branches fléchissent, et lorsqu'elles touchent à terre, elles y

---

(1) *Ficus Indica.* Voyez dans mon *Diction.* vol. II, p. 494, *Figuier des Indes*, n°. 8. *Lam.*

prennent racine et forment des rejettons qui sont bientôt métamorphosés en gros arbres. Ainsi un seul de ces figuiers avec toutes ses branches, peut former un bosquet considérable.

On nomme *Kamada* des feuilles qui piquent comme des orties, et sont beaucoup plus venimeuses, car leur piquure produit une assez forte inflammation. Chaque côte est terminée par un aiguillon acéré, transparent et rempli d'une liqueur vénéneuse qui cause l'inflammation. Il faut bien se garder de laver les ampoules avec de l'eau, car elles deviennent plus cuisantes; le meilleur remède est l'huile ou des grains de riz bouillis et bien crevés. Comme cette plante a été inconnue jusqu'à présent, je la rangeai parmi les orties, et la nommai *urtica stimulans* (1). Un homme de notre suite, qui ne savoit pas le danger qu'il y avoit à porter la main à cette espèce d'arbuste, essaya d'en rompre une branche, et paya chèrement sa curiosité. Les Javans la connoissent bien, et les Hollandois la nomment feuille de buffle. J'attribue cette dénomination à un usage

---

(1) Voyez le *Supplementum plantarum* de Linné fils, p. 418.

atroce qui subsiste aussi parmi plusieurs nations policées de l'Europe. Dans les fêtes publiques, les princes Javans donnent différens spectacles au peuple, et les combats des bêtes féroces n'y sont pas oubliés. Je vis mettre aux prises un tigre avec un buffle. Quand ce dernier hésite à attaquer son adversaire, on le fouette avec ces feuilles qui lui font des ampoules cruelles : il ne tarde pas à entrer en furie.

Le 27, nous revînmes à Salatiga.

Le 28, l'enseigne nous conduisit à Timdang, village Javan, où nous résolûmes de passer la nuit. Les maisons bâties en cannes de bambou, entre lesquelles l'air peut circuler, sont très-petites et ressemblent à des cabinets de verdure : nous n'incommodâmes personne ; on nous construisit une cabane particulière avec une célérité digne du beau tems de la féerie. Plusieurs Javans partagèrent entre eux la besogne ; les uns coupoient des bambous de différentes grosseurs, d'autres y faisoient des entailles, et d'autres enfin ajustoient des bâtons plus minces dans ces entailles; ensuite ils entrelacèrent dans cette charpente de petites branches garnies de leurs feuilles. D'un autre côté on façonnoit nos tables et nos chaises. Un

citadin auroit pu se plaindre de leur inégalité et de leur grossièreté ; mais des voyageurs fatigués les trouvoient encore très-commodes. A peine avions nous débarrassé nos chevaux de leurs selles et de nos bagages, que nos cabanes étoient prêtes pour nous recevoir.

Comme l'après-midi n'étoit pas encore avancée, je profitai du reste du jour pour rassembler quelques plantes dans les forêts voisines. Les ignhames (1), tantôt cultivées et tantôt sauvages, s'élançoient et grimpoient jusqu'au sommet des arbres.

Le soir, nous fîmes allumer du feu auprès de notre cabane pour nous éclairer; nous nous assîmes à l'entour, mes compagnons avec leur pipe, et moi avec mes plantes; nous fûmes bientôt entourés par des habitans du village, parmi lesquels se trouvoient des danseurs, des danseuses et des musiciens. Ceux-ci se mirent à danser et à jouer de différens instrumens à vent et à cordes. Il n'y avoit ordinairement que deux danseurs qui figurassent à la fois. Tout particulier qui vouloit danser, étoit obligé de

---

(1) *Dioscoreæ.*

donner une petite rétribution à sa danseuse ou aux musiciens ; nous distribuâmes quelques pièces de monnoie à nos esclaves, pour qu'ils pussent prendre part au divertissement.

Ce petit bal n'étoit pas sans agrément, mais les moucherons qui nous tourmentoient y firent une pénible diversion; ils nous empêchèrent même de sommeiller pendant le reste de la nuit. Nos bas de laine et nos bottes ne garantissoient pas nos jambes; la fumée du feu et celle du tabac ne fut pas un meilleur préservatif pour nos visages. Enfin, vers une heure du matin je me déterminai à me coucher sur une botte d'herbe, la tête enveloppée dans des mouchoirs, de manière que je bravai les morsures de ces insectes dont je n'entendis plus que le bourdonnement. Ce concert, digne de succéder au bal dont on venoit de me régaler, m'empêcha de clorre l'œil. Le lendemain nous poursuivîmes notre route, et arrivâmes le premier mai à Samarang.

Je ne manquai pas d'aller chez le gouverneur pour lui rendre compte de mes découvertes ; je lui indiquai plusieurs plantes dont on pouvoit se servir dans certaines

maladies; savoir, la fumeterre officinale (1) que les Javans nomment *rumpung* ; elle croît dans les terrains montagneux : j'en trouvai très-peu auprès de Kopping.

Entre ce dernier endroit et Salatiga, sur le penchant des collines et particulièrement près des ruisseaux, on voyoit beaucoup de ronces des Moluques (2); et deux autres espèces, l'absinthe, et l'armoise (3) que les Javans nomment *domalo*, et les Malais *seroni*, croissent dans les mêmes endroits, sur les collines et dans les plaines.

Le laiteron commun (4), *dimboring*, en javan, vient auprès de Kopping, ainsi que la laitue (5), le *belot* des Javans. Mais je n'en vis que très-peu entre Salatiga et Kopping.

La scolopendre (6) se plaît sur les arbres, entre Unanang et Salatiga.

Je vis du poivre d'Espagne sauvage (7),

---

(1) *Fumaria officinalis.*

(2) *Rubus Molucanus.* Rumph. *Herb. amb.* 5, p. 88, tab. 47, f. 2.

(3) *Artemisia.*

(4) *Sonchus oleraceus.*

(5) *Lactuca.*

(6) *Scolopendrium.* (*Asplenii species.*)

(7) *Capsicum.*

entre Salatiga et Kopping. Les Javans nomment cette plante *lombo*.

L'oxalide surelle (1), *samangui koumong*, en javan, se plaît par-tout.

L'anserine (2), *Payane china* en malai, croît auprès de Kopping; et la sanicle (3), *span* en javan, sur le bord des ruisseaux, entre Salatiga et Kopping, ainsi que la renoncule (4), et une persicaire (5) que les Malais nomment *dukut parang*.

Les campagnes entre Ounarang et Kopping étoient couvertes de schenanthe (6), *sire* en malai.

Les bords des ruisseaux voisins de Kopping produisent, malgré la chaleur excessives du climat, beaucoup de fraises (7), *manikau* en japonois.

La clématite (8) grimpe autour des arbustes, entre Salatiga et Kopping; l'on

---

(1) *Oxalis acetosella.*

(2) *Chenopodium.* Quelle espèce?

(3) *Sanicula.*

(4) *Ranunculus.* Est-ce une espèce d'Europe?

(5) *Polygonum persicaria.*

(6) *Schœnanthus.* Le barbon odorant. *Lam.* Dict. I. p. 375.

(7) *Fragaria vesca.*

(8) *Clematis.* Laquelle?

y voit aussi l'aigremoine (1), *oupau oupau*, *Karpo* en malai.

Les rivages de Samarang sont garnis de salicorne ligneuse (2), *titrimbine* en javan. Le gatilier (3), *simina sagoundo* en javan, est très-commun, aussi bien que le costus (4) que j'avois déjà remarqué dans les fossés qui environnent Batavia; il figure souvent parmi les arbustes depuis Samarang jusqu'à Salatiga.

L'agripaume (5), *Klenglingang* en malai, vient auprès de Kopping.

Les orties (6) sont très-communes partout.

Les belles feuilles et fleurs de la ketmie musquée (7), ornoient les campagnes situées entre Samarang et Salatiga.

---

(1) *Agrimonia.*

(2) *Salicornia fructicosa.*

(3) *Vitex.*

(4) *Costus arabicus.* Lin. *Amomum hirsutum.* Lam. *Illustr.* n°. 10, t. 3. *Bancksia speciosa Kœnig. in obs. Retzii.*

(5) *Leonurus cardiaca.* Lam. *Illustr.* t. 509, f. 1. Est-ce bien réellement cette espèce?

(6) *Urticæ.*

(7) *Hibiscus abelmoschus.* L'ambrette ou la graine musquée.

Je cueillis des capillaires (1) sur les bords et même dans l'intérieur des forêts.

La stramoine ou pomme épineuse (2), *rotembung* en malai, se trouve entre Samarang et Ounaromg ; le smilace (3), dans les forêts voisines d'Ounarang, la morelle noire (4), auprès de Kopping, et l'acmelle (5), *sironi* en malai, croissent de tous côtés et abondamment.

Les Chinois sur-tout cultivent le gingembre (6) que les Javans nomment *tchaï* et les Malais *baugle*. Quant au zerumbet (7), mommé aussi *baugle* en javan et en malai, mais plus communément *lampoujang*, il étoit très-commun dans les endroits sablonneux entre Salatiga et Samarang : il ne croît de *curcuma* (8), *koumir* ou *kourmiel*, qu'auprès de Samarang.

---

(1) *Adianthum*.

(2) *Datura stramonium*. Lam. *Illustrat.* t. 113.

(3) *Smilax*.

(4) *Solanum nigrum*.

(5) *Verbesina acmella*. *Spilanthus acmella*. Lin.

(6) *Amomum zingiber*.

(7) *Amomum zerumbet*. Lam. *Illustr.* n°. 6, t. 2, f. 3.

(8) *Curcuma*. Si c'est le *curcuma longa* de Linné, on peut le rapporter au genre de l'*amomum*, comme l'a fait M. Jacquin. *Lam.*

La

La zédoaire (1) ou *sempou* se plaît dans les vallées bourbeuses, voisines de Salatiga.

On cultive dans les environs du même endroit l'amome compacte (2) ; les Javans nomment la plante *mojei*, et le fruit *kappalogo*.

Le poivrier nommé (3) poivre-long, *tchabe*, et *dandang moussou* en javan, croît par-tout abondamment dans les forêts, et même sur les petites murailles de séparation en pierres.

Le poivrier aromatique (4), *maretcho* en

---

(1) *Kœmpferia.*

(2) *Amomum compactum.* Cet amome ne me paroît décrit ni mentionné dans aucun ouvrage de botanique.

(3) *Piper longum.* Ce poivrier est encore très-obscurément connu, à cause de la confusion des synonymes qu'on y rapporte. Si c'est le *cattu-tirpali* de Rheede (*Hort. mal.* 7, t. 14), ce ne peut être la plante de blacwelle (t. 356), qui n'a pas les feuilles en cœur ; au reste, on donne vulgairement le nom de *poivre-long* au fruit du piment commun (*capsicum annuum*), qui est d'un genre très-différent du poivrier. *Lam.*

(4) *Piper nigrum.* Voyez-en la figure dans mes *Illustrations*, planche 23, en rejettant les détails copiés de Miller, et que je crois inexacts, comme je l'ai dit dans l'observation, p. 83, qui termine le genre.

javan, croît dans les forêts voisines de Salatiga.

Le poivrier pédicellé (1), *koumoukou* en javan, abonde dans les forêts de Tantang; c'est celui-là qu'on expédie en Europe.

J'avois déjà remarqué des plantes de mélilot (2), *treba* en javan et en malai, dans les environs de Batavia; j'en retrouvai à Salatiga, ainsi que le chanvre (3), *ginje* en javan. Il acquiert la hauteur et la force d'un arbuste.

Le souchet rond (4) croît spontanément par-tout; les cannes à sucre (5) nommées *tebou* par les naturels, viennent aussi spontanément auprès de Salatiga; on les cultive dans toute l'île.

On donne un soin particulier à la culture

---

(1) *Piper cubeba.* Poivrier à fruits pédicellés sur les épis.

(2) *Melilothus.* Quelle espèce?

(3) *Cannabis sativa.*

(4) *Cyperus rotundus.* Lam. Illustr. n°. 713, et Rottb. t. 14, fig. 2.

(5) *Saccharum officinarum.* Voyez *Canamelle officinale.* Lam. Dict. vol. I, p. 593, et Illustrat. n°. 765, t. 40, f. 1. Voyez aussi, sur cette plante importante, l'ouvrage intéressant du citoyen Dutrône, publié en 1791.

de la nictage ou belle-de-nuit (1), nommée en malai *kambang pakoul ampat*, ce qui répond à la *vier uhrs bloem* (fleurs de quatre heures) des Hollandois. La cynoglosse (2), *oupan oupan sapi* en malai, vient entre Salatiga et Kopping.

On trouve de la ciguë (3) au-delà de Salatiga, dans les fentes des montagnes et sur le bord des ruisseaux, ainsi que le plantain (4), qui étoit aussi abondant que le ricin et le médicinier (5), nommés *jarrak* en malai.

Différentes espèces de gouets (6) garnissoient les bords des rigoles et des marres.

On me dit que le sagouier (7), que je

---

(1) *Mirabilis jalapa*. Lam. Illustr. t. 105.

(2) *Cynoglossum*. Quelle espèce?

(3) *Cicuta*. Est-ce *Cicuta* de Linné, ou son *Conium ?*

(4) *Plantago major*.

(5) *Ricinus communis*, et *jatropha curcas*.

(6) *Arum*.

(7) *Cariota urens*. Différentes espèces de palmiers fournissent du sagou, c'est-à-dire, qu'on peut faire avec leur moëlle une farine analogue à celle qu'on nomme sagou. Le cariote (*Diction.* vol. I, p. 640) en fournit d'une qualité bien inférieure à celle du sagou, qu'on obtient du *raphia* de Madagascar, qui paroît être le même que le *sagou* de Rumphius (Herb. amb. 1,

trouvai entre Salatiga et Kopping, étoit véritablement l'arbre d'où l'on tire le sagou.

Le basilic (1), ainsi que le tamarinier (2), arbre très-grand et très-beau, et le basilic d'Inde (3), sont très-communs ici et dans les environs de Batavia.

Les forêts de Tantang abondent en casse des boutiques et casse de Java (4), nommée *drangouli*, dont les fruits arrondis ressemblent à des bâtons.

Le rotang (5) vient spontanément auprès de Samarang et ailleurs; il s'accroche au-

---

p. 72, t. 17 et 18), et qui constitue un genre très-voisin du rotang (*calamus*). Lam.

(1) *Ocymum basilicum.*

(2) *Tamarindus Indica.* Lam. Illustr. n°. 417, t. 25.

(3) *Ocymum sanctum.* Cette espèce, quoique décrite dans le *Mantissa* de Linné (p. 85), ne sera vraiment connue que lorsqu'on en aura publié ou indiqué une figure.

(4) *Cassia fistula* et *Javanica.*

(5) *Calamus rotang.* Les rotangs n'ont point leurs fleurs hermaphrodites, comme l'a cru Linné, qui a placé ce genre dans son hexandrie. Toutes les fleurs que j'ai examinées de ce genre étoient mâles; ainsi ces plantes sont au moins monoïques, si elles ne sont pas dioïques. Elles ont un calice monophylle, court, trifide, et trois pétales oblongs, un peu épais et concaves. Les filets des étamines sont membraneux, un

tour des arbres, et déchire les passans avec ses épines.

La crinolle à feuille large (1), dont on peut faire usage au lieu de scille (2), et l'abutilon ou sida asiatique (3), que les Européens nomment mauve en arbre (4), croissent ici, dans les environs de Batavia et autres parties de l'île.

On distingue deux espèces de gnaphale (5) auprès de Kopping; les Javans nomment ces plantes *sombong-madour*.

Le sureau de Canada (6), *sooba* en langue javane, remplissoit les crévasses des

---

peu élargis vers leur base, et de la longueur des pétales : les anthères sont oblongues. *Lam.*

(1) *Crinum latifolium.*

(2) *Scilla.*

(3) *Sida Asiatica.*

(4) *Malva arborea.*

(5) *Gnaphalium.*

(6) *Sambucus Canadensis.* Il me paroît étonnant que M. Thunberg ait trouvé le sureau de Canada dans l'île de Java; je crois que pour s'en assurer, il seroit nécessaire de confronter les exemplaires qu'il en a sans doute rapportés, avec ceux qu'il pourra se procurer en Europe du sureau de Canada. J'en dirois volontiers autant de la sanicle, de la cynoglosse, de la pimprenelle, &c. qu'il y a aussi rencontré. *Lam.*

montagnes, le long des ruisseaux de Kopping.

La pimprenelle (1) se trouve entre Ounang et Samarang.

L'ophiorrize ou racine de serpent (2), nommé *kajo-oulan* et *bidara-lant* également en javan et en malai, étoit dispersé abondamment de tous côtés. J'ai cueilli du jasmin (3) auprès de Salatiga.

Je ne vis guère de coriandre (4), connu par les Javans sous le nom de *katonnior*, que dans les endroits où l'on en cultivoit, de manière qu'il y a tout lieu de croire que la graine a été apportée d'Europe.

La nature n'est pas avare de betèle (5), ni d'arec (6), deux plantes essentielles aux Indiens : elles croissent par-tout.

Les fleurs simples et doubles du mogori (7)

---

(1) *Poterium sanguisorba.*

(2) *Ophiorhiza mungos, an lignum colubrinum.* C'est une plante herbacée ; ainsi le doute n'a point de fondement. Voyez-en le fruit d'après Gætner, dans mes Illustrations, pl. 107, f. 2. *Lam.*

(3) *Jasminum.*

(4) *Coriandrum sativum.*

(5) *Piper betele.* Espèce de poivrier.

(6) *Areca catechu* Palmier des Indes.

(7) *Nyctanthes sambac.* Cet arbuste, qui est de la fa-

servent à faire des guirlandes que les Européennes passent dans leurs cheveux. Elles en donnent de pareilles à leur danseur dans les bals, et y joignent au milieu une fleur de *tchambaca;* les hommes s'attachent cette guirlande au col. Cette fleur est blanche comme la neige, et son odeur extrêmement douce et suave.

On s'occupoit alors à planter le café, qui offre des plants très-agréables. Cet arbre ne produit qu'à la troisième année. Cent pieds rapportent, année commune, trois ou quatre picles de fèves : le picle pèse cent vingt livres.

On me dit que dans les commencemens de son installation dans les îles de la Sonde, la Compagnie hollandoise avoit payé le picle de café vingt-cinq rixdalles. Maintenant elle ne donne que six rixdalles, sur lesquelles le sommegou ou bailli en garde deux pour lui, de manière que le cultivateur javan n'en reçoit réellement que quatre.

---

mille des jasmins, n'est nullement congénère de l'*arbor tristis* des anciens, à qui j'ai conservé le nom de *nyctanthes* (Illustration des genres, n°. 51, t. 6), en donnant celui de *mogori* (*mogorium*, Illustr. n°s 52-58) au sambac et à ses congénères. *Lam.*

On a soin de planter entre chaque arbuste à café, des érythrines ou arbres de corail (1), nommés ici *dadap*, pour leur procurer une ombre suffisante contre les rayons dévorans du soleil. Les plants de caféiers offrent un charmant coup-d'œil. Ces arbrisseaux sont parfaitement alignés, quoiqu'à une distance assez considérable les uns des autres. Le même arbuste a ses branches pendantes, chargées de baies et couvertes de fleurs blanches.

Un chirurgien allemand, précédemment employé au service de la Compagnie hollandoise des Indes, et très-considéré du gouverneur de Samarang, étoit aveugle par une cataracte. Ce gouverneur ayant appris par le médecin de l'hôpital chez qui je logeois, que j'étois en état de rendre la vue à son chirurgien, m'offrit cent ducatons si je réussissois; il envoya même un courrier pour chercher mes instrumens, qui étoient restés à bord du vaisseau à Juana : mais notre

---

(1) *Erythrina corallodendrum*. Illustr. planche 608, fig. 1. J'observe que si l'espèce dont parle ici M. Thunberg est véritablement l'*erythrina corallodendrum*, ses fleurs sont d'un beau rouge, et paroissent avant les feuilles. *Lam.*

malade, non moins opiniâtre qu'aveugle, ne voulut jamais endurer l'opération. Je ne voulois pas que mes instrumens fussent venus en vain, je m'en servis à opérer un vieil Européen et une Chinoise de soixante-dix ans, tous deux aveugles par des cataractes. J'enseignai par la même occasion cette superbe opération chirurgicale à mon hôte, et je lui cédai les instrumens nécessaires, et tous ceux qui ne m'étoient pas d'une utilité indispensable sur le vaisseau.

Le 3 mai, les Javans célébrèrent leur *patti* ou nouvel an. Le gouverneur de la province, qui faisoit ici sa résidence, donna pour cette fête un grand gala, où tous les employés de la Compagnie furent invités.

Le 14 du même mois je partis avec un vaisseau hollandois pour Japara, où je fus parfaitement bien reçu par M. Van-der-Beek, qui remplissoit alors les fonctions de résident dans cette place, agréablement située. M. Van-der-Beek est homme de lettres, et témoigne une bienveillance toute particulière à ceux qui les cultivent. Mais je ne pus jouir long-tems de sa société, car le vaisseau en cargaison à Juana, et sur lequel je devois retourner à Batavia, étoit sur le point de mettre à la voile.

Le 20, je continuai mon voyage à cheval, accompagné d'un Javan, que M. Van-der-Beek m'avoit donné pour guide. Comme il étoit impossible que je me rendisse en un seul jour à Juana, il me donna des lettres de recommandation pour un prince Javan qui avoit épousé la sœur de l'empereur, et qui faisoit sa résidence dans une ville située à moitié chemin de Juana. Je me présentai le soir chez ce prince, qui m'admit à sa table. Nous soupâmes tête-à-tête, et je l'entretins d'objets très-indifférens en mauvais malai. Des hiboux et d'autres animaux troublèrent mon sommeil, en heurlant et criant toute la nuit. Enfin, le lendemain soir j'arrivai à Juana, et pris incontinent une chaloupe qui me conduisit à bord. Le vaisseau avoit déjà quitté la rade et mouillé à une lieue de-là en pleine mer.

Les côtes septentrionales de Java sont très-basses, les fonds très-vaseux et peu profonds, ce qui oblige les vaisseaux de mouiller à une certaine distance de la côte, car pour le peu qu'ils approchent, ils s'embourbent dans la vase quand ils sont trop chargés. C'est ce qui nous arriva, malgré la précaution qu'on avoit eue de s'éloigner de la terre pour recevoir le reste de la car-

gaison, et de ne mettre à la voile que dans le plus fort du flux. Nos matelots se virent contraints de débarquer une grande quantité de planches sur de grosses barques, pour alléger notre navire. Un bon vent nous poussa enfin l'espace de deux lieues à travers une vase épaisse, dont on voyoit la trace dans le sillage du vaisseau, car l'eau étoit trouble et bleuâtre.

Les navigateurs assurent que la profondeur de l'eau diminue dans ces parages en raison de l'accroissement des côtes. On prétend même que cet accroissement est tel, que l'on voit des marais dans des endroits où les premiers vaisseaux de la Compagnie trouvèrent à leur arrivée un très-bon ancrage. Ces côtes septentrionales sont aussi les plus fertiles de toute l'île. Celles situées du côté du midi, au contraire, n'offrent que des rochers et des montagnes peu fertiles. Dans cette partie, la mer est très-profonde et le rivage escarpé.

Une langue de terre s'avance dans la mer entre Juana et Japara; nous doublâmes cette espèce de cap. Nous vînmes au rocher qu'on nomme *le rocher du diable*, parce qu'il sert d'asyle à des corsaires, ainsi que les îles Intermaja et Boompjes; ces corsaires atta-

quent et enlèvent tous les bâtimens, grands ou petits, qui ne sont pas équipés de manière à leur tenir tête, ou qui n'ont pas de vaisseau de conserve. Comme ce ne sont point des Javans, mais des naturels de Bornéo et des iles voisines, il ne sera pas aisé de les détruire.

Au reste, notre navigation fut des plus heureuses. Le 1er juin nous mouillâmes dans le port de Batavia. Je ne fus pas plutôt arrivé, qu'on me commanda de garde sur le vaisseau des malades (1); mais j'en fus quitte moyennant un ducaton que je donnai à un chirurgien remplaçant.

A mon retour, je fis connoissance avec un de mes compatriotes, M. Wimmererants, capitaine-ingénieur au service de la Compagnie hollandoise, qui jouissoit d'une considération égale à son rare mérite. Il demeuroit dans un faubourg, et pendant le reste de mon séjour à Batavia, je reçus de lui plusieurs services importans, qui prouvent la tendre affection qu'il conserve pour ses compatriotes.

En attendant le départ du vaisseau qui devoit me conduire à l'île de Ceylan, que je voulois aussi visiter, le gouverneur géné-

---

(1) Voyez le tome II, p. 236.

ral me permit de me promener dans l'intérieur du pays, jusqu'aux bains chauds et aux montagnes bleues. Le baron de Wurmb voulut m'accompagner; le commissaire des naturels du pays me donna un valet pour guide, et M. Vimmererants me prêta son cheval pour ce voyage.

Le 19 juin nous nous rendîmes à Tanjong, place appartenante au sénateur Cran. Elle est située à dix-huit grands pieux (1) de Batavia.

Le 20 au matin nous partîmes pour Tchipinong, à vingt-cinq pieux de là; nous y dînâmes, et passant par Tchinanguis et Tchiluar, nous arrivâmes à Buyten-Zorg (Sans-Souci), à cinquante pieux de Batavia. C'est une maison de plaisance des gouverneurs-généraux. L'un d'eux nommé Suchoff y a fait construire plusieurs beaux édifices très-élevés et divisés en deux pavillons, avec une galerie et des jardins délicieux : mais cet endroit est un peu trop éloigné de la capitale pour que le gouverneur-général y vienne aussi souvent qu'il le desireroit.

---

(1) J'observerai que les distances, dans cette île, sont mesurées par des pieux placés à des espaces peu égaux. *Rédacteur.*

Le 22, nous allâmes à Tchiseroa, et gravîmes les hautes montagnes de Tchipannas. Ces deux endroits, ainsi que Poudogede et Arkidomas, appartiennent au gouverneur-général, ou plutôt à la Compagnie. Nous réservâmes pour le lendemain le plaisir de visiter ces bains chauds, nommés *Tchipannas* en malai; ils ont donné leur nom au pays d'alentour.

Ces bains se trouvent situés dans une vallée formée par deux hautes montagnes. L'eau n'est pas brûlante, et l'on peut y tenir le doigt : elle sort de plusieurs sources peu fortes; le bassin même est peu considérable. La terre des environs est couleur de rouille, et sur le bord de la fontaine il s'est formé une croûte mince d'un vert foncé semblable à de la rouille d'airain, c'est-à-dire, à du vert-de-gris. Le bâtiment construit au-dessus de ces bains, pour la commodité des malades, est divisé en deux portions. On fait passer l'eau d'une chambre dans l'autre; on a pratiqué dans la première deux espèces de réservoirs où l'eau se clarifie : dans la seconde chambre on a creusé un trou carré couvert de planches. avec une échelle pour y descendre. On trouve dans cet appartement deux robinets qui donnent de l'eau

chaude et de l'eau froide, pour que l'on puisse prendre le bain au degré de chaleur convenable. Je remarquai sur la surface de l'eau une pellicule grasse extrêmement mince, qui avoit un goût un peu salé. On m'assura que cette eau étoit laxative, ce qui empêche de la donner en breuvage dans les maladies internes ; mais elle est bonne pour toutes les maladies externes. On venoit d'y transporter plusieurs malades des hôpitaux de Batavia. Celui qu'on a construit ici ne sert plus. Un cultivateur, originaire d'Europe, avoit l'inspection de ces bains et de quelques jardins voisins.

Le climat est frais et sain; il fait même froid à trembler matin et soir. Je n'avois pas pris mon manteau, et je fus tout étonné de grelotter dans un pays situé, pour ainsi dire, sous la ligne.

On y cultive des choux, des légumes, des racines et des arbres fruitiers d'Europe, qui réussissent à merveille, tant ici qu'auprès de Arkidomas, Tchiseroa et Poudegode, d'où l'on envoie trois fois par semaine des fruits et autres végétaux rafraîchissans, pour la table du gouverneur-général à Batavia. Les oranges douces y acquièrent un goût

plus délicieux que celles des environs de cette ville.

Les Javans débitent sérieusement une fable à laquelle les Européens de bon sens n'ont jamais ajouté foi. Ils prétendent qu'il existe dans les montagnes de Tchipannas des singes (1) qui ont les cheveux naturellement crépus et les pieds tournés en arrière, c'est-à-dire, à l'opposé de tous les autres animaux et des hommes.

Les maisons des Javans et celles des Chinois sont couvertes de morceaux de bambou fendus et placés les uns sur les autres comme nos tuiles.

Voici les objets qui m'ont paru mériter ici quelqu'attention. Les tourterelles (2) qui ont le plumage bleu au Cap de Bonne-Espérance, sont ici d'une teinte beaucoup plus pâle, et même presque blanches; un héron (3) semblable à l'antigone (4).

---

(1) Ourang-outang.

(2) *Columba risoria.*

(3) *Ardea, rostrum erat alboflavescens, gola nuda, caput calvum, albidum, pedes rærulescentes, remiges cinereo-nigri, dorsum et cauda nigra, abdomen albidum.*

(4) *Ardea antigone.*

Le

Le kadondon est un arbre qu'on emploie à faire des haies vives.

L'andevalou est une plante rampante avec des feuilles trilobes, qui passent pour un bon antidote.

Korang-garing et *tampat-outan*, sont deux autres plantes avec lesquelles les Javans teignent en bleu. Ils appellent *boakirai*, un fruit très-âpre et très-astringent.

Tingling-enintik, est, selon eux, un excellent cordial.

Le 24 nous repassâmes les montagnes pour regagner Poudegoude. Arrivés sur le sommet de ces montagnes, qui sont couvertes de buissons et de bois, nous mîmes pied à terre pour gravir plus haut, et examiner de plus près la caverne la plus fameuse, située auprès du Méhémédon. Je me crus transporté dans les contrées septentrionales de l'Europe, tant pour la température de l'air que pour les productions végétales. Je reconnus avec une certaine émotion nos mousses et nos lichens (1), si rares et presque inconnues sous le brûlant climat de l'Inde.

Nous passâmes la nuit à Poudegoude; le lendemain nous partîmes pour Arkidomas, où

(1) *Lichen.*

nous voulions visiter plusieurs petites statues de pierres dispersées dans différens endroits de la forêt, par grouppe de trois ou quatre figures. Les Javans ainsi que les Chinois ont la plus profonde vénération pour ces idoles, et ne manquent pas de leur offrir de fréquens sacrifices. Nous rencontrâmes sur notre route des paons sauvages, que nous élevons avec tant de soin en Europe. Ils voloient et se reposoient ensuite sur les arbres de la forêt pour étaler leur belle queue pendante. J'en tuai un avec mon fusil; nous le fîmes rôtir pour notre souper, mais la chair en étoit sèche et mauvaise.

Le commandant d'un petit fort qui nous accompagnoit, avoit amené avec lui deux soldats : ils ne cessoient de donner du cor pour écarter les tigres, qui sont ici fort dangereux. On prétend qu'il leur arrive de dévorer des Javans lorsqu'ils en rencontrent sur la route. Le bruit des cors, de la trompette ou de tout autre instrument à vent, les épouvante ou leur est insupportable par son éclat.

Le soir nous arrivâmes à Buyten-Zorg, nommé *Bogor* par les Javans; mais avant de nous y rendre, nous fîmes un petit détour pour examiner une pierre antique placée

auprès de Padetuulis. Cette pierre, qui est de la hauteur d'un homme et large d'une aune suédoise, porte une inscription que personne jusqu'à présent n'a pu déchiffrer : j'ai compté huit lignes et demie, qui m'ont paru aller de gauche à droite.

Le 26, nous nous écartâmes encore de la route pour faire une promenade vers la montagne Tcheraton, remarquable à plusieurs égards : elle est située au milieu d'une vaste campagne, et isolée de tous les côtés. Notre but principal étoit de voir plusieurs trous ou excavations assez curieuses, pratiqués dans cette montagne, et dans lesquels les hirondelles (1) viennent construire leurs nids : ces nids sont glutineux, et l'on peut s'en nourrir. Nous mîmes peu de tems à gravir au sommet de cette montagne, et nous trouvâmes ces excavations sur la croupe méridionale. On ne peut les attribuer à des convulsions de la nature, car je n'ai pas trouvé une seule fente sur tout ce rocher ; elles ne peuvent donc avoir été produites que par l'action de l'air et par l'eau, car il y en avoit encore au fond de plusieurs de ces trous. Je

---

(1) *Hirundo esculenta*. La salangane. Buff. *Hist. nat. des ois*. vol. VI, p. 682.

descendis à une certaine profondeur avec une échelle de bambou. Leur intérieur me parut distribué en plusieurs appartemens ; mais l'obscurité qui augmentoit encore le danger de la descente, ne me permit pas de pénétrer plus avant. Les Javans ne voulurent pas absolument nous permettre de détacher quelques-uns des nids d'hirondelles qui tapissoient ces antres. Mais pour ne pas trop nous contrarier, ils en cherchèrent d'autres très-bien conservés qu'ils nous apportèrent : ils y joignirent même deux hirondelles de l'espèce de celles qui habitoient ces trous ; elles étoient petites et toutes noires.

Mon compagnon de voyage et moi nous dînâmes ce jour-là chez le gouverneur javan du canton. Il nous donna un magnifique repas, auquel il n'admit qu'un de ses plus proches parens.

On servit à chaque convive sa portion sur une petite assiette de porcelaine ; ces portions n'étoient pas copieuses, mais en récompense les mets étoient variés : j'en comptai de quatre-vingt-dix sortes, de manière que nous pûmes à peine goûter de tout. Notre hôte parloit assez mal la langue malaise, cependant nous n'en parlâmes pas d'autre avec lui.

Le 28 nous allâmes à une superbe maison de campagne appartenant à M. Duurkoop ; elle avoit une tour dont l'écho répétoit très-distinctement neuf syllabes. Après avoir visité ce charmant endroit, nous nous rendîmes à Batavia.

J'ai remarqué sur la route que les Chinois, qui sont très-nombreux dans cette île, ne se mêlent point avec les Javans : leurs habitations sont bien isolées. On m'assura qu'il est défendu à ces deux nations de se confondre, pour prévenir les querelles et les dissensions intestines. Les Chinois passent pour être très-ombrageux et irascibles ; ils ne changent point de religion, et ne se soumettent jamais à la circoncision : cependant il y en a plusieurs parmi eux qui s'accommodent très-bien des Javanes ; ils en prennent même en mariage, mais jamais une Chinoise n'épouse un Javan. Néanmoins il faut convenir que les Chinois ici se sont un peu apprivoisés ; ils ne tiennent point leurs femmes enfermées, et ne leur pétrissent point les pieds comme à la Chine.

Je visitois très-fréquemment les hôpitaux, et je fus très-satisfait des soins que l'on prend des malades ; il en périt encore beaucoup, malgré ces soins. On prétend que

le nombre des morts augmente tous les ans; cette mortalité provient de la négligence que l'on met à nettoyer les canaux qui conduisent l'eau dans l'intérieur de la ville.

J'ai reconnu par moi-même la justesse de cette observation; j'ai vu les Chinois jetter dans le fleuve qui se décharge dans la rade, des épluchures d'herbes, des charognes, &c. On a laissé établir cet usage dangereux, depuis que les principaux et les plus riches Hollandois se sont mis à bâtir des maisons de campagne, et à faire des jardins de plaisance hors de la ville.

Je vais donner la liste des Européens morts à l'hôpital depuis 1714 jusqu'en 1776.

459 morts en	1714.
469	1715.
453	1716.
494	1717.
591	1718.
666	1719.
750	1720.
614	1721.
730	1722.
657	1723.
769	1724.

925 morts en	1725.
904	1726.
676	1727.
656	1728.
626	1729.
671	1730.
780	1731.
781	1732.
1116	1733.
1375	1734.
1568	1735.
1574	1736.
1993	1737.
1776	1738.
998	1739.
1124	1740.
1075	1741.
1082	1742.
1283	1743.
1595	1744.
1604	1745.
1565	1746.
1881	1747.
1261	1748.
1478	1749.
2035	1750.
1969	1751.
1601	1752.

1618 morts en	1753.
1517	1754.
2109	1755.
1487	1756.
1441	1757.
1638	1758.
1373	1759.
1317	1760.
1000	1761.
1390	1762.
1750	1763.
1757	1764.
1754	1765.
2039	1766.
2404	1767.
1831	1768.
1740	1769.
2706	1770.
2316	1771.
2305	1772.
1187	1773.
1757	1774.
2388	1775.
2877	1776.

On peut diviser ce tableau en trois époques; la première, de 1714 à 1733, a été la moins funeste à l'humanité; en 1733, on en-

treprit de creuser un canal pour conduire les eaux du fleuve dans l'intérieur de la ville de Batavia : cette opération coûta la vie à un grand nombre d'ouvriers, tant Javans qu'Indiens et Européens. Depuis ce moment la mortalité a toujours été en augmentant. En 1761, on transféra dans l'autre hôpital, construit hors de la ville, plus de deux cents convalescens. En 1775, on établit dans la rade un vaisseau uniquement consacré à recevoir les malades nouvellement arrivés. La mortalité a encore augmenté cette année-là et la suivante.

Je sus qu'un bâtiment destiné pour Ceylan alloit bientôt mettre à la voile; je demandai d'y être admis en qualité de premier chirurgien, et je me préparai à partir, malgré les invitations de MM. Radermacher et Hoffman, qui vouloient absolument me retenir à Batavia. La chaleur du climat ne m'incommodoit pas, et je m'y étois assez bien accoutumé; mais il m'en eût trop coûté de renoncer à mes occupations favorites, et de m'exiler peut-être pour toujours de ma patrie.

Je profitai du retard occasionné par la cargaison du bâtiment pour parcourir les environs de Batavia, et prendre de nouveaux renseignemens sur cette île.

Je visitai Jaccatra, place assez jolie à quelque distance de Batavia. C'étoit autrefois la capitale de cette partie de l'île. Les Hollandois s'en emparèrent en 1619; ils n'y entretiennent maintenant qu'un piquet de soldats, pour garder la citadelle qui sert de poste avancé à Batavia.

Quoique les Portugais soient les premiers Européens qui aient débarqué à Java, ils ne parvinrent pas à s'y fixer. Les Anglais se présentèrent après eux et ne furent pas plus heureux. Les Hollandois s'y installèrent en 1596. Cette île peut avoir cent quarante lieues d'Allemagne de long de l'orient à l'occident, et trente de large du midi au nord.

Trois religions très-différentes entre elles sont également admises, et jouissent d'une entière liberté dans l'île de Java. Le paganisme, qui est commun aux Chinois (1) et à une foule de Javans; la religion musul-

(1) En décrivant le costume de cette nation, t. II, p. 356, j'ai oublié une partie curieuse, c'est leur chaussure. Elles ont d'épaisses semelles avec des talons; dans l'intérieur, ils mettent plusieurs morceaux de feutre, de manière que l'eau ne pourroit les percer, et qu'ils ont toujours le pied sec; mais ces pantoufles, ainsi que leurs bottes, sont prodigieusement lourdes. *Rédacteur.*

mane, que professent beaucoup de naturels; enfin le christianisme, qui est suivi non-seulement par les Européens, mais encore par plusieurs Javans, Malais et autres Indiens.

Je n'ajouterai rien aux observations que j'ai déjà faites sur le commerce et les productions de cette île. Le riz y est excellent; les cardamomes de l'espèce à capsules arrondies (1) y sont abondans. Il est fâcheux que le gros-bec orysivore (2) cause tant de dommage au riz; il en dévore considérablement.

---

(1) *Cardamum compactum*. Cette espèce, que M. Thunberg ne désigne pas suffisamment, est peut-être mon *amomum racemosum*. Dict. n°. 5, et Illustr. t. 2, fig. 2. L'espéce enfin que M. Sonnerat a nommée *Amomum repens*. (*Voyage aux Indes*, vol. II, p. 240, t. 136.) *Lam.*

(2) *Loxia orizyvora*. Le gros-bec cendré de la Chine. *Buff.* pl. enl. n°. 152, f. 1.

CHAPITRE II.

VOYAGE à Ceylan : du 5 juillet au 21 août.

Le 5 juillet 1777 je montai à bord du *Mars*, destiné pour Ceylan. Je portois avec moi plusieurs lettres de recommandation pour le gouverneur et les officiers de cette île.

Le 7 on leva l'ancre, et nous quittâmes avec un bon vent une des plus belles et des plus riches contrées du globe.

Le 11 nous mouillâmes auprès d'Anjer pour y faire de l'eau. Le *Stockholm sloot* (château de Stockholm), vaisseau appartenant à la Compagnie des Indes suédoise, qui cingloit vers la Chine, avoit relâché quelques jours avant nous dans cette rade, pour faire également de l'eau. Je fus ravi de trouver plusieurs de mes amis, tels que le capitaine Petersen, et quelques autres. L'eau que l'on puisoit ici étoit très-douce et assez bonne; mais comme il étoit difficile d'approcher du ruisseau d'où on la tiroit, et qu'il falloit rouler les tonneaux assez loin dans l'eau pour les remonter à terre, le courant étoit bientôt troublé, de manière

qu'on puisoit autant de bourbe que d'eau. Nos matelots et tous ceux qui burent comme eux de cette eau pure sans y faire infuser du café ou du thé, furent attaqués de dyssenteries terribles.

Je trouvai ici la plus grande espèce de bananier (1), qui produit des grains plats et de la grandeur de ceux du lin.

Les Javans établis dans ce village nous vendirent beaucoup de cannes à sucre. Les Suédois en achetèrent aussi; et sachant la langue malaise, j'eus le plaisir de leur servir d'interprète et de leur être utile dans ces petites acquisitions.

Secondés par un vent favorable, nous poursuivîmes heureusement notre navigation. Le 9 août nous passâmes la ligne, et le 28 nous nous trouvâmes auprès de Cochin, et reconnûmes la côte de Malabar. En longeant le rivage, nous doublâmes le Porca, Coilan et le cap Comorin.

Le 20 nous découvrîmes Ceylan, et le jour suivant nous longeâmes la côte et pensâmes faire naufrage, par l'inexpérience du

---

(1) *Musa troglodytarum*. C'est le bananier à grappe droite, n°. 3 de mon Dict. Mais est-ce bien le *musa troglodytarum* de Gærtner, vol. 1, p. 29, t. 2? *Lam.*

capitaine. Quoique nous n'avancions que la sonde à la main, nous nous apperçûmes que le navire alloit donner contre des bas-fonds très-avancés hors du canal qui sépare l'île du continent. Le vaisseau étoit près d'échouer quand le sous-pilote, marin courageux et expérimenté, profitant de la stupeur et de l'effroi du capitaine pour saisir le commandement, embouche le porte-voix, et ordonne aux matelots de virer de bord. Cette manœuvre nous sauva. Le vaisseau étoit excessivement chargé, et je doute que nous eussions jamais pu échapper s'il eût donné contre un bas-fond, ou si nous eussions été accueillis d'une tempête. Cette surcharge souvent si fatale, est un effet de l'avidité mal entendue des employés de la Compagnie. Le capitaine et tous les officiers ont le droit de trafiquer de certaines marchandises, et on leur laisse exprès la place de plusieurs tonneaux dans le bâtiment. Ils abusent de cette permission pour entasser des ballots de marchandises outre mesure. Le capitaine et le premier pilote sont ordinairement les premiers prévaricateurs. Les particuliers avoient embarqué pour leur compte beaucoup de riz, de sucre en poudre et d'arrack.

Le lendemain de notre arrivée le vaisseau

zélandois *le Guillaume V*, venant d'Europe, et le *Hoo* d'Amsterdam, vinrent mouiller dans la rade.

J'envoyai d'abord les lettres de recommandation que j'avois apportées de Batavia, aux personnes à qui elles étoient adressées, et peu après j'allai faire visite au gouverneur nommé M. Falk, homme plein de science et de mérite; il me parut aussi très-recommandable par un désintéressement bien rare parmi les officiers de la Compagnie des Indes. Né à Ceylan, il avoit étudié à Utrecht, et devoit tout son avancement au gouverneur-général Van-der-Parra.

Parmi les estimables amis ou connoissances que je fis à Ceylan, je ne citerai que deux ou trois personnes que j'ai plus particulièrement fréquentées. M. Van-der-Sluyken, capitaine canelle, c'est-à-dire, chef des ouvriers qui dépouillent le canellier et en ôtent l'écorce interne.

Je dînois chez lui deux fois par semaine avec une nombreuse société bien choisie et deux de mes compatriotes, M. le baron Albedyl, et M. de Kenlea ou Kiellyn, qui avoit acquis le droit de bourgeoisie, et faisoit un grand commerce avec la côte de Coromandel. Je n'oublierai pas non plus un vieillard

respectable, M. le capitaine Hapver, qui étoit parti de Suède très-jeune comme matelot sur un bâtiment marchand. Il avoit eu le pouce emporté par une balle dans un combat contre un corsaire d'Alger. Il entra ensuite au service de la Compagnie hollandoise des Indes, et ne dut son avancement qu'à ses connoissances en artillerie. Il excelloit à faire des feux d'artifice. Cet estimable officier ne me regardoit pas seulement comme un compatriote, il me traita comme un ami, et me fit des offres que je ne voulus pas accepter, afin de disposer de mon tems avec plus de liberté.

CHAPITRE III.

Climat de Ceylan. — Etablissement des Hollandois tant à Colombo que dans le reste de l'île. — Maures.

Colombo est la capitale de l'établissement hollandois dans cette île; la ville est grande, belle et environnée de remparts.

Le palais du gouverneur est magnifique, quoiqu'il n'ait qu'un étage. La galerie qui s'étend sur toute la longueur de l'édifice, offre un abri très-frais contre la chaleur dévo-

rante du climat, elle aboutit par les deux extrémités à différens appartemens.

Le climat de Ceylan n'est pas moins chaud que celui de Batavia; mais les côtes sont plus hautes, et conséquemment plus exposées au vent, qui tempère l'extrême chaleur et contribue à la salubrité de l'air (1).

---

(1) Cette île est célèbre parmi les Orientaux et même les anciens auteurs grecs et latins; les premiers la nomment *Serendip*, *Sarandib*, *Sacandib*, *Sielediba*, *Silân*, *Lunka* ou *Lanca* (*a*); les autres ςιμοῦνδα, Σαλικὴ, ou plutôt Σηλινη, selon le docteur Hyde. Ils en parlent aussi sous le nom de *Taprobane*; c'est le sentiment des plus savans géographes, tels que d'Anville, Rennel, Gosselin, &c. Ils s'appuient sur sa situation et sur l'analogie de son nom actuel avec celui de *Saline*, qu'elle portoit aussi autrefois. D'Anville trouve dans cette dénomination, le *Selen-dib*, ou *Serandib*, d'où est dérivé *Ceylan*, et dont il ne diffère que par la suppression du mot indien *dib* ou *dip* (île). On sait que la mutation de l'*l* en *r* est plus au-

(*a*) D'Anville dit positivement : « Je suis surpris que quel- » ques savans aient pu douter, vu la situation que Ptolemée » donne à la Taprobane, que cette île ne fût pas Ceylan ». *Eclaircissemens géographiques sur la carte de l'Inde*, p. 108. — « La Taprobane, dit M. Gosselin, ne peut être représen- » tée que par Ceylan ». *Géographie des Grecs analysée, ou les Systêmes d'Eratostènes, de Strabon et de Ptolemée, comparés entre eux et avec nos connoissances modernes*, p. 134 et suivantes.

Les habitans de tout âge et des deux sexes, blancs ou noirs, Européens ou Indiens, li-

---

torisée par l'usage. Le moine Cosmas, dans son chapitre περι της Ταπροβανης νησυ, *de l'île de Taprobane,* dit « que les Indiens l'appellent *Siele-diba*, et les Grecs Taprobane », παρα μην Ινδοις καλουμηνη Σιελεδιβα, παρα δ' Ελλεστι Ταπροβανη (*a*). M. Reuben Burrow, mathématicien anglais, qui s'est livré à l'étude du sanscrit, pour mieux connoître l'astronomie des Hindoux, et qui a enrichi d'excellentes notes la partie astronomique et géographique de l'*Ayeen akbery or the institutes of the emperor Akber translated from the Persian by Gladwin* (*b*); ce savant, dis-je, malgré toutes les assertions de différens voyageurs (*c*), ne croit pas que la Taprobane des anciens soit la même île que Ceylan, ni même que cette Taprobane subsiste encore. D'après différentes observations astronomiques citées dans l'*Ayeen akbery*, il conclut « que *Lunka* n'est pas non plus » l'île de Ceylan, comme on l'a généralement supposé, » mais un endroit déterminé par l'intersection de l'é» quateur et du méridien de Delhy. Cet endroit corres-

(*a*) *Collection des Voyages curieux*, par Melchisedech Thévenot, t. I, p. 9.

(*b*) Tome III, p. 1-50.

(*c*) Jean de Barros et Diego de Couto, assurent que cette île s'est d'abord appellée *Lança*, *Lançao*, ou *Lanças*, qui veut dire terre de délices. Ils ne peuvent avoir pris ces notions que chez les naturels même. Au reste, je me borne à rapporter les faits, sans prétendre contredire formellement M. Burrow; c'est au lecteur à prendre ses conclusions. Voyez l'*Histoire de l'île de Ceylan*, par Ribeyro, *préface du Traducteur*.

tres ou esclaves, font beaucoup d'usage des bains froids ; ils vont se baigner dans la mer

---

» pond à l'extrémité méridionale des îles Maldives.
» Il y a, à la vérité, plusieurs raisons pour conclure
» que Lenka faisoit partie de la Taprobane des anciens,
» et que *Taprobane* ou *Tapobon*, qui en sanscrit signi-
» fie *désert de la prière* (a), étoit une très-grande île
» qui comprenoit toutes les Maldives ou la plus grande
» partie de ces îles; elle a été probablement détruite
» par des inondations ». Ceci s'accorde très-bien avec la description donnée par Ptolemée, et ses îles des Singes ressemblent beaucoup à celles dont il est parlé dans le *Ramayan*, ou poëme sanscrit sur les guerres de *Ram*, général des singes ou babouins, contre Ravan, tyran de Ceylan (b). Je n'essaierai pas même de concilier les opinions des savans que je viens de citer; c'est, je crois, aux révolutions de la nature qu'il faut attribuer l'embarras et l'incertitude qui se trouve dans la géographie de cette portion de l'Océan indien. Valentyn observe avec beaucoup de justesse, par exemple, qu'on ne peut douter que l'île de Ceylan n'ait fait partie autrefois de la terre ferme de Coromandel, dont elle a été ensuite séparée (c). Ne pourroit-on pas en

(a) « *Tapobon*, The Wilderness of prayer ».

(b) Voyez *Heet opadès of Vishnoo Sarma in a series of connected fables, etc. translated from an ancient ms. in the sanskreet language, by* C. Wilkins, p. 299 et 334, notes 39 et 386.

(c) *Aan't vast land* der kust van Choromandel in de alleroudste tyden vastgchecht geweest zy, en dat de zee, het door dentyd van eengescheurd heest, Valentyns *Beschry-*

et dans les fleuves, où l'on ne craint pas ces terribles crocodiles de Batavia.

---

dire autant des Maldives ? Ces fractions ou ces séparations n'ont pas été opérées en un jour. Les ouvrages sanscrits seuls pourront jetter quelque lumière sur cette partie intéressante de la géographie physique.

Plusieurs géographes arabes et persans parlent de Ceylan, qu'ils nomment *Serandib*, mais d'une manière bien peu satisfaisante, comme on peut le voir par les extraits suivans.

L'Edricy la regarde comme la plus grande et la plus célèbre île de l'Océan indien ; il lui donne quatre-vingts lieues de long sur autant de large. Le mont Rahon que les navigateurs apperçoivent de la haute mer à plusieurs journées de distance, couronne cette île, et produit diverses espèces de hiacinthes et autres pierres précieuses, du parfum, &c. les ruisseaux roulent aussi des pierres précieuses.

Le roi, qui est tres-juste, a seize conseillers, quatre naturels, quatre musulmans, quatre chrétiens et quatre juifs. Il tire son vin de la Perse, tant pour sa propre consommation que pour celle de ses sujets; ce vin est fait avec de l'arak. On sait que les liqueurs enivrantes sont interdites à tous les autres habitans des Indes.

Selon *Ébn-el-Ouardy* (*b*), dans sa *Description des îles*

ving van Ceylon, p. 18 du cinquième volume du *Beschryving van out en Niew oost Indien* (Description des Indes orientales anciennes et modernes).

(*a*) *Geographia Nubiensis*, p. 28-32.

(*b*) *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*, t. I, p.

La Compagnie des Indes a élevé à ses frais une imprimerie à Colombo ; il en est

---

de la mer de Syn, l'île de Serendib est la plus riche que l'on connoisse en pierres précieuses, telles que l'yagout, le sombadedje, le mas ou diamant, les belons ; elle produit beaucoup d'aromates : on y pêche de très-belles perles. Les habitans de l'Iraq et de la Perse viennent y commercer. On y voit le *Rehhouân*, montagne sur laquelle Adam est descendu.

Baqouy (*a*) place Serendyb, île de la mer d'Herkend, à l'extrémité de l'Inde, vers le cent trentième degré de longitude, et le dixième cinq minutes de latitude. Il lui donne quatre-vingts parasangs de large sur autant de long. Elle est gouvernée par trois rois; on y trouve toutes sortes d'aromates et de drogues, du bois d'aloës, des cocotiers, du musc, des pierres précieuses, des mines d'or. On y pêche des perles : on y voit une montagne sur laquelle Adam est descendu. La plupart des habitans sont mages ; il y a cependant quelques musulmans.

Après avoir compulsé les géographes arabes et persans, consultons les Chinois sur cette île intéressante, et dont l'histoire bien connue répandroit le plus grand jour sur les antiquités de l'Indostan.

(*b*) Les Chinois la nomment *Su-tsu-Koue* (royaume des lions), ou *Sen-Chen*, et *Polomuen-Koua* (royaume des Brahmanes). Ils disent que ce pays est à côté de

(*a*) *Notices et extraits*, *ect.* t. II, *passim.*

(*b*) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XL, p. 236.

sorti un assez grand nombre d'ouvrages, pour la plupart relatifs à la religion chré-

---

l'Inde et dans la mer indienne, qu'il produit beaucoup de choses rares et précieuses; qu'on n'y connoît pas la différence de l'été et de l'hiver. Elle n'étoit pas autrefois habitée; il n'y avoit que des génies et des serpens qu'on ne voyoit pas; mais des marchands de différentes contrées s'y rendoient pour ramasser les objets précieux qu'on y trouvoit en abondance. Frappés de sa fertilité, plusieurs d'entre eux s'y établirent et formèrent un grand royaume, que l'on appelle le *pays des lions*, à cause de la quantité qu'il y avoit de ces animaux; les mœurs des habitans sont les mêmes que celles des brahmanes, et l'on y adore *Fo* ou *Boudha*. Vers l'an 405 de J. C. le roi de ce pays envoya à *Gan-ti*, empereur de la Chine, une très-belle statue de *Fo*, qui étoit de pierres précieuses. Depuis ce tems, on a vu à la Chine, en différentes fois, des ambassadeurs de cette île.

Il résulte de ce récit, que l'île de Ceylan a été longtems l'objet du commerce des nations étrangères, mais qu'elle n'étoit pas habitée; que ce sont principalement les brahmanes qui l'ont peuplée et qui y ont porté leur religion. Le P. Martini prétend que des colonies chinoises s'y sont établies; sentiment qui ne me paroît pas mieux fondé, puisque les Chinois n'en disent rien. Au reste, cet établissement, s'il est vrai, doit être postérieur au douzième siècle.

Les habitans de Ceylan ont encore la même religion; mais elle est plus conforme à celle des peuples du Ma-

tienne. Voici ceux que j'ai pu me procurer, et dont j'ai fait présent à la bibliothèque de l'académie d'Upsal.

---

labar qu'à celle des Siamois (*a*). Ils nomment leur principale divinité *Boudou ;* c'est le *Boudha* des Samanéens. Ils datent d'une époque qui part du tems où ils prétendent qu'il a vécu parmi eux, et cette époque tombe vers l'an 40 de l'ère chrétienne ; elle a sans doute rapport à l'établissement de la religion chez eux par quelque samanéen ou brahmane, qui, prenant le nom de *Boudha*, a voulu faire croire que c'étoit l'ancien fondateur de la religion indienne qui reparoissoit en sa personne ; imposture qui a souvent eu lieu dans ce pays. Suivant Cosmas Indopleustes, vers l'an 520 de J. C. il y avoit une église de chrétiens persans à Ceylan. Un voyageur arabe (*b*), qui y étoit en 877, rapporte qu'il y avoit beaucoup de juifs et de *tanouis* ou de manichéens, et que différentes autres religions y étoient établies ; il ajoute que les habitans de Ceylan ont parmi eux beaucoup de savans qui tiennent des assemblées et des conférences sur leur religion.

Ce que racontent les Chinois, que l'île de Ceylan n'étoit pas d'abord habitée, quoique les négocians y allassent, paroît être confirmé par le récit de Pline (*c*), qui dit, d'après Eratostènes, qu'il n'y avoit

(*a*) *Histoire du christianisme des Indes*, par Lacrose, t. II, p. 348, et ci-dessus, t. III, p. 243 et suiv.

(*b*) *Anciennes relations des Indes et de la Chine, par deux voyageurs arabes*, &c. traduite par l'abbé Renaudot, p. 103.

(*c*) *Plinii Histor. nat.* lib. VI, cap. 26.

Kon leegryp der christelike religie in de tamulsche sprache (Abrégé de la religion

---

point alors de ville, mais seulement des villages au nombre de sept cents ; ce qui est peu considérable, s'ils étoient répandus dans toute l'île : d'où il faut conclure, comme le remarque M. d'Anville (*a*), que ces insulaires n'avoient point encore de villes sous le règne du troisième des Ptolemées, sous lequel vivoit Eratostènes, c'est-à dire, deux cents cinquante cinq ans avant J. C. Mais ils en avoient du tems de l'empereur Claude, vers l'an 50 de J. C. comme on peut le voir par la relation d'un voyage que fit alors dans cette île l'affranchi d'un Romain chargé de recevoir les tributs de la mer Rouge : ce voyage est rapporté par Pline. Comme les Romains ramènent toutes les divinités aux leurs, l'affranchi dit qu'on adoroit Herçule dans ce pays. Arrien parle aussi d'Hercule adoré dans l'Inde ; et d'après Mégastènes, il dit qu'on lui rendoit le même culte qu'à celui de Thèbes. Il ajoute que, suivant les Indiens, Hercule étoit né dans l'Inde, et qu'il eut une fille nommée *Pandée*, à laquelle il donna une contrée de l'Inde, qui porta, dans la suite ce nom : c'est sans doute la contrée appellée *Pandionis regio*, qu'on place sur la côte du Malabar. Les Indiens, dans leurs livres, parlent d'un roi qu'ils nomment *Pandou* ou *Pandou-raja*.

Cette île s'étend du sixième au dixième degré de latitude nord ; on évaluoit autrefois sa circonférence à quatre cents lieues ; mais depuis, la mer en a inondé

(*a*) *Antiquités de l'Inde*, p. 150.

chrétienne en langue tamoulle), door Sigisbertus Abraham *Bronsveld*. Colombo, 1754, *in*-8°.

Tamulsch kinder Cathechismus, door Sigisbertus Abraham Bronsveld (Catéchisme tamoul pour les enfans). *Colombo*, 1776. *in*-8°.

Evangelium Jesu Christi van Matthœus, in der malabarsche tale (l'Evangile selon Matthieu, en langue malabare). *Colombo*, 1741, *in*-4°.

---

quarante dans la partie septentrionale. Les Hollandois lui donnent trois cents soixante lieues de circonférence. Strabon dit que cette île est aussi grande que la Bretagne (l'Angleterre), *οὐκ ἐλάττων τῆς Βρεταννικῆς ἡ Ταπροβάνη*. Ben Ishac (*a*) la compare, pour l'étendue, à l'Andalous (l'Espagne), et lui donne quatre-vingts parasanges de longueur sur autant de largeur. Pour toutes les dimensions comparées et les positions des principaux lieux, nous renvoyons le lecteur à l'article *Island of Ceilan*, pages 43—47, du *Memoir of a map of Hindoostan, or the Mogul empire, &c.* by James Rennel. *Lond.* 1788. *in*-4°. On peut aussi consulter l'*Histoire de l'île de Ceylan*, *par J. Ribeyro*, trad. par Legrand, et le *Voyage de Knox*, traduit de l'anglois. (*Notes du Rédacteur.*)

(*a*) Cité par Hyde dans ses notes à l'*Itinera mundi* de Feritsol, p. 27, t. I du *Syntegmata dissertationum* du même docteur, publié par Sharpe à Oxford en 1767.

Evangelium Jesu Christi van Matthœus, Marcus, Lucus, Johannes, en de Handelingen der Apostolen, en de tamulschen (l'Evangile de Jésus-Christ selon Matthieu, Marc, Luc et Jean, et les Actes des Apôtres en langue tamoulle, par Philippe de Wriest).

Grammatica of singoleesche taal kunst (Grammaire de la langue chingulaise, par J. Ruell). *Amsterdam*, 1708 (1).

Les Hollandois ne se sont point bornés à leur établissement de Colombo et de quelques autres villes dans cette même île; toutes les côtes, jusqu'à la distance de six à sept lieues dans l'intérieur des terres appartiennent à leur compagnie des Indes, et sont soumises à la surveillance du gouverneur. L'intérieur du pays cependant est habité par une nombreuse population de naturels, qui,

(1) M. Thunberg ne cite pas, à beaucoup près, tous les livres tamouls imprimés à Colombo; j'en pourrois ajouter un bon nombre, mais ils sont tous relatifs à la religion catholique, et je réserve cette nomenclature pour une notice sur les travaux typographiques et littéraires des Hollandois et des Danois dans l'Inde, semblable à celle que j'ai déjà faite sur les mêmes travaux des Anglais dans la même contrée. Cette dernière notice a été insérée dans les second et troisième volumes du *Magasin encyclopédique*. *Note du Rédacteur.*

après de longues guerres, ont été contraints de reconnoître la souveraineté de la Compagnie. Les montagnes qui hérissent le centre de cette île appartiennent au roi de Candi, qui est tellement cerné de tous côtés, qu'il se trouve dans l'impossibilité de correspondre avec d'autres étrangers que les Hollandois. Ceux-ci se sont réservé le droit exclusif de commercer avec ce souverain et avec ses sujets.

C'est sur-tout à l'égard des autres Européens que les Hollandois se montrent jaloux et intraitables; ils ont plus d'indulgence pour les Indiens, et l'on voit dans cette île beaucoup de Maures.

Les Maures viennent des côtes de la terre ferme (1) en assez grand nombre à Colombo

(1) Parmi les différentes espèces de toiles de coton plus ou moins fines, que l'on transporte en grande quantité des côtes de Coromandel et de Malabar à Ceylan, je n'en connois point de comparables à celle de Surate, et sur-tout du Bengale. Celles-ci me parurent les plus belles et infiniment supérieures aux autres; je remarquai une toile de coton dont les figures n'étoient pas imprimées au moule ni à la presse, mais on les avoit toutes peintes à la main, et d'une manière très-délicate et très-déliée. Ces toiles venoient d'un endroit nommé *Toutoucozin*, où on les fabrique. J'ai vu des chemises

et dans quelques autres endroits. Ils y font un commerce considérable. Ces hommes sont généralement d'une taille avantageuse, et plus noirs que les insulaires. Leur costume me parut très-agréable. Ils portent une ample robe de coton blanche semblable à celles de nos femmes; une ceinture de la même étoffe et de la même couleur serre cette robe en la plissant sur leur taille; elle se noue sur le côté droit. Ils ont le turban, qui est la coëffure de la plupart des Orientaux. Leurs oreilles sont chargées de longs anneaux gros comme le doigt, travaillés de différentes façons; tantôt unis, tantôt enrichis de pierres rouges, bleues, vertes; les uns n'en portent qu'un, d'autres cinq et six; de manière que leur poids agrandit le trou de l'oreille au point qu'elles finissent par battre sur les épaules. On incruste dans beaucoup de ces boucles d'oreille un petit fruit rond et raboteux, qui vient, dit-on, sur

---

en toile de coton si fines, qu'on pouvoit en tenir une demi-douzaine dans la main : il est vrai qu'on n'en porte guère. Elles servent à faire des présens à des personnes de distinction auxquelles on veut donner une idée de la perfection à laquelle les naturels ont porté l'art de filer. (*Thunberg.*)

une montagne sacrée du pays, nommée *Outeralié.* Il est ordinairement gros comme un petit pois, quelquefois comme une balle à fusil. Quelques Maures superstitieux croient trouver dans les plis de ce fruit sept figures humaines. Les fruits où l'on croit reconnoître ces figures les mieux prononcées n'ont pas de prix; les moins riches les paient jusqu'à deux cents écus. A peine les enfans ont-ils atteint l'âge de trois ans, que leurs oreilles sont chargées d'anneaux. On peut juger, par leur nombre et leur grandeur, du rang et de la fortune de celui qui les porte. Les Chingulais de distinction, comme les Ambassadeurs, les Grands de la Cour, ont de longues chaînes d'or passées autour du col et qui leur tombent sur la poitrine. J'en vis de pareilles aux Ambassadeurs du roi de Candi, qui vinrent à Colombo pendant mon séjour dans cette ville. Le même Monarque en donne aussi à l'Ambassadeur hollandois et à son secrétaire avant de les admettre à son audience. Ces chaînes ne sont pas composées de mailles ni de charnières, mais de boules creuses, tissues en filet d'or comme du filagramme : ces boules sont enfilées dans un cordon de soie ou dans un fil d'or de la longueur nécessaire. Ces chaînes sont très-in-

génieusement travaillées, et en même tems très-légères, de manière qu'elles ne valent guère plus de vingt à trente pagodes (1).

CHAPITRE IV.

Cultes religieux. — Idiômes de l'île de Ceylan.

PENDANT que les Portugais étoient maîtres de cette île, ils ne négligèrent rien pour y établir leur religion et leur langue, comme dans plusieurs autres contrées de l'Asie. Il reste encore des traces de l'une et de l'autre. Les Malabars et plusieurs autres nations établies sur les côtes occidentales de l'Inde, parlent encore un portugais très-corrompu. Il est presque aussi utile que le malai, sur les côtes orientales de l'Inde.

Les Hollandois, après leur installation dans cette île, ont voulu conserver parmi les naturels, les notions qu'ils avoient déjà de la religion chrétienne. La Compagnie a entretenu les églises et les écoles établies

(1) Ces pagodes valent un ducat de Hollande ou quatre livres.

pour l'instruction des habitans et des esclaves : on y ordonne même des prêtres pour le culte.

Les idolâtres de l'île rendent leur hommage à *Boudha* ou *Bouddou*, qui est adoré par toutes les nations de l'Orient. On voit son image non-seulement dans les temples, mais encore dans les maisons. Ses adorateurs lui donnent le titre de *Dea ni Bouttou hamdrue* (seigneur dieu Bouttou). Ils lui présentent beaucoup d'offrandes, qui font un revenu fixe et considérable pour les prêtres attachés à ses temples. Leurs présens sont toujours intéressés. Tantôt ils forgent des pièces d'argent très-minces, dont ils forment ensuite de petits simulacres humains qu'ils déposent sur les autels du dieu, pour obtenir la santé. Pour l'ophtalmie, ils font la figure de deux yeux avec des plaques d'argent, dont ils façonnent aussi des feuilles du figuier des pagodes (1) ou des fruits de l'*anacarde* (2), qu'ils croient agréables à

(1) *Ficus religiosus*, arbre du diable (*duyvels boom* en hollandois, *Boga* en chingulais). Les naturels regardent cet arbre comme sacré. Ils croient que *Boudhou* s'est reposé sous son ombre, et ils y contractent et passent tous leurs traités et leurs alliances.

(2) *Anacardium.* C'est sans doute du véritable ana-

leur dieu, et sans lesquelles même ils n'oseroient paroître en sa présence. Les prêtres ramassent ces offrandes avec autant de soin que de piété, les fondent et les vendent aux orfèvres sur le pied de la valeur intrinsèque de la matière. Je me suis procuré quelques-unes de ces offrandes, et même un petit dieu *Bouddou* en argent fin. Les Chingulais qui se trouvent dans le besoin, mettent quelquefois leurs idoles en gage chez les Européens, mais ne manquent jamais de les retirer. Ce dieu est constamment représenté assis à la manière indienne, une main sur la tête, deux croisées en devant; ses oreilles lui pendent jusques sur les épaules. J'en vis de pierre et de bois dans les pagodes (1).

Mon séjour dans l'île de Ceylan n'étoit pas assez long pour que je consacrasse une partie de mon tems à l'étude des langues chingulaise et malabare. Je remarquai seule-

---

carde des anciens et du commerce, que M. Thunberg parle ici, c'est-àdire, du *semecarpus* de Linné fils, et non de l'acajou (*cassuvium*), qui porte le nom d'*anacardium* dans les ouvrages de Linné. *Voyez*, dans mon *Dict.* les mots *Acajou* et *Anacarde*. *Lam.*

(1) *Baldæus* et *Valentyn* ont donné un long traité de la religion des Chingulais, à la suite de leur relation de cette île. *Rédacteur.*

ment

ment beaucoup de différences entre elles.

Je me bornerai à donner les noms de nombres malabars.

1 *Ounou*, *oundou.*
2 *Rendou*, *rindou.*
3 *Monudou.*
4 *Nalou.*
5 *Anji*, *anjou.*
6 *Arou.*
7 *Elou.*
8 *Etta*, *illou.*
9 *Ombedou.*
10 *Pattou.*
11 *Pattinendou.*
12 *Patterendou.*
13 *Pattimoundou.*
14 *Pattindou.*
15 *Pattinanjou.*
20 *Iruedou.*
21 *Irouedoudou.*
30 *Mouppedou.*
40 *Natpedou.*
50 *Anbedou.*
60 *Arouedou.*
70 *Elouedou.*
80 *Enbedou*, *aymbedou.*
90 *Toumourou*, *imbedou.*

100 *Nourou, nour.*
101 *Noutcondou.*
200 *Irnour.*
300 *Mounour.*
4000 *Ayrem, ayrim.*
10,000 *Pattayrim* (1).

Un missionnaire danois, de la côte de Tranquebar, vient prêcher et communier de tems en tems les luthériens de Colombo, qui n'ont ni temple ni ministre. Celui-ci fait cette corvée par charité chrétienne, car il ne reçoit qu'une bien foible indemnité. J'entendois vanter la douceur et le zèle des missionnaires danois de la côte de Tranquebar; tout le monde s'accorde à refuser les mêmes qualités aux missionnaires romains, qui, par leur orgueil, leur avarice et leur ambition démesurée, se sont rendus odieux à tous les naturels.

---

(1) Le laconisme de notre voyageur ne me permet de faire aucune note; je me bornerai donc à renvoyer le lecteur à la onzième dissertation de *Reland de Linguis insular. oriental.* p. 80 *et seq.* et à l'*Alphabetum grandonico-malabaricum*, imprimé à Rome, à la Congrégation de la Propagande. 1771, *in*-8°. *Note du Rédact.*

CHAPITRE V.

Monnoies de l'île de Ceylan.

La pièce nommée *laryn* est d'une forme singulière; elle varie pour la grandeur et la valeur sur la côte de Malabar et de Coromandel. On dit que le roi de Candy en fait battre avec un cylindre d'argent, le marteau leur tient lieu du balancier qu'ils ne connoissent pas. Après que la pièce a été battue, on courbe les deux extrémités, de manière qu'elles font le crochet. La partie supérieure porte ordinairement une légende, ou des étoiles, ou des tailles légères. J'en achetai deux d'argent fin, l'une douze sols de Hollande, l'autre, un peu plus petite, neuf sols.

En fouillant dans différens endroits de l'île, on déterre une monnoie d'airain un peu plus petite qu'un denier suédois, mais plus épaisse; elle porte des caractères qui sont encore en usage sur la côte de Malabar, d'où l'on croit qu'elle a été apportée : elle avoit cours autrefois dans cette île.

Les deniers hollandois, qui portent d'un côté la marque de la Compagnie des Indes,

sont la monnoie favorite des gens du commun, qui la trouvent très-commode pour leurs emplettes. On en distingue deux sortes par la grandeur et la grosseur.

Les Européens et les Indiens ne se paient réciproquement qu'avec des roupies et des pagodes.

Il y a des roupies d'or et d'argent, lesquelles se subdivisent en demi-roupies et quart de roupies. Différens monarques indiens font battre de ces monnoies, qui sont à la vérité très-rares au delà du Gange : elles abondent à Ceylan, et c'est la seule pièce sur laquelle on voie une effigie. L'or des pagodes est mêlé d'alliage ; je les évalue un ducaton ou deux écus un scalin de Hollande ; elles sont un peu concaves d'un côté, et plus unies de l'autre.

On distingue deux sortes de pagodes : celles qu'on reçoit dans les comptoirs hollandois ont, outre la principale empreinte, quelques points en relief sur le revers ; celles des comptoirs anglais sont marquées d'une étoile. Il ne faut recevoir cette monnoie qu'avec la plus grande précaution, car il y en a beaucoup de fausses ; on les reconnoît sur-tout au son.

Les pagodes qui portent l'effigie d'un élé-

phant sont fort rares ; il est très-difficile de s'en procurer : on les dit plus fortes et d'un or plus fin que les autres ; on n'en fabrique plus depuis long-tems.

Les pagodes de Masulipatnam, qu'on apporte de la côte de Coromandel à l'île de Ceylan, où elles ont cours, sont d'or fin. Elles portent trois effigies ou figures : il y en a de différentes grandeurs.

On distingue deux espèces de pagodes de Mangalor ; les vieilles ont des caractères sur le revers. Celles qui ont encore cours dans le commerce portent l'empreinte d'un croissant également sur le revers, mais la principale empreinte portoit deux effigies. Il y a aussi des demi-pagodes de Mangalor.

La petite monnoie en usage à Ceylan, sur les côtes de Coromandel et de Malabar, consiste en petites pièces d'or et d'argent à bas titre, nommées *fanum*, que les princes indiens font frapper chez eux ; et en pièces de cuivre de différentes dimensions, battues dans les factoreries européennes, des Anglais, des Hollandois, des Français et des Danois. Comme leur description m'entraîneroit beaucoup trop loin, je la réserve pour un Traité particulier des monnoies indiennes.

On apporte encore de la côte de Malabar deux monnoies de plomb de deux espèces, un peu plus grandes que celle de Java; l'une a dans le milieu un trou carré, l'autre un trou rond; et deux pièces de monnoie de cuivre, qu'on nomme *doudou* et *baisa;* elles portent la figure d'un éléphant. Il y en a de différentes grandeurs.

CHAPITRE VI.

PROMENADES de l'auteur aux environs de Colombo. — Notice sur les différentes espèces de cannelliers. — Manière de recueillir et de goûter la cannelle.

PENDANT que mes compagnons s'occupoient d'opérations lucratives et mercantiles, je faisois tous les jours des promenades autour de la ville avec un Chingulais, que le gouverneur avoit eu la complaisance de me donner pour guide. C'étoit un médecin du pays qui ne manquoit pas d'instruction. Il me dit les noms chingulais et malabars de chaque plante, et m'apprit même la manière dont on les employoit dans certaines maladies. Malheureusement il avoit peu d'ordre

dans les idées; sa tête me parut un véritable chaos, de manière que je ne pus tirer parti de ses connoissances en médecine.

Le butonic (1) étaloit ses grandes et belles fleurs auprès des rivières et dans tous les endroits aquatiques; ses étamines tombent promptement.

Le dolic à poils cuisans (2) croît par-tout. Ses gousses hérissées de poils s'attachent aux mains et causent beaucoup de douleur. On se guérit avec de l'huile ou de la décoction de riz. Ces gousses passent pour un excellent vermifuge.

Le pangolin ou lézard écailleux (3) est très-commun dans cette île, sur-tout auprès de Negumbo; les Hollandois le nomment *diable de Negumbo*, et les Chingulais *caballe*. On donne sa chair pour certaines maladies. Les naturels percent ses écailles avec

---

(1) *Barringtonia. Butonica Rumphii.* Lam. Diction. vol. I, p. 521, et *Illustr. des genres*, planche 590 et 591, fig. 1. C'est le *mammea Asiatica* de Linné, et le *barringtonia speciosa* de Forster (*gen.* n°. 38) et de Gærtner (*de fruct.* t. 101) *Lam.*

(2) *Dolichos pruriens.* On le nomme en Amérique *pois à gratter.* Voyez dans mon Diction. *Dolic*, n° 8.

(3) *Manis pentadactylus.*

un couteau, et le dirigent en le piquant avec la pointe de ce couteau.

Les Européens ainsi que les Indiens font usage du fruit de la mélongène (1), qu'on regarde comme diurétique et très-propre à dissoudre les pierres qui se forment dans la vessie.

Le fruit de *tcheremelle* (2) mûrit dans les mois d'octobre et de novembre. On le mange confit.

La *marmelle* (3) mûrit à-peu-près vers la même époque. On mange la chair et le fruit avec ou sans sucre. Il est si visqueux, qu'on lui a donné le nom de pomme visqueuse (*slym apple*).

Le *boulange* mûr se mange avec du sucre, et avec du sel quand il est encore verd; il est gros à peu près comme un *appelsin*.

Le *panningai* est le fruit d'une espèce de palmier; on en trouve beaucoup dans les en-

---

(1) *Solanum melongena.*

(2) Je présume que le fruit dont parle ici M. Thunberg, sans en donner d'autre détermination, est celui d'un corossol (*annona*). *Lam.*

(3) Il paroît qu'il est ici question du *covalam* de Rheede (*hort. mal.* 3, t. 37), qui est le *cratæva marmelos* de Linné. *Lam.*

virons de Jafna ; il est oblong en croissant, de couleur jaune, semblable à celle du pisang, mais il est bien plus gros que ce dernier fruit. Il exhale, quand on l'ouvre, une odeur forte et puante. Il paroît d'un goût douceureux à ceux qui s'y sont accoutumés, et très-fade à tous les étrangers. Il renferme deux ou trois noyaux très-durs; on plante ces noyaux, et lorsque les rejettons sont sur le point de pousser leurs premières feuilles (1), on les coupe comme des asperges pour les manger cuits avec du sel et du riz ou sans assaisonnement. On le réduit aussi en poudre pour s'en servir comme d'une farine ordinaire. Les Chingulais la mêlent avec du bouillon de poisson; ils nomment ces rejettons *kellingo*.

Tous ces fruits sont bons à manger depuis le mois de mai jusqu'à la fin de l'année, et forment pendant tout ce tems la principale nourriture des Malabars.

Le 28 octobre et jours suivans, je fus occupé à examiner la cannelle livrée par le roi de Candy. On me donna plusieurs médecins pour aides, car il y en avoit une grande quantité. Cette cannelle étoit généralement

(1) *Cotyledones*. Feuilles séminales.

de très-mauvaise qualité : il fallut en jetter plus de la moitié. La meilleure fut expédiée pour Batavia.

Nous sondâmes aussi cinq paquets de cannelle nouvellement plantée; on en avoit déjà porté un essai en 1775, qui s'étoit trouvé d'une qualité bien foible au débarquement, quoiqu'on l'eût reconnue pour bonne et même fine avant de l'emballer. Celle-ci avoit une odeur exquise, mais peu de goût; elle l'aura sans doute perdu entièrement dans la traversée. Cette fâcheuse altération provient de ce que l'huile de cette cannelle est trop volatile. Le tissu des jeunes branches, les tiges, ainsi que l'écorce à trois ans, ne peuvent retenir cette huile essentielle. Il ne faut pas cependant attendre plus long-tems quand on veut avoir de la cannelle de bonne qualité. En outre, en empaquetant et en emballant cette cannelle, on n'y avoit mis qu'une seule enveloppe de toile. En 1776 on en exporta quarante-sept balles en Europe.

On sait que c'est le principal article du commerce de la Compagnie avec cette île. La plus belle et la plus fine cannelle nous vient de Ceylan. On n'en trouve nulle part de comparable à celle-ci; on la tire

du laurier cannellier (1), arbre d'une hauteur et d'une grosseur médiocres. Les feuilles sont plus larges et plus obtuses que celles du laurier-casse (2) : celui-ci donne aussi une espèce de cannelle plus grossière que l'autre, et me paroît n'être qu'une variété du laurier-cannellier (3) ; je serois même tenté de croire que cette variété de cannelle fine et de cannelle grossière est un effet du climat et du sol. Cette supposition

---

(1) *Laurus cinnamomum*. Voyez dans mon Dict. au mot *Laurier-cannellier* (vol. III, p. 441), la synonymie, la description, les productions et les usages de cet arbre intéressant. On le cultive depuis quelques années à l'île de France, à Cayenne et dans les Antilles, où il réussit parfaitement. C'est la seconde écorce de cet arbre qui constitue cet épice, si connu par son odeur et sa saveur agréable, qu'on nomme cannelle. J'ai fait usage de celle déjà récoltée à l'île de France ; elle m'a paru ne le céder presqu'en rien à la meilleure cannelle de Ceylan. *Lam.*

(2) *Laurus cassia*. J'ai essayé de prouver, dans mon Dictionnaire, que ce laurier est une véritable espèce et non une variété du laurier-cannellier, comme le pense M. Thunberg. *Lam.*

(3) *Laurus cinnamomum*. Gærtner (*de fruct.* t. 92), a figuré le fruit du laurier-cannellier et celui du laurier-casse ; mais il a représenté le premier si obtus au sommet, que j'ai pu à peine le reconnoître. *Lam.*

est d'autant plus probable, que dans l'île de Ceylan, qui paroît être le pays par excellence pour cette production végétale, elle varie en bonté selon les sites. La plus exquise croît dans la partie sud-ouest. Celle-ci a une vertu admirable pour corroborer l'estomac et donner du ton aux esprits. Les endroits les plus fertiles sont les cantons de Negumbo, Colombo, Coltère, Barbary, Galle et Matouré, tous situés le long de la côte. La cannelle qu'on tire de l'intérieur du pays est beaucoup plus grossière, plus épaisse, âcre ; elle pique même la langue.

Voici les qualités requises dans la bonne cannelle.

1°. Qu'elle soit mince et malléable ; elle ne doit guère être plus épaisse que du papier royal.

2°. Sa couleur doit être un jaune foncé, son goût à la fois doux et piquant, qui cause une certaine douleur.

Ainsi elle est d'autant moins estimée qu'elle est plus épaisse et plus dure ; quand elle est d'un brun très-obscur, et qu'elle a un goût de clou de gérofle si fort qu'elle semble vous brûler le palais, lequel ne tarde pas à se dessécher ; enfin, quand elle laisse un arrière-goût âcre ou fade. La fleur du

cannellier a l'odeur du clou de gérofle : on tire par l'alambic du camphre de ses racines, qui ont une odeur fort semblable à celle du safran.

Ce sont là les différentes espèces de cannelles que l'on distingue en faisant le triage dans les magasins.

Les écorceurs de cannelliers se nomment *chalias* en langue chingulaise.

Ces insulaires, chargés de recueillir cette écorce dans les forêts, distinguent plusieurs espèces de cannelliers par leurs feuilles, quoiqu'ils soient parfaitement semblables pour le port.

1°. *Rasse couroundou* ou *penni couroundou* (cannelle-miel). C'est la plus fine et la plus agréable. L'arbre d'où on la tire a de grandes feuilles larges et épaisses.

2°. *Naicouroundou* (cannelle serpent), (1) peu inférieure à la première, qui mérite, au reste, la prééminence sur toutes les autres. L'arbre porte de grandes feuilles.

3°. *Capoure couroundou* (cannelle camphrée). Elle ne se trouve que dans le territoire appartenant à l'empereur de Ceylan. On tire du camphre de sa racine.

---

(1) *Slange canel* en hollandois.

4°. *Canatte couroundou* (cannelle astringente). Les feuilles de l'arbre qui la produit sont moins grandes que les précédentes.

Ces quatre sortes de cannelliers sont tous cependant de la même espèce, ou plutôt des variétés du laurier-cannellier (1), qui en approchent beaucoup. Les chalias les reconnoissent au goût. Ce sont les seules qui méritent d'être écorcées. Cependant on fait aussi la même opération sur le

5°. *Souvel couroundou* (cannelle mucilagineuse), dont l'écorce a en effet, lorsqu'on la mâche, un goût mucilagineux; son écorce est molle, filandreuse, rude et beaucoup moins solide que celle des autres arbres. On a de la peine à l'enlever : c'est une variété du laurier-cannellier (2).

6°. *Davoul couroundou* (cannelle plate ou cannelle planche), ainsi nommée parce que l'écorce en séchant ne se roule pas; elle provient du laurier-casse (3).

7°. *Nica couroundou*, cannelle d'un arbre dont les feuilles ressemblent au *nicacol* ou

---

(1) *Laurus cinnamomum.*

(2) *Laurus cinnamomum.*

(3) *Laurus cassia.*

gatilier découpé (1) ; elles ressemblent à des lancettes, elles sont longues, minces, et pointues.

Il semble que cet arbre soit une variété du laurier-camphrier (2).

Outre ces sept espèces, on en compte trois autres, dont les caractères sont si distincts, qu'on ne peut les confondre avec les précédentes. Je n'ai pu m'en procurer qu'une ; les deux autres sont extrêmement rares, et ne se trouvent que dans les domaines de l'empereur de Candy.

8°. *Catourou couroundou* (cannelle épine). Les feuilles de cet arbre n'ont pas la moindre ressemblance avec celles du cannellier ; il est même d'un tout autre genre : son écorce n'a point le goût de cannelle, ses branches sont garnies d'épines.

9°. *Mal couroundou* (cannelle fleur).

10°. *Tompat couroundou* (cannelle à trois feuilles), ainsi nommée parce que les feuilles sont trifides vers leur extrémité.

L'écorcement des cannelliers se fait à

---

(1) *Vitex negundo*. Il n'y a aucun rapport de forme dans les feuilles des lauriers, quels qu'ils soient, et celles des gatiliers. D'où vient donc cette comparaison? *Lam.*

(2) *Laurus camphora.*

deux époques différentes chaque année. On appelle la grande récolte celle qui se fait du mois d'avril au mois d'août ; la petite, du mois de novembre à celui de janvier.

Quoique les chalias ne soient autorisés à recueillir la cannelle que dans les domaines appartenant à la Compagnie, ils en prennent quelquefois dans les forêts du roi, et poussent même la témérité jusqu'à s'avancer à un demi-mille de Candy. Ils savent cependant le supplice qui les attend quand on les arrête ; on leur coupe le nez et les oreilles.

Il ne faut pas attribuer cette intrépidité à leur amour pour les intérêts de la Compagnie ; chaque canton ou village des domaines hollandois est imposé à une certaine quantité de cannelle ; on concède aux naturels qui l'habitent, une étendue de terrain exempte d'imposition, et dont le produit sert à leur subsistance. Au moment de récolter la cannelle, ils se forment en compagnie de *chalias*, qui ont chacune un certain nombre d'officiers pour diriger les travailleurs et surveiller leurs travaux. Ils ont le droit de punir les fautes d'indiscipline ; eux-mêmes sont inspectés par un européen, qui a le titre de *hoof der mahabadde* (chef des *mahabudis*), et plus communément *capitein*,

tein canel : il reçoit aussi la cannelle, et en est responsable ; lui seul a le droit de connoître des délits graves, et d'infliger aux coupables la punition qu'ils ont méritée.

Je passe maintenant aux procédés usités pour écorcer les cannelliers.

1°. Les *chalias* choisissent les meilleurs cannelliers, qu'ils reconnoissent à la forme des feuilles et autres signes ; ils coupent toutes les branches de trois ans avec un instrument semblable aux serpettes de nos jardiniers.

2°. Ils enlèvent l'épiderme des branches coupées en les frottant avec un autre couteau, dont le dos est arrondi et la pointe très-aiguë.

3°. L'écorce ainsi ratissée, on fait des incisions le long des branches avec la pointe du couteau, en écartant l'écorce des deux côtés jusqu'à ce qu'elle soit entièrement détachée ; on la met sécher au soleil, dont la chaleur fait rouler l'écorce sur elle-même ; enfin on la lie en bottes avec des rejettons de rottin (*rottingar*) : ces bottes pèsent environ trente livres, et se transportent par terre ou par eau dans les magasins de la Compagnie. Les ballots, du poids de quatre-vingt-cinq livres, longs de deux aunes,

sont couverts de nattes de joncs; on passe cinq livres de tarre, ce qui les réduit à quatre-vingts livres. On les coud dans un sac doublé de laine et non pas de chanvre, car la toile à voile ne conserve pas la cannelle. Après en avoir mis la cargaison nécessaire dans le vaisseau, on remplit les intervalles avec du poivre noir, dont la chaleur naturelle absorbe l'humidité de la cannelle pendant la traversée, et lui donne même du goût et de la qualité.

Au reste, la cannelle, depuis plusieurs années, n'est pas, à beaucoup près, aussi abondante qu'autrefois, et les Chingulais chargés de la récolter ne peuvent fournir la quantité à laquelle ils sont imposés : ils la nomment *couroundou* dans leur langue.

Les morceaux de cannelle qui se rompent, ou trop petits pour être mis en bottes, sont ramassés soigneusement pour en extraire l'huile de cannelle. On les jette dans des tonneaux remplis d'eau, où ils restent pendant sept ou huit jours; chaque tonneau peut contenir cent livres de cannelle; on verse ensuite ce mélange dans un alambic avec un feu très-modéré; l'eau de cannelle qui en sort (1) est presque d'un blanc

(1) *Aqua cinnamomi.*

de lait, et s'écoule avec l'huile dans le récipient. Vingt-quatre heures suffisent pour la distillation d'un tonneau. On nomme deux commissaires de la cour de justice pour assister à cette opération, mais ils ne viennent ordinairement que quand il s'agit de séparer l'huile de l'eau. On entonne cette huile dans des flacons, auxquels ces commissaires apposent leur cachet. Ces flacons sont renfermés dans un coffre où les mêmes commissaires mettent aussi le scellé. On veut s'assurer, par ces précautions, que les apothicaires de la Compagnie chargés de la distillation, n'altéreront point la qualité de l'huile et n'en soustrairont pas. Mais l'opiniâtreté de ceux-ci à ne pas vouloir m'apprendre la quantité d'huile que rend un quintal de cannelle, me prouve qu'ils ont des moyens de tromper leurs surveillans. Au reste, je suis persuadé que la cannelle rend beaucoup plus d'huile qu'aucune autre épice. Cette huile se vend quelquefois neuf écus trois quarts de Hollande l'once. La bonne est d'un jaune pâle, et conséquemment aisée à distinguer de l'huile de la grosse cannelle, qui est d'un brun obscur.

L'écorce est la seule partie précieuse du cannellier; le bois n'en est pas vilain, mais

il manque de consistance. On en tire des planches pour faire des coffres et autres meubles. Son odeur ne le préserve pas des vers.

La tasssole diffuse (1) se nomme ici *janlopes*, et il ne faut pas la confondre avec la racine de *lopes* (2), qui a été transportée ici de la côte de Malabar. La Compagnie a expédié cette année-ci, pour la première fois, trois cents livres de cette *radix lopes* par ses vaisseaux, qui retournoient en Europe.

CHAPITRE VI.

DESCRIPTION des arbres et plantes qui croissent dans le jardin du gouverneur de Ceylan à Pass et dans les environs.

J'ALLAI voir la campagne du gouverneur, nommée *Pass*. Elle consiste en une maison assez élevée, et un vaste jardin, où l'on avoit planté depuis peu des cannelliers, quoiqu'ils viennent spontanément dans les forêts, où les oiseaux se chargent de leur

---

(1) *Boerhavia diffusa*. L. *Talu-dama*: *Hort. malab*. 7. t. 56. Plante de la famille des nyctages.

(2) *Radix lopes*. Qu'est-ce que c'est ?

plantation. Après avoir mangé le fruit, ils en rendent le noyau dans leurs excrémens, sans l'avoir digéré. Ce noyau germe, et produit un arbre. Les naturels avoient persuadé aux Européens qu'il n'y avoit que les cannelliers sauvages qui vinssent à bien, ceux que l'on cultive ne réussissant pas. Ce préjugé subsista jusqu'en 1769, que le gouverneur Iman-Guillaume Falk essaya d'élever de jeunes cannelliers dans son jardin de Pass. On y planta des noyaux qui germèrent très-bien, mais bientôt ces jeunes plants se fanèrent et périrent. On chercha soigneusement la cause de cette destruction aussi prématurée qu'inattendue : on la découvrit. Les Chingulais, qui tirent un certain profit de l'écorcement des cannelliers sauvages, craignirent de le voir diminuer par la culture et la propagation des individus. Ils résolurent donc de faire manquer les essais des Hollandois, et réussirent en versant pendant la nuit de l'eau chaude sur les jeunes tiges. Leur ruse fut découverte, et l'on planta un beaucoup plus grand nombre de noyaux que la première fois. On surveilla très-attentivement cette nouvelle plantation qui est maintenant magnifique, et l'on a déjà fait plusieurs récoltes d'écorces. On cultive

maintenant des cannelliers avec un égal succès à Sitouvaka, endroit situé sur les confins du territoire de la Compagnie, du côté du royaume de Candy. Je vis aussi de superbes plantations de cannelliers auprès de Kaltoure et de Matouré. Quand ces arbres auront acquis la force nécessaire, la Compagnie en tirera plus de profit que des forêts même dont le produit diminue considérablement.

Je fixai avec étonnement dans ce jardin, un arecque d'une hauteur prodigieuse et très-élancé : sa cime se divisoit en deux branches, qui avoient chacune leur couronne de fleurs.

Il y avoit aussi un palmier maritime (1),

(1) *Borassus*. Je crois que ce palmier, déjà connu sous le nom de cocotier de mer, ou cocotier des Maldives, et qui est si remarquable par ses grosses graines ou noix didymes, dont on en voit une représentée dans l'*Herbarium amboinense* de Rhumphius (vol. VI, planche 81), est d'un genre différent de celui du *borassus* de Linné. Son feuillage et ses graines en sont bien distingués. Voyez une bonne figure du port de ce palmier, de la conformation de son fruit, et d'une portion de régime de ses fleurs mâles (qui ne paroissent pas hexandriques, comme l'indique la description), dans le *Voyage à la Nouvelle Guinée*, de Sonnerat, planches 3 à 7. *Lam.*

dont on avoit apporté l'amande des Maldives. Elle ne produisit sa première feuille qu'après être restée huit mois en terre, et n'avoit que trois feuilles la troisième année (1).

Le terrain sablonneux qui longe la côte, et que les Chingulais nomment *marendam*, produit la meilleure cannelle de tout Ceylan. Quand on coupe les arbres qui y croissent, et qu'on les brûle sur les lieux, leurs racines produisent de longs jets, dont les Européens font des badines qu'ils nomment *cannelle* : ils en ont en effet l'odeur quand on les frotte. Ils ressemblent, pour la couleur, aux baguettes de noisettiers. On m'en donnoit souvent en présent.

---

(1) *Fol. multipartito-primatifid. pinnis bipartitis.*

CHAPITRE VII.

Voyage à Matouré : du 4 novembre au 19 du même mois.

Le 4 novembre je partis de Colombo pour Matouré avec M. Frobus, que le gouverneur avoit chargé, au nom de la Compagnie, de faire emballer la cannelle à Barbary, à Galle et à Matouré. M. Scheysken venoit de partir pour faire la même opération à Negoumbo, et pour surveiller l'embarquement de cette marchandise.

Nous fîmes cette route dans un palenkin, espèce de litière un peu plus ouverte qu'un norimon japonois, avec lequel il a cependant beaucoup de ressemblance. Un bâton de bambou passé par-dessus l'impérial de cette voiture, sert à la porter. On a ordinairement pour porteurs, six ou douze Mores qui se relaient en marchant. On peut s'y tenir assis ou couché très à l'aise. Des rideaux que l'on baisse à volonté, aux deux extrémités et sur les côtés, servent à vous garantir de l'extrême ardeur du soleil.

Notre itinéraire n'est pas long; cependant je vais le donner en faveur des géographes

qui pourront s'en servir pour de nouvelles cartes des possessions hollandoises à Ceylan.

De Colombo à Pantouré,		5 lieues.
De Pantouré à Koltéré,		3.
	— à Barbary,	2 ½.
	— à Neltottes,	1.
	— à Amlagotte,	5.
	— à Hekkede,	3.
	— à Galle,	3.
	— à Belligama,	5.
Enfin à Matouré,		3 ½.
		31 lieues.

La route longe les côtes ; elle est en général très-mauvaise, sablonneuse et pénible. Toutes ces côtes sont couvertes de forêts de cocotiers, qui s'étendent de Negoumbo jusqu'à Matouré, et même au-delà. Elles contiennent aussi une foule d'arbres dont les naturels tirent la plus grande utilité. Au reste, elles ne pénètrent pas très-avant dans l'intérieur du pays; elles aiment sur-tout les rivages sablonneux et l'air de la mer. J'ai vu plusieurs cocotiers dont le pied étoit baigné par les vagues. Le sable dans lequel ils avoient crû étoit sans liaison, et ne présentoit aucune particule végétative. Je remar-

quai souvent qu'on avoit lié des feuilles de cocotier autour du tronc d'espace en espace, de manière à former une échelle pour monter au sommet et cueillir les fruits. Dans d'autres endroits, les naturels avoient tendu une corde entre plusieurs arbres pour passer, de l'un à l'autre, sans descendre. Ils se servent, pour leurs transports, de charrettes traînées par des taureaux extrêmement maigres, et gros au plus comme un veau d'Europe âgé de deux mois.

Comme il n'y a point de pont sur les rivières, nous fûmes obligés de traverser celles que nous rencontrâmes sur des canots; on en lia trois ensemble et on les couvrit de planches, ce qui formoit une espèce de radeau. Ces rivières sont larges, profondes, et même très-rapides.

Les habitans de la campagne plantent beaucoup de jarrack ou médicinier (1), pour en faire des haies qui environnent leurs propriétés.

Nous trouvâmes sur la route plusieurs édifices construits aux frais de la Compagnie pour servir d'asyle aux voyageurs; plusieurs de ces édifices étoient grands et beaux;

(1) *Jatropha curcas.*

l'intérieur étoit tapissé en toile, on en étendoit aussi sur les sièges et les tables aussitôt que nous arrivions ; il y avoit même des bouquets composés de fleurs de méthonique (1), d'arec (2), de lycopode penché (3), et d'ixore (4). A l'extérieur s'élevoient deux rangs de colonnes garnies de feuilles de cocotier avec des fleurs sur une draperie en toile. Quand nous arrivions dans l'avenue d'une de ces maisons, on dérouloit,

(1) *Gloriosà*. Cette liliacée est si remarquable par sa forme et la beauté de ses fleurs, qu'on l'a appellée *la superbe des Malabares*. Voyez-en la figure dans mes *Illustrat.* planche 257.

(2) *Areca*. Espèce de palmier dont les Indiens font beaucoup d'usage ; ils ont sur-tout l'habitude journalière de mâcher le noyau de son fruit coupé par morceaux, avec du bétel, qui est une espèce de poivre. Cette mastication, qui est une sorte de régal parmi eux, sur-tout dans les visites qu'ils se rendent, teint la salive en rouge, et a une saveur aromatique d'abord un peu âcre, mais qui finit par être très-agréable. Elle fortifie les gencives, l'estomac, procure une haleine agréable à la bouche, et communique aux lèvres et même au visage, de vives couleurs, ce qui passe pour un agrément dans l'Inde. Voyez *Arec de l'Inde* dans mon Dict. vol. I, p. 239. *Lam.*

(3) *Lycopodium cernuum*.

(4) *Ixora*. Illustr. planche 66.

depuis l'endroit où notre palenkin s'arrêtoit jusqu'à l'entrée de la maison, de longues pièces de toile, sur lesquelles nous marchions. C'est un honneur qu'on rend ordinairement aux Européens en mission pour les affaires de la Compagnie.

Le 5 novembre nous arrivâmes à Kolteré, où l'on a construit une forteresse commandée par un lieutenant.

Dans l'après-midi nous partîmes pour Barbary, où l'on apporte de la cannelle des environs; on la dépose dans des magasins en brique construits exprès. On y fabrique aussi avec du caire ou écorce filandreuse de coco, une étoffe qui porte le nom de la matière première. Les vaisseaux peuvent mouiller en toute sûreté dans le port, qui a un fond de bonne tenue. Ils y restent tout le tems nécessaire pour recevoir leur cargaison de cannelle.

Le 6 on compléta trois cent dix-neuf balles de cannelle, parmi laquelle il s'en trouvoit de cultivée. Le 7 nous continuâmes notre route jusqu'à Galle, où nous arrivâmes le 8 au soir. Cette jolie ville, située sur le sommet d'un rocher, a de bonnes fortifications. On n'y trouve que de mauvaise eau qui fait enfler le bas-ventre : elle produit un mal

qu'on nomme le *mal malabar*, qui affecte sur-tout les testicules et les pieds; il est commun dans l'intérieur de la ville, mais rare dehors.

La matinée du 9 fut consacrée à faire des ballots de cannelle. L'après-midi nous reprîmes la route de Matouré, où nous arrivâmes le lendemain matin. On fit encore trois cent vingt-six ballots de cannelle dans des sacs de laine, que l'on cousit ensuite dans des peaux de vache, qui servoient d'enveloppes extérieures.

On n'emballe jamais de cannelle sans qu'elle n'ait été préalablement visitée par des chirurgiens chargés de cet examen. Ces vérificateurs sont responsables de la qualité de la cannelle emballée sous leur inspection. Je fus chargé plusieurs fois de ces fonctions; je ne m'en souciois pas infiniment. Voici comment se fait cet examen.

On prend plusieurs petits bâtons d'écorce dans chaque paquet, on les mâche, ce qui cause des cuissons sur la langue, au palais, et dessèche entièrement la bouche. Il est donc impossible de faire long-tems ces essais, et l'on mange de tems en tems une beurrée pour appaiser l'inflammation causée par cette épice.

Le 13 novembre nous partîmes de Matouré pour la ville de la pointe de Galle, où nous restâmes jusqu'au 16 : le 19 nous fûmes de retour à Colombo.

CHAPITRE VIII.

SECOND voyage à Matouré. — Nomenclature et description des pierres précieuses qui se trouvent dans les environs de Matouré. — Ancienne pêche des perles. Du 7 au 31 décembre.

LE 7 décembre j'entrepris un nouveau voyage de Colombo à Matouré, d'après l'invitation du gouverneur, pour donner mes soins à la femme du comte de Rantzou, malade dangereusement et depuis long-tems. Le comte de Rantzou est chef du comptoir de la Compagnie à Matouré, et j'eus beaucoup à m'en louer pendant quelques semaines que je passai à Ceylan. Je marchai jour et nuit dans un palenkin porté par douze Maures vigoureux qui ne se reposoient pas, de manière qu'en trois jours je fus rendu à Matouré.

Tout le tems que j'y restai, il ne se passa

pas un jour que je ne parcourusse les environs. Comme on y déterre beaucoup de pierres précieuses en bêchant la terre, je m'attachai principalement ici à cette partie de l'histoire naturelle. On en transporte quelques-unes toutes brutes en Europe, mais la plupart sont travaillées et polies sur les lieux, et quelquefois même montées. Les Maures les plus indigens gagnent leur vie à tailler ces pierres avec une platine de plomb. Ils se contentent d'un salaire très-modique. Ils me vendirent des échantillons de toutes les pierres qu'on trouve ici, tant brutes que taillées, ce qui forma une ample augmentation à ma collection de minéraux étrangers. Je les payai d'abord très-cher, ne voulant avoir que du très-beau; mais je trouvai ensuite beaucoup meilleur marché à les acheter en bloc.

Le minerai de fer se trouve dans la terre et dans l'argile, à une profondeur plus ou moins grande; après l'avoir mis en fusion dans des fournaises ardentes et excitées par deux gros soufflets, on enlève l'écume avec des tenailles faites exprès, et l'on verse la matière fondue dans un moule d'argile; ensuite on forge ce fer bien nettoyé, pour en faire différens petits ouvrages.

Le talc (1) que les Chingulais nomment *mirinan*, est composé de grandes lames. On se sert des miettes pour garnir les talpats ou parapluies faits avec de grandes feuilles de talpat (2).

La plombagine (3), nommée en chingulais *kalou mirinan*, se trouve avec le talc, au pied des montagnes, profondément enfoncée dans de l'argile ou terre rouge.

La pierre d'acier est une marcassite crystallisée qui renferme beaucoup de soufre et un peu de cuivre : on en fait des boutons.

On donne à Ceylan le nom de pierres précieuses à toutes celles qui sont transpa-

(1) *Mica*.

(2) *Licuala*. On nomme à Ceylan *talpot* ou *talipot* un palmier, dont les feuilles extrêmement grandes servent souvent aux Indiens en guise de parapluie, de manière qu'une seule feuille peut couvrir et garantir de l'eau quinze hommes, ou même davantage. Ce talipot est le *codda panna* de Rheede (*Hort. mal.* 3, p. 1, t. 1 à 12), et le *corypha umbraculifera* de Linné. (Voyez mon Dictionnaire, vol. II, p. 130). Cependant M. Thunberg nomme ici talpat de Ceylan le *licuala*, palmier épineux qu'il a décrit comme constituant un nouveau genre. Voyez les *Actes de Stockholm, année 1782*, p. 284. *Lam.*

(3) *Plumbago*.

rentes et susceptibles, par leur dureté, d'un beau poli. En voici l'énumération avec les noms hollandois, malabars et chingulais.

Le rubis, *robyn* en hollandois, en malabar *elingeces choguеppou*, en chingulais *lankaratte*.

L'améthiste, en malabar et en chingulais *souandi*. C'est un crystal de roche couleur de pourpre.

Le *robal*, en malabar *raouva*, en chingulais *rava*. Ce sont de petits grenats transparens, d'un rouge obscur.

Les jacinthes, qu'on croit être les mêmes que le rubis.

Le turmalin rouge, en malabar *panni touremali*, en chingulais *penni touremali*.

Le saphir bleu, en malabar *nilim*, en chingulais *nile*. C'est un véritable saphir bleuâtre souvent parsemé de taches bleues.

Le turmalin bleu, en malabar et en chingulais *nile touremali*. C'est un quartz tirant sur le bleu.

Le saphir vert, en malabar et en chingulais *patche padiam*. C'est un véritable saphir.

Le turmalin vert, ou diamant de Matouré, en malabar et en chingulais *patche touremali*, peuvent se nommer chrysolithes ou

chrysophrases. Ils présentent un prisme à quatre faces.

La topaze, en malabar *pouresieraguen*, en chingulais *pousperagan*. C'est la véritable topaze.

La pierre de cannelle, en malabar et en chingulais *komedogam*. C'est un grenat d'un beau jaune d'orange.

Le turmalin jaune, ou diamant de Matouré, en malabar et en chingulais *kaneke touremali*. C'est une topaze d'un vert jaunâtre.

Le turmalin blanc, ou diamant de Matouré, en malabar et en chingulais *soudou touremali*. C'est une topaze d'un blanc jaune.

Le crystal blanc, en malabar *ville palingou*, en chingulais *soudou palingou*. C'est un crystal de roche clair et sans couleur.

Le saphir blanc, ou saphir d'eau, en malabar *ville padjan*, en chingulais *sidou padjan*. Ce sont des morceaux du crystal le plus blanc et le plus clair.

Le taripo est un quartz blanc de lait.

Le crystal brun, en malabar et en chingulais *tilli palingou*, est un crystal de roche un peu noir, ou une topaze noire foncée.

Le crystal noir, en malabar *karte palin-*

gou, en chingulais *kallou palingou*, se trouve par morceaux. C'est le turmalin des Chingulais, doué d'une vertu électrique.

Les yeux de chat, en malabar et en chingulais *vairodi*. C'est une fausse opale.

Le rubis est rouge, et en général d'un rouge sanguin ; sa teinte devient plus forte en raison de la grosseur de la pierre ; plus elle est claire et pure, plus elle a de prix. Les Indiens indiquent ces différences de teintes, en disant que la pierre est plus ou moins *mûre*. Celles qu'on trouve ici ne sont pas plus grosses que des grains de sable ou d'orge. Les pierres brutes sont moins claires que les pierres taillées. Quelques-unes des premières tirent presque sur le violet. Elles sont applaties ou façonnées en rond par l'eau qui les roule. J'en ai trouvé quelques-unes à huit pans, dont quatre larges et quatre étroits ; deux pointes à chacun des quatre côtés. Les Maures assurent que celles-ci approchent du diamant pour la dureté : ils les taillent pour des chatons de bagues.

L'améthiste n'est véritablement qu'un crystal de roche violet, qui varie beaucoup pour la teinte. Il y en a de si pâles, qu'on les prendroit pour de simples crystaux, si on les voyoit seuls et sans objet de com-

paraison. Quelques-uns ne sont colorés qu'à une extrémité ou au milieu; d'autres, au contraire, sont si foncés, qu'en les voyant posés sur une table on les croiroit presque noirs. En les présentant à la lumière, ils offrent une belle couleur violette, avec des taches ou des raies plus foncées ou plus pâles.

Quoiqu'ils varient en grosseur, on en trouve peu de la force d'une noix. Plus ils sont gros, plus pâles ils sont, et alors ils ont moins de valeur. Les petits sont en général bien colorés, mais de peu de valeur, parce qu'on ne peut en tirer grand parti. Les plus estimés sont ceux d'une grosseur médiocre, d'une teinte forte, et qui n'ont point de fente. Plus ils sont colorés, plus ils sont *mûrs*, disent les naturels. Selon toute apparence, la matière a d'abord été en liquéfaction, et avant de se crystalliser, elle reçoit une couleur violette qui se fond avec elle, ou ne s'y mêle que par partie. Les uns sont ronds, les autres offrent des figures irrégulières, pointues de tous côtés, avec des fentes profondes, six pans et six pointes. Je n'en ai jamais trouvé de parfaitement conservé, car presqu'aucun n'a ses deux côtés entiers, et l'on voit même à l'extérieur des preuves de leur dégradation; quel-

ques-uns ont de longues raies violettes entremêlées de raies blanches. On les taille pour faire des boutons aux vestes de toile blanche, que l'on porte généralement dans les Indes orientales. On en fait aussi des boutons de gilet et de manches.

Le robal est d'un rouge plus sombre, mais moins dur que le rubis, et presque toujours opaque; les foncés sont ordinairement par morceaux ronds et usés. On en taille des chatons de bagues, qu'on vend souvent pour des rubis.

Le turmalin rouge, quoique sombre et opaque en apparence, est d'un rouge pâle quand on le présente à la lumière. Je n'en ai jamais vu de plus gros qu'un pois; la plupart sont comme des grains de riz, et toujours mutilés. Ils paroissent cependant avoir quatre pans égaux, et présentent une pyramide quarrée. La teinte est presque toujours la même par-tout. Il est rare que des portions de la même pierre soient plus ou moins foncées.

Le saphir bleu est, comme toutes les autres pierres colorées de Ceylan, plus ou moins *mûr*, c'est-à-dire, bleu. Il y en a qui sont pâles comme de l'eau. On en trouve rarement de foncés. Ils sont mieux colorés

que l'améthiste, sans tache ni raie. J'en ai vu cependant de très-bleus d'un côté et très-pâles de l'autre, tous arrondis par l'action de l'eau, et gros tout au plus comme une noisette. On en fait des bagues et des boutons.

Le turmalin bleu n'est qu'un quartz qui tire sur le bleu.

Le saphir vert est un saphir véritable, d'un vert clair et pâle : on en tire le même parti que du saphir bleu.

Le turmalin vert est foncé, tirant tantôt sur le jaune, et tantôt sur le bleu, et plus souvent sur le noir, transparent ou couvert d'une surface opaque, et quelquefois même tout-à-fait opaque, comme du basalte, avec des veines luisantes, des lamelles entortillées, et beaucoup de fentes longues et transversales. On en trouve de crystallisés en colonnes oblongues à quatre pans égaux, avec une pointe quarrée; mais il est presque toujours usé et en morceaux difformes, gros comme une noix ou comme un grain d'orge.

Le turmalin ou le chrysoprase, est d'un beau vert de pré clair et transparent : on le taille. On l'appelle turmalin vert, dénomination qui lui est commune avec beaucoup d'autres espèces.

La topaze proprement dite se trouve par morceaux plus ou moins jaunes. C'est la vraie topaze.

La pierre de cannelle, ainsi nommée parce qu'elle a la couleur de la belle huile de cannelle, varie cependant pour la teinte du jaune. Presque toutes celles d'une certaine grosseur que l'on ramasse, sont endommagées, aussi-bien que les petites; elles ont de longues fentes qui en gâtent la transparence, et empêchent même de les tailler. Ces fentes en font quelquefois des lames, et leur donnent la figure de morceaux de gomme de Benzoes : on en tire de belles pierres pour des chatons de bagues et coulans de cravattes.

Le turmalin jaune, que les Maures nomment topaze turmalin, parce qu'il ressemble en effet à la topaze pour la couleur, tient un peu de la vertu électrique de l'ambre; il y en a de plus ou moins *mûrs* ou jaunes. Je n'en ai jamais pu voir dans leur état naturel de crystallisation; ils se polissent en roulant dans l'eau, et sont gros comme un grain de riz, ou tout au plus comme un pois. On en fait de belles bagues.

Le turmalin blanc, qu'on nomme *diamant de Matouré*, est plus ou moins blanc

de lait, et conséquemment peu transparent; c'est pourquoi on le met au feu jusqu'à ce que sa couleur disparoisse et qu'il devienne plus clair. Cette opération se fait en enveloppant la pierre dans de la chaux et la mettant dans un feu de paille de riz. Beaucoup sont tachées ou rayées, et presque toutes polies par le roulement des eaux. Dans leur état de crystallisation, elles forment une pyramide oblongue à quatre pans égaux, avec une pointe quarrée; on en fait des entourages pour les chatons de bagues formés de pierres plus grosses, des boutons de manches ou des boutons de gillet, qui sont très-communs, et que l'on vend très-bon marché à Ceylan.

Le crystal jaune est probablement le même que le blanc, dont il ne diffère que par une vilaine teinte jaunâtre. Je ne l'ai jamais vu dans son état de crystallisation, mais toujours arrondi par l'action des eaux, qui applatissent les longs morceaux de crystal blanc; ces morceaux ne sont pas tous également transparens. J'en ai vu de ceux-ci en colonnes quadrangulaires avec leur sommité pyramidale. On en fait des boutons de vestes, de gillets, des pierres de boucles à souliers.

Le saphir d'eau ressemble au crystal blanc, quoiqu'il soit plus transparent et plus blanc, et sur-tout bien plus dur. Tous ceux que j'ai vus avoient été déformés par l'eau; il est gros comme une noix, plus cher que le crystal blanc, et sert aux mêmes usages.

Le taripo ne me parut qu'un quartz ou crystal blanc, mais moins transparent, moins clair et tirant un peu sur la couleur d'eau. Je n'en ai vu que des morceaux difformes. On s'en sert comme des pierres précédentes.

Le crystal brun se distingue du jaune par sa couleur noirâtre, semblable à de l'encre pâle. Posé sur une table, il paroît opaque, et transparent quand on le présente à la lumière. Les morceaux que les eaux charrient sont gros comme une noisette, ou au plus comme une petite noix. La surface est raboteuse et recouverte d'une croûte grise, qui lui donne de l'opacité, quoiqu'il soit diaphane intérieurement, comme on le voit en le cassant. On le taille comme les autres pierres.

Le crystal noir est un basalte noir, luisant et compact. On en trouve des morceaux défigurés par le roulement des eaux; il est brillant dans sa matrice, et se divise en

lames plates et diaphanes sur les bords; les morceaux sont gros comme un petit pois, ou tout au plus comme une noix. Ceux qui sont dans leur état primitif ont six pans inégaux et une pointe triangulaire émoussée. Les boutons que l'on en fait ressemblent à de petits morceaux de charbon de terre; ils ont peu de valeur. J'ignore si les Indiens connoissent sa vertu électrique; ils ne le désignent pas sous le nom de *turmalin*.

L'*œil-de-chat* est une pierre très-dure, à demi-transparente, plus ou moins blanche ou verte, avec une raie blanche et large d'une ligne dans le milieu. Sa couleur change suivant la manière dont on la tourne. Cette propriété lui a sans doute valu le nom qu'elle porte. Les plus grosses que j'aie vues égaloient à-peu-près une noisette. Dans son état brut elle ne conserve aucune trace de sa crystallisation; sa valeur est en proportion de sa grosseur et de sa transparence. Une pierre grosse comme une noisette, et sans fente ni aucun autre défaut, se paie cinquante, soixante rixdalles, et même davantage; on les taille en rond et en ovale, sans facettes : on en fait des bagues pour les Maures.

On voit que la pierre désignée en Europe

sous le nom de *tourmaline*, et renommée par sa vertu électrique, n'est pas la même que les *turmalins* des Indiens, qui sont de différentes espèces, et ne contiennent point de fluide électrique.

J'ai montré la plupart des pierres dont je viens de parler au professeur Bergman, qui m'en a donné les noms minéralogiques.

Les Maures de Colombo, de Galle et de Matouré vendent ces pierres brutes, taillées ou montées; mais un étranger doit se tenir en garde contre leurs fourberies, car ils les surfont excessivement et les imitent de manière à tromper des connoisseurs.

On déterre ces pierres dans beaucoup d'endroits à deux ou trois pieds de la surface de la terre; dans d'autres, il faut creuser jusqu'à vingt pieds et même davantage. Quand il se trouve une source dans le voisinage de la fouille, la besogne en va plus vîte, car on fait aussi-tôt le lavage. Il suffit de mettre la terre dans de grandes corbeilles de joncs, que l'on tient dans l'eau de manière qu'elle se délaie et filtre à travers les joncs. Ainsi, les mines situées près des ruisseaux sont les plus agréables, quoiqu'elles ne soient pas toujours les plus abondantes.

On adjuge ordinairement pour le bénéfice

de la Compagnie, au plus offrant et dernier enchérisseur, le droit de creuser et de chercher des pierres dans les environs de Matouré. J'ai appris qu'en 1778 et 1779, un Maure s'étoit rendu adjudicataire pour cent quatre-vingts rixdalles. Des commissaires de la Compagnie indiquent les terres à creuser, et ont soin de les prendre dans différens cantons. Il s'y trouve quelquefois des jardins appartenant à des Chingulais; on les retourne comme les autres terres. Le même endroit peut être creusé plusieurs fois; mais on s'attache particulièrement à ceux qui se trouvent dans le voisinage des montagnes ou des ruisseaux. Le premier adjudicataire sous-ferme des portions à raison du monde qu'il permet d'employer. Un sous-locataire, par exemple, peut, moyennant quinze rixdalles, avoir dix ouvriers, ainsi du reste à proportion, et il peut les faire travailler pendant toute l'année. Un inspecteur ou piqueur rassemble toutes les pierres qui restent après le lavage des terres, et en fait chaque mois un envoi au maître; celui-ci les classe et les arrange de la manière qui lui semble la plus lucrative et la plus avantageuse.

Je payai douze pagodes un bézoar trouvé

dans le fiel d'un singe, de l'espèce qui est décrite sous le nom de *singe ouanderou* (1). On regardoit ce bézoar comme le plus rare, le plus grand qu'on ait jamais vu ; on le nomme *pierre de singe :* il étoit pâle et luisant. Je l'ai déposé dans le cabinet minéralogique d'Upsal.

On pêchoit autrefois des perles dans le canal qui sépare cette île de la côte de Coromandel, lequel est peu profond et rempli de bancs de sable. Un différend qui s'éleva, il y a plusieurs années, entre le Nabab de la côte et la Compagnie hollandoise, a fait suspendre cette pêche. On accuse les Anglais d'avoir excité et d'entretenir cette querelle relativement au droit de la pêche. J'ai vu des perles magnifiques qui ont été pêchées dans cette île ; les femmes des négocians opulens portent des esclavages de perles dans leurs cheveux : la Compagnie affermoit cette pêche à plusieurs particuliers ; on déterminoit le nombre de barques et de pêcheurs que ces fermiers pouvoient employer. Après que les plongeurs avoient ramassé les huîtres, on les accumuloit en monceaux sur le rivage de la mer, pour les

(1) *Simia silenus.*

vendre aux négocians à leurs risques et périls. On attendoit, pour ouvrir les coquilles plus aisément, que l'huître fût morte; quand elle commençoit à se pourrir, on tiroit soigneusement la perle. Il arrivoit quelquefois aux acquéreurs de perdre sur leur marché; mais ils trouvoient souvent une perle qui payoit toute seule plusieurs monceaux (1).

Le 28 décembre je retournai de Matouré à Colombo; le jeune comte de Rantzou avoit fait ce voyage avec moi pour voir son frère à Matouré.

Le 31 du même mois nous arrivâmes à Colombo.

---

(1) Chris. Wolf a décrit la pêche des perles de la manière la plus circonstanciée; il me suffit de renvoyer le lecteur à la traduction française de son ouvrage, p. 256-263 de la *Description du Pégu et de l'île de Ceylan*, &c. par W. Franklin, Chr. Wolf et Eschelskroon. *Note du Rédacteur.*

CHAPITRE IX.

AMBASSADE de l'empereur de Candi au gouverneur hollandois à Colombo. — Voyage de l'auteur à Negumbo. — Manière de prendre les éléphans. Du 1er janvier 1778 au 20 du même mois.

VERS les premiers jours de l'année arrivèrent trois ambassadeurs de l'empereur de Candi, qui depuis long-tems est dans l'usage d'envoyer tous les ans à la même époque une députation au gouverneur hollandois de l'île. Celui-ci nomma trois commissaires pour aller à leur rencontre et les recevoir auprès de Sitoukavaka. Ils furent ensuite conduits à l'ancienne ville hors de la forteresse, dans une maison où on leur avoit disposé des appartemens. Ils devoient y rester jusqu'au jour d'audience.

Quelques troubles intestins venoient d'éclater sur la côte de Malabar ; pour les appaiser dans leur origine, le gouverneur fut obligé d'envoyer des troupes à Cochin. Pendant qu'on faisoit des préparatifs pour cette expédition, il eut la complaisance de m'offrir une place à la suite du corps qui

alloit partir pour la côte du continent. J'aurois accepté cette offre, qui ne pouvoit pas manquer d'être de mon goût, si je n'eusse déjà pris mes mesures pour retourner sous peu en Europe ; seulement comme le vaisseau sur lequel je devois m'embarquer alloit déjà mettre à la voile, et que je voulois encore passer un mois dans cette île délicieuse, je demandai au gouverneur la permission de changer de place avec un chirurgien engagé comme moi pour un des vaisseaux retournant en Europe ; j'obtins cette permission, et c'étoit tout ce que je desirois ; je ne songeai plus qu'à mettre à profit le mois qui me restoit.

Le 17 janvier j'allai à Negumbo avec MM. Sluyken et Conradi ; nous y arrivâmes le lendemain. Je vis une petite place bien fortifiée avec un port garni de pierres de taille et des remparts : un enseigne commandoit la garnison.

Le 19, tandis qu'on emballoit la cannelle, je fis mes excursions à cheval dans l'intérieur du pays avec un Chingulais. Je voulois examiner un endroit disposé pour traquer les éléphans. C'etoit une enceinte triangulaire formée de gros pieux de cocotiers ; la partie qui regardoit la forêt étoit très-

large,

large, et garnies d'arbres moins forts et de branchages qui s'étendoient assez loin. L'extrémité opposée, qui alloit en diminuant, n'étoit pas moins solide par le moyen de ces pieux gros et drus, retenus encore par des cordages; elle s'étrécissoit au point de ne laisser passage que pour un seul éléphant.

Le gouverneur ordonne de tems en tems une chasse aux éléphans, pour le compte de la Compagnie; cette chasse s'exécute de la même manière à peu près que celles des Tatars et autres nations septentrionales de l'Asie, qui chassent aux loups, aux ours, &c.

Le Gouvernement rassemble un grand nombre d'Européens et de Chingulais, qui se rendent dans la forêt. Tous ces traqueurs environnent la partie que l'on sait être la plus fréquentée par les éléphans. Ils avancent et resserrent l'enceinte qu'ils forment en poussant de grands cris; les éléphans effrayés n'ont qu'un côté pour fuir, et gagnent naturellement l'endroit où sont tendus les piéges : pour achever de les épouvanter on allume des flambeaux, alors ils se précipitent dans le traquet, qu'on ferme sur eux. Dans la dernière battue on en prit cent; les précédentes en avoient procuré cent trente.

Les éléphans pris de cette manière se vendent, pour la plupart, à Jaffanapatnam, pour les princes de la côte de Coromandel. Le premier soin, après la capture, est de les apprivoiser. On y parvient en plaçant un ou deux éléphans domestiques auprès de l'issue par où l'on fait sortir les éléphans sauvages; on lie ceux-ci aux autres avec des cordes; la faim et les coups de trompe de leurs dociles compagnons leur ont bientôt inspiré la même docilité (1). Il s'agit ensuite de les mesurer. On les conduit dans un endroit pavé en pierres de corail; un homme monté sur un éléphant avec une longue règle, les mesure, et détermine au juste leur taille. On examine ensuite bien attentivement le corps de l'animal, on fait son signalement, sans oublier les défauts qui peuvent le gager. On les mesure des pieds de devant aux épaules et par *covidos*, dont trois équivalent à deux aunes suédoises; la taille

---

(1) Voyez dans le tome V du bel ouvrage de François Valentyn, intitulé : *Kentlyke beschryving van Choromandel, Pegu, Arrakan, Bengale, Mocha, het eyland Ceylan, &c.* la planche 14, représentant une chasse aux éléphans, faite en l'année 1717 (*de elephants Jagt gedaan in 't jaar 1717.*) *Rédacteur.*

ordinaire est de dix *covidos*, environ six aunes et demie. La valeur des éléphans varie suivant leur taille et leurs qualités. Un éléphant apprivoisé se vend communément deux cents rixdalles ; mais s'il a quelques défauts, soit la queue coupée, l'oreille arrachée, un ongle du pied de moins, chacun de ces défauts diminue cinquante, et même quatre-vingts rixdalles de sa valeur. Ceux qui sont parfaitement beaux et exempts de tout défaut, vont de cinq cents à mille rixdalles. Quand on procède à la vente, plusieurs marchands se réunissent pour en acheter un certain nombre, quelquefois cent; ils les revendent ensuite séparément, et gagnent très-gros. Avant d'exposer ces animaux en vente, on les marque du chiffre de la Compagnie avec un fer rouge. Il faut avoir soin, pour cette opération, de les attacher à un arbre bien ferme sur ses racines.

L'éléphant est incontestablement le plus intelligent et le plus doux des quadrupèdes; malgré sa force prodigieuse et sa monstrueuse grosseur, on l'apprivoise aisément, et l'on en tire les plus grands services. Il entend parfaitement la voix de son gouverneur et comprend ses ordres. Quand il souffre, on le voit pleurer comme un en-

fant. La captivité le chagrine beaucoup, sur-tout lorsqu'après avoir appartenu à de bons maîtres, il se trouve pris dans une de ces chasses que nous venons de décrire. Il arrive, par exemple, que ceux de l'empereur, qu'on laisse paître librement dans les forêts, sont pris avec des éléphans sauvages; tant qu'ils restent enfermés dans l'enceinte ils ne mangent pas, et refusent toute espèce de nourriture jusqu'à l'arrivée des valets aux soins desquels ils sont accoutumés : ils les reconnoissent très-bien, et dès qu'ils sont en liberté, ils les suivent et leur obéissent ponctuellement.

L'éléphant est très-friand des fruits du bananier; il mange aussi beaucoup de noix de coco, qu'on lui donne cassées ou entières : il prend volontiers la peine de les casser.

Les jeunes tettent leur mère avec leur bouche, et non pas avec leur trompe. M. Sluyken s'est convaincu par plusieurs expériences, qu'un éléphant boit chaque jour une tonne d'eau de soixante pots suédois (1).

On prend encore des éléphans sauvages avec des femelles apprivoisées, qu'on laisse

---

(1) Soixante congii.

paître en liberté dans les forêts ; elles attirent un éléphant mâle, et le conduisent dans une des enceintes faites exprès, où il se trouve enfermé. J'ai vu plus d'un éléphant pris ainsi et attachés à un arbre : au bout de quelques jours ils étoient doux et traitables.

Les éléphans dont les Hollandois se servent pour apprivoiser les autres se nomment communément *saelver kooper* (vendeurs d'ames). Un éléphant apprivoisé se laisse gouverner par un enfant, et ne fait point de mal, à moins qu'on ne l'insulte ou qu'on ne le maltraite ; il plie ses jambes pour recevoir son cavalier ou un fardeau, et place quelquefois très-adroitement des enfans sur son dos avec sa trompe, et les fait descendre de même. La Compagnie se sert de ces animaux pour transporter du bois et tous les fardeaux très-pesans : on les attelle aussi aux voitures ; on leur met alors une grosse corde autour du cou, et l'on passe de chaque côté une autre corde, dont l'autre extrémité s'attache à la voiture. Pour les charriots qui ont un brancard, on attelle les éléphans les uns auprès des autres. On voit aisément qu'il plie les jointures des genoux, malgré la prodigieuse grosseur de ses jambes, qui sont aussi grosses du bas que du haut ; il a un

soin tout particulier de ne laisser aucune fourmi s'insinuer dans sa trompe.

On ne tue pas à Ceylan les éléphans à coups de fusil, à moins que ce ne soit dans une circonstance extraordinaire; ainsi l'on n'y trouve pas de tireurs comparables à ceux du Cap, on aime mieux les prendre en vie. On m'assura avoir tiré treize coups de fusil à une femelle attachée à un arbre, avant qu'elle ait rendu les derniers soupirs. Elle étoit pleine, et on la fit ainsi mourir pour avoir son *fœtus*, qu'on mit dans de l'arack, et qu'on envoya au cabinet d'histoire naturelle du Prince héréditaire à la Haye. Ils reçoivent aussi de tems en tems des coups d'armes à feu, qui ne font sur eux presqu'aucune impression. Ceci me rappelle un fait qui m'a été raconté par M. Frobus, et que le lecteur apprendra peut-être avec intérêt. En faisant scier la dent d'un éléphant pris à la chasse, il fut très-étonné de trouver dans l'intérieur de cette dent une balle de plomb si bien recouverte d'ivoire, qu'on ne voyoit aucune marque à l'extérieur. Il envoya ce précieux objet au cabinet que je viens déjà de citer. D'après la douceur et la facilité des éléphans de Ceylan à s'apprivoiser, on est étonné du caractère sauvage

et intraitable de ceux d'Afrique. Avant mon départ du Cap en 1775, on prit un petit dont la mère avoit été tuée à coups de fusil, et l'on fit mille tentatives inutiles pour l'apprivoiser. Il épuisoit chaque jour trois vaches pour sa nourriture, et malgré tous les soins qu'on lui prodigua, il mourut peu de tems après sa mère.

Après avoir examiné à loisir l'enceinte destinée à prendre ces animaux (1), je son-

---

(1) Je trouve dans le *Miroir*, ou *les Institutes de l'empereur Akbar* (a), différentes manières de prendre les éléphans.

La première est celle qu'ils nomment *kehdeh* : on y emploie de la cavalerie et de l'infanterie. Cette chasse se fait en été; on bat du tambour et on sonne de la trompette dans l'endroit où les éléphans viennent manger. Ces animaux pesans sont effrayés, et se mettent à courir jusqu'à ce que leurs forces soient entièrement épuisées. Alors ils tâchent de se reposer à l'ombre de quelqu'arbre. Une personne adroite leur jette un nœud coulant au col, et les attache au tronc de l'arbre. On amène auprès d'eux un éléphant familier, qui les a bientôt apprivoisés et accoutumés à l'obéissance. Ceux que l'on emploie à cette chasse reçoivent, pour leur peine, le quart de la valeur de l'éléphant.

(a) *Ayeen Akbery or the institutes of the emperor Akber translated from the original Persian, by Francis Gladwin*, t. I, p. 297 et 298.

geai à rejoindre mes compagnons de voyage avec qui je regagnai Negoumbo avant la

---

Voici une autre méthode nommée *tchourkehdeh*. On conduit dans l'endroit où viennent manger les éléphans sauvages un éléphant apprivoisé, avec son conducteur, qui a soin de se cacher de manière à n'être pas apperçu. Dès que l'éléphant sur lequel il est monté a attaqué un sauvage, il jette sur celui-ci une corde à nœud coulant.

Les Indiens ont une troisième manière de prendre ces animaux; ils la nomment *guedd*.

On creuse un fossé profond dans le sentier par où l'éléphant sauvage a coutume de passer, et on le recouvre d'herbe. Quand il passe auprès de ce piège, des gens en embuscade font beaucoup de bruit, et effraient l'animal, qui se précipite dans le trou; le manque de nourriture l'a bientôt affoibli et rendu fort traitable.

J'indiquerai encore un moyen connu sous le nom de *barferakh*. On ceint d'un fossé l'endroit où les éléphans sauvages ont coutume de se réunir dans une saison particulière, et l'on ne laisse qu'une entrée avec une porte qui se ferme en tirant une corde. On disperse de la nourriture dans l'enceinte et tout à l'entour, afin d'attirer les éléphans; lorsqu'ils sont entrés, les chasseurs sortent de leurs retraites, et tirent les cordes pour fermer la porte. Quelquefois des éléphans furieux essaient de la briser, mais alors on allume du feu, et l'on fait grand tapage: les éléphans courent de tous côtés jusqu'à ce que leurs forces soient totale-

chûte du jour. Un heureux hazard me procura, sans que j'y songeasse, une plante que j'avois inutilement cherchée pendant cinq mois; c'étoit la belle burmane (1); elle étoit dans

---

ment épuisées; on les laisse sans nourriture jusqu'à ce qu'ils soient devenus plus dociles, et on attache des éléphans familiers autour de leur enceinte, pour achever de les apprivoiser.

Toutes ces manières de prendre les éléphans sont usitées depuis long-tems; Sa Majesté (*a*) en a imaginé une nouvelle. On attache un troupeau d'éléphans mâles dans un lieu où ils forment un cercle, on conduit les femelles dans une autre place, mais non pas hors de la portée de leur vue; alors des traqueurs apostés poussent des cris de tous côtés; les éléphans sauvages courent pour se réunir aux femelles que l'on dresse à ce manège; elles entrent dans l'enceinte formée par les éléphans privés, les sauvages les suivent et se trouvent pris sans opposer la moindre résistance. *Note du Rédacteur.*

(1) *Burmania disticha.* C'est une petite plante liliacée, qui a le port d'un hypoxis, d'une bermudienne ou de la narthèce, et dont la tige se termine supérieurement par deux épis garnis chacun de huit ou neuf fleurs bleuâtres. J. Burman, dans son *Thesaurus Zeylanicus* (p. 50, tab. 20, f. 1.) en a donné une description détaillée et une figure. Voyez *Burmane à deux épis*, dans mon Dictionnaire, vol. I, p. 521, et dans mes *Illustr.* planche 225. *Lam.*

(*a*) Le Grand-Moghol *Akbar*.

des endroits un peu bas, où l'humidité n'étoit pas encore absorbée : il n'y avoit pas long-tems que ses fleurs bleues étoient écloses. Je ramassai tous les individus de cette espèce que je pus trouver, et j'eus de quoi en donner à mon respectable bienfaiteur et ami, le professeur Burman, et même à plusieurs autres botanistes de mes connoissances en Europe. Les naturels nomment cette plante *villende venne.*

Nous partîmes le soir pour profiter de la fraîcheur de la nuit, et nous arrivâmes le lendemain 20 à midi à Colombo.

CHAPITRE X.

OBSERVATIONS zoologiques faites à l'île de Ceylan (1).

LE singe des forêts de Ceylan (2) nommé *rolleway*, s'apprivoise aisément. J'en vis de familiers dans plusieurs maisons. Dès qu'ils voïent entrer une personne qu'ils connoissent, ils accourent à elle en sautant pour l'embrasser et lui faire des caresses à leur manière. Ils expriment leur joie par beaucoup de grimaces, de contorsions et des cris aigus. Ils ne se mettent point en colère et ne font du mal qu'autant qu'on les irrite, car ils sont d'un naturel très-doux. Quand ils voient caresser un enfant, ils veulent faire de même; mais si on le corrige, ils se dressent sur leurs pattes de derrière, font des

(1) Valentyn donne les noms et la description de tous les animaux terrestres, aquatiques et aériens qui se trouvent dans l'île de Ceylan, t. V, p. 53 et suiv. de son *Beschryving van Oud en Neuw Oostindien*, à l'article de l'île de Ceylan. *Note du Rédacteur.*

(2) *Simia silenus.* L'ouanderou. Buff. *Hist. natur.* t. XIV, p. 169, t. 18.

grimaces et des cris épouvantables, et se jetteroient sur celui qui frappe, s'ils pouvoient rompre leur chaîne (1).

Leurs pattes de derrière étant beaucoup plus longues que celles de devant, ils sautent plutôt qu'ils ne courent. Ils mangent différens fruits, tels que des noix de coco, des pommes, des poires, des choux, des pommes-de-terre ; ils sont un tant soit peu plus gros que le loris (2) ; leur poil est grisâtre, quelquefois un peu foncé : il tire sur le blanc quand l'animal devient vieux. Il a le front noir et nud avec quelques poils très-rares ; ceux du menton et des joues sont blancs, longs d'un pouce, et croissent en remontant vers les oreilles. Ceux de la lèvre supérieure sont courts, leurs oreilles sont également velues, mais les extrémités presque nues et arrondies ; leurs mains et leurs pieds noirâtres et nuds, leurs ongles longs et arrondis, le pouce écarté et court ; leurs fesses nues ont des callosités; leur queue,

---

(1) Ils enlèvent quelquefois des enfans et les transportent sur des arbres très-élevés, et le rapportent avec le plus grand soin. *Description de Ceylan*, par Wolf, p. 247. *Note du Rédacteur.*

(2) *Simia lemur.*

plus longue que tout leur corps, est ronde, flexible, mince vers le bout, et couverte de poils; elle leur sert à s'accrocher aux branches. Ils s'asséyent les bras croisés. J'emmenai, en partant, un de ces singes, mais il ne vécut que jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, où je le perdis. Le climat étoit déjà trop froid pour lui. Ces animaux sont des espèces de salamandres, qui ne peuvent subsister que dans une athmosphère embrasée.

La manière dont on dit que le porc-épic apporte de l'eau à ses petits, m'a paru trop singulière pour qu'on puisse y ajouter foi. Je me bornerai donc à raconter ce que l'on m'a dit. Les pointes qui hérissent sa queue sont, dit-on, creuses avec un trou à l'extrémité; l'animal sait les faire plier, et elles se remplissent aisément d'eau; il vuide ensuite ses petites pompes ambulantes dans son terrier pour rafraîchir ses petits.

Quoique les scorpions soient très-communs, ils font rarement usage de leurs dards; ils sortent de leur trou, ainsi que la scolopendre à quarante pattes (1), aussi-tôt

(1) *Scolopendra morsitans.* Les scorpions sont aussi communs en Perse que dans l'ile de Ceylan. Les Persans, qui redoutent beaucoup leur aiguillon, cherchent à

après la pluie, et ils se glissent dans les maisons dont les portes restent presque toujours ouvertes, à cause de l'excessive chaleur.

Les habitans aiment beaucoup l'écureuil à grande queue (1), qu'ils nomment *roukia* ou *reukia;* ceux qu'ils nourrissent dans des cages ont le dos et les flancs noirs, le dessous du ventre jaunâtre, la queue noire et plus longue que tout le corps. Cet écureuil,

---

se rassurer par des pratiques superstitieuses. Ils attachent à une certaine prière la vertu de charmer, ou, comme ils disent, de lier son dard : la personne qui récite cette prière se tourne vers le signe du scorpion qu'ils connoissent tous très-bien. Après la prière finie, chacun des assistans frappe des mains, se croyant parfaitement en sûreté. S'ils en apperçoivent un pendant la nuit, ils ne font pas difficulté de le prendre. « J'ai vu souvent le maître » de la maison où je demeurois, dit M. Will. Franklin, réciter cette prière pour complaire à ses enfans, qui l'invitoient à *lier les scorpions;* toute la » famille alloit ensuite se coucher en paix et avec plus » de sécurité, &c. » Voyez *Observations made on a tour from Bengal to Persia in the years 1786-1787, With a short acount of the remains of the celebrated Palace of Persepolis, by* Will. Franklin. *Lond.* 1790, p. 173, et p. 200 de la traduction française qui est sous presse. *Note du Rédacteur.*

(1) *Sciurus Ceilanicus.* C'est le *sciurus macrourus* d'Erxleben (*Mamm.* p. 420).

absolument inconnu en Europe avant que M. Pennant en donnât la description, s'apprivoise aisément ; il est à peu près de la force d'un chat, mais son corsage est plus effilé.

Les forêts, et les collines sur tout, sont remplies de sang-sues (1) d'un rouge foncé, grosses comme un fil-de-fer et longues d'un pouce ; elles s'attachent aux pieds des voyageurs, et les piquent à travers deux paires de bas de coton.

Le comte de Rantzow me conta qu'un Européen ayant arraché une de ces sang-sues qui s'étoit attachée à son pied, avoit péri des suites de cette blessure qu'on avoit mal pansée.

Les porcs-épics (2) ne sont pas moins

(1) *Hirudines.* On sait que les sang-sues sont des animaux de la classe des vers, et qu'ils sont singulièrement remarquables par la faculté qu'ils ont de s'alonger et de se contracter d'une manière plus éminente que les autres animauxde cette classe. Toutes les espèces connues de ce genre sont aquatiques : or, il paroît que les sang-sues dont il est ici question sont terrestres, d'où je présume qu'elles constituent une nouvelle espèce, dont il importeroit d'avoir une description détaillée, avec la détermination de ses caractères distinctifs. *Lam.*

(2) *Hystrix. Hystrix cristata.* Lin.

nombreux dans les forêts que les sang-sues. Les Hollandois lancent des chiens à la poursuite de ces animaux. Si les chiens y mettent trop d'acharnement, ils s'enfoncent eux-même les pointes de leur adversaire dans le corps, et en périssent. Le porc-épic se creuse un terrier assez grand pour qu'un chien de chasse puisse y entrer et l'en chasser par une autre issue. On leur trouve quelquefois des pierres de bézoar dans l'estomac; elles sont formées de duvets très-fins imprégnés des sucs de l'estomac, et divisées par tranches de différentes couleurs. La plupart sont de la grosseur d'un œuf de poule : j'en ai vu cependant qui ne le cédoient pas à un œuf d'oie, rondes et tout-à-fait brunes : on les donne pulvérisées contre plusieurs maladies.

Les Indiens de la côte de Malabar, qui passent pour avoir le secret de charmer les serpens, promènent avec eux plusieurs de ces reptiles pour gagner de l'argent; tantôt ils les caressent et les font danser, tantôt ils les irritent et les excitent à mordre. Dès que le conducteur embouche son chalumeau, vous voyez les serpens se dresser sur leurs queues, lever la tête, et s'agiter, pour ainsi dire, en cadence avec la musique.

En

En parlant des serpens, je ne dois pas passer sous silence un objet plus intéressant que leur ballet, sur-tout pour ceux qui n'ont pas le secret de les charmer ; je veux parler de la pierre qui porte leur nom, et qu'on regarde comme le meilleur antidote contre leur morsure. Les Malabars commencèrent par m'en apporter quelques-unes qu'ils me firent payer un prix exhorbitant ; quand je n'en voulus plus, ils en furent très-embarrassés, et me les laissèrent à si bon compte, qu'en arrivant au Cap de Bonne-Espérance je pus en recéder beaucoup à mes amis à un écu la pièce.

Cette pierre est grosse comme une fève, plate d'un côté, arrondie de l'autre ; elle se pétrit avec la cendre d'une certaine racine, et de la terre qu'on ramasse auprès de Diou : ces deux matières étant fondues et mêlées, on les fait brûler une seconde fois pour les repétrir et les laisser bien sécher au soleil. Leur couleur varie selon le degré de cuisson ; les plus brûlées sont d'un gris blanc, les autres d'un gris obscur, tachetées quelquefois de noir et de gris, et en même tems si fragiles, qu'elles se réduisent en miettes si on les laisse tomber sur du pavé. Elles ont beaucoup de pores

si grands, qu'on les apperçoit avec les yeux sans le secours d'une loupe. Dès qu'une personne a été mordue d'un serpent, on applique une de ces pierres sur la plaie, elle s'y colle et y reste jusqu'à ce que tous ses pores soient saturés de venin; alors elle tombe d'elle-même comme une sang-sue qui est gorgée de sang. On la met ensuite dégorger dans du lait, et on l'applique de nouveau sur la plaie pour s'assurer qu'il n'y reste plus de venin. On attribue encore à cette pierre artificielle une grande vertu contre les fièvres putrides ou malignes. On l'administre intérieurement pour ces maladies en la faisant infuser dans du vin, après l'avoir réduite en poudre; le malade boit cette infusion jusqu'à son entière guérison (1).

On contrefait ces pierres de manière à tromper les plus habiles à l'inspection. Les

(1) Les Anglais se servent maintenant dans l'Inde, de l'alkali volatil avec le plus grand succès contre les morsures des serpens. Voyez la description de M. N.... *on the bit of the serpents*, dans le tome II des *Asiatick researches of the transactions of the society instituted in Bengal for inquiring in the antiquity, history, &c. of Asia.* Calcutta, 1788. *Rédacteur.*

véritables se reconnoissent à deux signes particuliers ; 1°. elles s'attachent tout de suite au front d'une personne qui a chaud ; 2°. quand après les avoir plongées dans l'eau on les applique sur la peau, elles font aussitôt des ampoules.

CHAPITRE XI.

Description des principaux végétaux de l'île de Ceylan.

Le fruit de l'arbre à pain (1) nourrit des milliers d'Indiens ; il est aussi très-abondant à Ceylan, et l'on en mange pendant plusieurs mois de l'année. Il vient sur deux espèces d'arbres, à la fois sauvages et cultivés. Celle qui porte les fruits les plus petits (à peu près comme la tête d'un enfant) et sans grains, croît à Colombo, à Galle, et dans plusieurs autres endroits ; l'autre, qui est la plus commune dans le reste de l'île, a des fruits plus gros et d'un goût plus agréa-

(1) J'ai déjà parlé de cet arbre intéressant par son utilité (voyez la note 3 du vol. I, p. 252), que les botanistes nomment en latin *artocarpus*, et dont j'ai donné la description et cité les usages dans mon Dict. au mot *Jaquier* (vol. III, p. 207). *Lam.*

ble ; ils pèsent trente ou quarante livres, et contiennent jusqu'à trois cents pepins, chacun quatre fois plus gros qu'une amande ; ces pepins servent à multiplier l'espèce. Il sort du tronc de l'arbre un suc laiteux et gluant ; on peut s'en servir pour prendre des oiseaux. Cet arbre vit plus d'un siècle. Les fruits sont recouverts d'une écorce épineuse, molle et épaisse, que l'on jette aux pourceaux ; on ne mange que l'intérieur, dont le goût approche beaucoup de celui du choux. Ils ont une odeur un peu cadavéreuse ; ils restent pendant huit mois de l'année suspendus aux troncs et aux plus grosses branches, ce qui est un bienfait inestimable de la nature envers les habitans.

Voici la manière la plus usitée de préparer la grosse espèce de fruit à pain dans l'île de Ceylan. Les habitans lui donnent trois noms différens, suivant les différentes époques où ils les cueillent ; ils le nomment *pollos* quand il n'a encore que six semaines, et qu'il n'est pas plus gros qu'un œuf d'autruche ; *hereti*, quand il est à moitié mûr et gros comme une noix de coco. Sa chair est alors blanche, laiteuse. Pour manger ce fruit dans cet état, il exige quelques préparations ; on le nomme *varreka* quand

il est tout-à-fait mûr, et alors on le mange crud ; la chair jaunâtre et douce qui environne les pepins est un aliment à la fois salutaire et agréable. On le nomme *fruit de pain*, parce que les pauvres Indiens le mangent au lieu de pain et de riz. Ils le coupent par tranches, tantôt avec des noix de coco, tantôt avec un peu de riz, ou du sel, du poivre d'Espagne et de l'oignon. On mange les grains tout seuls comme des châtaignes, ou avec la pulpe même du fruit, et avec d'autres mets. Les pauvres les font bouillir pour la mêler avec des noix de coco raclées ; on fait des farces pour garnir l'intérieur des cochons de lait, des oies et autres volailles qu'on sert rôties sur les tables des personnes aisées.

On fait avec ce fruit quinze mets différens, dont je vais indiquer le nom et la préparation.

1°. Le *courrou caledou*. C'est du *pollos* coupé par tranches très-minces, qu'on fait bouillir dans l'eau avec des racines de curcuma (1) jusqu'à ce qu'il devienne jaune ; on

(1) *Curcuma*. Plante de la famille des balisiers, et qui a des rapports avec le gingembre et les autres amomes. *Lam*.

y ajoute ensuite deux petites doses de poisson séché et pulvérisé, avec une demi-pinte de lait de coco. On fait encore bouillir le tout pendant une demi-heure en le remuant : on sert ce potage avec différentes viandes bouillies, et c'est un mets très-agréable et même succulent.

2°. Le *courri seco* ne diffère du précédent, qu'en ce qu'on y ajoute plusieurs épices et autres ingrédiens, comme du coco grillé et broyé, de la coriandre, du poivre, de la cannelle, de la fleur de muscade, du sel, de petits morceaux de lard bouillis, et du lait de coco. On mêle bien le tout, et on le fait bouillir pendant une demi-heure dans l'eau; on y ajoute de l'oignon frit dans du beurre, du jus de citron, et quelquefois du poivre d'Espagne et de l'eau salée; enfin, on le remet sur le feu jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'une forte bouillie.

3°. Le *pollos tchoundido* se prépare comme le premier mets avec du *pollos* ou de l'*hereti* coupé par tranches, avec des concombres, des noix de coco raclées, du poivre d'Espagne, de l'oignon haché bien fin, et du sel; on fait bouillir tout cela jusqu'à la consistance de bouillie.

4°. *Castanie courrou* (courrou de châ-

taignes). Ce sont les grains même du *pollos* coupés par tranches, longues et minces, avec des concombres, du poisson sec, de la joubarbe hachée, du lait de coco : on fait bouillir tout cela en le remuant.

5°. Le *niembella* est à peu près le même mets que le précédent ; il n'en diffère qu'en ce que le *pollos* ou l'*heriti* est coupé en gros morceaux.

6°. On le fait aussi griller par tranches avec du lard, lorsqu'il n'est pas encore mûr ; on le met ensuite bouillir avec de la joubarbe hachée, du lard salé et bouilli, de la fleur de muscade, de la cannelle et de l'eau salée : on a soin de bien le remuer.

7°. Ce même fruit mûr, coupé avec la peau et les grains en trois ou quatre gros morceaux et bouilli tout simplement avec du sel, est un aliment très-facile et très-abondant pour les pauvres, qui le mangent comme des choux, et sans autre assaisonnement que de la raclure de coco. Ceux qui ont un peu plus d'aisance, y ajoutent du poivre d'Espagne et du poisson séché.

8°. Le *pollos* frit exige que le fruit ne soit pas tout-à-fait mûr ; on le coupe par tranches très-minces, que l'on plonge dans une pâte faite avec du lait de coco et un peu de

farine : les tranches étant bien imprégnées de cette pâte, on les fait frire dans de l'huile de coco bien fraîche.

9°. L'*empade* est le même mets que le précédent, auquel on ajoute de l'oignon haché, du poisson sec, de la cannelle en poudre ; on fait bouillir le tout dans un plat avec du lait de coco.

10°. Pour les fricadelles de *pollos*, on fait bouillir le fruit avant qu'il soit mûr ; quand il est réduit en pâte, on y ajoute de l'oignon, de la cannelle, du poivre, de la muscade, du sel, du pain de froment en poudre, et un jaune d'œuf. Ce mélange forme une pâte qu'on divise par boulettes ; on la roule dans du blanc d'œuf, et on la fait frire, soit dans du beurre seulement, soit dans du beurre et de l'huile de coco, jusqu'à ce qu'elles aient atteint une teinte rougeâtre. On les glace avec une sauce au beurre et au jus de citron.

11°. On confit les grains et les pellicules charnues qui environnent les grains. On commence par les couper en deux ou trois morceaux, et on les fait frire dans l'huile de coco ; en les retirant de la friture, on les essuie et on les pose sur un tamis, pour que l'huile s'égoutte entièrement. On les

fait bouillir ensuite dans de la mélasse de sucre, pour les enfermer, quand elles sont bien séchées, dans des flacons de verre hermétiquement bouchés : cette confiture se conserve pendant plusieurs mois, on en mange avec du thé. On prépare de la même manière les grains bien séparés de leurs enveloppes charnues; on les recouvre de sirop dans les caraffes, quand on veut les conserver pendant une demi-année.

12°. Le *fios* se fait avec les grains du même fruit trempés dans du lait de coco, où l'on démêle un jaune d'œuf; on les fait frire ensuite dans de l'huile fraîche de coco.

13°. Les omelettes sont un mélange de suc et de lait de coco, de farine sèche et de jaune d'œufs, qu'on laisse fermenter une nuit entière.

14°. Le *pei* ou *jambol* est plutôt une sauce qu'un ragoût. On la mange avec du poisson, du riz, &c. On la prépare avec le *pollos* non mûr, qu'on fait bouillir, de la graine de senevé, de concombre, qu'on broye séparément dans un mortier, pour les mêler ensuite et en faire une pâte délayée avec du vinaigre ; on y ajoute du poivre d'Espagne, du gingembre et du sel bien broyés.

15°. On fait sécher aussi ce fruit pour le

manger quand il n'y en a plus de frais. On le cueille dès qu'il est à moitié mûr, et après en avoir vuidé l'intérieur, on le laisse entier, ou bien on le coupe par morceaux; on lui fait jetter un bouillon, et quand il a été bien séché au soleil, on l'attache à la cheminée ou dans un endroit très-sec, pour le conserver tout le reste de l'année. Les pauvres en mangent avec du coco pulvérisé, ou bien tout simplement bouilli.

Je fis tout ce qui dépendoit de moi pour transporter en Europe quelques individus de ces espèces, sur-tout de la plus petite, dont les fruits n'ont pas de pepins. J'en plantai cinquante tiges dans une caisse, où elles poussèrent très-bien. Je pris des graines de la plus grosse espèce, je les semai, et les vis bientôt pousser dans une autre caisse. J'en gardai plusieurs dans de la cire, dans du sable sec, pour les empêcher de s'éventer.

L'arbre puant, nommé *strunt-hout* en hollandois, et *vourenne* en chingulais, à cause de la mauvaise odeur qu'exhalent son tronc et ses branches, et qui devient insupportable quand on ratisse ce bois et qu'on verse de l'eau sur ces raclures. Cette odeur est absolument la même que celle des excré-

mens de l'homme ; elle n'empêche point les naturels de prendre intérieurement l'infusion de ce bois, ou bien de la raclure mêlée avec du jus de citron : c'est un excellent épuratif du sang. Ils en frottent aussi les parties malades du corps. J'aurois bien desiré voir des fleurs de cet arbre pour en déterminer l'espèce, mais tous les Chingulais que j'envoyai dans les forêts m'en apportèrent des branches sans fleurs. L'examen de ces branches me convainquit que ce bois puant n'étoit ni l'*anagyris* (1), ni un sterculier (2). J'avois emporté de jeunes individus plantés dans des caisses remplies de terre, qui se portèrent très-bien jusqu'à

---

(1) *Anagyris fœtida.*

(2) *Sterculia fœtida.* Puisque M. Thunberg a vu des branches de l'*arbre puant*, il auroit pu nous dire un mot de la forme et de la situation de ses feuilles, et même nous donner quelques détails sur les caractères de ses rameaux ; cela nous auroit aidé à déterminer au moins ses rapports avec d'autres arbres connus. Je soupçonne que c'est l'*arbor stercoraria* du *Thesaurus Zeylanicus*, (page 26) de J. Burman, et par conséquent l'*olax Zeylanica* de Linné, genre qui paroît voisin du fissilier, qui croît dans l'île de Bourbon, et qui a des fruits glandiformes à calice entier. Voyez *Fissilier* dans mes *Illustrations*, p. 101, n°. 432, planche 28. *Lam.*

notre arrivée dans la Manche ; mais à cette hauteur ils ne purent résister à la violence de la tempête et à la rigueur du froid : ils périrent ainsi que plusieurs autres végétaux tendres et précieux, que j'avois également voulu transporter vivans. Les morceaux secs que j'ai conservés de l'arbre puant, ont perdu toute leur mauvaise odeur.

L'arbre-aux-serpens (*slangen-hout* en hollandois, et *godagandou* en chingulais), a un goût fort amer. On l'applique sur les morsures de serpens, et on le donne pour les fièvres inflammatoires et malignes.

Les Européens en font faire des gobelets, dans lesquels on laisse séjourner du vin, lequel ne tarde pas à s'imprégner du goût amer du bois, et on le prend pour corroborer l'estomac. Ce même bois bouilli dans l'eau, procure une couleur verdâtre. Je soupçonne que c'est l'ophiose (1), qu'on

---

(1) *Ophioxylon serpentinum*. Quoique M. Thunberg n'ait pu voir les fleurs de l'arbre aux serpens, puisqu'il soupçonne que c'est l'*ophioxylon* de Linné, il auroit pu vérifier et nous dire si cet arbre a des feuilles simples, pétiolées, et disposées trois à trois, comme celui qu'a figuré J. Burman dans son *Thesaurus Zeylanicus* (p. 141, t. 64), sous le nom de *ligustrum foliis ad*

nomme aussi bois de couleuvre, quoique je n'aie pu en avoir des fleurs. Le bois ressemble beaucoup à celui du chêne, par sa couleur grise. Il est plein de petits pores, à travers lesquels filtre l'eau que l'on met dans les gobelets faits de ce bois.

Les capsules des grains de la ketmie à feuilles de tilleul détruisent les herpes ou bourgeons qui rongent et dévorent le cuir. On verse de leur jus sur la partie gâtée du cuir. Les vallées de Colombo et de plusieurs autres endroits sont bordées par des plantations de ce bel arbre. Ses charmantes fleurs flattent la vue par leurs couleurs variées pendant plusieurs mois de suite.

Les insulaires m'assurèrent que l'on extrait

---

singula internodia ternis: alors son observation nous eût fait connoître le degré de fondement de sa présomption. Peut-être que ses jeunes rameaux sont lactescens, et dans ce cas, ses rapports avec les plantes de la famille des apocyns eussent été évidens, comme on le présume, de l'*ophioxylon*, que M. de Jussieu place avec raison auprès du *rauvolfia*, du *cerbera*, du *strychnos*, &c. *Lam.*

(1) *Hybiscus tiliaceus*. Voyez *Ketmie*, n°. 14, dans mon Dict. vol. III, p. 351. Les Indiens font des cordes pour les vaisseaux avec la seconde écorce de cet arbre. *Lam.*

du camphre de la racine de *capourou couroundou*. Cette opération chymique se fait à Candy, capitale de Ceylan, et résidence de l'empereur. Cette ville est située dans le centre même de l'île, sur le sommet d'une colline. Dans le voisinage de cette haute montagne, nommée *montagne d'Adam*, et dont la cime est connue sous le nom de *Pic-d'Adam*, on prétend que notre premier père y est enterré, et que le rocher conserve encore l'empreinte de son pied. Les Chingulais y vont en pélerinage.

La plante nommée *mongos* (1), et *mondi* en chingulais, est un excellent remède contre les morsures des serpens. On fait bouillir la racine et les feuilles de cette plante dans une liqueur quelconque, et l'on donne cette décoction pour différentes maladies.

La *langue de serpent* (2) est une plante rampante et grimpante, qui s'accroche aux arbres. On s'en sert comme du lière, pour

---

(1) Est-ce l'*ophiorriza mungos* de Linné, plante de la famille des gentianes, et dont Gærtner a donné la fig. des fruits? Voyez mes *Illustr.* planche 107, f. 2. *Lam.*

(2) *Ophioglossum scandens.* Plante de la famille des fougères, et qui est bien distinguée, sur-tout par son port, de notre *ophioglosse* commune. *Lam.*

faire des haies capables de défendre les jardins contre les vents de mer. Ces haies sont d'abord formées par de petits pieux enfoncés en terre très - près les uns des autres; la plante s'enlace autour de ces pieux, et ne tarde pas à les couvrir.

On fait des pilotis en bois de coco, qui résistent, dit-on, un siècle entier dans l'eau sans se pourrir; ce qui me paroît peu vraisemblable.

Les plants de café de Ceylan ressemblent beaucoup à ceux de Java; les cultivateurs ont ici une précaution dont les Javans ne s'avisent point. Ils plantent çà et là un grand arbre du genre des bignones (1), dont la tête touffue répand une ombre favorable sur le café. On prétend que celui qui croît ici n'est pas comparable en bonté à celui de Java.

La culture du riz dans cette île est la même que sur la côte de Coromandel et de Malabar, où la récolte, au reste, n'est pas toujours d'une égale abondance. Il y a même des années si stériles, que les pères et mères sont obligés de vendre leurs enfans pour se procurer quelques muids de

---

(1) *Bignonia.*

riz, ou bien les mettent en esclavage sans la moindre rétribution, pour ne pas avoir la douleur de les voir mourir de faim.

On m'apporta des cardamomes, que l'on cultive, me dit-on, dans l'intérieur du pays. Ils étoient enfermés dans des gousses triangulaires, longues d'un pouce, et différentes de ceux que l'on cultive à Java. Quoique je n'aie pu m'en procurer la fleur pour m'assurer du genre, je crois que c'est un alipinia (1).

La gomme de *lacca* croît communément sur les buissons de croton (2), qui se trouvent dans les campagnes sablonneuses près de Colombo, et ailleurs. Cette gomme dissoute

---

(1) *Alpinia*. Ce genre est tellement voisin des *amomes* par ses rapports et ses principaux caractères, que j'ai cru ne pas devoir l'en distinguer. Cependant si, comme le dit Gærtner, son fruit est véritablement à une seule loge, et que celui des amomes en ait constamment trois, ce caractère suffira pour l'en séparer et l'en distinguer facilement. *Lam.*

(2) *Croton lacciferum.* Voyez *Croton porte lacque* dans mon Dict. vol. II, p. 206, n°. 13. Il y a apparence que la résine (car ce n'est point une gomme) dont il s'agit ici, n'est pas la gomme-lacque du commerce, et qu'on prétend être l'ouvrage d'une espèce de fourmi, qui dépose cette résine sur les branches

dans

dans de l'esprit-de-vin, sert quelquefois de vernis.

Les habitans de Ceylan et des côtes de la Terre-Ferme écrivent ordinairement sur les feuilles du palmier rondier (1), ou de talpat (2), qui leur tient lieu de papier, n'en sachant pas préparer l'écorce pour le même usage, comme leurs voisins du côté de l'ouest. Ils disposent ces feuilles comme les branches d'un éventail, les polissent et les égalisent avec un couteau. Un stylet de fer très-aigu sert à écrire, ou plutôt à graver sur ces feuilles; et pour rendre l'écriture plus lisible, on passe du noir dans les traits. Ce stylet est monté dans un manche de laiton; les Indiens le portent dans un étui long d'un quart d'aune suédoise, ou bien il est tout entièrement en fer, et accollé au couteau à polir les feuilles : on le plie pour le porter plus commodément. Les lettres, les diplômes, tous les actes

---

de certains végétaux de l'Inde, comme nos abeilles font la cire. Voyez dans mon Dictionnaire l'article *Erythrine monosperme*, vol. II, p. 391, n. 5. *Lam.*

(1) *Borassus flabelliformis.*

(2) *Licuala spinosa.* Ce palmier me paroît congénère des *corypha*. Lam.

d'autorité des princes, sont ainsi gravés sur des feuilles, et expédiés sans enveloppe ni cachet : si une feuille ne suffit pas, on en met plusieurs, qui s'attachent ensemble avec une corde passée dans un trou qu'on fait à l'extrémité de ces feuilles. Pour les livres destinés aux temples, ou à quelqu'autre usage important, on choisit de grandes et belles feuilles de *talpat*, sur lesquelles l'écriture se grave très-correctement avec des ornemens assez jolis. On fait deux trous dans chaque feuille, pour y passer un cordon bien tissu; on place au commencement et à la fin une bande de bois vernie. Le comte de Rantzow me procura l'acquisition d'un livre de cette espèce, qui contenoit les prières d'un prêtre de Ceylan.

Les naturels se font des éventails avec les feuilles du palmier rondier (1), qui est très-commun dans cette île. Le palmier licuala (2), qui est plus rare, a de très-grandes feuilles, qui ne le cèdent pas à

---

(1) *Borassus.*

(2) *Licuala. Rumph. Herb. amb.* vol. I, p. 44, t. 9. *Licuala spinosa*, *Thunb. Act. Stockh.* 1782, p. 284, et *Nov. gen.* p. 70. J'ai cité ce palmier dans mon Dictionnaire, à la suite des *corypha*. Lam.

celles même du cocotier. On les plie et on les porte pour se garantir du soleil ou de la pluie. Ces feuilles peuvent avoir une toise de haut sur presqu'autant de large. On y fait différens enjolivemens. Ces parasols se nomment *talpat*, du nom même de l'arbre d'où ils viennent. Les Indiens, ou les Européens de distinction, ont toujours derrière eux un esclave qui les garantit du soleil ou de la pluie, en tenant sur leur tête une de ces feuilles. Six hommes peuvent se tenir dessous très à l'aise. Ce beau palmier vient dans les forêts, et on le regarde comme un des plus grands arbres qui existent. La spathe qui enveloppe la fleur est très-grosse, et fait en s'ouvrant autant de bruit qu'un coup de canon. Il pousse de tous côtés des branches longues de dix-huit à vingt aunes. Les fruits ne mûrissent qu'un an après la fleur. Je les vis prêts à mûrir, et conséquemment je ne pus observer les fleurs qui avoient paru l'année précédente. On doit regretter que cet arbre ne soit pas plus commun. Il est très clair-semé dans les forêts.

On fait une pâte de la racine de ben (1),

(1) *Moringa*. Cet arbre ne doit pas être rangé parmi les *guilandina*, comme l'a fait Linné, parce qu'il en dif-

et du poivre-long pulvérisé, qu'on applique sur la peau comme un vésicatoire.

Les insulaires désignent sous le nom de *calaminder* un arbre de la plus grande beauté, dont le bois se travaille supérieurement; on en fait des chaises, des tables, des armoires, des coffres, et même des tabatières. Il est si dur, que les outils s'émoussent ou se cassent en le travaillant. On le rape en grande partie, ou bien on le passe sur la meule. *Calaminder* signifie en chingulais un arbre tacheté d'ondes noires; en effet, l'intérieur de cet arbre est ondé de blanc, de jaune et de brun : ces ondes ou ces veines sont plus étroites et plus foncées vers la racine. On me dit que les parties extérieures du tronc ne servoient à rien. Les fourmis ne l'attaquent jamais. Je n'ai jamais eu occasion d'en voir sur pied; mais les Chingulais m'assurèrent qu'il parvenoit à une grandeur

fère extrêmement par le caractère de ses fruits. On tire de ses graines, par expression, une huile qui ne rancit point en vieillissant, et qui est fort recherchée des parfumeurs pour retirer et conserver l'odeur des fleurs. Voyez dans mon Dict. (vol. I, p. 398) l'article *Ben oleifère*, et dans mes Illustr. planche 537, la figure d'un rameau de cet arbre. *Lam.*

et à une grosseur considérables. Il y en a certains, que trois ou quatre hommes ne pourroient pas embrasser. On alla m'en chercher quelques branches dans l'intérieur des forêts, et je crus reconnoître le véritable ébénier (1), ou l'arbre d'ébène.

Des députés du gouvernement apportent chaque année à Colombo des noix de coco des Maldives, appellées coco de mer (*zee calapper*), avec d'autres denrées. Le noyau de ce fruit ressemble beaucoup à celui du cocotier des Indes; on le regarde comme un excellent remède pour la dyssenterie, l'épilepsie et l'apoplexie. Les habitans des Maldives nomment ce fruit *tavareas* ; il m'a paru appartenir au genre du rondier (2).

Les naturels de ces contrées font leur nourriture journalière du fruit du cocotier des Indes; ils savent même, dans plusieurs endroits, en tirer beaucoup d'huile sous

---

(1) *Diospyros ebenum.* C'est une espèce de plaqueminier qu'on trouve aussi à l'île de France et dans celle de Madagascar, et qui est congénère de l'arbre fruitier du Japon, qui porte les figuocaques, et que les botanistes nomment *diospyros kaki*. Lam.

(2) *Borassus lontarus.* Gærtn. *de Fruct.* p. 21, t. 8. Voyez le *Voyage à la Nouvelle Guinée de Sonnerat*, p. 3 à 18, et pl. 3-7.

un pressoir composé de deux cylindres. Cette huile nouvellement faite est assez douce, et l'on s'en sert principalement pour la cuisine; devenue vieille, elle n'est plus bonne qu'à brûler : au reste, les Européens en consomment autant que les Indiens. L'écorce extérieure de la noix se file, et peut fournir tous les agrêts d'un bâtiment : elle sert aussi à d'autres usages. J'ai vu avec étonnement qu'on en faisoit des cables capables de maintenir les gros navires hollandois sur leur ancre, tout le tems qu'ils restent dans la rade de Colombo.

La nature, qui a multiplié dans les Indes les animaux et les végétaux vénéneux, a été encore plus prodigue d'antidotes, et l'on peut bien dire qu'elle a placé le remède à côté du poison. Les principaux anti-vénéneux sont l'ophiose (1), l'ophiorhise (2), et la raclure de corne de rhinocéros, selon la ferme croyance des Mores.

Deux espèces de crotalaire (3) désignées sous le nom de *jacberi*, croissent ici en abondance; la crotalaire émoussée et celle

---

(1) *Lignum colubrinum.*

(2) *Ophiorhiza mungos.*

(3) *Crotalaria.* Lam. *Illustr.* planche 617.

à feuilles d'aubours (1). Elles produisent toutes deux des fleurs jaunes ; mais je ne les ai pas reconnues, non plus que le menisperme, pour la racine de Colombo (2), transportée dernièrement en Europe, et renommée comme un excellent remède. Quoique cette racine porte le nom de Colombo, d'où elle a été apportée par des vaisseaux européens, elle ne croît pas auprès de cette ville, ni même dans toute l'étendue de l'isle de Ceylan : on l'y transporte de la côte de Malabar.

La crotalaire émoussée (3) est une herbe annuelle ; sa racine n'a aucune vertu médicinale. Le menisperme à feuilles rondes (4), est une plante rampante fort commune dans les forêts. J'en fis déterrer plusieurs racines, que j'examinai très-atten-

---

(1) *Crotalaria laburnifolia* et *retusa*. Voyez dans le vol. II de mon Dict. les *Crotalaires*, n°. 11 et 23. La première est figurée dans mes Illustr. pl. 617, f. 4. *Lam.*

(2) *Radix Colombo*. Voyez *Menisperme palmé*. Dict. vol. IV, p. 99. *Lam.*

(3) *Crotalaria retusa.*

(4) *Menispermum cocculus*. Ses fruits sont connus dans le commerce sous le nom de *coques du Levant*. C'est un cissampelos. *Lam.*

tivement, sans pouvoir découvrir la moindre ressemblance avec la *racine de Colombo*, ni pour la saveur, ni pour la grosseur, ni même pour la forme. La superficie est très-déliée, très-longue, avec des côtes très-exhaussées.

Les médecins du pays font le plus grand cas de deux plantes qu'ils nomment *sachander* et *iremus*. La première est une aristoloche (1), dont la racine, infusée dans l'eau-de-vie, a un goût amer : elle fortifie l'estomac et dissipe les vents. Elle croît dans les fonds sablonneux situés auprès de Colombo, de Matouré, et dans plusieurs autres endroits. Je jugeai, à l'inspection, qu'il falloit ranger la seconde parmi les apocynées (2); il paroît même que c'est une espèce de périploque (3), dont la racine est vénéneuse et purgative.

Les Chingulais nomment *binnouge* une espèce d'*ipecacuanha*, dont la racine est un bon vomitif, différent cependant de celui qui nous vient d'Amérique. On l'administre avec succès dans les hôpitaux de Colombo,

(1) *Aristolochia Indica.*

(2) *Contortæ.*

(3) *Periploca.*

de Galle, de Matouré et de Jaffna. La dose doit être un peu plus forte que celle de la racine du Brésil (1).

On me montra encore deux espèces de *binnouge*, dont l'une étoit blanche, se nommoit *elle binnouge*, et l'autre rouge, *ratbinnouge;* cette dernière est la plus estimée, elle a des racines plus épaisses; celles de l'autre sont menues et déliées comme des filets. Ce sont des espèces de périploques (2) qui rampent sur un fonds léger et sablonneux où elles ont pris naissance; elles s'accrochent aussi aux arbres, et grimpent jusqu'au sommet.

---

(1) A l'île de France, on donne le nom d'*ipecacuanha* à la racine d'une cynanque, qui est purgative et même vomitive, et qu'on donne avec succès dans les maladies où ce remède est indiqué. Voyez dans mon Diction. vol. II, p. 235. *Cinanque vomitive*, n°. 10. *Lam.*

(2) *Periploca.* Illust. planche 177. J'ai déjà fait remarquer, en parlant des cynanques dans mon Diction. (vol. II, p. 233), que ces plantes étoient médiocrement distinguées des périploques; j'ajoute ici que les rapports marqués de leurs qualités médicinales confirment en quelque sorte leur analogie botanique. *Lam.*

CHAPITRE XII.

Ambassade de l'empereur de Ceylan. — Installation du gouverneur-général de Batavia. — L'auteur quitte Colombo. — Il s'embarque à Galle. — Arrivée au Cap de Bonne-Espérance. Du 5 février au 27 avril.

Le gouvernement arrêta le 5 février d'envoyer une ambassade à l'empereur au nom de la Compagnie ; cette ambassade étoit composée d'un négociant et de deux assistans.

Vers la même époque, on célébra l'installation du gouverneur-général à Batavia, d'après la nouvelle officielle que l'on eut de sa nomination.

Le matin tous les canons de la forteresse, des remparts et des vaisseaux, firent plusieurs décharges ; le soir il y eut bal et gala chez le gouverneur de Colombo Tous les officiers de marine et les dames de la ville furent invités à un repas magnifique.

Le 28, je partis par terre de Colombo pour me rendre à Galle ; je laissai, à regret, plusieurs amis, entr'autres le secrétaire de

police Belling, qui me remit des lettres pour les vaisseaux prêts à mettre à la voile.

J'achetai avant de partir beaucoup de fruits secs, de poivre betel, que l'on peut se procurer à très-bon compte, et dont on tire un excellent parti au Cap de Bonne-Espérance; on gagne sur cette denrée au moins cent pour cent. Par-tout où les esclaves et les Indiens peuvent se procurer de ces feuilles pour les mâcher journellement, ils les préfèrent au poivre, dont ils ne font usage que dans les contrées trop froides pour la culture du betel : alors ils mangent le fruit au lieu des feuilles.

Le 6 février, je montai à bord du *Loo*, bâtiment destiné pour l'Europe. Le capitaine et les passagers étoient déjà rendus.

Le port de Galle est environné de bons remparts, et forme une baie d'un accès un peu difficile (1). C'est dans ce port que vien-

---

(1) La pointe de Galle est située dans la partie méridionale de Ceylan; sa longitude est de

80 deg.	1 m.	30 s.	selon Huddart.
80 ——	7 —	» —	selon Dundas.
80 ——	17 —	» —	selon West.
80 ——	8 —	30 —	pour terme moyen.

nent aborder tous les bâtimens destinés pour l'Europe ou pour les Indes. Ils viennent y compléter leur cargaison.

Nous mîmes à la voile par un vent très-favorable ; le 11, nous passâmes la ligne, et le 16 mars nous étions déjà au-delà du tropique du capricorne. Notre navire, capitaine Koch, norvégien, étoit chargé d'environ quinze cens balles de cannelle provenant des arbres cultivés aux frais de la Compagnie, et un peu de cannelle de Candy, en outre un grand nombre de ballots de toile de coton de Surate et de Jatacoryn, avec du poivre de la côte de Malabar.

Les officiers emmenèrent pour leur compte plus de trente esclaves, qu'ils vendirent très-avantageusement au Cap de Bonne-Espérance ; tous ces esclaves étoient mâles, les uns de la côte de Malabar, les autres, mais

---

Sa latitude est de

13 min. 45 sec. selon Van-Keulen.
10 —— » — selon d'Après.
3 —— » — selon d'Anville.

8 min. 55 sec. ou 9 min. pour terme moyen.

Memoir of a map. of Hindoostan by Rennel, p. 45-46. (*Rédacteur.*)

en petit nombre, de Pampouse, avec des cheveux crépus. Je fus occupé pendant plusieurs jours à m'assurer de ceux qui avoient eu la petite-vérole ou la rougeole, à prendre aussi des mesures pour prévenir les ravages de ces deux maladies contagieuses. Ces précautions sont d'autant plus nécessaires, que si un marin de notre équipage en eût été attaqué, il nous auroit fallu mouiller à Robben-Eyland, et y faire la quarantaine avant d'être reçus au Cap ; car dans cette colonie on craint la petite-vérole et la rougeole autant que la peste ; cependant les colons ne connoissent pas l'inoculation, ou au moins ne la pratiquent pas, non plus que certains moyens salutaires imaginés par les Européens contre différentes maladies épidémiques, capables de dépeupler des provinces entières.

La maladie vénérienne attaqua généralement les gens de notre équipage durant la traversée ; nos matelots et nos esclaves l'avoient gagnée avec les femmes publiques de l'île de Ceylan.

A la hauteur du 30 ou 35ᵉ degré de latitude méridionale, nous éprouvâmes des tempêtes furieuses, accompagnées d'éclairs et de tonnerre, avec de la pluie, de la grêle

et de la neige, qui ne tarda pas à se fondre.

Le 28 mars, pendant que le tonnerre grondoit, nous apperçûmes une houppe de feu électrique au sommet des mâts.

Le 7 avril, et pendant les nuits suivantes, beaucoup de longs vers luisans (1) tombèrent sur le pont du navire; ils venoient du côté d'où le vent souffloit. Ils me parurent tomber des mâts et des vergues, mais non pas des voiles. Quand on les écrasoit avec le pied ou autrement, ils rendoient une lueur phosphorique. Je ne découvris sur leurs corps aucune marque d'aîle. On prétend, et je serois assez porté à le croire, qu'ils grimpent au haut des mâts par le moyen de leurs nombreuses pattes, le vent ensuite les abat sur le pont.

Le 22 avril, à la hauteur du 45 ou 46e degré de latitude, à quelque distance du Cap de Bonne-Espérance, nous découvrîmes à midi une iris sur la surface des eaux; il faisoit beaucoup de vent, le soleil étoit à son

---

(1) *Scolopendræ electricæ.* Ne seroit-ce pas plutôt des individus du *scolopendra phosphorea* de Fabricius, ou de quelqu'espèce de néréïdes, vu que le *scolopendra electrica* n'habite pas ordinairement la mer? *Lam.*

zénit N. N. O.; cet arc-en-ciel se dirigeoit vers le S. S. E. Il commença par former une courbe parallèle à l'horizon; cette portion de cercle s'éleva peu à peu, et forma une bande immense bordée d'un rouge foncé. Les deux extrémités de cet arc s'étendirent comme deux cornes rentrantes, qui occupoient deux tiers de l'horizon. Toutes les couleurs en étoient vives; j'y remarquai du rouge, du jaune, du verd et du pourpre. Cet arc brilla environ huit minutes, et disparut: à gauche, vers l'orient, nous en apperçûmes un autre, dont les couleurs étoient dans un ordre absolument contraire à l'autre, dont il n'étoit probablement que la réflexion. Un quart-d'heure après nous vîmes une nouvelle section de cercle, mais qui ne parvint pas à former une demi-lune complette. Pendant que ces brillans météores embellissoient la surface des eaux, de petites nuées flottoient en l'air, et l'on appercevoit à peine la pluie qui tomboit à l'extrémité de l'horizon. Nous vîmes aussi beaucoup de trombes sous différentes formes. La base disparoissoit toujours la première; et tant que duroient ces phénomènes, le ciel étoit très-orageux; il tomboit même des averses accompagnées de tonnerre. Les oi-

seaux de Malacasse (1) commencèrent enfin à se montrer, et nous confirmèrent dans la douce espérance que nous allions bientôt découvrir la terre. On sait que ces oiseaux ne s'en éloignent jamais assez, pour ne pas retourner le soir vers les baies où ils passent ordinairement la nuit. Nous ne tardâmes pas en effet à reconnoître les terres du Cap; mais comme le vent sud-est qui souffloit nous contrarioit, nous jugeâmes qu'il étoit inutile de tirer vers la rade où les vaisseaux mouillent ordinairement; nous gagnâmes donc, le soir avec beaucoup de peine, la rade de Robben-Eyland. Les ouragans que nous éprouvâmes furent pernicieux aux jeunes plantes et aux petits arbres à pain que j'avois apportés de Ceylan, et qui m'avoient coûté tant de soins; ils ne purent résister au froid et au roulis du vaisseau: j'eus la douleur de les voir dépérir et enfin mourir.

---

(1) *Pelecanus sula*. L. Le fou commun. Buff. *Hist. nat. des ois.* vol. VIII, p. 368, t. 29. *Lam.*

CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Séjour au Cap. — Départ pour l'Europe. — Tempête. — Arrivée au Texel. Du 27 avril au premier octobre.

Le lendemain 27 avril, nous mouillâmes heureusement dans la rade ordinaire, où nous trouvâmes onze vaisseaux à l'ancre. Quand les commissaires eurent visité le vaisseau, on nous permit de mettre pied à terre. Parmi les onze vaisseaux en rade, il y en avoit un suédois, et j'eus bientôt le plaisir d'embrasser plusieurs de mes compatriotes et de mes amis. Ils me remirent aussi différentes lettres d'Europe, qui me prouvèrent qu'en mon absence on songeoit à moi ; elles m'apprirent que je venois d'être nommé démonstrateur de botanique à la place du professeur Linnée, qui lui-même avoit succédé à son savant et célèbre père.

Arrivé dans la ville du Cap, je retournai chez M. Fehrsen, mon ancien hôte, et je repris possession des appartemens que j'avois occupés trois ans auparavant à mon premier passage.

Pendant qu'on les nettoyoit, je fis une dé-

couverte qui mérite d'être communiquée au lecteur. Une cassette à couvert plat, appartenante au maître de la maison, se trouvoit dans l'anti-chambre : à mon premier passage elle m'avoit servi à étaler mes plantes et autres productions naturelles que je recueillois dans mes courses, et que j'envoyois ensuite en Europe par des vaisseaux de retour. Durant ces opérations, une plante qui paroissoit très-sèche, et recouverte à l'extérieur de plusieurs écailles sèches, étoit tombée entre ce coffre et la muraille, elle resta cachée jusqu'à mon retour; quand on dérangea le coffre, je trouvai qu'elle avoit poussé une tige longue d'environ un quart d'aune, quoiqu'à l'époque où je l'avois ramassée dans le désert, elle n'eût plus aucune apparence de végétation, et il y avoit plus de trois ans qu'elle étoit privée d'eau et de terre végétale; elle n'eut durant ce long espace de tems d'autre aliment que l'air et la fraîcheur des pierres. C'est une preuve bien frappante de la force végétative des plantes indigènes dans les déserts de l'Afrique : combien de tems elles peuvent conserver cette étonnante vigueur sans le moindre aliment ! J'apportai cette plante en Europe, pour la comparer avec celles de la même espèce que j'avois déjà

envoyées, et que l'on avoit plantées dans le jardin botanique d'Amsterdam.

On avoit fait de si nombreux embellissemens à la ville du Cap pendant mon absence, que j'avois de la peine à la reconnoître. On avoit exhaussé beaucoup de maisons, et construit une foule de nouveaux édifices à deux et trois étages.

Le vent du sud-est avoit fait l'été passé des ravages immenses dans ces cantons : une sécheresse excessive avoit rendu plus active l'impétuosité du vent : on manquoit de bled, et la disette étoit générale. Dans certains cantons les bleds ensemencés n'avoient pu germer, à cause de l'extrême chaleur ; dans d'autres, comme vers les montages Hottentots-Holland, les campagnes promettoient une abondante moisson de froment ; mais au moment même de la recueillir, des pluies inondèrent les campagnes ; les bleds coupés et mis en germe se pourrirent ; ceux que l'on n'avoit pas encore sciés germèrent sur pied. Ces fâcheux contre-tems avoient fait hausser prodigieusement le prix de cette denrée : la même mesure que l'on avoit autrefois pour dix rixdalles, en coûtoit actuellement trente-deux.

Je rencontrai un Anglois, nommé M. Pa-

terson (1), qui étoit venu exprès à l'extrémité méridionale de l'Afrique, pour chercher dans l'intérieur des terres les graines et les racines des plantes rares qui y croissent. J'appris qu'il voyageoit aux frais d'un particulier opulent. Il avoit quelques notions fondamentales de botanique; mais sa principale occupation étoit la culture des jardins.

La Compagnie accorde à tous les officiers des vaisseaux le transport gratuit d'une caisse longue de quatre pieds et demi et large de deux et demi, qu'ils peuvent remplir de toutes les marchandises qui leur conviennent, et qu'ils vendent ensuite pour leur compte à la folle enchère. Ceux qui n'avoient pas fait leur pacotille dans les Indes, achetèrent au Cap des pièces très-grosses de toile de coton, des épices et autres marchandises non prohibées, et dont la Compagnie ne s'est point exclusivement réservé le débit.

Le 15 mai 1778, je quittai le Cap pour la seconde fois, et sans doute pour n'y plus

(1) Auteur d'un Voyage au Cap de Bonne-Espérance, dans le pays des Hottentots et dans la Caffrerie, traduit et imprimé à la suite de celui de *Bruce* aux sources du Nil. (*Rédacteur.*)

retourner. Nous appareillâmes avec quatre autres navires hollandois, qui voguoient de conserve avec nous, ce qui formoit une petite flottille. Un bâtiment danois qui vouloit aussi nous accompagner, nous eut cependant bientôt devancés, car il étoit beaucoup meilleur voilier que nous : il filoit avec une rapidité extrême ; en peu de tems nous le perdîmes de vue.

Nos matelots avoient acheté un grand nombre de babouins pour les revendre en Hollande ; ces vilains animaux sont méchans et irascibles ; ils mordent ceux qui les attaquent ou les chagrinent, c'est pourquoi il faut les tenir à l'attache : on avoit beaucoup de peine à rattrapper ceux qui s'échappoient ; ils grimpoient aux agrêts et sautoient de mâts en mâts.

Jusqu'au 25 mai le vent nous fut si contraire, que nous ne pûmes prendre la haute mer, et nous n'avions pas encore perdu de vue les côtes d'Afrique. Pour comble de disgrace, des brouillards d'une épaisseur étonnante nous enveloppèrent et nous empêchèrent de rien découvrir à quelque distance ; tant qu'ils durèrent le vaisseau vogua au hasard. Le 26 au matin le tems s'éclaircit, et nous fûmes effrayés de nous voir tout près de

la terre : le vaisseau manqua de heurter contre un rocher. Enfin un vent du nord nous poussa heureusement au large. S'il nous fût arrivé quelqu'accident, le commandant Koelbier, qui montoit le *Canaan*, auroit eu des reproches à se faire, car c'étoit lui qui, le soir du jour précédent, avoit tiré vers la côte. Notre devoir étoit de faire la même route que lui. La nuit suivante nous perdîmes de vue le vaisseau amiral, et le commandement de notre petit convoi fut conféré au capitaine Kock, qui montoit le *Loo.*

Le 28 matin nous apperçûmes encore le vaisseau amiral; mais le 30 nous le perdîmes encore de vue.

Le 3 juin nous passâmes auprès de ce vaisseau. Il avoit côtoyé la terre de si près, qu'il n'y eut pas moyen de reprendre l'avantage du vent pour rejoindre la flotte; dès le lendemain nous ne pûmes plus le découvrir, quoiqu'il eut fait un grand calme pendant toute la nuit: nous conjecturâmes que ce commandant n'étoit pas très-curieux de conduire notre convoi, et qu'il préféroit s'en écarter pour voyager tout seul, et disposer de sa cargaison à son gré. Les détours que ce caprice nous occasionna, ralentirent beaucoup notre course; les calmes et les

vents contraires sembloient d'accord avec notre commandant.

Le 6, le vent alisé du sud-est vint enfin à notre secours, et nous poussa le 12 au-delà du tropique du cancer.

Le 17, de grandes fleurs blanches en apparence flottèrent sur la mer. Nous en pêchâmes quelques-unes, et reconnûmes que c'étoient des anatifes (1), qui s'attachent par douzaines à des cannes de bambou ou à des pièces de bois. Leur tige déliée produisoit un assez joli effet sur l'eau. Quand l'animal ouvre ses cinq écailles, elles produisent positivement la figure d'une fleur épanouie.

Le 25 matin, nous apperçûmes l'île de Sainte-Hélène, qui appartient aux Anglois. Ils ont établi de fortes batteries dans le port. Cette île est élevée, montagneuse, et se découvre de très-loin. La mer est très-profonde, et le fond d'un excellent ancrage;

---

(1) *Lepas anserifera* et *anatifera*. Coquillages multivalves, qui sont ordinairement fixés sur des corps marins. Les deux espèces observées ici par M. Thunberg sont du genre des *anatifes*, que je distingue (ainsi que le citoyen Brugnière) des *balanites*, comme deux genres particuliers, que Linné avoit confondus en un seul sous le nom de *lepas*. Voyez dans le Dict. de Brug. *Anatife*, n°s. 2 et 4. *Lam.*

les vaisseaux peuvent en toute sûreté venir mouiller tout près de la terre. C'étoit le rendez-vous des vaisseaux anglois pendant la guerre de la Grande-Bretagne avec l'Amérique. Une fois réunis ici, ils partoient ensemble, et formoient ainsi des flottes plus ou moins nombreuses.

Ignorant le sort de notre commandant, et incertains si nous pourrions le retrouver, les officiers de marine tinrent conseil, et décidèrent de ne pas l'attendre plus longtems. Il étoit pressant de profiter d'un vent favorable pour continuer notre route.

Le 30 juin après-midi, nous doublâmes l'île de l'Ascension, où viennent souvent relâcher les vaisseaux des différentes nations de l'Europe. Ils ne manquent guère, surtout à leur retour, de venir y pêcher des tortues pour le reste de leur voyage. Mais ceux qui ont abordé au Cap de Bonne-Espérance doublent l'île de l'Ascension sans s'y arrêter : elle est montagneuse et stérile, couverte d'une surface de cendres qui prouvent l'existence d'anciens volcans, aujourd'hui épuisés et éteints. Cette île manque d'eau fraîche.

La nuit du 6 au 7 juillet, nous passâmes la ligne; les deux vaisseaux qui nous accom-

pagnoient nous saluèrent de onze coups de canon : nous leur rendîmes leur salut.

Le 24, le soleil se trouva positivement à notre zénith à midi, et nous l'eûmes à pic ; les corps placés perpendiculairement ne projettoient aucune ombre. Jusqu'à ce moment le soleil avoit lui pour nous du côté du nord, nous l'eûmes ensuite du côté du midi, et il s'abaissa de plus en plus à l'horizon.

Le 29, les capitaines se rendirent à notre bord pour ouvrir les lettres qu'on leur avoit remises, et qui indiquoient si les vaisseaux devoient prendre par la Manche, ou passer derrière les îles Britanniques : on prend cette dernière route en tems de guerre.

Nous voguions alors sur cette portion de l'Océan qu'on nomme *Kross sjou*, et qui abonde tellement en varec (1), que la surface de l'eau en semble toute couverte. Dans un tems calme, on croit traverser une immense prairie ; quelquefois ces plantes forment des îles flottantes que le vent disperse et détruit quand il souffle avec un peu de véhémence. On voit aisément que ce fucus prend de l'accroissement et pousse de nouvelles branches en flottant ainsi sur

(1) *Fucus natans*. Le varec flottant.

les eaux; ces branches acquièrent même une certaine grosseur. En examinant de plus près cette plante marine, je vis qu'elle servoit d'asyle et de nourriture à différens animaux, tels que la scyllée(1), le crabe nain(2) de différentes grosseurs, et de la baudroie tachetée (3), poisson que les Hollandois nomment *kronfisk* (poisson couronné), à cause des raies qu'il a sur la tête et sur le dos, lesquelles ressemblent assez à une couronne; il est très-bigarré et très-beau, mais de peu de valeur : son prix est en raison de sa grosseur, car ces poissons sont ordinairement fort petits : il est rare d'en voir de la longueur du doigt. J'en conservai quelques-uns dans de l'esprit-de-vin. Il est très-difficile de transporter ce poisson vivant en Hollande; quand on y parvient, et qu'il est un peu gros, on le vend jusqu'à douze ducats.

Le 25 août on tua un porc, dont la vessie contenoit une pierre calcaire presque ronde, grosse comme une balle à fusil, dure dans l'intérieur, un peu applatie, avec quelques

(1) *Scyllæa pelagica*. Ver de l'ordre des mollusques.
(2) *Cancer minutes*.
(3) *Lophius histrio*.

rugosités. Elle étoit d'abord d'un brun de châtaigne, mais elle blanchit en se séchant. Ce porc avoit été acheté à Ceylan.

Le 12 septembre, on sonda pour connoître la profondeur et la qualité du fond : on salua ensuite de onze coups de canon les deux autres vaisseaux, qui nous les rendirent.

Nous avions à notre bord un vieillard nommé Bergakker, dont le sort me toucha vivement ; il eut le malheur de s'attirer la haine d'un capitaine hollandois, sur le vaisseau duquel il servoit en qualité de premier chirurgien. Celui-ci ne consultant que sa haine, non-seulement permit aux mousses d'insulter ce vieux chirurgien, mais il sut même le faire passer pour insensé, et dressa un procès-verbal en conséquence. Il remit au directeur cet écrit calomnieux revêtu de la signature de plusieurs officiers assez lâches pour seconder ses coupables intentions. L'infortuné Bergakker se vit remplacé et enfermé comme fou, sans avoir même la permission de prendre l'air sur le tillac. Arrivé au Cap de Bonne-Espérance, on le conduisit en prison sans lui laisser le moyen de faire parvenir ses plaintes au gouverneur ou à quelques conseillers. Au moment de la revue de l'équipage, on le fit paroître comme

prisonnier ; on l'embarqua pour le transporter en Europe sans lui donner d'appointemens. Quoiqu'on l'eût déclaré fou, je n'ai découvert en lui, pendant plusieurs mois que dura notre traversée, aucun trait de démence. Au reste, ce n'est pas le seul acte de vengeance et d'audace dont j'aie été témoin pendant les sept années que j'ai passées aux Indes. Je pourrois citer mille exemples de l'injustice, du despotisme et de la cruauté des capitaines hollandois. Mais ils n'ont rien à redouter de l'insouciance du gouverneur et des conseillers du Cap de Bonne-Espérance, qui épargneroient bien des maux aux subalternes par des examens sévères de la conduite des officiers. Celui qui persécuta mon respectable confrère, se nommoit *Klein* ; tous ceux qui le connoissoient le méprisoient et l'abhorroient comme un homme également féroce et inepte, car il n'avoit pas même les connoissances nécessaires pour le poste qui lui étoit confié.

Le 16, nous découvrîmes les côtes de la Grande-Bretagne, vers le Cap Lézard ; nous passâmes un jour et une nuit dans ces parages, à ne faire que des bordées. Nous reconnûmes bientôt des vaisseaux de guerre hollandois qui venoient pour escorter les bâ-

timens marchands qui reviennent des Indes richement chargés. Notre flottille les signala par quatre coups de canon, en hissant et baissant le pavillon. Lorsque les navires furent à peu de distance les uns des autres, un lieutenant et un écrivain du vaisseau de guerre visitèrent le bâtiment marchand très-soigneusement, pour s'assurer s'il ne contenoit pas de marchandises prohibées.

Le 18, les trois capitaines de notre convoi se rendirent au vaisseau de guerre pour l'ouverture d'une lettre apportée par l'*Overduyn*, qui revenoit de la Chine. Cette lettre nous apprit que les cargaisons étoient destinées pour Amsterdam.

Depuis quatre mois que notre chef Koelbier, qui montoit le *Canaan*, s'étoit séparé de nous, nous n'en avions eu aucune nouvelle; on nous apprit qu'il étoit arrivé depuis deux jours.

Nous continuâmes notre route avec le vaisseau de guerre chargé de nous escorter jusqu'au Texel.

Le 28, nous nous engageâmes dans la Manche; un vent favorable nous faisoit voguer à pleines voiles, et nous avions déjà doublé Douvres et Calais, lorsque, sur les dix heures du soir, il s'éleva une tempête hor-

rible, qui déchira nos voiles, brisa le haut de nos mâts, et nous poussoit vers la terre. Le vaisseau étoit si violemment agité, qu'on ne pouvoit tenir pied sur le tillac, et nous approchions si près des écueils, que pas un seul d'entre nous ne se flattoit d'éviter le naufrage. Nos matelots même n'avoient plus le courage ni la force de faire quelque tentative pour sauver le vaisseau; plusieurs tombèrent de foiblesse. Cette débilité étoit l'effet trop naturel de la mauvaise nourriture qu'on leur avoit distribuée pendant la traversée. Le capitaine et le pilote ne comptant pas que cette traversée dût être aussi longue qu'elle le fut, avoient vendu à leur profit une grande partie de la viande, du lard, et des autres provisions destinées à nourrir l'équipage; les pauvres matelots furent les premières victimes de cette coupable avarice : ils ne mangèrent, pendant long-tems, que du riz, des fruits, des légumes, et autres alimens très-peu substantiels; il n'est donc pas étonnant qu'ils aient manqué de courage et de force dans un moment aussi critique que celui où nous nous trouvions. Au reste, la conduite du capitaine et du pilote ne resta pas impunie. Dès qu'ils furent arrivés à terre

on leur intenta un procès criminel ; ils furent dégradés, et déclarés incapables d'être jamais employés au service de la Compagnie.

Le lendemain à la pointe du jour, nous reconnûmes que le vent et les vagues nous avoient fait considérablement dériver : nous étions à la hauteur d'Ostende, au milieu des bancs de sable, et très-éloignés de nos compagnons. Les matelots revenus de leur extrême affoiblissement, reprirent courage et travaillèrent à nous dégager des bancs et à nous tirer de cette périlleuse situation : ils furent bien secondés par un vent favorable, qui s'éleva dans la matinée. Parmi plusieurs pertes que me causa cette misérable tempête, la plus sensible pour moi fut la mort de plus de cent jeunes plants d'arbres-à-pain des deux espèces, et autres végétaux très-rares, qui furent culbutés et détruits.

Le 29, nous arrivâmes à l'embouchure du Texel.

CHAPITRE XIV.

L'AUTEUR arrive au Texel. — Se rend à Amsterdam. — Fait un voyage à Londres. — Retourne enfin dans sa patrie.

LE 1er octobre nous entrâmes dans la rade entre le Texel et Helder, et après avoir salué la ville de plusieurs décharges d'artillerie, nous jettâmes l'ancre. Enfin je mis pied à terre, pénétré de joie et sur-tout de reconnoissance envers l'Être suprême, qui m'avoit protégé pendant sept années de voyages longs et périlleux.

Le 6, le directeur vint à bord visiter les caisses et les malles des passagers et des matelots, pour voir si elles ne contenoient aucune marchandise prohibée; en même tems il congédia l'équipage, à l'exception de soixante personnes, qui restèrent pour décharger le vaisseau.

Plusieurs officiers et moi nous louâmes un bâtiment pour nous rendre à Amsterdam. En arrivant, j'allai rendre mes devoirs à mon respectable patron le professeur Burmann, en qui je trouvai toujours la même affabilité, et je m'amusai à voir les plus belles collections

tions de cette ville, entre autres celle d'un riche négociant, M. Vender-Meulen; c'étoit la plus riche en oiseaux et en insectes. Je fis ensuite une tournée aux environs de Harlem pour voir mes trois protecteurs, MM. Van-der-Poll, Van-der-Dentz et Ten-Hoven; ils étoient parvenus, à force de dépenses et de soins, à métamorphoser des sables en une terre végétale, couverte de superbes plantations d'arbres et d'arbustes étrangers, et ce ne fut pas sans la plus vive satisfaction, que je reconnus divers végétaux de l'Afrique et du Japon, qui prouvoient que les soins que j'avois pris de les recueillir n'étoient pas perdus. J'eus beaucoup à me louer de leur réception et de tous les témoignages d'estime dont ils m'honorèrent, mais qui ne pouvoient rien ajouter à la reconnoissance dont j'étois moi-même pénétré; je n'oublierai jamais que c'est à leur munificence que je dois l'avantage d'avoir fait un voyage très-instructif, et d'avoir vu sur-tout un pays trop peu connu en Europe. M. Ten-Hoven mit le comble à toutes ses honnêtetés, lorsqu'il fut de retour à Amsterdam, en venant me voir seul et sans suite; enfin il m'obligea d'accepter un présent de cent vingt-huit ducats d'or.

Je retournai encore à Harlem avec le docteur Kochar, pour examiner à loisir les nombreuses collections d'insectes des cabinets de MM. Vrends, et les différens animaux qui sont dans l'hôtel de la société des sciences de Harlem.

La phalène des vergers (1) étoit alors très-commune dans les jardins; le professeur Bergmann a trouvé un moyen de l'empêcher de déposer ses œufs dans le calice des fleurs, c'est de lier autour du tronc de l'arbre un morceau d'ecorce goudronné.

A Amsterdam comme ailleurs, on a coutume de vendre à l'encan les collections d'histoire naturelle. Pendant mon séjour dans cette ville, il y eut plusieurs ventes de cette espèce, pour lesquelles on distribuoit un catalogue imprimé.

Parmi les collections curieuses que je vis dans cette ville, je ne dois pas oublier le beau médailler du pasteur de l'église *Oude-kerk*; j'y vis, pour la première fois, une suite complète des roupies d'or nommées *zodiaques*, que je n'avois pu me procurer

---

(1) *Phalœna Brumata*. De Geer. ins. 1, t. 24, f. 11, 19.

dans l'Inde. Il les avoit achetées trois cents florins, et d'après mes vives sollicitations, il se détermina à me les céder pour sept cents florins. Cette précieuse collection, ainsi que le portrait de Sélym Ier, avoit été donné en présent par Imhoff, gouverneur-général de Batavia, à un de ses parens, que le besoin força de s'en défaire. La sulthane *Nour-Mahhal* (1), épouse de ce Sélym, fit frapper ces roupies pendant les vingt-

---

(1) Elle se nommoit d'abord *Mher-ûl-Niçâ* (*a*); sa beauté, sa taille, ses graces, l'inexprimable et irrésistible volupté qui respiroit dans tout son maintien (*b*), captivèrent le Grand-Moghol Djihânguyr (*c*); il fit périr le mari de *Mher-ûl-Niçâ*, qui étoit un prince patane, et l'épousa en 1019 de l'hégire (1611 de l'ère vulgaire). Le jour même de ses noces, il changea le nom de sa nouvelle épouse en

(*a*) La plus grande des femmes.

(*b*) « Her shape, her beauty, her grace, and that inexpressible volupteousnefs of mein which it is impossible to ressist ». *Dow's history of Hindoostan.*

(*c*) Et non pas Sélym, comme le nomme M. Thunberg. Djihânguyr, fils d'Akbar, naquit à Sigrefalpour en 977 de l'hégire (1569), administra l'empire en 1006 (1597), fut reconnu roi (*pâdichâh*) en 1014 (1605), régna 22 ans, mourut de maladie en revenant du royaume de Kachmyr en 1037 (1628). La pièce qu'on frappa à son avénement au trône, portoit : « Le favori de la victoire, la lumière de la religion, Mohhammed Djihânguyr, roi, destructeur des infidèles; frappé dans la ville capitale d'Agrah. 1014 (1605). *Hist. ms.*

quatre heures qu'elle exerça l'autorité souveraine du consentement de son mari. Ces

---

celui de *Nour-Mahhal* (*a*) ; mais elle préféroit celui de *Nour-Djihân* (*b*), sans doute à cause de sa ressemblance avec le nom de son époux. Sa faveur monta à un si haut degré, qu'elle obtint de Djihânguyr, en 1021 (1612), et dans la septième année de son règne, l'exercice du pouvoir souverain pendant six mois, et prit même le titre de *Pâdichâh* (*c*). Il est probable que pendant ce règne momentané, elle ait fait battre monnoie ; mais tous les historiens Indiens s'accordent à dire que les pièces au zodiaque dont parle notre auteur, et sur lesquelles plusieurs voyageurs contemporains ont débité le conte qu'on lit ici dans le texte, ainsi que dans *Moreri*, à l'article *Nour-Djehan*, ne sont point de cette princesse (*d*), mais qu'en 1018 de l'hégire (1610 de l'ère vulgaire), Djihânguyr réforma

(*a*) *La lumière du Hharem*, que nous nommons improprement *sérail.*

(*b*) *La lumière du monde.*

(*c*) Mot persan qui signifie *monarque*, *souverain.*

(*d*) L'inscription même de ces monnoies prouve qu'elle n'osa pas s'attribuer cette prérogative du pouvoir souverain ; car on y lisoit : *Par l'ordre du roi Djihânguyr, cette pièce d'argent a trouvé cent graces avec le nom de la begum* (princesse) *Nour-djihân, souveraine, frappée dans la ville d'Agrah*, l'an 1021, premier de son règne. *Hist. des pièces de monnoies qui ont été frappées dans l'Hindoustan, tirée de plusieurs historiens du pays, à Fayzâbâd*, 1773, par le cit. Gentil, ancien capitaine au service de France dans l'Inde. Ce précieux manuscrit, orné de miniatures, m'a été communiqué par l'auteur.

monnoies furent défendues après la mort de ce monarque ; on les fondit parce qu'elles n'avoient plus cours, de manière qu'elles sont devenues très-rares ; il est difficile sur-

---

l'ancienne monnoie indienne, et y substitua celle du zodiaque. On frappoit chaque nouvelle année le signe qui dominoit le jour de son avénement au trône ; la première pièce portoit le signe de l'écrevisse, ainsi des autres, jusqu'à la mort de cet empereur. Une preuve qui vient à l'appui du témoignage des historiens Indiens et à laquelle M. Thunberg auroit dû faire attention, c'est que la légende du revers ne porte pas le nom de Nour-Mahhal ; on y lit : « *L'or a trouvé de l'em-* » *bellissement dans la ville d'Agrah, par le nom de* » *Djihânguyr, fils du roi Akbar, hégire 1018* (1600 de » l'ère vulgaire), *quatrième de son règne* (*a*) ». Le jésuite Catrou (*b*) avoit déjà observé très-judicieusement que si la Sulthane a fait frapper ces monnoies, elle n'a pas eu au moins la témérité de le faire en son nom ; enfin le témoignage des historiens Indiens ne permet plus même de les lui attribuer en aucune manière. *Notes du Rédacteur.*

(*a*) *Histoire manuscrite des pièces frappées dans l'Hindoustan*, à l'article *Djéhanguyr*, suivant l'orthographe du capitaine Gentil.

(*b*) *Histoire générale de l'empire du Mogol, depuis sa fondation jusqu'à présent, sur les Mémoires Portugais de M. Manouchi*, par le R. P. Catrou, 1715, t. I, p. 322, 323. M. Tychsen a aussi parlé, mais très-légèrement, de ces pièces dans son *Introductio in rem numerariam Mohammedanorum*. Rostochii. 1794. p. 295.

tout de les rassembler toutes les douze. D'un côté elles portent un des douze signes du zodiaque, de l'autre, des inscriptions arabes ou persanes.

Je touchois à l'expiration de mes engagemens avec la Compagnie hollandoise; après avoir reçu mes appointemens et la gratification ordinaire, je résolus de faire un tour en Angleterre, et de passer une partie de l'été à Londres.

Je partis au mois de novembre pour la Haye, où je vis plusieurs objets curieux d'histoire naturelle et d'art qui ornent le cabinet du Gouverneur héréditaire. J'allai rendre visite à M. Lionnet, pour voir sa belle collection de coquillages. Je passai par Rotterdam pour me rendre à Helvoetsluys, où un vent contraire me retint pendant plusieurs jours; il changea, et devint si favorable, que le paquebot royal dans lequel je m'étois embarqué avec plusieurs autres passagers, sortit aisément du port, et gagna la haute mer; mais de nouvelles bourasques nous écartèrent encore de notre route, et nous contraignirent d'aborder à une très-grande distance de Londres, où je me rendis par terre le 14 décembre. Mon compatriote et mon ancien camarade de

collège, M. Driander, avoit eu la complaisance de me louer des appartemens commodes qui étoient tout prêts à mon arrivée. J'allai donc le joindre, en arrivant, chez M. Banks, à qui il me présenta. Cet Anglais, aussi estimable que célèbre, me montra son superbe cabinet d'histoire naturelle, et me combla de bontés pendant mon séjour à Londres. Il me donna le libre accès de son cabinet, et cette permission me flatta d'autant plus, qu'elle remplissoit mes intentions et secondoit le projet que j'avois formé de faire un cours de règne végétal dans cette magnifique collection. Je passois toutes les matinées à examiner avec l'attention la plus scrupuleuse ses magnifiques herbiers, qui contiennent des plantes recueillies dans toutes les parties du globe. Je trouvois à la fois à satisfaire ma curiosité et à accroître la sphère de mes connoissances en botanique. Il poussa la complaisance jusqu'à me montrer les plantes qu'on lui avoit rapportées des îles de la mer du Sud, et qui n'étoient pas encore classées dans son herbier selon les genres et les espèces. MM. Solender et Driander firent descendre cette magnifique collection du plus haut étage de la maison pour que je pusse l'examiner à mon aise.

M. Banks peut se flatter de posséder la bibliothèque la plus riche et la plus complète sur l'histoire naturelle qu'il y ait en Europe. Elle occupe seul un vaste appartement, contigu à un cabinet d'histoire naturelle; de manière qu'en examinant une plante, on peut aisément consulter l'auteur qui l'a décrite.

La maison de M. Banks est une espèce d'académie de naturalistes, où se rassemble chaque jour un grand nombre de savans. J'eus occasion d'y faire plusieurs connoissances honorables et intéressantes.

Quoique je ne sois resté que peu de tems à Londres, j'ai visité ce que cette ville renferme de curieux, sur-tout en histoire naturelle, le *British museum*, le cabinet de Lewer, et de quelques autres amateurs, qui méritent une attention particulière. Le *British museum* renferme de belles et nombreuses collections de différentes espèces, une bibliothèque nombreuse de livres manuscrits et imprimés, des antiques, des médailles, des costumes de différentes nations, et d'autres raretés. On y conserve les manuscrits rapportés par Kœmpfer, ses plantes et ses dessins, que j'examinai avec bien du plaisir. Il y a plus d'un siècle que le che-

valier Sloane les acquit après la mort de ce voyageur. Le cabinet de Lewer, qu'on me montra moyennant une petite gratification que je donnai aux domestiques, renfermoit particulièrement une collection de minéraux et d'animaux empaillés.

Dans mes courses aux environs de Londres, je visitai un beau jardin confié aux soins de M. Ayton, situé à Kiew, riche en plantes étrangères vivantes ; celui de M. Lée, rempli d'arbres et d'arbustes ; celui du docteur Fothergill, à Chelsea, et plusieurs autres. On me montra aussi, chez M. Lée, une nombreuse collection d'insectes rassemblée par sa fille, et augmentée d'un grand nombre d'insectes du Bengale, que Mme Monson avoit recueillis elle-même, et légués avant de mourir à Mlle Lée.

J'allai voir le professeur Forster l'aîné, qui me fit l'accueil le plus amical ; il poussa la complaisance jusqu'à me montrer dans le plus grand détail, les plantes et les coquillages qu'il avoit rapportés de ses voyages dans la mer du Sud ; il m'en donna même une colletion complète.

De toutes les nations que j'ai visitées, ce sont les Anglois qui savent le mieux distribuer leur journée. Ils déjeûnent à neuf

heures, et prennent ordinairement du thé ; après ce léger repas, chacun vaque à ses affaires jusqu'à trois heures après-midi : on dîne à quatre heures, c'est-à-dire, lorsque les négocians reviennent de la Bourse. Les gens de qualité dînent une heure ou deux plus tard. Le reste de la soirée est consacré à la société : cette manière de vivre me paroît très-sage et très-favorable au travail. Les assemblées ne se tiennent conséquemment que le soir à six heures. Les membres de la *société royale* se réunissent un jour par semaine, et j'eus le plaisir d'assister à plusieurs de leurs séances ; leur salle est garnie de bancs comme une église, les membres de la société s'y asseyent ; le président et les secrétaires sont placés autour d'une table, et enfermés dans une enceinte de barrières : chaque membre a droit d'amener un ami, en prévenant le président, et en lui disant son nom.

Le froid fut très-vif au commencement de cette année, et le vent souffla si violemment, qu'il abattit plusieurs tuyaux de cheminées, qui crevèrent des toîts, et même des étages ; ce qui occasionna beaucoup d'accidens et de dégâts.

Le 30 janvier étoit le jour fixé pour mon départ ; le colonel commandeur Cromstedt,

nouvellement arrivé de l'Amérique septentrionale, m'accompagna, et nous prîmes ensemble le chemin de la Hollande. Nous nous embarquâmes à Harvich pour traverser le canal et nous rendre à Helvoel, et de-là à Amsterdam, où je ne restai que quelques jours.

Le 16 février nous nous remîmes en route pour Grœninghe, et ensuite pour Hambourg. Le 2 mars, nous arrivâmes à Stralsond, après avoir passé par Lubek, Vismar, Rostock, et Banangart. Comme le paquebot ne devoit mettre à la voile que vers le 8 ou le 10 du courant, nous allâmes faire un tour jusqu'à Gripsvald, pour voir sa célèbre université, sa belle bibliothèque, et plusieurs autres monumens curieux. Nous nous embarquâmes enfin pour la Suède : la traversée ne fut pas longue, et le 14 mars je revis ma chère patrie, que j'avois quittée depuis neuf années.

FIN.

EXPLICATION DES FIGURES,

Avec des notes descriptives et des renvois dans le corps de l'ouvrage ;

PAR LE CITOYEN LAMARCK.

PLANCHE PREMIERE.

Arctomis (*Africana*) *auriculis nullis, dentibus primoribus prœlongis, superioribus sulcatis, cauda abbreviata.*

—— *Mus maritimus. Gmel. Syst. nat.* 1, p. 140. *Mus suillus. Schreb. saeugth.* t. 104. B.

—— *La grande taupe du Cap.* Buff. Hist. nat. suppl. 6, p. 255, planche VIII.

—— *Marmotte d'Afrique.*

La marmotte d'Afrique est distinguée de notre marmotte d'Europe, par son défaut d'oreilles extérieures, par la longueur de ses dents incisives, et par la couleur blanche de sa robe. Elle n'a point un museau alongé, droit et pointu, comme on la représente dans les figures ci-dessus citées de Buffon et de Schreber ; son museau est au contraire

obtus, un peu court, et incliné, ou légèrement arqué, comme dans toutes les marmottes. Cet animal, qui est bien distingué du suivant par sa taille, puisqu'il est d'une grandeur à peu près double, ayant dix à douze pouces de longueur, ne doit pas être associé aux taupes, comme l'a fait Buffon. Il me paroît donc, comme l'a aussi pensé M. Thunberg, que c'est une véritable marmotte. *Voyez* le vol. I, page 318 et suivantes.

Au reste, cette marmotte d'Afrique est bien différente du *cavia Capensis* d'Erxleben, qui est l'*hirax Capensis* de Schreberg, et c'est par erreur que dans la note 3 de la page 318 du premier volume, j'ai laissé entrevoir des doutes à cet égard.

PLANCHE II.

Mus (Capensis) brachyurus, dentibus primoribus supra infraque cuneatis, auriculis nullis, palmis pentadactylis, ore albo. Gmel. Syst. nat. 1. page 140. Pall. Glir. page 76.

——*Mus Capensis*. Schreb. Saenght. t. 204.

——*La petite taupe du Cap*. Buff. Hist. nat. suppl. 6, p. 252, planche XXXVI;

et édit. d'Amst. suppl. 4, pages 76 à 78, planche XXVIII.

Ce petit animal, qui n'a que cinq à six pouces de longueur, n'est pas entièrement blanc comme la marmotte d'Afrique, mais il est d'un brun minime, plus foncé, et même bleuâtre sur la tête, avec une tache blanche sur chaque œil, sur chaque oreille, et autour du museau.

Il est mentionné dans cet ouvrage, au vol. I, p. 320, sous le nom de marmotte houpée, ou marmotte du Cap; mais ce n'est véritablement qu'une espèce de rat (*mus*), ou plutôt qu'une taupe, quoiqu'elle ait le boutoir ou le nez fort court. La figure que l'on en donne ici est empruntée de l'ouvrage de M. Pallas, intitulé *Glires*, et non dans son *Spicilegia zoologica*, comme il est dit par erreur dans la note de la page 319 du premier volume de ce voyage. Elle a été aussi copiée par M. Schreber, dans son *Saeugthiere*. Cette figure n'est pas mauvaise, mais on auroit pu choisir celle ici citée de Buffon, qui me paroît meilleure.

PLANCHE III.

Mullus (fasciatus) imberbis, fasciis sex transversis *albis, cauda macula fusca.* Th.

——*Le rouget à bandes.*

——D. $\frac{9}{10}$ P. 9. V. $\frac{1}{5}$ A. $\frac{3}{8}$ C. 15.

Corps ovale-oblong, comprimé, long de huit à neuf pouces, brun, avec six bandes blanches transversales. Ses écailles sont grandes, ovales, striées, entières.

La tête est comprimée, lisse, à opercules entières : les dents sont un peu obtuses, fort petites; mais deux antérieures à chaque mâchoires sont plus grandes que les autres.

Les nageoires sont tachées de brun; la queue est arrondie, avec une grande tache brune au milieu.

Ce rouget habite l'Océan du Japon. Il semble avoir des rapports avec le *perca vittata. Gmel. Syst. nat.* 2, p. 1314, et peut-être avec le *perca picta*, dont parle M. Thunberg, au vol. III, p. 428.

PLANCHE IV.

Campanula (*hispidula*) *hispida, floribus erectis, calycibus longitudine Corollæ.* Lin. f. suppl. 142.

—— *Campanula* (*hispidula*) *foliis lanceolatis ramisque diffusis hispidis.* Thunb. Fl. cap. prodr. p. 38.

—— *Campanule hispide.* Lam. Dict. vol. I, p. 585, n° 40.

Les tiges de cette petite campanule sont menues, hispides, feuillées, longues de trois ou quatre pouces; les feuilles sont alternes, linéaires, pointues, ciliées ou bordées de poils roides, courts, blancs, spinuliformes; les fleurs terminent les tiges et leurs rameaux : leur calice est profondément divisé en cinq découpures linéaires, droites, ciliées comme les feuilles, et au moins aussi longues que la corolle. Je doute fort que la campanule citée de Commelin (*Hort.* 2, p. 73, t. 37) appartienne à cette espèce.

Cette campanulle croît au Cap de Bonne-Espérance : j'en possède différens individus, parmi lesquels il s'en trouve dont la tige n'a qu'un pouce de longueur.

PLANCHE V.

Diosma (*tetragona*) *foliis ovatis carinatis ciliatis quadrifariam imbricatis, floribus terminalibus solitariis*. Thunb. Fl. Cap. prodr. p. 43.

—— *Diosma tetragona*. L. f. suppl. p. 155, et Lam. Dict. vol. II, p. 287, n°. 15.

Ce petit arbuste a le port du *diosma capitata*; mais il en est distingué par son feuillage, et par ses rameaux moins serrés. Ses feuilles sont courtes, ovales, ou presqu'en cœur, pliées en deux, carinées sur leur dos, ciliées en leur bord, nombreuses, et embriquées sur quatre rangs, ce qui fait que les rameaux qui en sont couverts paroissent tétragones; les fleurs sont terminales, assez grandes, sessiles, ordinairement solitaires.

M. Thunberg, qui a découvert cette plante au Cap de Bonne-Espérance, n'en fait point mention dans son voyage, non plus que des suivantes.

PLANCHE VI.

Echites (*bispinosa*) *aculeis binis extrafoliaceis*, *foliis lanceolatis glabris*, *corollis hypocrateriformibus*. L. f. suppl. 167, et Thunb. Fl. Cap. prodr. p. 37.

Cet arbrisseau a plus l'aspect d'un *barleria* ou d'un *carissa*, que d'un échites; mais M. Thunberg qui l'a observé, s'est sans doute assuré que ses fleurs ont cinq étamines, ce qui les éloigne des *barleria*, et que ses fruits ne sont pas des baies comme ceux des *carissa*.

Ses rameaux sont cylindriques, tortueux, épineux, et feuillés dans leur partie supérieure. Les épines sont la plupart géminées, droites; les supérieures sont les plus longues, les feuilles sont lancéolées, glabres, sessiles, situées dans les aisselles des épines: les fleurs viennent en petit nombre aux sommités des branches : elles sont presque sessiles, à calice court, et à corolle infundibuliforme.

Cet arbrisseau croît au Cap de Bonne-Espérance. Il paroît qu'il est très-voisin de l'*echites succulenta* par ses rapports; et si leur

fruit n'a point été observé, je présume que l'un et l'autre sont des *carissa*. Voyez ce genre à l'art. *Calac*, dans mon Diction.

PLANCHE VII.

Lobelia (*cardamines*) *foliis pinnatis, pinnis ovatis dentatis, scapo erecto*. Thunb. pl. cap. prodr. p. 39.
— *Lobelie à feuilles de cresson.*

Cette lobelie est remarquable par son feuillage. Sa tige est une hampe simple, droite, velue, striée, haute d'environ six pouces; les feuilles sont radicales, pétiolées, pinnatifides, de la longueur du doigt, à découpures ovales, dentées ou lobées, irrégulières, un peu velues : les fleurs viennent en grappes terminales, et sont soutenues par des pédoncules propres fort courts; leurs anthères sont velues et séparées.

On trouve cette plante au Cap de Bonne-Espérance, dans les champs sablonneux.

PLANCHE VIII.

Lobelia (*bifida*) *foliis ovatis dentatis, caule erecto bifido*. Thunb. pl. cap. prodr. p. 40.

C'est une des plus petites espèces de ce genre; sa racine, qui est très-menue et an-

nuelle, pousse une tige droite, herbacée, filiforme, presque nue, pubescente, bifide supérieurement, et haute de deux à trois pouces. Ses feuilles sont la plupart radicales, un peu pétiolées, ovales, légèrement dentées, obscurément pubescentes, et longues d'environ deux lignes. Les caulinaires sont encore plus petites, en petit nombre, et situées dans la partie inférieure de la tige; elles sont droites, lancéolées, alternes. Les fleurs sont bleues, terminales, solitaires sur chaque bifurcation. On observe une petite bractée lancéolée dans chaque dichotomie de la tige.

Cette plante croît au Cap de Bonne-Espérance, sur le mont Bockland, vers les bords des rochers : elle fleurit en novembre.

PLANCHE VIII.

Lobelia (radicans) foliis lanceolatis undulatis, caule decumbente radicante. Thunb. manuscrit.

—— *Lobelia erinus.* Thunb. Fl. Japon. p. 325.

Cette espèce me paroît tenir, par ses rapports, à la lobelie traînante (*lobelia serpens*, Dict. n°. 32), et à la lobelie alsinoïde

(*lobelia alsinoïdes*, Dict. n°. 29); elle a le feuillage de la première, le port et les longs pédoncules de la seconde.

Sa tige est menue, herbacée, couchée, radicante, rameuse, glabre, filiforme, anguleuse, feuillée; ses rameaux sont droits et en petit nombre ou écartés; les feuilles sont alternes, sessiles, lancéolées, ondulées, obscurément dentées, glabres, et de la longueur de l'ongle : les fleurs sont axillaires, solitaires, soutenues par des pédoncules une fois plus longs que les feuilles. Cette plante croît naturellement au Japon, à Désima.

PLANCHE VIII.

Viola (*Capensis*) *fruticosa*, *caule erecto*, *foliis obovatis serratis*. Thunb. pl. cap. prodr. p. 40.

Sa racine, qui est vivace, pousse plusieurs tiges droites, menues, fruticuleuses, ou souligneuses inférieurement, filiformes, feuillées, légèrement pubescentes, et qui s'élèvent à quatre ou cinq pouces de hauteur. Les feuilles sont alternes, ovales, un peu obtuses, obscurément dentées, fine-

ment pubescentes des deux côtés, à bords un peu roulés en dessous, et portées sur des pétioles fort courts. Ces feuilles sont longues d'environ six lignes; les fleurs sont blanchâtres, axillaires, solitaires, portées par des pédoncules filormes, un peu plus longs que les feuilles.

Elles ont un calice de cinq folioles, dont les deux inférieures sont naviculaires et conniventes, et cinq pétales inégaux, dont l'inférieur, beaucoup plus grand que les autres, est onguiculé, arrondi, un peu cordiforme, et presque de la grandeur de l'ongle.

Cette violette croît au Cap de Bonne-Espérance, dans le bois nommé Galgebosch : elle fleurit en décembre.

Observation. On voit que cette violette a de grands rapports avec le *viola enneasperma*, et le *viola suffruticosa*, qui croissent dans l'Inde; mais qu'elle en diffère principalement par ses feuilles plus larges, et ses pédoncules plus longs. L'une et l'autre n'ont point d'éperon postérieur, non plus que quelques autres espèces qui croissent à l'île de France, que je possède en herbier, et qui forment une section bien marquée dans le genre *viola*.

FIN DE L'EXPLICATION DES FIGURES.

TRAITÉ

DES MONNOIES, POIDS ET MESURES

DU JAPON.

Les détails que M. Thunberg donne dans le cours de cet ouvrage sur ces différens objets ne m'ayant point paru satisfaisans, j'ai cru devoir en faire un TRAITÉ particulier, et il m'en fournit lui-même les principaux matériaux dans sa *Dissertation sur les monnoies japonoises* (1), lue à l'académie de Stockholm le 25 août 1779 : je l'ai traduite en entier avec des additions tirées de différens ouvrages, que j'aurai soin d'indiquer en note.

---

(1) *Intrades-tal, om de mynt-sorter, som i aldre och sednare tider blifvit slagne och varit gangbare ati kejsare domet Japan : hallec for kongl. vetensckaps. academien den 25 august 1779, af C. P. Thunberg.* Stockholm hos J. G. Lange, 1779. Cette dissertation a été traduite et publiée en allemand par J. T. Pyl, à Stendal en 1784, et en hollandois dans le troisième volume des *Verhandelingen van het Bataviaasch, &c.* (Mém. de la Société de Batavia), que j'ai eu souvent occasion de citer dans mes notes. Mon intention étoit d'abord de la mettre au commencement de ce volume ; mais j'ai cru qu'elle seroit mieux placée à la suite de l'*explication des fig.* donnée par le cit. Lamarck. (*Langlès, réd.*)

Les Japonois ne comptent pas par *thaëls*, comme les Chinois, mais par *mas*, dont dix font un thaël ; ainsi, au lieu de dix thaëls, ils disent cent mas, et mille mas au lieu de cent thaëls ; et pour faire les appoints, ils ont différentes monnoies en or et en argent, en cuivre et en fer, qui répondent assez à celles de France et aux rixdalles d'argent et de cuivre d'Allemagne. Ils ne connoissent point le papier-monnoie, mais ils paient tout en argent comptant et frappé par ordre du Gouvernement. Cependant, comme les mêmes pièces ne sont pas toujours de la même grandeur, les marchands ont la précaution de les peser avant de les recevoir ; leurs balances sont décrites dans le voyage même, à l'article du commerce, page 144 de ce volume, et on peut en voir la forme sur la planche 2, fig. 2.

Les monnoies du Japon sont simples, unies, la plupart n'ont ni *bourrelet* ni cannelure sur les bords ; on n'y remarque point ces enjolivemens de nos monnoies européennes ; presqu'aucune n'a une valeur fixe : c'est pourquoi chaque marchand les pèse et y appose son poinçon, pour indiquer que la monnoie est de poids et de bon aloi. On voit beaucoup de ces petits poinçons sur les *ko-*

bang anciens et modernes, sur les *itchib*, et principalement sur les grosses pièces d'argent.

Aucune de ces pièces, excepté les *daikokoguin*, ne porte d'effigie ni de *millésime*, pour indiquer l'époque de leur fabrication.

Le docteur Kœmpfer, qui visita le Japon quatre-vingt-cinq ans avant l'arrivée de M. Thunberg dans le même royaume, a fait graver sur la carte de la ville de Nagasaki (1), plusieurs pièces de monnoie qui avoient cours à cette époque.

Il y avoit dès-lors plusieurs espèces hors de cours, et depuis on en a introduit de nouvelles, dont le nombre augmente chaque jour.

Les Japonois emploient quatre métaux à la fabrication de leurs monnoies; l'or, l'argent, le cuivre, et le fer.

Ils n'ont que deux hôtels impériaux des monnoies, où l'on frappe des pièces d'or et d'argent; l'un à Méaco, l'autre à Iédo. Chaque prince particulier fait battre une monnoie qui a cours dans tout son domaine.

---

(1) *Histoire civile et naturelle du Japon*, par Kœmpfer, planche 19.

Cette monnoie est généralement de cuivre (1).

§. I.

Les pièces d'or sont plates et de trois formes, longues, carrées et rondes. En voici l'énumération et la description.

1°. *L'obang* (2),

Est la plus grosse monnoie que l'on connoisse dans tout le royaume. On peut la regarder autant comme une médaille que comme une pièce de monnoie. Elle n'est guère en usage dans le commerce; on en trouve très-peu chez les marchands ou chez les particuliers; elle est oblongue, plate et épaisse comme un liard de Suède (3). D'un

---

(1) Ingeel japan zyn maar twee keizerlyke munthuyzen, te Meaco en Iedo, daar Gouden en Zilveren munten geslaagen worden, doch ider land heer slaat een munt die alleen in zyn land gangbar is en ook gemeenlyk maar von kooper is. *Verhandelingen van het Batav. genootschap*. t. III, p. 209. *Rédacteur.*

(2) Planches I et II, fig. 1.

(3) A-peu-près comme une pièce de deux gros de Prusse (*Prussische zwei groschenstuck*); nous la donnons sur les planches I et II, fig. 1. Elle a six pouces de long

côté sont des lignes fines et entrecoupées et quatre poinçons aux quatre coins de chaque angle. Ces poinçons sont aux armes du *Daïri* ou empereur ecclésiastique. De l'autre côté, qui est très-uni, on trace le nom du prince particulier qui a mis ces pièces en émission, et une inscription en gros caractères noirs vers le milieu de la pièce; elle se prolonge quelquefois jusqu'au bord, et garantit au propriétaire la valeur de cette pièce. Dès qu'elle commence à s'effacer, ou qu'on ne s'y reconnoît plus par le laps de tems qui s'est écoulé depuis qu'elle a été frappée, le prince particulier ou son secrétaire la rafraîchit : on paie pour cela un *itchip*.

L'*obang* vaut près de dix vieux *kobang*. Plus on approche d'Iédo, capitale du royaume, plus on en trouve, et moins ils sont chers; mais au fond des provinces, ils sont

---

sur trois de large. Celle que Krünitz a décrit d'après Kœmpfer, avoit quatre pouces $\frac{1}{2}$ de long et deux $\frac{1}{2}$ de diamètre; elle pesoit 1115 grains ou trois $\frac{2}{8}$ loth (onces) de Cologne. L'or en étoit à vingt-deux carats; elle contenoit quatorze $\frac{1}{4}$ ducats d'or, et équivaloit à quatre-vingt-quatre marcs de banque. *Note de Pyl, auteur de la traduction allemande de la Dissertation, de M. Thunberg sur les monnoies du Japon.* Réd.

très-rares, et ont conséquemment beaucoup plus de valeur. A Nagasaki on les évalue communément de dix-sept et demi à vingt *kobang*, ce qui fait environ cent à cent vingt rixdalles (1); l'or en est très-fin et d'un jaune foncé.

Les *obang* se trouvent plus communément chez les princes particuliers des provinces, et chez les magistrats, qui en donnent en présent dans les circonstances urgentes où ils n'ont rien autre chose sous la main.

2o. *Le kobang*,

Est une pièce d'or oblongue, ronde et plate, longue de près de deux pouces et large d'un, épaisse comme un liard de Suède, (*rund stuck.*) Il y en a de deux espèces différentes.

A. Le vieux *kobang* (2) est en or fin, un peu plus long et plus large que le nouveau *kobang*, d'un jaune foncé; il porte d'un côté des lignes transversales et entrecoupées : à chaque extrémité de la pièce est la figure

(1) De quatre cent cinquante à cinq cent trente *francs* argent de France.

(2) Voyez planche III, fig. 2.

d'un *itchip*, en carré oblong, avec des lettres en relief; entre cette figure d'*itchip* et le bord même de la pièce, on réserve un champ demi-circulaire, sur lequel se trouve une fleur en relief : de l'autre côté, et au milieu même de la pièce, est l'empreinte d'un poinçon rond avec des lettres également en relief, et vers une des extrémités, on remarque deux petits poinçons avec des lettres aussi en relief : ils varient pour chaque *kobang*.

Cette pièce vaut 100 *mas* du Japon (1), ou un peu plus; ce qui équivaut à dix thaëls du Japon ou autant de rixdalles, selon la manière de compter des Hollandois. A Batavia, elle passe pour dix rixdalles et demi (50 l.).

B. Le nouveau *kobang* (2) à l'inspection ressemble au premier; mais il est plus petit dans toutes ses dimensions, et d'un or inférieur et plus pâle : il porte d'un côté des inscriptions semblables à celles dont nous

---

(1) Environ quarante francs. (*Réd.*) Dix mas font un thaël chinois, ce qui revient à une rixdalle de Hollande, ou à quinze écus de cuivre. Les Japonois ne se vent pas de thaël, mais de mas et de catche, dix catche font un mas. *Note de M. Thunberg.*

(2) Voyez planche III, fig. 3.

avons déjà parlé ; et de l'autre, il ressemble parfaitement à la première pièce, excepté qu'entre le grand poinçon et le bord même de la pièce, il s'en trouve un autre semblable, plus petit, avec des lettres en relief : il vaut ordinairement soixante *mas* japonois (24 liv.), et même un peu plus, selon que la monnoie hausse ou baisse. A Batavia, on l'évalue six rixdalles et demi ou six rixdalles un quart (environ 30 liv.).

O. en japonais signifie *grand.*

Ko, *petit.*

Bang, *monnoie* ou *denier.*

Ainsi *obang* signifie *grande pièce*, et *Kobang*, petite pièce.

On trouve souvent sur le haut du *kobang*, et quelquefois vers le bas, outre le gros poinçon, une autre marque très-petite, que les négocians apposent eux-mêmes pour annoncer qu'ils ont éprouvé la pièce, et qu'ils se sont assurés de son titre et de son poids (1).

Quand un *kobang* est fendu ou trop léger, les marchands refusent de le recevoir au taux courant, et souvent le déclarent faux.

Les anciens kobang maintenant sont très-

---

(1) Voyez planche III, fig. 2.

rares et le deviendront encore davantage par la suite, ainsi que les nouveaux; car l'on n'en émet que dans un pressant besoin : on exportoit autrefois beaucoup des uns et des autres sur la côte occidentale de Coromandel, pour les échanger avec un grand avantage contre des toiles, des indiennes. La Compagnie hollandoise exportoit plusieurs milliers de *kobang* chaque année; mais on n'ose plus à présent en emporter un seul.

3°. *L'itchibou* ou *itchip*,

Est une pièce d'or, carrée, longue et plate, un peu plus épaisse qu'un liard (rund stuck), avec beaucoup de lettres en relief d'un côté, et deux figures de fleurs également en relief de l'autre : j'en ai distingué de trois espèces.

A. Le vieil *itchibou* (1), qui est un peu plus long, plus large et plus épais que le nouveau, d'un or pâle; on l'évalue vingt-deux mas cinq konderyns (10 à 11 liv.).

B. L'*itchibou* courant (2), ressemble beaucoup au premier : il est un peu plus

(1) Voyez planche IV, fig. 4.
(2) Voyez planche IV, fig. 5.

court, plus étroit et plus mince, et d'un or aussi pâle : il a, vers le haut du côté droit, un caractère qui ne se trouve point sur le premier : il vaut communément quinze *mas* (6 l.); de manière que quatre de ces *itchibou* équivalent à-peu-près à un *kobang* nouveau (24 liv.).

C. L'ancien demi *itchibou* (1) est beaucoup moindre que le vieil *itchibou*, décrit dans le paragraphe (A) ; il est sensiblement plus court, plus étroit et plus mince que les précédens; du reste il leur ressemble beaucoup : celui-ci cependant a d'un côté à droite de la partie extérieure, des lettres comme ceux là ; mais elles sont plus grandes et ne se ressemblent pas : l'or en est plus haut en couleur ; il vaut cinq *mas* deux *konderyn* et cinq *catche* (environ 2 l. 10 s.).

Tous ces *itchip* sont parsemés sur les bords et quelquefois dans le *champ*, de points en relief, avec de petits poinçons frappés par les marchands, pour s'assurer de leur bonté.

Les premiers et les derniers sont de vieilles pièces hors de cours, que l'on rencontre bien rarement.

---

(1) Planche V, fig. 6.

4°. *Les kojou-kin, kojou-bang* ou *kojou-itchip, nichou* et *chounak*,

Sont de petites pièces d'or qui avoient autrefois plus de cours qu'à présent; il en reste très-peu : on les frappoit dans le district de *Kojou* ou *Kaï*, d'où elles ont tiré leur nom : elles sont d'un or pâle, plates, avec deux empreintes d'un côté, et quatre de l'autre.

J'en ai remarqué de cinq espèces, quatre rondes et une carrée, qui diffèrent entre elles pour la grosseur, mais qui se ressemblent pour le poinçon supérieur qui est d'un côté, et pour les deux qui sont à la droite de l'autre. Quant au poinçon inférieur d'un côté et aux deux à gauche de l'autre, ils varient sur les différentes pièces.

Les rondes ont une bordure de points en relief, mais les petites carrées n'en ont pas.

A. Le *kojou-bang* ou *kojou-kin* (1) est rond, moins fort qu'un double stuber hollandois, et plus épais qu'une pièce de six stubers de Suède, ou écu de banque : il vaut douze *mas* cinq *konderyn* (environ 5 liv.).

B. Le *kojou-kin* ou *kojou-itchib* (2) est

(1) Planche IV, fig. 7.
(2) Planche IV, fig. 8.

rond, un peu plus petit et imperceptiblement plus mince que le premier ; mais du reste semblable à l'extérieur : il vaut onze *mas* deux *konderyn* et cinq *catche* (environ 4 l. 10 s.).

C. Le *kojou-itchip* (1) est également rond, aussi grand que celui décrit ci-dessus, mais moins épais de la moitié.

D. Le *nijou* (2) est rond, un peu moins grand et moins épais que le précédent ; il vaut cinq *mas* et six *konderyn* (environ 45 s.) : il a une grande ressemblance avec le premier, mais il est de moindre valeur et moins épais.

E. Le *chounak* (3) est encore une petite pièce d'or, longue de trois lignes, large de deux, et plus mince qu'un ducat : elle vaut deux *mas* huit *konderyn* (environ 1 liv.).

§. II.

Les Japonois ont des monnoies d'argent de toute espèce ; aucune, excepté le *gonome-guin* et le *nandio-guin*, n'a de valeur fixe, et on les pèse toujours en les recevant ou bien en les donnant ; elles ont pour la plupart la

(1) Planche IV, fig. 9.
(2) Planche IV, fig. 10.
(3) Planche IV, fig. 11.

couleur de l'étain ou du plomb, et sont en effet d'un argent plein d'alliage, toutes épaisses, forgées au marteau, en barre longue ou en masse ronde; on y applique le poinçon sur un côté seulement; excepté les *gonome-guin* et les *nandio-guin*, qui sont certainement jettés au moule, et qui portent des inscriptions en relief des deux côtés.

Les pièces d'argent varient pour la forme dans tout le Japon: il y en a de longues, de rondes, de sphériques, de carrées, de rabotteuses et de plates. Les marchands y appliquent leur poinçon comme sur les monnoies d'or, pour indiquer qu'ils les ont éprouvées et trouvées bonnes.

On enveloppe dans du papier plusieurs de ces pièces d'argent pour des sommes plus ou moins fortes, et le directeur des monnoies, ou celui qui paie, met son cachet sur le paquet; on y inscrit aussi le montant de ce qu'il renferme. Ce paquet ainsi cacheté, passe par une multitude de mains sans être ouvert, et tant qu'il est cacheté, le propriétaire du cachet répond de la somme contenue: et si, à l'ouverture, elle ne se trouve pas conforme à l'indication, il est obligé de

remplir ce qui manque. Ces paquets restent très-long-temps sans être ouverts.

5°. *Le gonome-guin* (1),

Dont le nom signifie *cinq mas d'argent*, est une pièce de ce métal, plate, longue de deux pouces et large d'un, avec des angles émoussés, et épaisse comme un stuber de cuivre suédois; l'argent en est assez fin : on frappe plusieurs étoiles à l'entour de la pièce et des deux côtés, pour annoncer qu'elle n'a été ni ébréchée ni altérée. Une moitié de chaque côté a une élévation qui ressemble parfaitement à un *nandio-guin* (2) qu'on y auroit appliqué, avec l'empreinte d'un gros poinçon qui représente des lettres en relief : la plus petite moitié de la pièce est unie d'un côté, et de l'autre environnée de deux rangs de points, avec deux filets droits, entre lesquels circule une ligne tortueuse toujours en relief : elle vaut cinq *mas* (40 s.); elle avoit cours autrefois à Iédo et à Miaco : aujourd'hui on n'en reçoit plus.

---

(1) Planche IV, fig. 12.

(2) Voyez ci-dessus, n°. 1.

6°. *Le nandio-guin* (1),

Est une pièce d'argent fin, longue d'un pouce, et large de la moitié, plate et épaisse comme un stuber de Suède. Elle est couverte, sur le bord, d'un rang d'étoiles, qui la préservent de la rognure, et bordée de points en relief. Un côté est uni et parsemé de caractères toujours en relief; l'autre porte des caractères sur la plus grande partie du champ; la plus petite portion est couverte d'un double croissant en bosse et uni, avec un point en relief à droite et à gauche. A la gauche de ce double croissant on met, après que la pièce a été fondue, un caractère qui indique sa valeur, laquelle est ordinairement de sept *mas* cinq *konderyn* (3 liv.) : elle a cours principalement dans l'île de Nipon, et dans les deux capitales, Iédo et Miaco.

7°. *L'itaganne* ou *tcho-guin*,

Est une pièce d'argent blafard, longue, arrondie des deux côtés, très-épaisse et plate, un peu concave d'un côté, marquée

(1) Planche IV, fig. 13.

de huit gros poinçons et de lettres en bosse; et de l'autre, raboteuse, et sans inscription.

Nota. Ita signifie en japonois plat ou planche, et *ganne*, métal; *tcho*, le district (1) où cette pièce a été frappée, et *guin*, de l'argent : il y en a de deux espèces.

A. Le *grand itaganne* (2) est épais d'un doigt, long de trois pouces, large d'un peu plus d'un, aminci vers les bords; il vaut soixante-deux *mas*, plus ou moins, selon son poids qui varie beaucoup.

B. Le *petit itaganne* (3) est épais comme un double stuber de Suède, long d'un peu plus de deux pouces, et large d'un; il vaut trente-trois *mas*, plus ou moins.

8°. *Le kodama*,

Est une pièce de mauvais argent blafard, qui a cours dans tout le royaume, semblable à un pois ou à une fève, d'une forme inégale, plus ou moins rond, sphérique, un peu mais rarement applati, portant d'un côté des caractères plus ou moins gros, et souvent

(1) *Landschaft.*
(2) Planche V, fig. 14.
(3) Planche VI, fig. 15.

aussi la figure de Daïkokou, suivant sa grandeur : l'autre côté est tantôt uni, et tantôt raboteux, et quelquefois marqué d'un petit poinçon par les marchands.

Il y a des *kodama* de diverses espèces, que l'on distingue selon la grandeur, l'empreinte, le poids et la valeur. Ils diffèrent très-souvent par les caractères du poinçon, quoique ce soit la principale partie de la pièce. Ce poinçon est très-gros, et ne peut conséquemment tenir tout entier sur une petite pièce; il n'y en a tantôt que la moitié, tantôt que le quart.

Voici les *kodama* qui m'ont passé par les mains.

A, long *kodama* (1), de trois *mas* huit *konderyn* (30 s.).

B, un autre long (2), de deux *mas* neuf *konderyn* (20 s.).

C, un ovale un peu plat (3), d'un *mas* neuf *konderyn* (13 s.).

D, un autre également ovale (4), d'un *mas* sept *konderyn* (10 s.).

---

(1) Planche V, fig. 16.

(2) Planche V, fig. 17.

(3) Planche V, fig. 18.

(4) Planche V, fig. 19.

E, six ronds, plus ou moins sphériques (1) ou applatis du côté des poinçons; ils valent tout au plus cinq, six, sept, huit, neuf *konderyn*, et jamais un *mas*. Ils portent différens caractères, suivant les différentes positions du poinçon, sur les pièces indiquées ici et sur les deux suivantes. Ce poinçon est absolument indéchiffrable.

F. Deux très-petits (2) sphériques, et un peu applatis par le poinçon, à-peu-près semblables pour la grosseur, mais avec des inscriptions différentes.

9°. *Le Daïkokou* (3),

Est ainsi nommé, parce qu'il porte la figure du dieu des richesses des Japonois, nommé *Daïkokou*, et très-grotesquement faite. Il est un peu plus grand et aussi épais qu'un double stuber hollandois, tout rond, très-plat. D'un côté est cette figure de *Daïkokou*, de l'autre des lignes ou des points en croix; cette monnoie, autrefois très-commune, est maintenant très-rare. L'argent

(1) Planche VI, fig. 20, 21, 22, 23, 24, 25.
(2) Planche VI, fig. 26, 27.
(3) Planche VI, fig. 28.

en paroît plus fin que celui du *kodama*.

Les poinçons de *l'itaganne* et du *kodama* sont divisés en deux parties ; à droite est la figure de *Daïkokou*, à gauche différens caractères entassés les uns sur les autres. C'est de la figure de ce dieu Japonois que ces deux pièces ont tiré le nom de *Daïkokou-guin* ou *Daïkokou-ganne* ; parmi toutes les pièces de cette espèce qui m'ont passé entre les mains, je n'ai pu en trouver dont l'effigie fût plus distincte que celle représentée sous le n°. 28, b, de la VIe planche.

Daïkokof ou *Daïkokou* est le dieu des richesses, du commerce et du trafic parmi les Japonois ; on le représente assis sur deux vases, avec un marteau dans la main droite, un sac auprès de lui à sa gauche. Les Japonois prétendent qu'il a le pouvoir, en frappant la terre avec son marteau, d'en faire sortir tout ce qui lui plaît, soit du riz, ou tout autre comestible, des vêtemens, de l'argent, (1) &c.

---

(1) On peut voir la figure de ce Dieu dans l'*Histoire civile et naturelle du Japon*, de Kœmpfer, vol. I, planche V, édit. *in-fol*. Cet auteur le nomme *Daïkokou*, et le représente assis à l'orientale sur un sac, tenant des

§. III. *Monnoie de cuivre.*

10°. On désigne sous le nom de *Séni* toutes les espèces en cuivre, en laiton et en fer, tant grandes que petites. Elles sont coulées, et ont au milieu un trou carré de deux lignes de diamètre, par le moyen duquel on peut les enfiler dans un cordon de paille, pour les compter et les transporter plus commodément.

Chacun de ces chapelets est composé de cent pièces, mais plus communément de quatre-vingt-seize. Les premiers se nomment *Metasfiakf*, les autres *Qvourokkoufiakf*, et équivalent à un *mas* cinq *konderyn* (9 s.).

Ces chapelets sont rarement composés de pièces d'une même espèce ; il y en a de deux, trois et quatre grandeurs, les plus grosses sont à un bout, et les plus petites de suite, toujours en diminuant. Il n'y en a guère plus de cinq ou six grosses par cha-

deux mains un marteau, avec lequel il a l'air de vouloir frapper sur un sac, posé auprès de lui à gauche. On reconnoît sans peine l'Ερμης ou le Mercure des anciens, qui portoit originairement une petite massue, dont il se servoit aussi pour frapper la terre.

pelet; au reste, plus on en met de celles-là, moins il en faut pour compléter le montant des chapelets. Plus les *séni* sont petits, plus il en faut.

Ces chapelets de *séni* se trouvent tout faits dans la plupart des boutiques des villes et des bourgs fréquentés par les voyageurs. Ils peuvent, sans perdre de tems à compter, changer leurs espèces d'argent ou d'or, et se procurer promptement de la monnoie.

Les Chinois apportent aussi à leur comptoir de Nagasaki des pièces chinoises rondes en cuivre jaune : mais il ne faut pas les mettre au nombre des monnoies Japonoises, quoiqu'elles ressemblent beaucoup au *séni*, mais les inscriptions sont différentes. Les habitans de la ville les nomment *Canton-séni* (*séni de Canton*).

Tous les *séni* indifféremment sont ronds, épais comme un liard de Suède, plats, avec un bourrelet, et de différentes grandeurs.

Les *séni* de cuivre sont très-anciens et très-rares ; le premier drogman Kosar en a procuré plusieurs à notre voyageur. Ils sont tous de cuivre rouge, et semblables aux autres *séni* pour la grandeur et l'épaisseur, également avec un trou carré. Mais les inscriptions en sont entièrement différentes.

A. Celui qui se trouve n°. 29 de la VIIe planche, passe pour avoir 1135 ans, et a servi de base aux mesures du pays : il a un pouce de diamètre, et ne porte aucune inscription sur le revers.

B. Celui du n°. 30, planche VII, a 758 ans, et point de caractères sur le revers.

C. Celui du n°. 31, a 748 ans, point de caractères sur le revers.

D. Celui du n°. 32, planche VII, a 718 ans, point d'inscription sur le revers.

E. Celui du n°. 33, planche VII, a 651 ans, point de caractères sur le revers.

F. Celui du n°. 34, 596 ans, point de caractères sur le revers.

G. Celui du n°. 35, planche VII, a, dit-on, 566 ans, et porte deux caractères sur le revers.

On a calculé leur ancienneté en 1776 de l'ère vulgaire, époque où M. Thunberg a pris ces notes dans le pays même.

Voici maintenant la description des *séni* qui ont cours.

H. *Le sjoumon séni* (1),

C'est-à-dire, dix *séni* (il en vaut dix en effet, 13 ou 14 s.), six font un *mas*; cette pièce déjà ancienne, et qui a peu de cours aujourd'hui, est de la grandeur d'un double stuber de cuivre, mince comme un liard, et d'un cuivre rouge pâle. D'un côté de la pièce aux quatre coins du trou, sont des caractères en relief, et au revers dessus le bourrelet, quatre poinçons avec des lettres en bosses.

I. *Simoni séni* (1),

C'est-à-dire, quatre *séni* (5 s. le montant de sa valeur). C'est une pièce très-commune, sur-tout dans l'île de Nipon. Elle est de laiton, grande comme un stuber de cuivre, et mince comme un liard. D'un côté sont les mêmes caractères que ceux du *sjoumon séni*, ou de la pièce de dix *séni*; de l'autre plusieurs portions d'arc en bosse qui s'entre-coupent réciproquement.

---

(1) Planche VII, fig. 36. Je crois qu'il faut prononcer *joumon*. Un *séni commun* vaut neuf den. ou trois liards.

(2) Planche VIII, fig. 37.

K. *Le too séni* ou *ou too séni*,

Est une monnoie à la fois japonoise et chinoise, de cuivre couleur d'or, mince comme un liard, mais un peu plus grande, avec des lettres très-distinctes d'un côté, et semblables à celles décrites ci-dessus. Elle vaut deux *séni* (2 s. 6 den.); selon toutes les apparences, elle est originairement venue de la Chine. J'en ai vu de deux espèces.

Les unes (1) n'avoient ni caractères ni inscription sur le revers.

Les autres (2) n'en avoient qu'un sur le revers.

C'est une monnoie ancienne.

L. Le *séni* proprement dit, c'est-à-dire le *séni* commun, est grand comme un liard, en cuivre rouge, et portant des caractères sur un côté comme les pièces précédemment décrites. Soixante font un *mas* (ou 8 s. il vaut donc 9 den.); j'en ai vu de deux sortes.

L'une (3) sans caractères sur le revers.

L'autre n'a qu'un seul caractère de ce

---

(1) Planche VIII, fig. 38.
(2) Planche VIII, fig. 39.
(3) Planche VIII, fig. 40.

même côté. On le nomme aussi *bon-séni*; c'est une ancienne monnoie courante.

Les deux directeurs de la Compagnie ont la permission chaque année d'exporter une certaine quantité de *séni* de cuivre. En 1775 chacun d'eux en reçut soixante-quinze caisses.

§. IV. *Monnoies de fer.*

Les Japonois en ont aussi quelques-unes.

M. *Le doosa-séni.*

Il ressemble, pour la grandeur, la forme et la valeur, au *séni* courant (10°); j'en ai remarqué de deux espèces.

L'un (1) sans caractères sur le revers.

L'autre (2) avec un seul caractère sur le revers. Cette monnoie est coulée et non pas frappée. La matière est conséquemment si aigre et si cassante, qu'elle se brise pour le peu qu'on laisse tomber la pièce de haut. On risque d'être souvent trompé en recevant cette monnoie. Il y a quelques années qu'un gouverneur de Nagasaki fit couler une grande quantité de ces *séni* de fer dans un hôtel des monnoies qui subsiste encore de l'autre côté

(1) Planche VIII, fig. 42.

(2) Planche VIII, fig. 43.

du port, en face de l'île où est située la factorerie hollandoise.

Parmi toutes les pièces décrites dans cette dissertation, celles qui ont un cours journalier dans le commerce, sont les *kobang* nouveaux, les *itchip* courans, les *itaganne* de deux espèces, les principaux *kodama*, les *nandio-guin*, les *simon-séni*, les *too-séni*, les *séni* communs et les *doosa-séni.*

M. Thunberg a remis toutes ces monnoies entre les mains du roi de Suède.

Voici le cours des monnoies de la Chine à Pékin et à Canton, et de celles du Japon à Nagasaki, Miaco et Iédo en 1786.

Cours de la Chine.

1 catche valoit. . . .	$\frac{2}{25}$ schilling d'Hamb.
10 catche, ...	1 konderyn, 18 den. de France.
10 konderyn, ...	1 mas ou 6 gros 3 $\frac{6}{5}$ fenin, 7 francs.
35 konderyn, ...	1 roupie d'argent, de 45 à 50 sols.
70 konderyn, ...	2 roupies, ou une rixdalles, de 4 l. 10 s. à 5 l. de France, ou une *couronne* anglaise.

7 mas, ... 1 écu de 6 francs, ou une rixdalle 12 gros.

10 mas, ... 1 thaël ou une rixdalle 28 gros.

Cours du Japon.

1 Piti, ... $\frac{2}{5}$ schilling d'Hamb.

20 pitis, ... 1 mas, ou 3 gros 1 $\frac{5}{5}$ fenin.

15 mas, ... 1 once d'argent, 1 rixdalle 12 gros.

20 mas, ... 1 taël 1 rixdalle 29 gros.

30 mas, ... 1 lingot (morceau d'argent,) 2 rixdal. 21 gros.

13 onces d'argent, . . 1 once d'or.

2 onces d'or, ... 1 once du Japon, ou 33 rixdalles 23 gros 1 fenin.

2 onces d'or du Japon, 1 doublon, 67 rixd. 10 gros 2 fenins(1).

---

(1) Langstedt's *reisen nach süd America, Asia und Africa nebst geographischen, historischen und das kommercium betreffenden anmerkungen* (Voyage de Langs-

Les poids du Japon se divisent en pickel de cent vingt-cinq livres.

En catche de seize thaël.

En thaël de dix mas.

Et en mas de dix konderyn.

Le *mas* ou *seo*, que les Hollandois nomment *ganton*, est l'unique mesure reçue dans tout le Japon, pour le riz, le froment, et autres grains : c'est une boîte carrée en bois; trois mas de riz équivalent exactement à quatre livres poids de Hollande, trois livres de seize onces poids de marc.

Cette mesure fut déterminée et envoyée dans toutes les provinces du Japon, par le *Mon-mou*, quarante-deuxième daïry ou empereur ecclésiastique, qui régnoit en 697 de l'ère vulgaire, 1357 après *Syn-mou*, fondateur de l'empire Japonois.

(*LANGLÈS.*)

---

tedt dans l'Amérique méridionale, l'Asie et l'Afrique, avec des remarques historiques, géographiques et commerciales.) Hildesheim, 1789, p. 470, 471. *Note du Rédacteur.*

FIN DU TRAITÉ DES MONNOIES.

TABLE DES MATIÈRES.

Nota. Les chiffres romains indiquent le tome, et les chiffres arabes la page.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

Y

Z

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

NOTICE

NOTICE

ALPHABÉTIQUE ET RAISONNÉE

Des ouvrages cités dans les *Notes du Rédacteur.*

A

ABOULFEDHA (*Ismael*) *taqouym ál-boldân* (la rectification des contrées ou des pays). C'est une géographie universelle, divisée en sept climats et par *tables*, avec des notes qui ne sont pas toujours d'une grande exactitude. Cependant l'auteur a compulsé un grand nombre de géographes Orientaux, et même Grecs. Comme on le consulte assez souvent, on me saura peut-être gré d'indiquer les portions de cet ouvrage traduites en langues européennes.

Reiske en a fait une traduction complète en latin, que Busching a insérée dans le V et VIe vol. de son Magasin *Fur die neue. Historie und Geographie*. Hamb. 1770, *in*-4°. Mais il a supprimé les degrés de longitude et de latitude, et les *tables* déjà traduites.

Greaves, savant orientaliste anglais, publia en 1650 une traduction latine de la *description de la Khorasmie et du Maouarâlnahar* (*la transoxiane*) avec le texte arabe à la suite des époques célèbres d'*Ulugbeg*. Il traduisit aussi l'*Arabie* insérée dans les *Geographi grec. Scriptor. minores*. La même description de l'Arabie a été publiée en français par Laroque, à la suite du voyage de d'*Arvieux* (Voyez ce mot).

Koehler nous a donné en 1766 une traduction de la Syrie, *cum excerpto geographico ex Ibn â ouardi, geographia et historia naturali, &c.* arabe et latine,

in-4°. La préface et le titre furent réimprimés avec des additions en 1786.

Nous devons au docte Michaelis une excellente traduction de l'*Egypte* accompagnée du texte et de notes savantes. *Gotting.* 1776, *in-8°*.

Theod. Rinck a inséré dans son *Macrizi historia regum islamit in Abyssinia*. Lugd. Bat. *1790*, *in-4°*. la description de la Nigritie (Belâdês-Soudân) d'Aboulfedhâ. Le même savant a publié *Abulfedæ tabulæ quædam geographicæ*, *Lipsiæ* 1791, mais en arabe seulement, et sans notes.

Eichhorn a donné aussi une édition arabe de l'*Afrique* à Gotting. en 1791.

On trouvera enfin beaucoup de fragmens d'Aboulfedhâ dans l'index geographicus de Schultens *ad vitam Saladini*. Lugd. Bat. 73.

Gagnier avoit commencé une traduction complète de cette géographie, qu'il n'a pas terminée ; ce qui ne doit pas inspirer de vifs regrets, car il ne savoit que foiblement l'arabe. Il existe à la bibliothèque nationale une copie de cette géographie faite par Schikard, avec de longs fragmens de traduction du même érudit.

Aboulfedhâ a composé aussi une histoire universelle, traduite en latin par Reiske, et publiée avec des notes considérables et le texte par M. Adler, à Copenhague, 1789-1794, *in-4°*. 5 vol. Voyez les citations de cet auteur, t. II, p. 312, t. III, p. 184, t. IV, p. 159.

Acosta (*Emmanuel*) *rerum a societate Jesu in oriente gestarum, ad annum usque 1558. Commentarius Dilingæ 1571*. Le même recueil a été réimprimé à Cologne en 1574, et à Anvers en 1605, augmenté d'un Ve livre de lettres *de rebus japonicis*. T. III, p. 196 — 233. T. IV, p. 21.

Akber. Ayeen akberi or the institutes of emperor Akber, translated from the original persian by Francis Gladwin (le miroir d'Akbar, ou Institutes de l'empereur Akbar traduits du persan par F. Gladwin). *Calcutta*, 1783 — 1786, *in-4°*. 3 vol.

Cet ouvrage, unique en son genre, est le plus complet et le plus exact que l'on ait écrit sur l'Inde, sur les antiques sectateurs de Brahma et sur les Moghols leurs maîtres. C'est véritablement un tableau religieux, historique, naturel, civil et politique de l'Inde ancienne et moderne, composé par une société de gens de lettres, sous les auspices du grand moghol Akbar, et rédigé par Aboulfazel son premier visir, vers 1500 de l'ère vulgaire. On peut voir dans le *Magasin encyclopédique*, t. III, p. 486 et suivantes, l'analyse que j'en ai donnée. Quoique le nom de M. Gladwin suffise pour attester l'exactitude de sa traduction, j'observerai qu'il a travaillé sur des textes non exempts de fautes. Les nombreux tableaux de chiffres rendent très difficile la transcription de cet ouvrage ; et dans toute l'Inde on n'en connoissoit qu'un exemplaire parfait et sans fautes, c'étoit celui de la bibliothèque du grand Moghol, écrit pour Akbar lui-même. Cet exemplaire a été acquis il y a quelques années au pillage de Dehly, par un officier anglois, qui a bien voulu me le céder. T. II, p. 312 — 263. T. IV, p. 90 — 98, 111 et 279.

Alphabetum grandonico malabaricum, seu sanscrudonicum. Romæ. 1772, typis sac. congreg. de fide. *in* 12 de 100 pag.

Le malabar est une des trois langues usitées dans la contrée de ce nom, laquelle s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au royaume de Canary. Cette langue à 51 lettres radicales, 16 voyelles et 35 consonnes, dont on forme ensuite des ligatures qui font monter le nombre des types à 1128. Les savans qui ont approfondi cette langue y ont reconnu beaucoup de mots syriaques ou anciens chaldéens, ce qui prouveroit que la religion chrétienne y a pénétré autrefois, comme le dit formellement Cosmas, moine égyptien, surnommé *Indopleustes*, qui écrivoit en 535. En outre, Lacroze assure que les chrétiens Malabars se servent pour leur liturgie de caractères très-ressemblans au stranghélo ou ancien syriaque.

Les Malabars préfèrent la poésie à la prose ; et c'est pour cela que les poètes chez eux sont très-communs. Les mots malabars et tamouls ont à-peu-près les mêmes racines ; mais les deux caractères sont si différens, que j'ai vu un Indien lire couramment le malabar, et ne pouvoir déchiffrer un seul mot tamoul. Au reste, toutes ces langues indiennes ont le sanskrit pour base. T. IV, p. 126.

Amyot et Langlès. Dictionnaire Tatar-Mantchou-Français, traduit d'un dictionnaire Mantchou-Chinois, par Amiot, rédigé et publié avec des additions et l'alphabet de cette langue, par L. Langlès. Paris, 1787-1790, *in-4°.* 3 vol.

Le mantchou est le plus savant de tous les idiômes Tatars : il acquiert chaque jour un nouveau degré d'intérêt par les nombreuses et fidelles traductions du Chinois, du Tibetain, &c. dont on ne cesse de l'enrichir par ordre même de l'Empereur. Ce prince, d'origine mantchoue, entretient un nombre de savans traducteurs pour ces travaux littéraires, auxquels il croit l'honneur de sa nation intéressé. T. IV, p. 111, 118.

Amyot. Introduction à l'histoire des peuples qui ont été ou qui sont actuellement tributaires de la Chine, composée par ordre de l'Empereur Kang-hi, et traduite par Amyot. Voyez la notice et un extrait de ce manuscrit. T. III, p. 162, 209.

Anville (d'), Antiquités géographiques de l'Inde. Paris, 17 *in-4°.* 1 vol.

« Elles méritent, dit le major Rennell, p. 115 de son
» *Memoir for a map of Hindoostan*, autant d'attention
» que ses *éclaircissemens ;* quoique, je l'avouerai, je ne
» puisse suivre Arrien dans sa marche d'Alexandre
» dans ces contrées limitrophes de la rive occidentale de
» l'Indus, &c. » La réputation de Danville est trop solide encore pour que j'ose seulement mêler mes éloges aux témoignages flatteurs de tous les géographes. Les Anglais particulièrement ne le citent jamais qu'avec la plus haute estime. T. II, p. 311. T. IV, p. 216.

Anville (d'), Eclaircissemens géographiques sur la carte de l'Inde. Paris, imp. roy. 1754, *in*-4°. 1 vol. T. IV, p. 209.

Art (de l') militaire chez les Chinois. Paris, 1770, un vol. *in*-4°. — (*Etat actuel de l'*) *chez les mêmes.* Paris, 1773, un vol. *in*-12. T. IV, p. 114.

Arvieux (d'), Voyage fait par ordre de Louis XIV dans la Palestine vers le grand Emir, chef des princes Arabes du désert, &c. publié par Laroque, qui y a joint une traduction de la description de l'Arabie d'Abulfedhâ. Paris, 1717, *in*-12, 1 vol.

Ce n'est qu'un extrait curieux des *Mémoires du chevalier d'Arvieux*, rédigés et publiés par le P. Labat en 1735, *in*-12, 6 vol. Ces Mémoires quoique très-exacts, ont quelquefois l'intérêt du roman. L'auteur a fait un assez long séjour chez les Arabes bédouins, et dépeint leur vie paisible et innocente, avec une grace et une naïveté qui prouve qu'il n'étoit point déplacé parmi eux; aussi le grand Emir employa-t-il tous les moyens imaginables pour le retenir auprès de lui. Enfin d'Arvieux est le premier et même le seul voyageur jusqu'à présent qui ait donné des détails aussi circonstanciés sur ces nomades. T. II, p. 316.

Asiatick researches or transactions of the society instituted in Bengal for inquiring into the history and antiquities, the arts, sciences and litteratur of Asia. (Recherches asiatiques ou Mémoires de la société établie au Bengal, pour faire des recherches dans l'histoire et les antiquités, les arts, les sciences et la littérature de l'Asie). Calcutta, 1788—1793, 3 vol. *in*-4°.

J'ai donné dans le *Magasin encyclopédique*, T. III, une notice historique sur cette société de savans anglais, établie à Calcutta, et je me propose de faire connoître leurs Mémoires par différens extraits. Il suffit pour ce moment de dire qu'on y trouve les notices les plus curieuses sur la géographie, les productions, les sciences de l'Inde. En un mot, ils remplissent parfaitement l'idée avantageuse qu'on peut s'en former.

On doit joindre à cette précieuse collection un recueil non moins précieux, les Asiatick Miscellanyes (mélanges asiatiques anciens et nouveaux), qui formoient 3 vol. *in*-4°. en 1789. Ils renferment un grand nombre d'extraits de pièces originales sur l'Inde, en persan, en bengale et en anglais. T. II, p. 331. T. IV, p. 98, 290.

B

BAILLY. *Histoire de l'astronomie ancienne depuis son origine jusqu'à l'établissement de l'école d'Alexandrie*. Paris, 1775, *in*-4°. 1 vol. — *Lettres sur l'origine des Sciences et sur celle des Peuples de l'Asie*, adressées à M. de Voltaire. *Paris*, 1777.

C'est dans ces lettres, où l'érudition se trouve réunie à l'élégance du style, que M. Bailly a développé son ingénieuse idée d'un peuple antérieur et savant. Que ne s'est-il uniquement occupé de nouvelles recherches pour appuyer un système aussi vraisemblable ! Il eût levé un coin de ce voile impénétrable qui nous dérobe la connoissance de la véritable antiquité ; il eût aussi conservé à sa patrie un citoyen célèbre, à ceux qui le connoissoient et le chérissoient, un ami aussi sincère que vertueux et foible, T. IV, p. 87.

Bayer (*Theophil Sigef.*) *de Horis sinicis ; de cyclo horario commentationes, accedit ejusdem autoris parergon sinicum de calendario sinico*, &c. Petropoli, 1735, *in*-4°. de 32 p. avec 8 pl.

Bayer est un des savans qui s'est livré avec le plus de succès au Chinois, aux langues indiennes, tatars, &c. Outre son *Museum Sinicum*, son *Historia Oshroena* et *Edessena* les douze premiers vol. des anciens *commentaria academiæ petropolitanæ*, les *acta eruditorum* de Leipzig, renferment de nombreuses dissertations de ce savant sur le Chinois, le Mongol, le Kalmouk, le Tibetain, &c. M. Sharpe a donné un catalogue complet des ouvrages de Bayer dans l'appendix au

Syntegmata Dissertationum de Hyde, T. II, p. 507. T. IV, p. 91—129.

Beniowskys Travels into Sybiria, Kamtchatka, &c. London, 1790, *in*-4°. 2 vol. fig. T. III, p. 198.

Bergeron. Voyages faits en Asie dans les XII, XIII, XIV et XVe siècles, par Benjamin de Tudele, Plan Carpin, Rubruquis, Asselin, &c. recueillis par P. Bergeron. Paris, 1734, *in*-8°. 1 vol. réimprimé à la Haye, 1735, *in*-4°. 2 vol., et à Leyde en 1759, *in*-4°. Ce précieux recueil est assez connu ; nous avons l'obligation à Bergeron d'avoir rassemblé différentes relations de même très-rares et presque introuvables. T. IV, p. 119.

Bericht Wegnes de hoogte der barometer en thermometer. Voyez le titre complet de ce mémoire, T. II, p. 406 et 407.

Bernard. Recueil des voyages au Nord, contenant divers mémoires très-utiles au commerce et à la navigation. Nouvelle édit. Amsterd. 1731. *in*-12, 10 vol.

Ce recueil de voyages, un des plus curieux que l'on ait encore fait, est rarement complet ; il est très-difficile de réunir les dix volumes ; T. III, p. 22. T. IV, p. 151.

Beschryving van de staade Batavia. Voyez tome II, p. 323.

Begin en wortgang van de oostind compagnie. (commencement et accroissement de la compag.) T. II, p. 310.

Beschryving van het eyland Borneo (description de l'isle de Borneo). Voyez T. II, p. 293.

Blanc (Vincent le). Voyages aux quatre parties du monde, à savoir les Indes orientales et occidentales, en Perse et Pegu, &c. enrichis d'observations, par P. Bergeron. *Paris*, 1649, augmentés par Coulon. *Troyes*, 1659, T. II, p. 239.

Bontii (*Jacob*). *De medica indorum lib. IV.* 1°. *notæ in Garciam ab ortâ*, 2°. *de dieta nosarum*, 3°. *methodus medendi indiça*; 4°. *observationes è cadaveribus.* Ce savant traité se trouve à la suite de celui de Prosper Alpin, intitulé *Medicina Egyptiorum.* Lugd. Bat. 1745, *in*-4°. 1 vol. T. II, p. 405.

Bougainville. Voyage autour du monde par la frégate l'Etoile en 1766 — 1769. *Paris*, 1771, *in*-4°. fig. Deuxième édit. aug. *Paris*, 1772, *in*-8°. 2 vol. réimp. à Neufchâtel dans la même année.

On y joint ordinairement un supplément, ou *journal d'un voyage* par *Bancks et Solender*, 1772. Ce voyage a été traduit en Allemand, et imprimé à Leipzig avec des augmentations en 1783, *in*-8°. T. II, p. 231, 235, 330, 338, 340, 355.

Boulanger. L'antiquité dévoilée par ses usages. Amsterdam, 176 , *in*-12, 3 vol.

Cet ouvrage que l'on doit regarder comme le commentaire du *despotisme oriental*, a été uniquement composé pour démontrer les révolutions hydrauliques du globe, et le profond souvenir que les hommes en ont conservé. A travers les conjectures souvent forcées et peu naturelles, on reconnoît un génie profond et une érudition immense. On ne doute plus maintenant que Boulanger ne soit un nom supposé, sous lequel s'est caché le véritable auteur, T. IV, p. 21.

Breitkopf. En nommant ce savant typographe, j'ai oublié de citer son ouvrage sur la typographie chinoise, intitulé *Typographia Sinica, &c.* T. III, p. 26.

Bruyn (*Corn. le*), *Voyages par la Moscovie en Perse et aux Indes orientales.* Amsterdam, 1700, 2 vol. *in-fol. ibid.* 1718, *in-fol.* max. 2 vol. avec 320 fig. — *Voyage au Levant, c'est-à-dire, dans les principaux endroits de l'Asie mineure, en Egypte et en Syrie.* Delft, 1700, *in-fol.* Paris, 1714, *in-fol.* et Rouen, Paris, 1725, *in*-4°. 5 vol.

Cette dernière édition a été dirigée par Banier,

qui l'a enrichie de notes savantes et curieuses ; elle est conséquemment supérieure aux autres, quant à la partie littéraire, mais en même temps bien inférieure pour les gravures ; ce qui est d'autant plus fâcheux qu'elles constituent un des principaux mérites de l'ouvrage, car Corneille le Bruyn étoit dessinateur et peintre, conséquemment en état de donner lui-même tous les objets tels qu'il les avoit vus. T. II, p. 226, 231, 241, 294.

C

Calidas. Sacontala, or the fatal ring. An Indian drama by Calidas translated from the original sanscrit and pacrit. (Sacontala, ou la bague enchantée, drame Indien de Calidas, traduit de l'original sanscrit et pacrit par M. Will. Jones,) imprimé à Calcutta, et réimprimé à Londres chez Edward, 1790, *in*-4°.

Le répertoire du théâtre Indien est au moins aussi nombreux que le nôtre ; mais il ne faut pas chercher dans ces pièces les unités prescrites par les maîtres de l'art. Leur plus célèbre poète dramatique est Calidas, qui florissoit 500 ans avant J. C. et dont il reste encore une autre pièce en cinq actes, et quelques poëmes plus ou moins considérables ; mais celle-ci est son chef-d'œuvre. T. IV, p. 26.

Carron. Notes sur le Japon, avec les remarques de M. Hagenaar, t. II *de la collection des voyages curieux de Melchisedech Thévenot*, t. II *du Recueil des voyages de la Compagnie des Indes.*

Le même ouvrage en Allemand avec les voyages de Schouten et de Mecklin. *Nurenberg*, 1663 et 1672, *in*-8°. — En Anglais, 1663, *in*-8°.

Carron avoit fait un très-long séjour au Japon étant au service de la Compagnie hollandaise des Indes. A son retour il essuya des tracasseries ; Colbert en profita pour l'attacher au gouvernement françois, et le chargea de négocier un traité de commerce entre l'Empereur du Japon et la France ; mais Carron étant mort en route, cet utile projet avorta. Les notes que nous

citons sont des réponses faites par lui à un savant de ses amis. Les observations de Hagenaar méritent peu de confiance. T. III, p. 22, ligne troisième de la note, lisez *Carron* au lieu de *Carré*, 230, 389, 397, 412, T. IV, p. 102.

Catalogue des livres de la bibliothèque nationale de Paris. Paris, 1739 *et années suiv. in-fol*, 10 *vol.*

Ce catalogue de la plus belle bibliothèque de l'Europe, interrompu depuis long-temps, va se poursuivre avec la plus grande activité. Maintenant que la convention nationale a donné à ce magnifique établissement une organisation fraternelle et républicaine, chaque conservateur se piquera de faire connoître les trésors qui sont confiés à sa garde, et le gouvernement favorisera sans doute la publication de ces utiles travaux. *Voyez* Notice des manuscrits.

Catalogus librorum tam impressorum quam manuscriptorum bibliothecæ publicæ universitatis Lugduno Batavorum, studio Worferdi Senguerdii et Jacob. Gronovii et Johan. Heyman, Lugd apud Batavos, 1716.

Supplementum ab anno 1716 *ad* 1741, *in-fol.* 1 *vol.*

Cette bibliothèque est d'autant plus précieuse qu'elle renferme celle de Vossius; tous les manuscrits orientaux, arabes, persans, turks, éthiopiens, coftes, &c. &c. de Scaliger, de Warnier et de Golius, lesquels forment en tout 1198 articles, notés, pour la plupart, de la main de leurs doctes propriétaires.

J'ai remarqué avec peine que les rédacteurs du catalogue n'étoient pas très-versés dans la langue persane, et qu'ils n'avoient pas consulté des savans, à qui cette langue fût familière. Par exemple, ils traduisent par *loquia moralia, politica*, &c. *chah nâmeh by Hhakym menssour âbyl qâcem el ferdoucy*. (*Livre ou histoire des rois par le Sage Menssour aboul qacem êl ferdoucy*); c'est une histoire des rois Perses en 60,000 vers, par un poète célèbre sous le surnom de Ferdoucy, et dont j'ai donné une notice dans mes *Fables et contes orientaux*.

Catrou. *Histoire générale de l'Empire du grand Mogol, abrégée des mémoires de Manouohi, médecin*

du grand Mogol. La Haye, 1705, *in-12*, 2 *vol.* 1708, *in-12*, 4 *vol.* T. IV, p. 344.

Chardin (Jean), Journal d'un voyage en Perse et aux Indes Orientales (depuis 1664 *jusqu'en* 1677*) par la mer Noire et par la Colchide. Londres*, 1686, *in-fol. Amsterdam, même année, in-12*, ibid, 1711, *in-4°.* 3 *vol, et in-12*, 10 *vol. Paris et Rouen*, 1723, *in-12*, 10 *vol. Nouvelle édit. augmentée du couronnement de Soléïman et d'un grand nombre de passages tirés du manuscrit de l'auteur, qui ne se trouvent pas dans les éditions précédentes. Amsterdam*, 1735, *in-4°.* 4 *vol. fig.*

Le même ouvrage traduit en Allemand. Leipzig, 1687, *in-fol.* en Hollandais. Amsterdam, *ibid*, *in-4°.* en Anglais. Londres, 1720, *in-8°.*

Peu de contrées d'Europe ont été aussi exactement et aussi minutieusement décrites que la Perse l'a été par Chardin; ce négociant a véritablement voyagé en observateur et en philosophe sans avoir aucune des prétentions de nos grands hommes; son style agréable et simple contraste d'une manière bien piquante avec ces phrases contournées et souvent énigmatiques si fort à la mode. Nous nous bornerons à observer, qu'à l'exception de quelques-unes de ses discussions philologiques sur les ruines de Persépolis, tous les voyageurs modernes ont d'un accord unanime confirmé la véracité de celui-ci. T. III, p. 22.

Charlevoix. (P. Fr. Xav.) Histoire et description générale du Japon, &c. *avec des fastes chronologiques de la découverte du nouveau monde.* Paris, 1736, *in-4°.* 3 *vol.* et *in-12*, 6 *vol.* — Nouvelle édition augmentée et mise dans un nouvel ordre par l'auteur. *Paris*, 1754, *in-12*, 6 *vol. fig.*

Ce jésuite n'a pas épargné les recherches, mais il s'est plus occupé de l'histoire ecclésiastique que de l'histoire civile du Japon, et l'on reconnoît aisément le missionnaire; au reste, il s'y trouve d'excellentes notices. T. II, p. 420. T. III, p. 6, 8, 18, 21, 49, 59, 71, 248 et 249. T. IV, p. 20.

Colaço. Relacion annal de las cosas que han hecho los padres de la compania de Jesus en la India Oriental y Japon en los annos de 600 *y* 601, &c. *Saccada de las cartas generales*, &c. *traduzida de Portuguez*. Valodid, 1604. T. III, p. 404. T. IV, p. 5, 24.

Collado. Ars grammaticæ Japonicæ linguæ in gratiam et adjutorium eorum qui prædicandi evangelii causâ ad Japoniæ regnum se voluerint conferre. Romæ typis Sacræ Cong. de prop. fide, 1632, *in*-4°. T. III, p. 282.

Constantin. Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes Orientales formée dans les Provinces-unies des Pays-Bas. Amsterdam, 1702-1706, *in*-12, 5 *vol.* Amsterdam, 1707, 1710, *in*-12. 6 *vol.* — Nouvelle édition augmentée de plusieurs pièces. Amsterdam, 1725, *in*-12, 10 *vol* On y joint ordinairement les *voyages* de Schouten, *in*-12. 2 *vol.* T. II, p. 234, 241, 332, 333, 334, 409. T. V, p. 8, 21, 59, 230.

Couplet. Tabula chronologica monarchiæ Sinicæ juxtà cyclos annorum, 60. *Ab anno ante christum*, 295. *Usque ad annum*, 1683. *è biliotheca regia.* Paris, 1686, *in-fol.*

Ce précieux fragment de chronologie se trouve ordinairement à la suite du *Confucius sive scientia Sinensis.* Paris, 1687. Ouvrage de philosophie Chinoise traduit par les Jésuites Intorcetta, Herdtricht, Rougemont et Couplet. M. de Guignes (*préface du Chouking*, p, xv) leur reproche, ainsi qu'au P. Noel, de n'avoir pas toujours distingué dans leurs traductions les additions ou éclaircissemens postérieurs du texte même. T. III, p. 163 et 164. T. IV, p. 115.

Craufurd. (*Q.*) *Sketches chiefly relating to the history, religion, learning and manners of the Hindoos, with a concise account of the present state of the native powers of Hindostan.* Second édit. *Enlarged.* (*Essais particulièrement relatifs à l'histoire, à la religion, aux connoissances et usages des Hindoux, avec une notice*

abrégée de l'état présent des naturels de l'Hindostan. Seconde édit. augmentée.) Londres, 1792.

M. Craufurd a rassemblé dans cet ouvrage les notions des meilleurs auteurs modernes qui ont écrit sur l'Hindostan, en y ajoutant celles que lui-même a recueillies dans cette intéressante contrée. Il est fâcheux que sa modestie ou ses occupations l'aient empêché de rédiger un ouvrage complet ; au reste, il nous présente d'excellens matériaux dont les savans pourront profiter. T. VII, p. 263, 414.

Croze (Mathur. Vezière de la) Histoire du christianisme des Indes. La Haye, 17 , *in*-12, 2 *vol.*

L'auteur ne s'est pas borné à tracer les pieux travaux des missionnaires chrétiens ; il a donné une histoire assez exacte et très-précieuse alors de la religion des Hindoux, les mémoires des missionnaires Danois lui ont été d'un grand secours ; il avoit aussi lui-même des notions du Sanscrit et même du Tibétain. T. IV, p. 215.

D

Dows (Alex) History of Hindostan. Translated from the original Persian. Seconde édit. Revised, altered, corrected and greatly enlarged. (Histoire de l'Hindostan, traduite du Persan. Seconde édition, revue, changée, corrigée et considérablement augmentée.) Londres, 1770, *in*-4°. 2 *vol.* On réunit à cette édition un volume du même auteur intitulé, *the history of Hindostan from the death of Akbar to the complete settlement of the empire under Aureng-Zebe, to which are prefixed,* 1°. *A dissertation on the origin and nature of despotism in Hindostan,* 2°. *An enquiry into the state of Bengal.* (L'histoire de l'Hindostan depuis la mort d'Akbar jusqu'au complet établissement de l'Empire sous Aureng-Zebe ; on y a joint une dissertation sur l'origine de la nature du despotisme dans l'Hindostan. 2°. Des recherches sur l'état du Bengale.)

La base fondamentale de l'ouvrage de Dow est

l'histoire de Férichta, Musulman, qui écrivoit dans le dix-septième siècle, et qui a consulté les meilleurs auteurs Musulmans; notre savant Anglais l'a traduite, et y a fait une foule d'additions qui sont le fruit de ses recherches et de ses conversations avec les savans de l'Inde. La première édition de cet ouvrage n'étoit qu'en deux volumes; celle que je cite, et qui est en ma possession, est infiniment plus rare et plus chère. T. IV, p. 339.

E

EBN EL *Ouardy*, géographe et naturaliste Arabe, qui florissoit vers 1360 de J. C. Outre l'extrait de sa cosmographie donné par M. de Guignes dans les *notices et extraits des manuscrits de la biliothèque*, &c. on en trouve encore un autre assez étendu dans *l'Abulfedæ tabula Syriæ*, publié par Kohler. Le savant Aurivillius a tiré du même auteur la description de la date insérée dans le recueil de ses dissertations, (*Car. Aurivillii dissertationes*) publié par J. D. Michaelis à Gottingue et à Leipzig, 1790, *in*-8°. 1 *vol.* T. IV, p. 212.

Edrissy, lisez *Edrycy*, cité ordinairement et mal-à-propos par les géographes sous le nom de *Géographe Nubien*, est auteur d'une géographie universelle intitulée *Nozahat él-mochtâq fy ikhtirâq âl ifâq*, (egressio cupientis ad peragrandas terræ regiones.) L'édition arabe publiée à Rome par les Maronites porte pour titre *Ketâb nozahat âl-mouchtâq dhzikr él âqthâr oue él boldân oue él djezr oue él medâin oue él ifâq.* On cite encore cet ouvrage sous le titre de *Djagrafia. Al Kolliâh*, (géographie universelle) ou *Ketab rodjâr.* (Livre de Roger). Il paroît en effet que cette géographie, ou plutôt le texte original dont nous ne possédons encore en Europe que l'abrégé, a été composée par ordre de Roger, second roi de Sicile, vers 1153, pour l'intelligence d'un globe d'argent fin qui représentoit la figure de la terre. Ce savant géographe se nommoit *Abou A'bdoullah Mohhammed ben Mohhammed ben*

A'bdoullah ben Édrys émyr él moumeïnyn, et descendoit de la fameuse famille des *Edrissites* qui régna en Afrique, fonda la ville de Fès, et fut détrôné par Mahady A'bdoullah en 919 de J. C. Notre auteur ne conserva de sa royale origine que le surnom d'Emyr âl-Moumeïnyn, (chef des fidèles.) Il est maintenant incontestable que *Cheryf Edrycy* étoit Musulman, d'origine Barbaresque, et non pas Chrétien et Nubien, comme l'ont cru les Maronites, auteurs de la traduction latine de sa géographie, publiée à Paris en 1619, sous le titre de *Geographia Nubiensis*. Cette traduction n'est pas très-fidelle, et leur préface l'est encore moins. En la lisant il ne faut pas négliger de consulter *Hartman commentatio de geograph. Africæ edrissiana*. Gotting. 1791. T. III, p. 165. T. IV, p. 212.

F

FORRETS (*Th.*) *new voyage to new Guineas and the Moluccas, from balangbang during the years*, 1774, 1775 et 1776. Londres, 1779, grand *in*-4°.

Cet ouvrage a été traduit en Français et imprimé en 1780, *in*-4°. — Et en Allemand. Hamburg, 1782, *in*-8°.

Le même voyageur a publié en 1792 une autre relation bien précieuse pour la géographie des mers de l'Inde. *Voyage from Calcutta to the merguy archipelago*, &c. *Also an account of the Islands Jan-Sylan, Pulo pinang, and the port of Quedah, the present state of Atcheen, an Account of the Island Celebes*, &c. London, 1792, *in*-4°. planches et cartes. T. II, p. 219.

Foucher (d'Obsonville.) Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers, avec des observations relatives aux principes et usages de plusieurs peuples, &c. Paris, 1783, *in*-8°. 1 *vol.*

Ces excellentes observations ont été traduites et abrégées en allemand avec des notes, par Reichard. Leipzig, 1784, *in*-8°. de 286 p. T. II, p. 391, 392, 397.

Franklin (*Will.*) *Observations made on a tour from Bengal to Persia*, &c. Londres, 1788, *in*-8°. 1 *vol.*

Cet ouvrage a été dernièrement traduit en Français sous ce titre; *Voyage du Bengale à Chyraz en 1786 et 1787, contenant une courte notice sur les ruines de Persépolis, des observations sur les mœurs des naturels de la Perse et l'abrégé historique des troubles et des révolutions qui ont agité cet empire depuis Nâdir Châh jusqu'en* 1788, *avec des notes du traducteur.* Cette traduction augmentée de plusieurs notes, est actuellement sous presse, et paroîtra sous peu. T. IV, p. 286.

Froès (*Ludov.*) *De rebus Japonicis historica relatio.* Coloniæ, 1582. Mogunt. 1599, *in*-8°. T. III, p. 229.

G

G*AUBIL.* *Histoire de Gentchiskan et de toute la dynastie des Mongous, ses successeurs, conquérans de la Chine, tirée de l'histoire Chinoise.* Paris, 1739, *in*-4°. 1 *vol.*

Voyez un jugement sur cet ouvrage. T. III, p. 211 et 212, *note.*

Genti. Histoire des monnoies de l'Inde, manuscrite. T. IV, p. 3.

Gentil (*le*), *Voyage dans les mers de l'Inde à l'occasion du passage de Vénus.* Paris, 1779 et 1781, *in*-4°. 2 *vol.* Heidelberg, 1782, *in*-8°. 8 *vol.*

Ce voyage a été traduit en Allemand, publié avec celui de Chappe d'Auteroche, &c. à Hambourg, 1781, 1782 et 1783.

Nous n'avons des notions sûres et claires de l'astronomie des Indiens, que depuis que le Gentil a été, pour ainsi dire, dérober aux Brahmanes leur science dont ils font un secret. T. II, p. 408. T. IV, p. 131 et 132.

Georgi (*August. Anton.*) *Alphabetum tibetanum, mission. apost. commodo editum, premissa est disqui-*

sitio

sitio qua de vario litterarum ac regionis nomine, gentis origine, moribus, superstitione ac manichæismo fusè disseritur, &c. Romæ, 1762, *in*-4°. 2 tom. en 1 vol.

Jusqu'à la publication de ce précieux ouvrage, nous n'avions sur le Tibet que des renseignemens bien vagues, qui se réduisoient à quelques lettres d'Andrada, à une description du Tibet par Théod. Rhay, publiée en 1658, et la relation *d'Orazio della penna*. Rome 1742. — La relation de M. Bogle, envoyé par la Compagnie des Indes Anglaise auprès du grand Lama en 1783, vient d'ajouter encore à nos connoissances sur cette curieuse contrée.

La partie grammaticale est la moins considérable de l'ouvrage du P. Georgi, puisque sur les 760 pages des deux vol. le discours préliminaire en occupe 552; ce discours est entièrement consacré à la religion, à la géographie et aux mœurs du Tibet, avec de longues discussions théologiques contre le manichéisme. Cet ouvrage manque à la fois de philosophie, d'ordre, et de critique; c'est un chaos épouvantable, dans lequel il faut chercher les élémens dont on peut avoir besoin. La religion du Tibet y est sur-tout développée avec la plus scrupuleuse exactitude.

Puisqu'il s'agit du tibétain, je ne laisserai point passer une aussi belle occasion de venger la mémoire de M. Fourmont, du ridicule dont un savant bibliographe moderne s'est amusé à la couvrir. Dans le courant de septembre 1787, le citoyen S. L. inséra deux lettres dans le journal de Paris, pour apprendre au public et pour démontrer que *M. Fourmont prit pour du tibétain ce qui depuis a été reconnu pour du manchéoux*. (découverte qui, à coup sûr, n'a pas été faite par un Mantchou) *Voilà*, ajoute-t-il, *ce que j'ai rapporté d'après les anecdotes de Stæhlin, et ce qui, je le savois bien, est très-opposé au narré de l'académie et des auteurs de l'abrégé de la vie de Fourmont. Mais cette opposition des deux récits ne prouve rien contre la vérité de l'anecdote, à moins que l'on ne démontre que le rouleau en question étoit réellement écrit en langue et avec les caractères du Tibet*; — et c'est positivement

ce qui n'a pas même besoin d'être démontré à quiconque a les plus foibles notions, non pas des langues, mais seulement des caractères usités par les habitans de l'Asie septentrionale. Le tibétain s'écrit horizontalement; le mantchou, (et non pas *manchéoux*) perpendiculairement; la différence me paroît assez prononcée : mais ce n'est pas, je crois, dans des *anecdotes* qu'on peut s'en instruire, on n'y apprend pas non plus que *Bayer*, *Müller* et *Georgi*, n'ont jamais élevé le moindre doute sur les caractères de ces fragmens. Les deux premiers dans la préface du *Musæum sinicum*, p. 109, et dans le *de scriptis nuper in Sibiria repertis commentatio*, les désignent toujours par ces mots, *lingua tangutana*, *textus tanguticus*, *lectio tangutica*, &c. Georgi, *alphab. tibetanum*. p. 655, par *lingua tibetana*, *folia tibetana*. Tout le monde sait que le Tangut et le Tibet sont le même pays, *Tangutum et Tibetum unum idemque sunt*, dit Müller, p. 1 ; et plus bas *tangutanos* (caracteres) *et tibetanos eosdem esse*. Le nom de Tangut se donne plus particulièrement à la partie méridionale de ce royaume. Suivant Georgi, *alphab tibet* p. 9. (*regnum meridionale propriè Tangut*, *septentrionale Tibetum utrumque Tibetum*. — Comment le tibétain de Fourmont, le tangut de Müller, ont-ils été métamorphosés en mantchou par l'auteur des *anecdotes* copié par notre bibliographe ? C'est ce que je tâcherai d'expliquer plus bas, p. 435, lig. 27.

Après avoir démontré qu'il n'y avoit jamais eu le plus léger dissentiment entre les savans sur les caractères de ces rouleaux, et que tous se sont accordés à les reconnoître pour du tibétain ou du tangutain, je dirai deux mots des traductions qui en ont été faites.

Fourmont et Fréret n'ayant eu d'autre secours qu'un petit *dictionnaire tibétain-français* que j'ai vu entre les mains de M. Deshautesrayes, neveu de Fourmont, n'ont pu hasarder une traduction littérale ; aussi se sont-ils bornés à donner une espèce de glose qui n'est pas aussi éloignée du texte que notre critique voudroit nous le persuader.

Gérard Frédéric Müller lui paroît *un peu plus habile dans la langue tibétaine*, d'après le mémoire circons-

lancié sur les rouleaux apportés de Sibérie (*de scriptis nuper in Sibiriâ repertis*) ; mais il y a tout lieu de croire que le citoyen S. Leg. ne cite ce mémoire que d'après une citation ; car s'il l'eût parcouru lui-même , il auroit vu d'abord , p. 4 , comme je l'ai déjà dit plus haut , que le tangut et le tibétain sont le même idiôme ; il auroit vu (page 46) , que Müller n'étoit habile ni dans le tibétain ni dans le mongol , puisqu'il remit une ectype de ces fragmens à un lama (*sacrificulus*) , qui en traduisit et transcrivit les premiers mots en mongol , langue que Müller ne savoit pas plus que le tibétain. Les plus savans interprètes Russes, même des lamas, à qui il montra cette version mongole , la trouvèrent inintelligible, et lui assurèrent que ce prêtre n'étoit pas en état d'écrire en mongol. Néanmoins ce savant ne voulant point que ses peines fussent entièrement perdues , fit paraphraser , et expliqua comme il put les premières lignes de la version mongole , fit graver le texte tangut (*textus tanguticus*) avec la prononciation interlinéaire en caractères romains , donna aussi la prononciation de ce même texte tangut en lettres mongoles (*pronuntiatio textûs tangutici litteris mongolicis expressa*) , la version mongole du texte tangut , (*textûs tangutici. Versio mongolica*) le certificat de l'interprète mongol (*testimonium interpretis mongolici*) ; enfin la prononciation et la traduction mongoles.

L'obscurité du texte latin de Müller , la réunion des caractères tanguts et mongols sur les mêmes planches , la ressemblance des derniers avec les caractères mantchoux , auront probablement causé dans la tête de quelque érudit l'imbroglio consigné dans les anecdotes de Stoehlin , et fidellement copié par le citoyen S. L.

La troisième traduction , qui est incontestablement la plus fidelle et la plus complète , a été faite par le père Georgi , et insérée à la fin de son *alphabetum tibetanum* , ouvrage que notre bibliographe ne connoissoit peut-être pas , ou qu'il auroit dû consulter avant de composer ses deux diatribes contre des savans qui depuis plus d'un demi-siècle jouissent d'une juste célébrité dans toute l'Europe. Voici avec quelle déférence le père Georgi s'exprime sur leur compte ,

(t. II p, 663) : « Je serois désespéré, dit-il, qu'on s'imaginât que mes efforts tendent à diminuer la réputation de MM. Fourmont, qui, par leur science et leur érudition, se sont acquis l'estime et l'admiration de la république des lettres, et nous ne croyons pas leur traduction très-éloignée du sens de l'auteur tibétain, quoiqu'ils n'aient pas traduit littéralement, parce que la lecture des manuscrits tibétains est extrêmement difficile, et le sens presque toujours incertain. Les plus habiles s'y trompent souvent, et trouvent des sens différens. Un mot séparé a, dans le dictionnaire, une signification toute différente que lorsqu'il est joint dans le discours au commencement ou à la fin d'un autre mot. — MM. Fourmont n'ont connu que la première partie de l'inscription de Leipzig, et dans cette portion les caractères de l'écriture magique ne sont pas aussi prononcés que dans la seconde. Si ces illustres savans en langues étrangères les eussent pu examiner, je ne doute pas qu'ils n'y eussent reconnu le même sens que nous : nous tenterons d'expliquer aussi l'autre partie de ces rouleaux gravée dans les *acta eruditor* de Leipzig, sur lesquels personne ne s'est encore exercé. Les savans y verront que tout ce que nous avons rapporté touchant les dieux et les superstitions des tibétains, n'est pas d'invention nouvelle. Ce monument précieux de l'antiquité tibétaine, tiré des décombres et des ténèbres, et fameux depuis long-temps dans toute l'Europe, renferme des louanges aux divinités dont j'ai parlé dans mon ouvrage, &c. »

Malgré tout l'intérêt que cet article peut avoir pour ceux qui cultivent les langues orientales et septentrionales, je ne dois pas m'étendre davantage, puisque je crois avoir suffisamment justifié les illustres savans dont j'ai osé entreprendre la défense contre un autre savant dont je respecte la personne et dont j'estime aussi infiniment les vastes connoissances en bibliographie; je terminerai donc cet article par un extrait des trois traductions dont j'ai parlé.

Lecture et version de Fourmont dans le *Musœum Sinicum* de Bayer, t. I, p. 109.	Lecture et version de Müller, *De script. Tanguticis.* p. 46.	Lecture et version de Georgi, *Alphabet. tibet.* p. 679.
Par chiou Attrita fortitudine *soui çroupa te* quisnam brevis equus *tonh sem cian* frigoris vita destrua- *r'nam la* tur (pro) spiritu in *pen par* (est) putredo. Con- *sgi ne? Di* tritus orat ne? Hoc *ghe tam cie* (est) irrisio omnes *scio sgie pcia par* vident orat avis con- *ni mi* trita? Morbida? Non *scie* scit (non potest am- *so cio* pliùs) os aperire legis *r'nam* (ratiocinationis) spi- *chi (ki)* ritus æmulatio osten- tio (si quis in morbum *cio* incidat est) legis (ra- *chi* tiocinationis) ambu- *tsam (çam.)* lationis explicatio.	*Bar toug sou* Firma conscientia *tchoud* mediante omnia parvi *ba. dei don* pendendo in princi- *sem djan nam* pio vienti unicum- *la pan bar* que auxilium orituor *ched naï, di dag tam* indè. Quibus omnibus *djadjad, cheï dja* consummatis futu- *bar ni mi cheï* rum quid nemini no- *so thoi nam* tum est. Religio tota *dji nitchoï dji* namque religionis ex- *tsan.* plicatio.	*Nota.* Le P. Georgi ayant adopté la lecture de Fourmont avec de légères variations, qu'on peut voir dans son ouvrage même, *ubi ac supra*, il suffira de donner sa traduction. « Misericordia recreat et a crutiatibus absolvit summus protector viventes omnes, qui eam adoratoribus suis revelat. Beneficii largitoris virtutem sciunt omnes sed orationis invocationisque vim et efficaciam exponere, et aperire nesciunt. Nomen ea exprimit et arcanum illius legis, quæ lex est spirituum. Summua proinde legis altitudinem ignorat (*qui efficaciam orationis ignorat*) arcanam signicationem legis universorum spirituum explicatio aperit que ».

Voyez t. III, p. 456, 457, 463, 464.

Gossellin. Géographie analysée, ou les systêmes d'Eratosthènes, de Strabon et de Ptolémée, comparés entre eux et avec nos connoissances modernes. Paris, 1790, *in*-4°.

Cet ouvrage a été couronné par l'académie des belles-lettres, et méritoit cet honneur. L'auteur à non-seulement comparé ensemble Erathosthènes, Strabon et Ptolémée, mais il a recherché quelles étoient les connoissances des Grecs à l'époque où elles furent re-

cueillies pour la première fois par l'école d'Alexandrie. T. II, p. 311. T. IV, p. 209.

Gravii. (*Joh*) *Præfatio ad Chorasmiæ et Mauaralnahar descriptionem ex tabulis Abulfedæ.* Londin, 1650.

Le savant traducteur donne dans cette préface des renseignemens précieux sur les mesures itinéraires des Arabes et des Persans. T. II, p. 313.

Grégoire. Rapport sur les destructions opérées par le Vandalisme, et sur les moyens de le réprimer, fait par le citoyen Grégoire à la Convention nationale, dans la séance du 14 fructidor, an second.

La date de ce rapport prouve que ce courageux représentant a dénoncé et poursuivi le vandalisme dès que ses ravages se sont manifestés. Les dangers auxquels l'a exposé son amour pour les arts, ne seront pas entièrement perdus ni pour lui ni pour les arts. En voyant les monumens échappés à la fureur destructrice des bourreaux de leurs pères, nos descendans béniront le législateur qui les a protégés par sa plume et par ses discours. T. II, p. 348.

Gualtieri. (*Guido*) *Relazione della venuta degli ambasciatori Giaponesi à Roma*, 1585, *in-8°.*

J'ai extrait de cet ouvrage le petit nombre de passages qui méritent d'être lus. Il a été traduit en allemand et en latin. T. III, p. 253, 274, 407.

H

*H*AGER (*Van der*); son voyage aux Indes Orientales, cité t. II, p. 333, 334.

Halde (*le P. du*). *Description générale, historique, géographique, chronologique, politique et physique de la Chine et de la Tartarie chinoise.* Paris, 1735, *in-fol.* 4 vol. — réimprimée à la Haye avec des additions, particulièrement avec une description de la

Bukharie, 1736, *in*-4°. 4 vol. — trad. en anglais, Lond. 1736, *in*-8°. 4 vol. — en allemand, 1747-1749, *in*-4°. 10 vol.

Malgré la crédulité du P. du Halde, et son manque de critique, on ne peut lui refuser la gloire d'avoir donné une espèce d'encyclopédie chinoise, dans laquelle ont puisé les savans et même les littérateurs. T. II, p. 360. T. III, p. 23, 263. T. IV, p. 21, 111, 115.

Halhed (*Nathanael Brassey*). *A code of gentoo Laws or ordinations of the pundets from a persian translation made from the original Written in the shanscrit language* (code de lois gentoues, ou réglemens des Pandits, d'après une traduction persane faite sur l'original, écrit en langue sanscrite). Lond. 1781. *in*-8°.

Cet ouvrage ayant été traduit en français, nous renvoyons le lecteur à la préface de cette traduction; il y verra que l'intérêt seul a déterminé les anglais à charger des Brahmanes de compiler toutes leurs lois en un corps pour diriger les magistrats et autres préposés de la Compagnie, chargés de juger les différends qui peuvent s'élever entre les naturels des contrées soumises à cette même Compagnie marchande et souveraine. T. I, p. 111.

Grammar of the Bengal language. (Grammaire de la langue Bengale). *Hougly* au Bengale, 1778, *in*-4°. 1 vol. Le Bengale tient encore plus du sanscrit (l'ancienne langue des Hindous) que le malabar et le tamoul, tant pour la forme des lettres que pour celle des mots. C'est l'unique moyen de correspondance que l'on ait avec les Hindoux, habitans du royaume dont ils portent le nom. Ils s'en servent dans toutes leurs affaires, et n'en connoissent guères d'autre. Cette langue est même aussi nécessaire que le persan pour traiter avec les officiers et magistrats du gouvernement moghol, lequel ne promulgue presqu'aucun acte en persan, sans y joindre une traduction bengale. Un autre avantage de quelque poids auprès des négocians, c'est que les chiffres bengales,

aussi-bien que les tibétains, ressemblent beaucoup à ceux généralement adoptés en Europe, tant pour la forme que pour la manière de les *poser*. La plus grande difficulté de cette langue consiste dans le nombre des lettres et dans la variété de leurs formes et de leurs combinaisons; du reste, les règles en sont simples, et elle a peu d'anomalies.

M. Halhed a mis à la tête de cette grammaire une préface extrêmement curieuse, comme on peut en juger par ma citation. Ce livre est devenu d'une rareté extrême, parce qu'on l'a tiré à très-petit nombre, et que presque tous les exemplaires sont restés dans l'Inde. T. IV, p. 97.

Hayus. De rebus Japonicis indicis, peruanis epistolæ recentiores in librum unum coacervatæ. Antuerpiæ. 1605, *in* 8°.

Ce recueil volumineux contient des fragmens utiles pour l'Histoire politique de l'Inde et du Japon. T. III, p. 150, 157, 160, 228, 239, 254. T. IV, p. 29, 117.

Hérodote (*histoire d'*), *traduite du grec*, *avec des remarques*, &c. par M. Larcher. *Paris*, 1786, *in*-8°. 7 vol.

La réputation de cette savante et fidelle traduction étoit faite avant qu'elle parût; l'attente du public a été parfaitement remplie. T. III, p. 421, 423, 424.

Hhadjy Khalfah, que d'Herbelot et d'autres savans orientalistes citent souvent sous le nom du géographe Turk, florissoit à Constantinople en 1050 de l'hégire (1680 de l'ère vulgaire); il a composé une géographie enturk, intitulée *Djihân numâ* (miroir du monde). Elle a été imprimée par Ibrâhym Effendy muteferraqâ; il y en a une traduction française, manuscrite d'Armain, à la bibliothèque nationale, d'un style pour ainsi dire illisible, cependant quelques géographes l'ont consultée avec assez de succès. T. III, p. 166.

Hhamdoullah ben aboubeqr, cité sous le nom du géographe persan, a composé en persan un traité d'as-

tronomie, de physique et de géographie, intitulé *Nozhat âl-qoloub*, (les délices des cœurs). Il s'occupe exclusivement de la Perse, après avoir toutefois payé son tribut aux villes sacrées de la Mekke, Médine et Jérusalem que les Musulmans nomment la *Maison Sainte, beit al moqaddes*, ou la Maison éloignée, *beit al-âqssa*, parce qu'elle est à quelque distance des deux autres. Il existe deux manuscrits de cet ouvrage à la bibliothèque nationale, que j'ai conférés, et entre lesquels j'ai remarqué des différences considérables, particulièrement dans les chiffres. T. II, p. 312.

Historica relatio de legatione regis cinensis, fragment historique très-curieux, inséré dans le de *rebus Indicis, Japonicis epistolæ*. Voyez *Hayus*, & T. III, p. 155.

Hogendorp (*W. van*). *Bijvolgels tot de Beschryving*, &c. (addition à la description des îles de Java, de Bornéo et de Sumatra), insérée dans le tome I des *Verhandel.* ou Mémoires de *Batavia.* T. II, p. 293, 314.

Hooyman (*J.*). *Beschryving van des vogelnetjes.* Voyez T. II, p. 360.

Hop. Nouvelle description du Cap de Bonne-Espérance, avec un journal historique d'un voyage fait par ordre du gouverneur Tulbagh dans l'intérieur de l'Afrique (vers le Nord), par une caravane de quatre-vingts personnes, sous le commandement de M. Hop. Amsterdam, 1778, *in*-8°. fig.

Cette relation a été traduite en allemand, et imprimée à Leipzig, 1779, *in*-8°. 3 parties. T. II, p. 207.

Hunter (*Will.*) *A concise account of the climate, production, governement*, &c. *of the Pegu* (description abrégée du climat, des productions, du commerce, du gouvernement, des mœurs et usages du royaume du Pégu, avec des remarques morales et politiques, et un appendix contenant, 1°. des recherches sur la cause de la variété des laines des moutons sous différens climats; 2°. la description des caves de Canara,

d'Elephanta et d'Ambola, le tout recueilli dans un voyage fait par ordre de la Compagnie des Indes orientales). Calcutta, 178 , réimprimé à Londres en 1789, et traduit en français avec la description de Ceylan par Wolf. *Paris*, 1792, *in*-8°. 1 vol. T. II, p. 390. T. III, p. 250. T. IV, p. 272, *note* où vous lirez *Hunter* au lieu de Franklin.

Hyde (Thom.). Syntegmata dissertationum quas olim doctissimus Thomas Hyde S. T. P. separatim edidit, accesserunt nonnulla ejusdem opuscula hactenùs medita, cum appendice de lingua sinensi aliisque linguis orientalibus, omnia diligente recognita à Greg. Sharpe. Oxonii, 1767, *in*-4°. 2 vol.

Ces dissertations de Hyde étoient devenues extrêmement rares, celles sur-tout sur le jeu d'échecs et les autres jeux des Orientaux, ainsi que les tables des étoiles fixes d'Ulugbeg. M. Sharpe entreprit de les réunir toutes dans une nouvelle édition, où il inséra des notes et des lettres de différens savans; on y voit encore des planches de caractères orientaux gravées au commencement de ce siècle pour un ouvrage qui n'a pas été exécuté. T. IV, p. 129, 217.

Hyde (Thom.) Veterum Persarum, Parthorum et Medorum religionis historia, editio secunda. Oxonii, 1760, la première parut en 1700.

Le docteur Hyde a fondu dans ce bel ouvrage à-peu-près ce qu'il y a de plus intéressant sur la religion, les mœurs et usages des anciens Perses. Les fragmens lithurgiques attribués à Zoroastre, apportés de l'Inde, traduits et publiés par M. Anquetil, n'ont pas effacé l'ouvrage du *Destour* anglais, à qui nous croyons pouvoir donner ce titre du consentement unanime des savans de l'Europe, excepté peut-être M. Anquetil, qui lui reproche de ne savoir ni le Zend, ni le Pehlvi. (*Zend-avesta*, t. premier, p. CCCCLXXXIX.) Comme ces deux anciens idiômes persans forment encore la base du persan moderne, et que le même critique convient que Hyde connoissoit les caractères Zends, il me semble qu'il n'étoit pas très-éloigné

de cette science recondite. Enfin, quand même cette inculpation seroit fondée, Hyde n'en a que plus de mérite d'avoir composé un ouvrage bien plus intéressant et plus instructif que le Zend-avesta. T. II, p. 310.

I

IBRAHYM Effendy. *Traité de tactique, ou méthode artificielle pour l'ordonnance des troupes*, publié et imprimé à Constantinople par Ibrâhym en 1731, et traduit en français par le baron de Rezvüski. *Vienne*, 1769, *in*-12. T. IV, p. 114.

Iperen (Josuah van), Begin van Javansche historie, (commencement de l'histoire de Java,) inséré dans le tome I des *Verhandel*. (Mémoires de Batavia.) T. II, p. 331.

J

JABLONSKI (*Paul. Ernesti.*). *Pantheon Ægyptiorum sive de diis eorum commentarius cum prolegomenis de religione et theologiâ Ægyptiorum. Francofurti ad viadrum*, 1752, *in*-8°. 3 vol.

Puisqu'un érudit aussi profond, aussi ingénieux que Jablonski n'a pu déchiffrer un seul hiéroglyphe, il faut désormais renoncer à cette étude. Cependant tous ses travaux n'ont pas été perdus pour les lettres, comme on le voit par l'ouvrage que je cite; c'est le résultat des plus vastes recherches dans tous les auteurs de l'antiquité et dans les débris de la langue égyptienne qui se trouvent encore dans le Cophte. On peut regarder cet ouvrage comme un cours de théologie égyptienne : M. de Pauw en a beaucoup profité pour ses *Recherches sur les Egyptiens*. T. III, p. 265.

Juvenalis satyræ. Les satyres de Juvénal, traduites par Dussaulx. Paris, 1782, *in*-8°. 2 vol.

Après avoir heureusement lutté contre les difficultés du premier satyrique de Rome, son vénérable traduc-

teur devoit le surpasser en infortunes et en vertus. Dussaulx a vu des tems non moins désastreux que les règnes de Tibère et de Domitien ; et si, comme Juvénal, il n'est pas mort dans un exil, il a enduré mille morts pendant une année et demie au fond d'un donjon, d'où il voyoit disparoître et se renouveller sans cesse ses compagnons d'infortune, attendant lui-même chaque jour l'ordre de marcher avec eux au supplice. T. II, p. 391. T. III, p. 421.

K

KLEYER. *Specimen medicinæ sinicæ.* T. IV, p. 128.

Kœmpfer (Engelbr.) History of Japan, &c. *Written in high dutsch, and translated by Scheuchzer.* London, 1727, *in-fol.* 2 *vol.*

Histoire naturelle civile et ecclésiastique du Japon, traduite sur la version anglaise. La Haye, 1729, *in-fol.* 2 *vol. ibid.* 1732, *in-12.* 3 *vol.* — La même en hollandais. *Amsterdam*, 1733, *in-fol.* — En allemand par Dohm, d'après la version anglaise. *Lengo*, 1777, 1779, *in-4°.* 4 *vol.*

La même traduction abrégée et augmentée d'une description du Japon de *Medicus*, et des additions tirées d'un manuscrit en allemand de Kœmpfer. *Leipzig*, 1782, 1783, *in-8°.* avec planches et cartes.

Cet ouvrage est au-dessus de tout éloge ; il suffit de dire que le texte renferme encore plus de choses que le titre n'en promet. T. II, p. 411, 420, 430. T. III, p. 1, 6, 9, 21, 29, 30, 59, 63, 68, 91, 129, 213, 255, 420.

Kœmpfer. Amœnitatum exoticar. politico-physico-medicar. fasciculi, V, &c. Lemgoviæ, 1712, *in-4°.*

Cet ouvrage, devenu très-rare, quoique très-mal exécuté, tant pour l'impression que pour les gravures, est cependant une mine abondante de renseignemens sur l'Asie dans tous les genres. T. I, p. 153. T. II, p. 331, 360. T. IV, p. 122, 141.

Kolbe (*Peter*). *Reise nach dem vorgebürge den guten hofnung*. Nürnb. 1719, *in-fol.* 3 *vol.* avec des cartes. Le même ouvrage traduit en hollandais. Amsterdam, 1727, *in-fol.* 2 *vol.* avec des cartes.

Le même abrégé en français, sous le titre de *description du Cap de Bonne-Espérance*, &c. Amsterdam, 1741, *in*-12. 3 *vol.* cartes et figures, réimprimé en 1743, même format. Cet abrégé a été ensuite traduit en Allemand, et imprimé à Francfort et à Leipzig en 1745, *in*-4°. 1 *vol.* avec des cartes.

« Le terme de la mission de Kolbe étant presque expiré, il se trouva que pendant son séjour au Cap il n'avoit fait que boire et fumer. Ne sachant que rapporter en Europe, pour fruits de son voyage, il s'adressa aux habitans du Cap, qui s'étant vainement plaints de la mauvaise administration de la Colonie, imaginèrent de lui dicter une description pleine de traits merveilleux pour la rendre plus intéressante, et dans laquelle ils insérèrent leurs mémoires contre le gouvernement du Cap, en indiquant les moyens de remédier aux malversations. L'ouvrage eut un succès surprenant, et les officiers de la Colonie furent rappellés et punis.

Des libraires d'Amsterdam, témoins de ce succès de l'ouvrage, imaginèrent d'en donner un abrégé en français, en supprimant tout ce qui avoit rapport au gouvernement et aux affaires publiques de la Hollande, de manière qu'il ne resta que les contes ridicules et merveilleux dont les habitans avoient cru devoir embellir leur narration, mais dont toute la fausseté fut bientôt reconnue. « On peut voir dans le *journal historique du voyage de l'abbé de la Caille*, d'où cette notice est tirée, des notes et des réflexions sur l'ouvrage de Kolbe. T. I, p. 397.

L

LAFFITEAU (*le P. J. F.*). *Histoire des découvertes et des conquêtes des Portugais dans le nouveau monde.* Paris, 1732, *in*-4°. 2 *vol. ibid*, 1734, *in*-12. 4 *vol. fig.*

La première partie de cet ouvrage, pleine de recherches, a été traduite en allemand, et insérée dans le premier volume de l'*Allgemeine geschichte der lander und vœlker von America.* (Histoire générale du pays et des habitans de l'Amérique.) Halle, 1752, *in*-4°. 2 vol. T. I, p. 128. T. III, p. 8. T. IV, p. 131.

Lange (*Laurent*). *Journal d'un voyage de Moskou à Pekin, et de sa résidence à la cour de la Chine en 1721 et 1722.* Leyde, 1726, *in*-12. 1 *vol*, inséré dans le recueil des voyages au Nord.

Laurent Lange fit deux autres voyages en 1727, 1728 et 1736 à Pékin par la Mongolie, &c. dont la relation a été imprimée en allemand à Leipzig en 1781, *in*-8°. T. IV, p. 109.

Langlès (L.). *Alphabet Tatar-Mantchou, dédié à l'académie des belles-lettres.* Paris, *Didot* l'aîné, 1787, *in*-4°. de 24 pages.

C'est le premier ouvrage de cette langue imprimé avec des caractères mobiles. Les Mantchoux n'ont aucune idée de l'alphabet ; leurs enfans apprennent un syllabaire de 14 à 1500 grouppes plus ou moins compliqués. J'ai été assez heureux pour tirer de ce syllabaire un *alphabet* de 60 lettres simples avec lesquelles je rétablis les 1500 grouppes du syllabaire ; c'est cette découverte que j'ai consignée dans la dissertation dont il s'agit. T. III, p. 281.

Langlès. De l'importance des langues orientales pour l'extension du commerce, les progrès des sciences et des arts, Adresse à l'Assemblée nationale. Paris, 1790, *in*-8°.

Il est des vérités importantes qu'il ne faut pas se lasser de répéter, jusqu'à ce que ceux capables de la faire fructifier en soient bien pénétrés. — Je le répète

donc : la connoissance des langues orientales est indispensable pour commercer en Asie et en Barbarie ; dès qu'on voudra reprendre ce commerce, il faudra ranimer et encourager cette étude. T. III, p. 2.

Langsteds reisen nach Süd America, &c. (Voyage de Langsted dans l'Amérique méridionale, &c.) 1774, *in*-8°. 1 vol. T. IV, p. 385.

M

MAFFEI (*Jo. Petr.*). *Historiar. Indicar. lib.* XVI, *select. item ex India epistolar. lib.* IV. *Colon. Agripp.* 1589, *in-fol. in*-8°. 1 *vol.* La même histoire traduite en ital. par Serdonati. *Florence*, 1559, *in*-4°. *Bergam*, 1749. — En français par de Pure. *Paris*, 1665, *in*-4°. 1 vol. T. III, p. 411.

Magasin encyclopédique rédigé par Millin, Noel et Warens. Paris, an III, (1794), *in*-8°.

Les hommes qui se livrent aux sciences ou à l'érudition, ont enfin le moyen de communiquer au public leurs observations. Le plan de ce journal est beaucoup plus vaste que celui du journal des savans. T. IV, p. 218.

Mailla (*le Père Jos. A. M. de Moyriac*). *Histoire générale de la Chine, ou Annales du Tong-Kien-Kang-mou, par feu le P. de Mailla, publiées par l'abbé Grosier, et dirigées par le Roux des Hautes-Raies*. Paris, 1777, *in*-4°. 12 vol.

Les Chinois ont eu dès le commencement de leur monarchie des tribunaux pour l'histoire, chargés de recueillir avec impartialité tous les faits importans, les bonnes et mauvaises actions de leur souverain, &c. Les princes vassaux avoient aussi leurs historiens, et il y a plusieurs preuves de leur courageuse impartialité. Ces tribunaux, ou plutôt vingt-un historiens de ces tribunaux, ont produit un recueil d'environ 500 volumes, dont quatorze renferment tous les mémoires historiques avant J. C. Ce volumineux recueil a été

abrégé en 56 volumes, sous le titre de *Tong-Kien-Kang mou*. (*Kang-mou*, texte ou principal de l'histoire *Tong-Kien*, commentaire.) En effet, la moitié du second volume et le troisième sont remplis de notes nombreuses pour éclaircir le texte, et renferment l'histoire depuis Yao jusqu'à la troisième dynastie, c'est-à-dire toute la première (440 ans), et la seconde (646 ans, en tout environ 1236.) La troisième et quatrième dynasties jusqu'en l'an 207 avant J. C. occupent 9 volumes. Les quarante-quatre autres commencent à cette époque, et finissent vers 1368 de l'ère vulgaire. Lorsque Kang-Hi, second empereur de la dynastie des Tatars-Mantchoux, aujourd'hui maîtres de la Chine, monta sur le trône, il fit traduire dans sa langue maternelle le *Tong-Kien-Kang-mou;* c'est d'après cette version Mantchou que le père de Mailla a fait la sienne. Son manuscrit est resté dans la bibliothèque de Lyon d'où, l'abbé Grosier le tira en 1775, et en confia la publication au savant et modeste des Hautesrayes. T. III, p. 164 et 204.

Marsden. History of the island of Sumatra, containing an account of the government, laws, costums and manners of the natives habitans, with a description of the natural productions and a relation of the ancient political state of this Island. Londres, 1783. (Histoire de Sumatra contenant une description du gouvernement, des loix, coutumes et usages des habitans, &c.) Histoire curieuse, mais écrite d'une manière aride et rebutante pour le commun des lecteurs ; elle a été traduite en allemand en 1784, et en français en 1786, par M. Parraud. T. II, p, 291.

Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, 1705, 1790, *in*-4o. 43 vol. T. IV, p. 213.

Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, &c. des Chinois, par les Missionnaires de Pe-king, *Paris*, 1776 et années suiv. *in*-4o. 15 vol.

Cette précieuse collection doit sa naissance aux questions nombreuses dont on chargea deux Chinois, qui, après avoir fait leurs études chez les Jésuites,

s'en

s'en retournèrent dans leur patrie en 1766 ; depuis cette époque ils ne manquèrent pas jusqu'en 1791 d'envoyer au ministre chargé de cette correspondance, des notes considérables dont on avoit déjà formé 15 vol. quand la communication fut interrompue. Nous leur devons en outre les matériaux du *dictionnaire Mantchou*, &c. Dès que nous aurons recouvré, sous la sauve-garde de la Constitution républicaine, cette tranquillité indispensable pour la culture des beaux-arts, on renouera sans doute cette intéressante correspondance. T. III, p. 63, 85, 164. T. IV, p. 119, 146.

Mendoça (A. P. Gonçales de). Historia de las cosas mas notables, ritos, y costumbres del gran regno de la China, &c. Roma, 1585, *in*-8o. — La même histoire traduite en italien par Avanco. *Venet.* 1585, *in*-8o. *ibid.* 1588, *in*-8o. — en françois avec des additions par Laporte. *Paris*, 1588, *in*-8o. 2 vol. — en latin, par Brulins. *Francfort*, 1589, *in*-4o. Antuerp, 1665, *in*-4o. et par Hening, *Francof.* sans date, *in*-8o. — en allemand, *Frankf.* 1589, *in*-8o. T. IV, p. 115.

Menzels (O. F.) *Vollstandige und Zuverlassige geographische Beschreibung des vorgebürges des guten hofnung*, &c. Glogau, 1785, (description détaillée et géographique du cap de Bonne-Espérance), premier volume.

Cette description est aussi fidelle que circonstanciée. T. II, p. 207.

Millin (*Louis-Aubin*) *Dissertation sur le thos ou jackal, insérée dans le journal d'histoire naturelle.* Décembre, 1787.

On trouve dans cette dissertation, les passages des plus célèbres naturalistes grecs et latins qui ont parlé du chacal sous différens noms. En traçant la description et l'histoire de cet animal ; le cit. Millin a explqué plusieurs difficultés sur lesquelles les commentateurs s'étoient vainement exercés. T. I. p.

Mohhsyn (*Mohhammed*), *natif de Kachmyr, auteur du Dâbistân* (ou *Ecole des mœurs*), traité aussi

rare qu'intéressant, écrit en persan sur les douze principales religions de l'Asie : ce traité commence par un chapitre extraordinairement curieux, (*Wonderfully curious chapter*, dit M. Jones, *discourse on the Persians*, p. 48 du T. II des *Asiatick researches*), sur la religion de *Houchenk*, bien antérieure à celle de Zeratocht, et qui n'a pas cessé d'être professée par plusieurs savans de la Perse jusqu'au temps de l'auteur. Quelques-uns des plus distingués d'entre eux différant en plusieurs points du sentiment de Guèbres, furent persécutés, et se retirèrent dans l'Inde, où ils compilèrent plusieurs ouvrages extrêmement rares que Mohhsyn a consultés et dont il a connu les auteurs. On peut voir une longue notice sur cet intéressant écrivain, et une portion considérable du commencement de son ouvrage en persan, avec une version angloise dans les deux premiers n^os^. des *New Asiatick miscellanyes*, Calcutta 1788et 1789. Recueil formé par M. Gladwin, pour servir de suite aux premiers *Asiatick miscellanyes*, dont il n'a paru que huit numéros, en 2 vol. *in-4o*. T. I, p. VIII.

Montesquieu, de l'Esprit des loix. Londres, 1757, *in-12*. 4 vol.

Ce grand homme, du fond de son cabinet, a mieux connu et défini le gouvernement Japonois que les missionnaires mêmes qui ont passé une grande partie de leur vie dans ce royaume. On peut juger par les passages cités dans mes notes, si cet immortel légiste étoit un fauteur du despotisme, comme on l'a prétendu pendant un certain temps. T. III, p. 164, 244, 245, 246.

Mohhammed alcorani textus universus, &c. ex edit. arab. lat. Maracci. Patavi, 1698, *in-fol.* 2 vol.

La traduction latine, traduite en français par Savary, et les notes dont le P. Maracci a enrichi son édition arabe du Qoran, sont un chef-d'œuvre d'érudition qui lui fait pardonner ses *réfutations*. Il y a deux autres éditions arabes du Qoran, l'une donnée par Himkelmann, *in-4o*. en 1694, l'autre *in-fol.* imprimée par ordre de la Cza-

rine, vers 1789, pour les Tatars musulmans de ses états. Cette édition est très-rare, et je possède, je crois, l'unique exemplaire qui existe en France. T. II, p. 328.

Murillo. Historia de la provincia de Phillipinas. Voyez T. III, p. 263.

N

NIEBUHRS (*Carsten*). *Reisebeschreibung nach Arabien und andern umliegenden lændern.* Copenhag. 1774, 1778, *in*-4°. 2 vol.

Voyage en Arabie et en d'autres pays circonvoisins, traduit de l'allemand *Amsterdam*, 1776, 1780, *in*-4°. 2 vol. et réimprimé très-incomplètement à Berne, en 1780, *in*-8°. 2 vol. T. II, p. 331.

Niebuhrs (*Carsten*). *Beschreibung von Arabien aus eigenen beobachtungen, und im lande selbst gesammleten nachrichten.* Copenhag. 1772.

Description de l'Arabie d'après différentes notices, recueillies sur les pays mêmes, et traduite de l'allemand. *Copenhague*, 1775, *in*-4°. réimprimé à *Amsterdam* en 1776, avec les *questions du savant Michaelis* aux voyageurs Danois, en 2 vol. *in*-4°. et à *Paris* également en deux volumes *in*-4°. en 1779; mais les textes arabes de cette dernière édition fourmillent de fautes, au point de n'être ni intelligibles, ni même lisibles. T. II, p. 250.

Nieuhoff. Ambassade de la compagnie des Provinces-Unies vers l'Empereur de la Chine, ou Voyage des Ambassadeurs, &c. Paris, 1666, *in-fol.* dans la *collection* de Thévenot. *Amsterdam*, 1682. *in-fol.* Je cite la traduction françoise, parce qu'elle est plus généralement connue que l'original hollandois, imprimé à *Amsterdam* en 1665, que la traduction allemande, publiée dans la même ville en 1669 et 1675, et que la traduction latine de 1668.

On a lieu de s'étonner qu'un ouvrage dont les gravures sont aussi infidelles que le texte, ait été traduit dans autant de langues. T. II, p. 233.

Noort (*Olivier Van*) *Beschrivinge van de voyagie om de Geheelen Weerlet-cloots*. Rotterd. et Amst. (sans indication d'année.) *in-fol.* — description du pénible voyage autour du globe terrestre en 1599, 1600, et 1601. *Amsterd.* 1610, *in-fol.*

Ce voyage curieux se trouve dans la collection de Debry, de Purchas, &c. T. III, p. 21.

Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque (du roi) nationale, lus au comité établi dans l'académie des belles-lettres. Paris, 1787-1790, *in*-4°. 4 vol.

Divers savans François et étrangers s'étant plaints de l'oubli dans lequel on laissoit ensevelis les manuscrits de la bibliothèque nationale, le gouvernement chargea l'académie des belles-lettres de les faire compulser par plusieurs de ses membres. On créa huit pensions de 1500 liv. pour un nombre égal de savans qui seroient désignés pour cet utile travail. L'académie nomma des commissaires pour les manuscrits orientaux, grecs, latins et françois; ils avoient déjà produit en 1790 quatre volumes *in*-4°. de notices, parmi lesquelles on distingue celles des citoyens Deguignes, Silvestre Sacy pour les manuscrits orientaux; Laporte Dutheil, Ameilhon, pour les manuscrits grecs, &c. Les savans se flattent que ce travail n'est qu'interrompu, qu'il va recommencer avec plus d'activité sous les auspices d'un gouvernement républicain et ami des sciences et des arts. T. IV, p. 212 et 213.

O

ORMES. *Historical fragments of the Mogol empire, of the Moratoes, and of the English concern in Indostan from the year*, 1659, (fragmens historiques de l'empire Moghol, des Marhates, et des affaires des Anglais dans l'Indostan.) Lond. 1783, *in*-8°. 1 vol.

Quoique publié postérieurement à *l'history of the military transactions of the English in Indostan* (ouvrage abrégé en françois, sous le titre de *Guerres de*

l'Inde. Paris, 1765, *in*-12. 2 vol. et *l'Anglais aux Indes*, par Archenbolz. *Lausanne*, 1790, *in*-12. 3 vol.) Ces fragmens en sont proprement l'introduction; M. Ormes n'a encore publié que la première partie, qui va jusqu'en 1689; le texte forme la moitié du volume; la deuxième est remplie de notes tirées des meilleurs voyageurs, et de quelques traductions du Persan. T. II, p. 234.

Osbeck (*Peter*). *Dagbok ofver en ostindisk resa, med anmarkingar uti naturgkundigheten, med Torren resa til Surate och ost Indien* (journal d'un voyage dans les Indes orientales, avec des remarques sur l'histoire naturelle; avec le voyage de Torren à Surate, aux Indes orientales en suédois). *Stockholm*, 1757, *in*-8°.

Ce savant voyage a été traduit en allemand par Gottl. Georgi. *Rostock*, 1765, *in*-8°. et en anglais, d'après la version allemande, par Forster. *Lond.* 1772, *in*-8°. 2 vol. T. II, p. 367, 371, 375, 377, 378, 379, 381, 382, 383. T. IV, p. 108.

P

Palafox. Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares; contenant plusieurs choses remarquables touchant la religion, les mœurs et les coutumes de ces deux Nations, et principalement de la dernière; trad. par Collé. *Paris*, 1670, *in*-8°. 1 vol. T. IV, p. 162.

Pallas (*P. S.*) *Reisen durch verschiedene Provinzen des Russischen reichs in den jahren, 1768 bis, 1773.* (Voyages dans plusieurs provinces de l'empire Russe, depuis 1768-1773.) S. Petersburg, 1773, 1776, *in*-4°. 3 vol. — Ces mêmes voyages abrégés et publiés à Frankfort et à Leipzig en 1776-1778, *in*-8°. 3 vol. — traduits en français par Gauthier de la Peyronnie. *Paris*, 1787-1793, *in*-4°. 5 vol. — nouvelle édition, revue et augmentée de notes par Lamarck, Langlès et Billecocq, 1794, *in*-8°. 7 vol. et un atlas. T. III, p. 428.

Paw (*M. de*), *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois.* Berlin, 1773, *in*-12. 2 vol.

On ne disputera point à M. de Paw une érudition vaste, variée et bien entendue, mais son esprit systématique, ses préventions et son ton tranchant, lui ont attiré de vigoureuses réfutations ; celle des missionnaires de Peking, consignée dans le tome II des *Mémoires concernant l'histoire*, &c. *des Chinois*, pag. 363 - 574, n'est pas tout-à-fait dénuée de raisonnemens ni de raison ; nous n'en citerons que quelques articles. Il dit, page 6, *qu'on n'a pas vu un assesseur en état de comprendre une proposition d'Euclides.* R. Les missionnaires ont traduit ces livres en chinois, et d'autres traités de mathématiques. On a imprimé dernièrement un calendrier jusqu'en 1832, où sont indiquées les éclipses de soleil et de lune.

(P. 11). *Par-tout où l'empereur passe il faut se renfermer, sous peine de mort, de peur de le voir.* — R. Le moindre paysan a droit de le voir à son passage.

(*Ibid.*) *Dans l'intérieur des provinces il n'y a presqu'aucune ombre de culture.* R. En 1761, vingt-unième année du règne de Kien-Long, on comptoit dans l'Empire, d'après le dénombrement légal, 198,214,555 ames dans toute la Chine ; il faut quelque culture pour nourrir une telle population.

Pag. 261, *la première verrerie qu'on ait vue en Chine, fut établie à Pé-kin par un religieux, sous le règne de Kan-hi.* — R. L'histoire parle d'une verrerie établie à la Chine plus d'un siècle avant l'ère vulgaire.

Les Missionnaires révoquent en doute l'existence de l'ancienne école de Balkh, et observent que « Kai-
» fong-fou est sur les cartes chinoises juste, un peu
» au-delà du trente-sixième degré de latitude. Les
» Mongoux, habiles astronomes, ayant pris cette île
» et détruit la dynastie des *Songs*, auront voulu se
» servir des instrumens dont ils s'étoient emparés ; les
» fondateurs des Mings les ayant chassés de la Chine,
» et dégradé Pé-kin leur capitale, auront fait reporter
» ces instrumens dans le Kian-nan comme un monu-
» ment de leur victoire ». — En outre, les *Yuen* se

servirent d'abord des instrumens pris sur les Kin, Tatars comme eux, et élevèrent un Observatoire à Pe-kin. Quant à l'état de l'astronomie chinoise à l'arrivée des Mongoux, un Missionnaire savant en astronomie et en chinois, assuroit avoir trouvé dans les livres de Tchou-sée beaucoup de choses qu'on ne sait en Occident que depuis peu de temps, et que sur le mouvement du soleil, cet astronome a été aussi loin qu'on le puisse ». M. de Paw a encore été réfuté par l'abbé Grosier dans son discours préliminaire de *l'Histoire générale de la Chine*, par le P. Mailla. T. IV, p. 60 et suiv. T. III, p. 410, 411. T. IV, p. 99, 108 et 109.

Paterson. Voyage en Caffrerie, traduit en françois, et inséré à la suite de celui de Bruce. T. I, p. 207. T. IV, p. 324.

Pigneyra (Louis). Nouvelle histoire du Japon, divisée en cinq livres, dans lesquels il est amplement traicté de l'estat de la chrestienté, du progrès de la foy, &c. composée en espagnol par le R. P. *Paris*, 1618.

Je ne connois pas l'original espagnol. T. III, p. 135, 151, 155, 228 et 229.

Pinto (Fernan Mendez). Perenigraçam en que da conta de muytas et muyto estranhas cousas que vio e ovvio no reyno da China no da Tartaria, no du Sornau que vulgarmente se chama Siamo, &c. (voyage dans lequel il rend compte de ce qu'il a vu et qui est arrivé dans le royaume de la Chine, dans la Tartarie, dans le royaume de Sornaou, vulgairement appelée Siam). *Lisboa*, 1614, *in-fol.* 1 vol. — traduits en françois par Figuier, sous le titre de *Voyages adventureux de Fernand Mendez Pinto*. Paris, 1624 et 1645, *in-4°*. — en espagnol, par Herrera. *Valence*, 1645, *in-fol.* 1 vol. — en hollandois. *Amsterdam*, 1653, *in-4°*. avec cartes et fig. — en allemand. *Amsterdam*, 1671, avec cartes et fig. T. III, p. 168, 390. T. IV, p. 30.

Plinii secundi naturalis historia cum interpretatione et notis integris. J. Harduini, itemque cum commen-

tariis et adnotationibus Hermolai, Dalecampi, Salmasii, &c. *et variorum*, *recensuit.* J. Georg. F. Franzius. *Lipsiæ* 1776, 1791, *in*-8°. 10 vol.

C'est jusqu'à présent la meilleure édition qui ait été faite de cet immortel ouvrage. T. IV, p. 215.

Pluche. Concordance de la géographie des différens âges. Ouvrage posthume. *Paris*, 1772, *in*-12. 1 vol. T. II, p. 233.

Polo (Marco). Delle maraviglie del mondo da lui vedute o viaggi, &c. Venetia, 1496. *Venetia*, 1508, *in-fol.*

Les mêmes voyages traduits en allemand et imprimés à Nuremberg, 1477, *in-fol.* et à Ausbourg, 1481, *in-fol.* Allento, 1609. Leipzig, 1611. — en espagnol, avec un traité de Rogio sur les mêmes pays. *Sevilla*, 1520, *in-fol.* — en latin, par André Müller. *Bandenburg*, 1671, *in*-4°. 1 vol. — en français, dans la collection de *Bergeron.*

La relation que ce voyageur a donnée de la Tartarie et de la Chine, a été regardée pendant longtemps comme un tissu de fables faites à plaisir ; mais une connoissance plus approfondie de ces contrées, nous a convaincus de sa véracité. T. II, p. 241. T. III, p. 167.

R

*R*ADERMACHER (*J. C. M.*). *Verschil der tydrekeninge de Asiatische*, &c. T. II, p. 338.

Radermacher. Korte schets van de Bezittingen der nederlandsche oost indische maatschapye, &c. T. II, p. 314. T. III, p. 8, 29.

Racvyoxu. Vocabulaire Japonois. Voyez tom. III, p. 384.

Raynal (Guill. Th.). Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes. Amsterdam. (Paris) 1770, 1772, *in*-8°. 7 *vol.* — *La Haye*, 1774, *in*-8°. 7 vol. Sup-

plément, tom. VIII, IX et X. *Leipzig*, 1782, *in-8°*. —*Genève*, 1781, *in-12*, 10 vol. *Leipzig*, 1782, *in-8°*. 10 *vol. Genève*. Pellet, 1782, *in-4°*. 5 *vol.*

Cet ouvrage a été traduit en Allemand. Copenhag, 1774, 1778; Leipzig en 1780 et en 1783. T. III, p. 21.

Récit historique de la démolition d'une forteresse et de quelques édifices construits à Firando dans le Japon, par les Hollandois établis dans cet empire, au mois de novembre 1640. Tom. IV. *du recueil des voyages au Nord*. Voyez *Bernard*. T. IV, p. 151.

Relandi (*Adr.*). *Dissertationes miscellaneæ*. Trajecti ad Rhenum, 1705, *in-12*, 3 *vol*. T. II, p. 291, 294, 310, 314, 334. T. IV, p. 227.

Renaudot. Anciennes relations des Indes et de la Chine, de deux Voyageurs mahométans, traduit. de l'arabe par Renaudot. Paris, 1707. *in-8°*. On avoit répandu des doutes sur l'authenticité de ces relations; mais M. de Guignes en a retrouvé le texte original dans la bibliothèque nationale. *Voyez* tom. III, p. 167. T. IV, p. 215.

Rennel (*James*). *Memoir for a map of Hindoostan, or the Mogul empire. With an introduction*, &c. (Mémoire pour une carte de l'Hindostan avec une introduction pour la géographie et la division actuelle de cette contrée.) *Londres*, 1788, *in-4°. seconde édit.* T. IV, p. 217, 316.

Rodriguez. Grammaire Japonoise en Portugais, avec des caractères européens. T. III, p. 500.

Ribeyro (*Jean*). *Histoire de l'île de Ceylan écrite en* 1685, *et traduite du Portugais par Legrand*. Trévoux, 1701, *in-12*. *Amsterdam*, même année. *Trévoux*, 1707, *Amsterdam*, 1719.

L'original de cette histoire est resté manuscrit. T. IV, p. 210, 217.

Rousseau (*J. J.*). *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes*. T. I, p. 125.

Rubruquis (Guill. de). Voyage en Tartarie dans la collection de Bergeron.

Louis IX faisant la guerre en Syrie, envoya le cordelier Rubruquis et quelques autres moines de son ordre, auprès du grand Khân de la Tatarie vers 1253. L'objet de cette ambassade étoit de se liguer avec ce souverain contre les Mahométans, et de l'engager même à embrasser la religion chrétienne. Ces négociations eurent le succès qu'il est aisé de deviner, mais au moins elles nous ont procuré une relation extrêmement curieuse de ces contrées. T. IV, p. 119.

Rhumphii hortus malabaricus.—Amboinensis. Amstel. *in-fol*, 12 vol. T. II, p. 377.

S

SANDE. *De missione legatorum Japonensium*, &c. Macao, 1590, *in*-4°. Japonico-latine. *Voyez* T. III, p. 274.

Schotus (Andreas). Litteræ annuæ societatis Jesu.— Litteræ Japonicæ annorum 1609 et 1610. Ex italicis latinæ factæ. Antuerpiæ, 1615, *in*-8°. 1 vol. T. III, p. 272 et 273.

Shaw (Thomas). Travels or observations relating to several parts of Barbary and the Levant. Oxford, 1738, *in-fol.* 1 vol. Seconde édition très-augmentée. *Londres*, 1757, *in*-4°. — Voyages dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant, &c. *La Haye*, 1743, *in*-4°. 2 vol. — Supplement to the travels and observations, &c. *Oxford*, 1746, avec cart. *in-fol.*

Ce supplément a été traduit en Allemand. *Leipzig*, 1765, *in*-4°. T. II, p. 331.

Sonnerat (P.). Voyage aux Indes Orientales et à la Chine, depuis 1774 jusqu'en 1781. Paris, 1782, *in*-4°. 2 vol. avec 140 fig. et 2 cart. *ibid. in*-8°. 3 vol. avec quelques figures. — Traduit en allemand. *Zurich*, 1783, *in*-4°. 2 vol. fig. — Extrait dans la même langue. *Leipzig*, 1783, *in*-8°. — Autre extrait fait en 1784 à

Francfort et à Leipzig, 1784, *in*-8°. avec 17 planches. — Extrait en suédois, avec un discours préliminaire de Samuel Odmann. *Upsal*, 1786, *in*-8°.

Quoique l'ouvrage de Sonnerat soit rempli de faits curieux, et même neufs pour la plupart, on pourroit lui reprocher d'en avoir hasardé beaucoup dont il n'étoit pas sûr, ou au moins de ne s'être pas toujours exprimé avec la précision convenable. Sur les révolutions de l'Inde il n'a pas eu soin de marquer les époques précises de plusieurs événemens qu'il cite. Cette inexactitude lui a attiré une vigoureuse réfutation bien motivée de M. Law de Lauriston dans le neuvième volume, p. 8, des *Mémoires concernant l'histoire*, &c. *des Chinois*. T. II, p. 331.

Sparrmann (*And.*). *Resa til goda-hopps udden, Sædra-Polkretsen, och omring jord Klotet, samt til Hottentot och caffer-landen. æren*, 1772-1776. *Stockholm*, 1783, *in*-8°. planch. — Traduit librement du suédois en allemand par Groskurd, avec une préface de Forster. *Berlin*, 1784 (1783), *in*-8°. pl. — Traduit en anglais. *Londres*, 1785, *in*-8°. 12 vol. — En français d'après la version anglaise par Letourneur (mais plutôt sous son nom). *Paris*, 1787, *in*-4°. 2 vol. pl. et *in*-8°. 3 vol. T. I, p. 166, 292, 397.

Spizel (*Theophil.*). *De re litterariâ sinensium commentarius, in quo scripturæ pariter ac philosophiæ sinicæ specimina exhibentur et cum aliarum gentium, præsertim Ægypt. Græcor et Indorum liter. conferuntur*. Lugd. Bat. 1669, *in*-12. 1 vol.

Quoiqu'on ait acquis depuis Spizel des notions bien plus étendues sur les Chinois, on trouve chez lui des rapprochemens très-ingénieux. T. IV, p. 115.

T

TACHARD (*Guy*). *Journal du voyage de Siam des PP. Jésuites, envoyés par le roi de France aux Indes et à la Chine, avec leurs observations astronomiques*. Paris, 1686, *in*-4°. *Amsterdam*, 1687, 1688, *in*-12.

Amsterdam, 1770, *in*-12. 2 vol. — Traduit en italien. *Milan*, 1693. — En allemand. *Hambourg*, 1706, 1709, *in*-8°. 2 vol. T. I, p. 252, 315.

Thevenot (*Melchisedech*). *Relations de divers voyages curieux, non encore publiées ou traduites.* Paris, 1664-1672 et 1683, quatre parties et deux volumes. Les exemplaires complets de cette collection sont extrêmement rares, et il faut consulter la bibliographie de M. Debure, qui a décrit les volumes avec un soin tout particulier. T. III, p. 389, 397. T. IV, p. 102, 211.

Thunberg (*C. P.*). *Inrådes tal om de mynt sorter*, &c. (Dissertation sur les monnoies du Japon), en suédois, *Stockholm*, 1779, et traduite en hollandois et en allemand. T. IV, p. 358.

Tong-Kien-Kang-mou. Histoire générale de la Chine, Voyez *Mailla*, et tom. III, p. 163.

Trigault. De Christianis apud Japonicos triumphis, &c. *Lib. v, cum Raderi auctario et iconibus Sadelerianis.* Monachii, 1623, *in*-4°. 1 vol. T. III, p. 239. T. IV, p. 115.

Tychsen (*Olai Gerh*). *Introductio in rem numerariam muhhammedanorum.* Rostochii, 1794, *in*-12. 1 vol.

Cet ouvrage annonce une vaste érudition arabe. On regrette que l'auteur n'ait pas assez soigné les monnoies persannes, sur les inscriptions desquelles il s'est souvent trompé. J'ai relevé quelques-unes de ces erreurs dans l'extrait que j'en ai fait pour le *Magasin encyclopédique*. T. IV, p. 341.

(*Tymour*) *Tozoukâti.* (*Réglemens de Tymour*). *Institutes political. of Tymour by Davy and White.* Oxford, 1785, *in*-4°. *Persian and English.* — *Instituts politiques et militaires de Tymour, improprement appellé Tamerlan, écrits par lui-même*, &c.

Cet ouvrage, dont quelques critiques ont voulu contester l'authenticité, porte un cachet d'originalité; on

y reconnoît le génie auquel tous les savans de l'Asie s'accordent à l'attribuer ; et quand même Tymour ne l'auroit pas écrit, il ne l'eût pas désavoué. T. IV, p. 114.

V

VAILLANT (le). *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique.* Paris, 1790, *in*-4°. 1 vol. et 2 vol. *in*-8°. T. I, p. 222, 229, 230, 292, 308, 323, 397.

Valentyn (*Franc.*). *Beschryving van oud en nieuw oost Indien*, &c. *Of niederlands mogentheid in die Gewesten*, &c. (Description de l'Inde orientale ancienne et moderne, ou la puissance des Hollandois dans ces contrées). *Amsterdam*, 1724-1726, *in-fol.* 5 vol. avec des planches et des cartes.

Il est vraiment surprenant que cet ouvrage capital, et jusqu'à présent unique sur l'Inde, soit tellement ignoré en France qu'aucun auteur ne l'a encore cité; Buffon seul l'indique sans l'avoir vu. Le premier exemplaire qui en soit entré à la bibliothèque nationale, est arrivé cet hiver de la Hollande à la demande des conservateurs de cet immense dépôt.

L'auteur a demeuré plus de vingt années dans différentes contrées de l'Inde, dont il donne séparément la description géographique, l'histoire naturelle, civile et ecclésiastique. Il a rassemblé aussi toutes les découvertes des Hollandois dans les terres Australes ; en un mot son ouvrage est le plus complet que l'on connoisse sur l'Inde. T. II, p. 310. T. IV, p. 212 et 213, 275, 283.

Varenii (*Bernardi*). *Descriptio regni Japonicæ et Siam.* Amsterdam. Elzev. 1649, *in*-16. — *De Japonior. religione et Siamensium.* Cantabr. 1670, *in*-8°. *ibid*, 1673, *in*-8°. maj.

Varenius a consulté les meilleures sources, et plusieurs relations manuscrites. T. III, p. 414. T. IV, p. 100.

Veeshnoo Sarma. (*The heetopades of.*) *In a series of connected fables, interspersed With moral maxims*, &c.

(l'hitopades, ou instruction utile de Vichnou Sarma, dans une suite de fables liées et entremêlées de maximes de morale et de politique, traduite d'un ancien manuscrit sanscrit, par Charles Wilkins). Bath and London, 1787, *in*-8°. 1 vol.

C'est vraisemblablement le prototype de ces fables Indiennes attribuées à Bidpay, ensuite à Lokmann, et puis à Esope, et traduites dans presque toutes les langues cultivées; au moins l'identité est incontestable. T. IV, p. 211.

Verhandelingen van het Bataviaasch genootschap, &c. (Mémoire de la société de Batavia). Ces mémoires ne sont pas plus connus en France que la société qui les a publiés. Il y en avoit quatre volumes en 1784; j'ignore si on les continue; les citations que j'en ai extraites prouvent combien ils méritent d'être consultés. T. II, p. 234, 294, 310, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 330, 337, 338, 339, 360, 365, 379, 406 et 407. T. III, p. 8, 29, 188-193, 242. T. IV, p. 11, 163, 164.

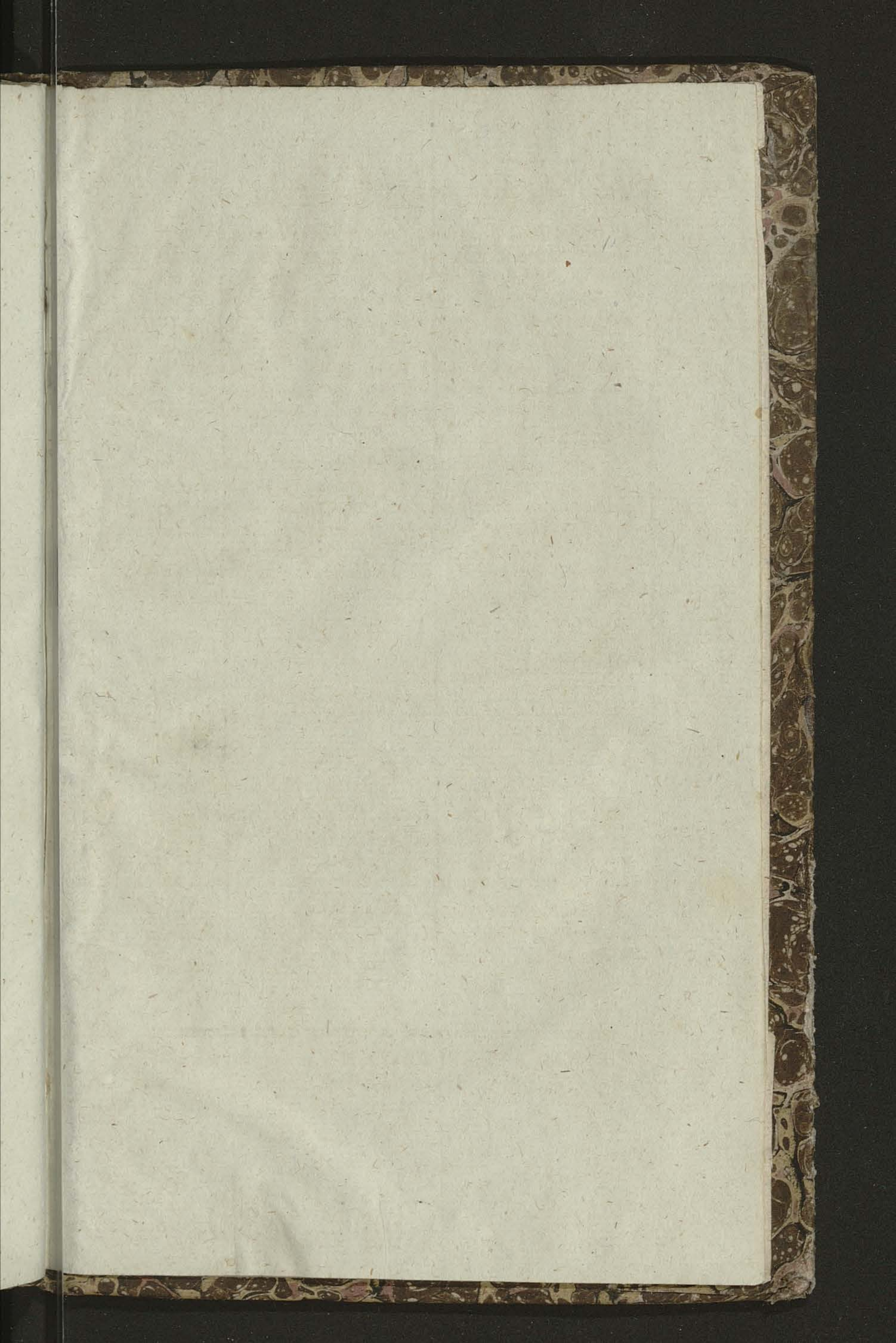
Villela. Epistolæ, &c. insérées dans le recueil *de Rebus Japonicis.* Ab Hayo. Voyez t. III, p. 270, 411. T. IV, p. 19.

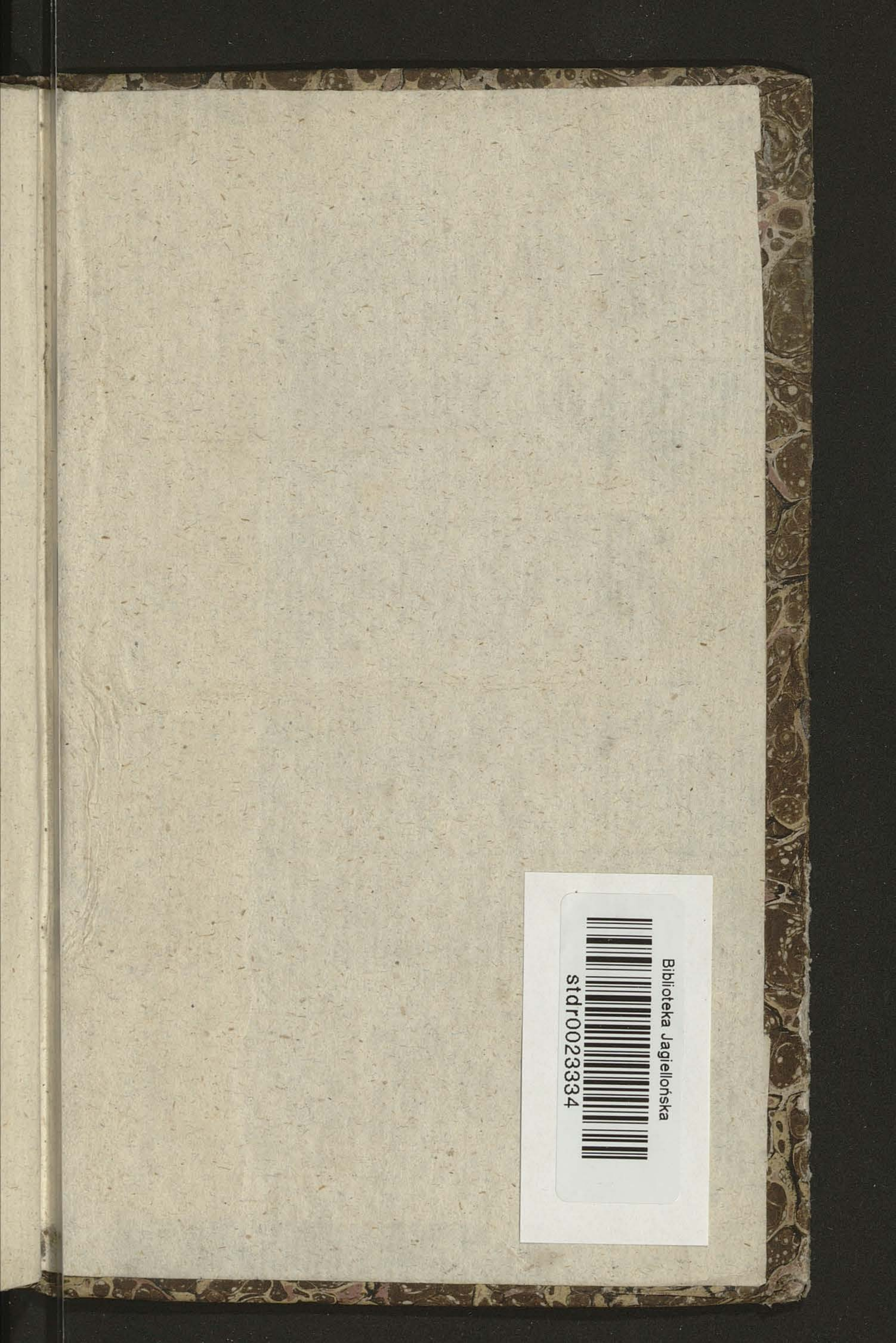
W

Wolf (*Joh. Chris.*) *Reise Nach Zeilon nebst Bericht von der Holland regierung*, &c. Berlin, 1782, *in*-8°. seconde édit. augmentée. *Berlin*, 1784, *in*-8°. (the life and adventures of), *Londres*, 1785, *in*-8°. 1 vol.

La vie et les aventures de Christophe Wolf, traduites en français, et insérées à la suite de la description du Pegu de W. Hunter. T. IV, p. 270, 284.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
rue de la Harpe.




Biblioteka Jagiellońska
stdr0023334

